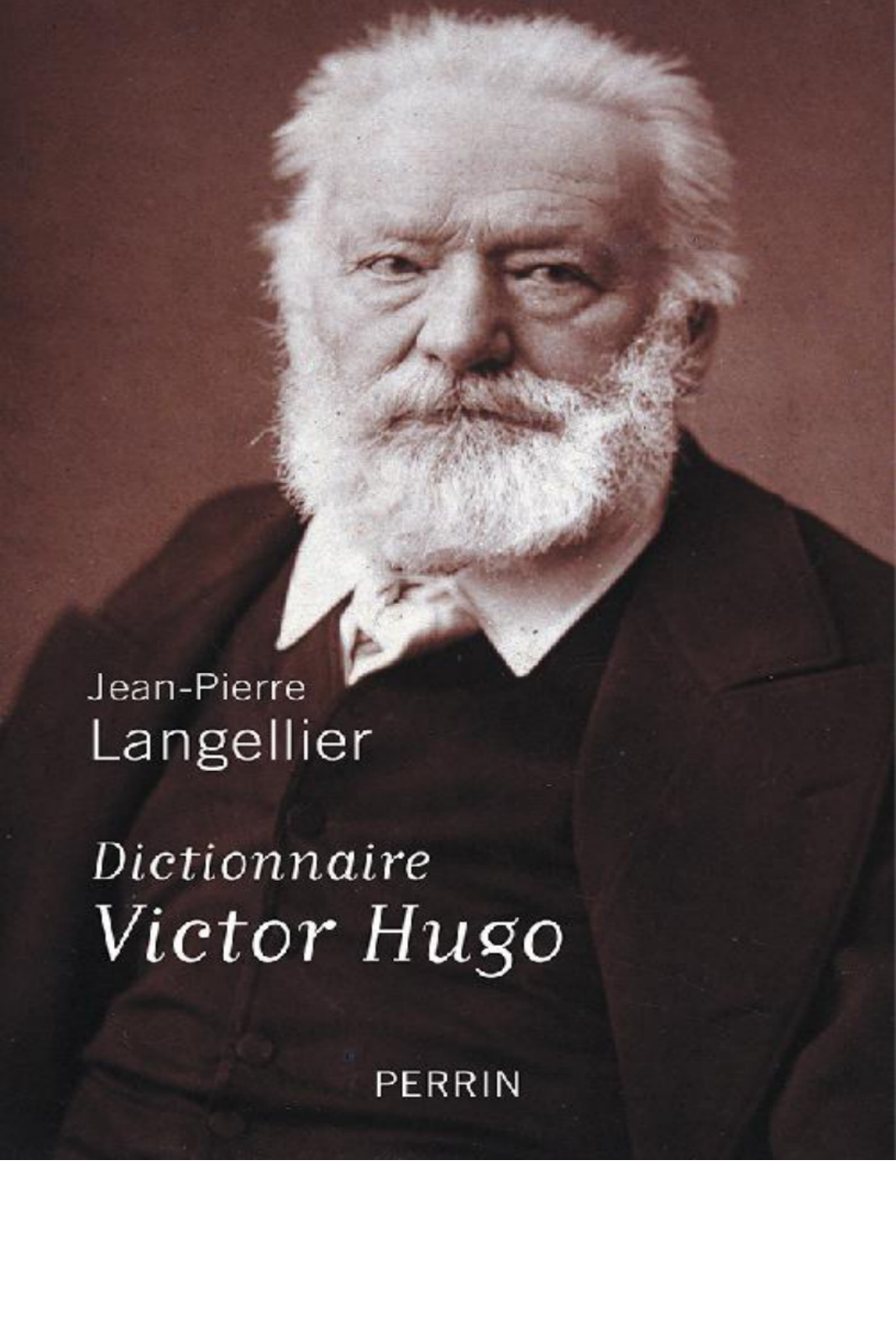


Dictionnaire Victor Hugo

Langellier, Jean-Pierre

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A sepia-toned portrait of Victor Hugo, an elderly man with a full white beard and hair, wearing a dark suit and a white shirt with a bow tie. He is looking slightly to the right of the camera.

Jean-Pierre
Langellier

Dictionnaire
Victor Hugo

PERRIN

Jean-Pierre Langellier

DICTIONNAIRE
VICTOR HUGO

PERRIN

www.editions-perrin.fr

Du même auteur

Mauritanie, avec Jacques Sierpinski, Les Imaginayres, 2001.

Les Héros de l'an mil, Seuil, 2000.

Deux vérités en face, avec Hamadi Essid et Théo Klein, Lieu Commun, 1988.

L'Afrique déboussolée, avec Christian Casteran, Plon, 1978.

Pour en savoir plus
sur les Éditions Perrin
(catalogue, auteurs, titres,
extraits, salons, actualité...),
vous pouvez consulter notre site internet :
www.editions-perrin.fr

© Perrin, un département d'Édi8, 2014

12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01

Directeur de collection : Laurent Greilsamer

Crédit couverture : Portrait de Victor Hugo, photographie de Chalot, 1884. ©
Collection Sirot-Angel/Leemage

ISBN : 978-2-262-04938-6

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Sommaire

Couverture

Titre

Du même auteur

Copyright

NOMS COMMUNS

A

Abîme

Abstraction

Acteur

Adultère

Aigle

Aimer

Alexandrin

Algèbre

Alphabet

Ambassade

Âme

Amertume

Amnistie

Amour

Anankè

Ancien

Âne

Animal

Antithèse

Araignée

Arbre

Archipel

Architecture

Argent

Argot

Aristocratie

Armée

Art

Asile

Astre

Atelier

Athéisme

Athlète

Autoportrait

Avant, en

Avare

Avenir

B

Bagne

Baiser

Banlieue

Barbare

Barricade

Beau

Bêtise

Bible

Bien

Bohème

Bon Dieu, le

Bonheur

Bonté

Boulevard

Bouquin

Bourgeois

Bourreau

Bücher

C

Cadavre

Calomnie

Canaille

Candeur

Canon

Carte

Catholicisme

Censure

Chaîne

Chasteté

Château

Chemin de fer

Chêne

Cheval

Chien

Chiffre

Christianisme

Ciel

Cimetière

Civilisation

Clérical

Cloche

Cocu

Cœur

Colère

Colonisation

Comédien

Comète

Communisme

Conscience

Constitution

Conte

Contemplation

Conversation

Conversion

Courrier

Crépuscule

Crétin

Crime

Critique

Croire

Culte

Curiosité

D

Danger

Dates

Dédain

Défaut

Demain

Démocratie

Dent

Déportation

Désespoir

Désir

Despotisme

Destin

Dévote

Diable

Diligence

Dimanche

Dogme

Douleur

Doute

Drame

Drapeau

Droit

E

Échafaud

École

Écrire

Écrivain

Édition

Éducation

Égalité

Église

Égoïsme

Émeute

Encre

Enfant

Enfer

Ennemi

Enseignement

Équilibre

Équinoxe

Esclavage

Espérance

Esprit

Estomac

Été

Éternité

Étude

Événement

Exil

F

Faim

Fait

Fanatisme

Faubourien

Faute

Femme

Flatterie

Fleur

Fleuve

Foi

Force

Forêt

Foule

Franc-maçonnerie

Fraternité

Frein

Frontière

Fumée

G

Gamin

Généalogie

Génie

Geste

Gloire

Gourmandise

Goût

Gouvernement

Grammaire

Grand-père

Grotesque

Guérilla

Guerre

Guillotine

H

Haïr

Hasard

Héros

Hiatus

Histoire

Historien

Hiver

Homme

Homme de lettres

Homme politique

Honte

Humanité

Hypocrisie

I

Idéal

Idée

Ignorance

Île

Illusion

Imagination

Imbécile

Impossible

Imprimerie

Improvisation

Indépendance

Indifférence

Inexorable

Infini

Influence

Innocent

Insomnie

Institution

Instruction

Insulte

Insurrection

Ironie

Ivresse

J

Jalousie

Jardin

Jeunesse

Joie

Jouir

Journal

Journaliste

Juif

Justice

K

Keksekça

L

Laïcité

Laideur

Langue française

Laquais

Larme

Légende

Liberté

Libraire

Lion

Littérature

Lire

Loi

Loup

Lumière

Lune

Lutte politique

Luxe

M

Main

Maître d'école

Mal

Maladie

Malheur

Mangeur

Manteau

Manuscrit

Mariage

Marin

Massacre

Matérialisme

Mathématique

Médecin

Méditation

Mélancolie

Mer

Mère

Métaphysicien

Million

Miracle

Misérable

Misère

Moi

Monnaie

Monument

Mort

Mot

Mourir

Mur

Musique

N

Naissance

Nation

Nature

Navigation

Neiger

Nez

Noir

Nom

Nombre

Non

Nuage

Nuit

O

Obscurité

Océan

Ode

Œil

Œuvre

Ombre

Opinion

Opinion politique

Ordre

Orgueil

Ossement

Oui

Ouvrier

P

Pain

Paix

Pape

Paradis

Pardon

Parler

Parti

Passé

Passion

Patrie

Pauvre

Paysan

Peine de mort

Pensée

Penser

Penseur

Pension

Père

Persévérance

Peuple

Philosophie

Photographie

Pitié

Plaie

Plaisir

Plébiscite

Poésie

Poète

Police

Politique

Pomme

Ponctuation

Populace

Popularité

Port

Possible

Pourboire

Préjugé

Presse

Prêtre

Prier

Prince

Principe

Printemps

Prison

Prisonnier

Progrès

Promesse

Proscrit

Prose

Prostitution

Pruderie

Public

Pudeur

Puissant

R

Raison

Raison d'État

Rappel

Regard

Religion

Républicain

République

Rêve

Révolution

Révolutionnaire

Riche

Rime

Rire

Robe

Rocher

Roi

Roman

Romantisme

Rouge

Royalisme

Royaliste

Royauté

Ruine

S

Sacre

Saint

Sang

Satire

Savant

Savoir

Science

Seigneur

Serpent

Service militaire

Sexe

Siècle

Sobriété

Sociale, question

Socialisme

Société

Soldat

Soleil

Solitude

Sommeil

Songe

Souvenir

Spectre

Squelette

Strophe

Style

Sublime

Succès

Suffrage universel

Suicide

Superstition

Symbole

Syntaxe

T

Table tournante

Ténèbres

Terre

Testament

Testament littéraire

Tête

Théâtre

Tigre

Tombe

Torture

Trahison

Travail

Tricolore

Triste

Trône

Tyran

Tyrannie

U

Ultra

Unité

Urbanisme

Utopie

V

Vague

Vaincu

Vandalisme

Vendéen

Vent

Ver

Verbe

Vérité

Vers

Veuvage

Vie

Vie littéraire

Vieillesse

Vierge

Ville

Vivre

Voleur

Volonté

Volontés, dernières

Voyage

Voyelle

Y

Y

Z

Zéro

NOMS PROPRES

A

Académie des jeux floraux

Académie française

Adèle

Algérie

Allemagne (XIX^e siècle)

Allemands, les

Alpes

Américains, les

Anglais, les

Angleterre

Annibal

Arago, François (1786-1853)

Assemblée nationale constituante de 1848 (4 mai 1848-26 mai 1849)

Assemblée nationale à Bordeaux (13 février-10 mars 1871)

B

Balzac, Honoré de (1799-1850)

Barabbas

Barbès, Armand (1809-1870)

Barbey d'Aurevilly, Jules (1808-1889)

Bartholdi, Auguste (1834-1904)

Baudelaire, Charles (1821-1867)

Beethoven, Ludwig van (1770-1827)

Belgique

Bernhardt, Sarah (1844-1923)

Besançon

Bienvenu, Charles-François de Miollis (1753-1843)

Boileau, Nicolas (1636-1711)

Booz

Brésil

Bruxelles

Bug-Jargal

Bugeaud, Thomas-Robert (1784-1849)

Burgraves (Les)

C

Caïn

Cambronne, Pierre (1784-1849)

Cervantès, Miguel de (1547-1616)

César, Jules (101-44 av. J.-C.)

Charlemagne (742-814)

Charles X (1757-1836)

Charles Quint (1500-1558)

Chartres (Eure-et-Loir)

Chateaubriand, François-René de (1768-1848)

Chateaubriand, Céleste de (1774-1847)

Châtiments

Chénier, André (1762-1794)

Chine

Chute du second Empire

Clamart

Colonne Vendôme

Commune, la

Constant, Benjamin (1767-1830)

Contemplations (Les)

Convention nationale

Corneille, Pierre (1606-1684)

Corday, Charlotte (1768-1793)

Corse

Cosette

Coup d'état du 2 décembre 1851

Cour des Miracles

Cromwell, Olivier (1599-1658)

Cuba

Cupidon

D

Dante, Alighieri (1265-1321)

Danube

David d'Angers (1788-1856)

Delacroix, Eugène (1798-1863)

Diderot, Denis (1713-1784)

Dieu

Dix-huitième siècle

Dreux (Eure-et-Loir)

Drouet, Juliette (1806-1883)

Dumas, Alexandre (1802-1870)

E

Élysée, palais de l'

Empire, second

Eschyle

Espagne

États-Unis d'Amérique

Europe

F

Fantine

Flaubert, Gustave (1821-1880)

Fouché, Joseph (1759-1820)

Foucher, Adèle (1803-1868)

Français

France

G

Garibaldi, Giuseppe (1807-1882)

Gastibelza

Gautier, Théophile (1811-1872)

Gavroche

Genève

Girardin, Émile de (1802-1881)

Goethe, Johann Wolfgang von (1749-1832)

Grèce

Grenade

Guernesey

Guizot, François (1787-1874)

Gutenberg, Johannes (1400-1468)

Gwynplaine

H

Haïti

Hamlet

Han d'Islande

Hauteville House

Henri IV (1553-1610)

Hernani

Hernani, bataille d'

Histoire d'un crime

Homère

Homme qui rit (L')

Hugo, Adèle (1803-1868)

Hugo, Adèle (1830-1915)

Hugo, Charles (1826-1871)

Hugo, Eugène (1800-1837)

Hugo, famille

Hugo, François-Victor (1828-1873)

Hugo, Jeanne (1869-1941)

Hugo, Léopold (1773-1828)

Hugo, Léopoldine (1824-1843)

Hugo, Petit Georges et Petite Jeanne

Hugo, Sophie, née Trébuchet (1772-1821)

Hus, Jean (1369-1415)

I

Inquisition

Irlande

Italie

Italien

J

Javert

Jersey

Jésus

Job

Journal de ce que j'apprends chaque jour

Journées des 24 et 25 février 1848

K

Kléber, Jean-Baptiste (1753-1800)

L

Lacenaire, Pierre-François (1803-1836)

La Fontaine, Jean de (1621-1695)

Lahorie, Victor Fanneau de (1766-1812)

Lamartine, Alphonse de (1780-1869)

Lausanne, congrès de

Légende des siècles (La)

Lille

Liszt, Franz (1811-1886)

Londres

Louis XI (1423-1483)

Louis XIV (1638-1715)

Louis XV (1710-1774)

Louis XVI (1754-1793)

Louis XVIII (1755-1824)

Louis-Philippe (1773-1850)

Luther, Martin (1483-1546)

M

Mahomet

Manche, la

Marais, le

Marat, Jean-Paul (1743-1793)

Marianne

Marion de Lorme

Marius

Marquises, îles

Marseillaise (la)

Martin, Mme

Mérimée, Prosper (1803-1870)

Mexique

Michelet, Jules (1798-1874)

Mirabeau (1749-1791)

Misérables (Les)

Molière (1622-1673)

Mont-Blanc, le

Mont-Saint-Michel

Moyen Âge

Musset, Alfred de (1810-1857)

N

Nadar (1820-1910)

Naples

Napoléon Bonaparte (1769-1821)

Napoléon Bonaparte, Louis (1808-1873), Napoléon III (1852-1870)

Napoléon Mathilde, princesse (1820-1904)

Napoléon le Petit

Nodier, Charles (1780-1844)

Noël

Notre-Dame de Paris

O

Olympio

Orientales (Les)

P

Palmerston, Henry, lord (1784-1865)

Paris

Passy

Père-Lachaise

Philippe II (1527-1598)

Pie IX (1792-1878)

Plébiscite du 20 décembre 1851

Pologne

Proudhon, Pierre-Joseph (1809-1865)

Prusse

Q

Quasimodo

Quatrevingt-treize

R

Rabelais, François (1494-1553)

Racine, Jean (1639-1699)

Récamier, Juliette (1777-1849)

Rembrandt (1606-1669)

Restauration, la

Révolution française, la

Révolution de 1830, la

Révolution de 1848, la

Rhin, le

Robespierre, Maximilien de (1758-1794)

Rocheftort, Henri (1831-1913)

Rome

Rossel, Louis (1844-1871)

Rousseau, Jean-Jacques (1712-1778)

Ruy Blas

S

Sade, marquis de (1740-1814)

Sainte-Beuve (1804-1869)

Sand, George (1804-1876)

Satan

Schœlcher, Victor (1804-1893)

Scott, Walter (1771-1832)

Sébastopol

Sedan

Sercq

Shakespeare, William (1564-1616)

Siège de Paris, le

Sieyès, Emmanuel-Joseph, abbé (1748-1836)

Stendhal (1783-1842)

Suisse

T

Tacite (58-120)

Talleyrand (1754-1838)

Thénardier, les

Thiers, Adolphe (1797-1877)

Thionville

Torquemada (1420-1498)

Travailleurs de la mer (Les)

Trois Glorieuses, les

Tuileries, palais des

Turc

U

Ursus

V

Valjean, Jean

Vauban (1714-1767)

Vendée, guerre de (1793-1800)

Verlaine, Paul (1844-1896)

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie

Victoria (1819-1901)

Vigny, Alfred de (1797-1863)

Villequier

Virgile (70-19 av. J.-C.)

Voltaire (1694-1778)

W

Wagner, Richard (1813-1883)

Waterloo, bataille de (18 juin 1815)

Références

Le chiffonnier de l'abîme

Un jour, dans son exil à Guernesey, Victor Hugo reçoit une lettre dont l'enveloppe a pour seule adresse : « M. Victor Hugo. Océan. » Dans ce laconisme, tout est dit. Sur la célébrité du proscrit, comme sur l'immensité de son œuvre. L'homme océan. Hugo inventera cette métaphore pour qualifier Shakespeare et les « génies » littéraires du passé, tout en songeant à lui-même : « Il y a des hommes océans en effet. Ces ondes, ce flux et ce reflux, ce va-et-vient terrible, ce bruit de tous les souffles, ces noirceurs et ces transparences, ces végétations propres au gouffre, cette démagogie des nuées en plein ouragan, ces aigles dans l'écume [...]. Tout cela peut être dans un esprit. »

Seul l'océan, dans sa démesure, restitue, jusqu'au vertige, l'ambition cosmique de l'homme et de l'œuvre. Créateur inlassable et polymorphe, armé de « la foi en soi, qui fait le grand homme », Hugo décline son génie sur tous les registres, lui confie tous les emplois. Écrivain, il est poète, dramaturge, romancier, essayiste, critique, journaliste d'idées, reporter de terrain, portraitiste, épistolier, diariste, mémorialiste, pamphlétaire, historien, philosophe.

Homme politique, il est royaliste, pair, tribun, républicain, député, agitateur, proscrit, opposant indomptable, procureur, propagandiste, sénateur, visionnaire européen. Plasticien, il est dessinateur, peintre, amateur de photographie et, dans sa maison de Guernesey, architecte d'intérieur, décorateur, graveur, ébéniste, sculpteur. Sans oublier le Hugo intime : mari, ami fidèle, amant insatiable, père écrasant, grand-père attendri, croyant, spirite et anticlérical. Il est tout cela, tour à tour ou en même temps.

Ce dictionnaire tente de refléter cette étourdissante ubiquité mise au service d'un projet total, où Hugo assouvit sa passion de l'impossible : tout dire, pour tous et par tous les moyens, puiser sans cesse dans la réalité, jusqu'à vouloir l'épuiser, puisque « tout a droit de cité en poésie » et que le vers dit le divers. Hugo nous prévient : son œuvre est « un tout indivisible [...], une Bible humaine, un livre multiple résumant un siècle »,

« un ensemble à prendre ou à laisser ». Il fustige au passage « les imbéciles » qui tronqueraient cette œuvre, sous prétexte de « morceaux choisis ». Bref, Hugo récuse d'avance le principe même de notre ouvrage.

Comment espérer son pardon ? En donnant le plus large et le meilleur écho possible à ses écrits. En privilégiant dans nos choix la richesse poétique, la puissance lyrique, la rencontre heureuse des images et des mots. En relayant, au gré de cet alphabet littéraire, la folle prétention d'Hugo à devenir maître du temps et de l'espace, grâce au verbe. En étant fidèle à cet « ivrogne de l'idéal » pour qui la poésie n'est pas dans les formes, « mais dans les idées », le sens l'emportant sur le style. En exposant les doutes, les espoirs et les craintes de ce génie hypersensible, qui se compare au « granit à la peau fine ».

À l'immensité de la mer, omniprésente chez l'homme océan, répond l'infini du ciel. Une nuit de 1834, à l'Observatoire de Paris, Hugo, l'œil collé au télescope, découvre, ébloui, le spectacle de la lune, soudain si proche et si lointaine. Face à face dans l'ombre « avec cette mappemonde de l'Ignoré ». Cette vision prodigieuse et fascinante le marquera profondément. Il sera le regardeur des ténèbres, le questionneur du gouffre, l'interrogateur du grand Tout, l'inlassable déchiffreur de « l'énigme universelle ». Songeur toujours en éveil, il contemple, écoute, épie, sonde, scrute. L'obscur, l'inconnu, l'invisible. Le réel, l'idéal, le possible.

Hugo a un rendez-vous permanent avec l'infini. Avant d'écrire, il ressent, pressent, perçoit l'illimité. Il s'agit pour lui d'approfondir l'univers, d'élargir l'expérience terrestre : faire voir l'invisible, saisir l'insaisissable, dire l'indicible. Par la puissance du langage, jailli de la méditation et du songe. L'homme n'est-il pas un « entre-deux d'abîmes » ? Le philosophe Hugo médite « au bord du gouffre amer », de « la citerne béante », « sur la marge du puits » au long duquel l'humanité marche éternellement. Il est le « chercheur de haillons », parti, hotte au dos, « à la provision de rêve », le « chiffonnier de l'abîme » où l'âme plonge et n'en rapporte souvent que l'inquiétude.

Car l'ultime secret de l'abîme, c'est la production des âmes. Il y a un spectacle plus grand que la mer et que le ciel, « c'est l'intérieur de l'âme », objet de la quête du « vrai penseur », celui qui incube, qui « couve », tout en élargissant « sans bord » sa méditation. Pour Hugo, l'infini n'est pas transcendance, mais intense curiosité des vivants et des choses, dans la multitude de leurs existences singulières : « Tout être est un centre du monde. » Pour s'ouvrir au monde, il faut regarder en soi : « Chose inouïe, c'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors [...]. La chose réfléchie par l'âme est plus vertigineuse que vue directement. »

Pas question donc de se contenter de l'infini, comme certains penseurs, « contemplateurs du cosmos radieusement distraits de l'homme », car infirmes du cœur et oublieux d'aimer. Hugo, ayant « charge d'âmes », ne craint pas de se « surcharger d'humanité » : « Moi, mon poème, c'est l'homme », proclame-t-il, à la fois humble et fier. Il veut, sans morgue ni

posture, « exprimer l'homme », « cette grande figure une et multiple, lugubre et rayonnante, fatale et sacrée », dans sa totalité et sa dualité, « entre ciel et vase », « entre fange et firmament ». L'homme se reflète au miroir des antithèses, comme le jour et la nuit, « l'ombre qui éblouit », le mal et le bien.

Hugo espère hâter la libération des hommes en parlant pour les sans-voix. Une mission qu'il précise, par la bouche de Gwynplaine, *L'homme qui rit* : « Je parlerai pour tous les taciturnes désespérés. Je traduirai les bégaiements. Je traduirai les grondements, les hurlements, les murmures, la rumeur des foules, les plaintes mal prononcées, les voix inintelligibles. »

Toujours aux aguets, Hugo est un formidable témoin de l'histoire immédiate. Qu'il en soit l'acteur ou le simple narrateur. Flâneur parisien ou voyageur au long cours, il cultive « le goût de locomotion ». Il hume les atmosphères, scrute les regards, glane les détails. Son œil filme un fait, son oreille l'enregistre, son cerveau le stocke et le retransmet à sa plume qui noircit les carnets de ce graphomane infatigable. Il ne peut marcher qu'en travaillant, note Baudelaire à son sujet. Mais il résiste à la tentation d'écrire son autobiographie, laissant à sa femme le soin de composer le récit, lénifiant et dûment « autorisé », des quarante premières années de sa vie. Et puis, son œuvre tout entière n'est-elle pas un gigantesque autoportrait ?

Lorsqu'il s'agit de raconter longuement, mais avec vivacité, un événement tragique, comme la sanglante répression de décembre 1851 dans *Histoire d'un crime*, Hugo, en chroniqueur scrupuleux, fonde son indignation sur une enquête méticuleuse. Il sait aussi retracer un passé lointain à la manière des historiens d'aujourd'hui. Dans *Le Promontoire du songe*, telle page, bouleversante de vérité, sur la condition du paysan féodal (« Il a une corde autour des reins qui, à la moindre infraction, lui monte au cou ») préfigure avec un siècle d'avance les récits nerveux et colorés de l'École des Annales consacrés au Moyen Âge.

À la différence de Chateaubriand et de Lamartine, qui, comme lui, doivent en partie leur légitimité politique à leur métier d'écrivain, Victor Hugo ne sera jamais en prise directe avec l'exécutif ou l'administration d'État. « Je veux *l'influence* et non le pouvoir », écrit-il en décembre 1848. Le contrat aura été rempli, mais sous des bannières disparates, par ce fils d'un général bonapartiste et d'une royaliste voltairienne.

Hugo recense, mieux que quiconque, les métamorphoses de son identité politique : royaliste, royaliste libéral, libéral, libéral socialiste, libéral socialiste et démocrate, libéral socialiste et républicain. Il s'explique en quelques mots : « J'ai grandi [...]. J'ai vécu, j'ai songé. » Il a changé, dit-il, car il n'est ni « une eau stagnante », ni « un arbre mort ». Ce qui importe, c'est de rester fidèle à sa conscience ; ce qui est indigne, c'est de la trahir par vil intérêt.

Il n'a pas 30 ans lorsque sa conscience lui dicte d'accepter les bienfaits de 1789, d'exalter la gloire de Napoléon ou d'entreprendre une critique radicale de la monarchie : « Rois, hâtez-vous ! Rentrez dans le siècle où nous

sommes ! Quittez l'ancien rivage ! » Devenu chef de file du mouvement romantique lors de la bataille d'Hernani (1830), il a lancé un an plus tôt la première salve de son plus long et fervent combat, celui contre la peine de mort, « signe spécial et éternel de la barbarie » : *Le Dernier Jour d'un condamné*, écrit comme un journal, est son seul ouvrage rédigé à la première personne. Un combat perdu de son vivant : Hugo ne verra pas le bourreau abdiquer, ni l'échafaud détrôné.

Les condamnés à mort ? « De pauvres diables, que la faim pousse au vol, et le vol au reste [...]. Infortunés qu'avec une école et un atelier vous auriez pu rendre bons, moraux, utiles » : le jeune Hugo réclame déjà l'instruction et l'emploi pour tous. Orléaniste sous Louis-Philippe, qui le nommera pair de France, il se comporte néanmoins comme un opposant au régime dans sa défense des libertés publiques. Sa demande de réforme de la pénalité est intimement liée à la question sociale, « la question de ceux qui ont et de ceux qui n'ont pas ». Hugo juge possible de « détruire la misère » dont il constatera les ravages extrêmes lors d'une visite dans les insalubres « caves » ouvrières de Lille.

En juin 1848, l'insurrection, qu'il ne soutient pas, et la répression, qu'il dénonce, le placent en porte-à-faux. Sous l'éphémère II^e République, la droite, chaque jour plus « droitière », pousse Hugo vers la gauche. En juin 1849, voyant la République « prise en traître, jetée à terre, garrottée », il devient – pour toujours – l'un de ses plus ardents défenseurs, comme l'attestent bientôt, après le coup d'État de Louis Bonaparte, son long exil, forcé puis volontaire, et ses livres de combat contre l'« usurpateur », pamphlet, *Napoléon le Petit*, ou poésie, *Châtiments*.

Pendant et après l'exil, Hugo proclame haut et fort, par la plume et le verbe, ses principes politiques et moraux, ses idéaux de liberté et de justice. Sa gloire d'écrivain décuple son influence. L'auteur des *Misérables* et de *La Légende des siècles* devient le héraut d'une République universelle, legs du Printemps des peuples de 1848, que brandira de nouveau la Commune. Il s'exprime sur tous les grands débats de son temps : la peine de mort, encore et toujours, l'égalité homme-femme, les libertés, les rapports entre socialisme et république, la misère, l'école, le droit d'asile, les aspirations nationalistes, l'esclavage. Et il ne manque jamais l'occasion, au fil des décennies, de fustiger la « bêtise » humaine.

L'amnistie des communards (1880) est son ultime et tardive victoire. Sans doute ne peut-il imaginer qu'un siècle entier s'écoulera avant l'abolition de la peine de mort. Le visionnaire Hugo, toujours « penché en avant », prédit l'avènement des États-Unis d'Europe, avec leur « liberté d'aller et venir », leur « grand parlement continental » et leur monnaie unique remplaçant « les absurdes effigies de princes, figures des misères ». Disciple enthousiaste du progrès, il pêche par optimisme, ou par candeur, en semblant croire à la disparition rapide des guerres en Europe. Comment pourrait-il concevoir les horreurs à venir ? Aussi longtemps qu'il en a la force, Hugo tient, en tout cas,

le rôle qu'il s'est alloué : « Ce siècle est à la barre et je suis son témoin. »

Jusqu'au bout, il conserve sa passion du réel que n'altère en rien sa quête de l'impossible, l'une attisant l'autre. Le poète alchimiste transforme et sublime en art le réel, « comme dans la flamme, les poisons, les ordures, les rouilles » produisent « des spectres splendides ». Son intense intérêt pour le monde exprime son énorme appétit de vivre et d'aimer, son désir aigu de vérité et de liberté servis par son intelligence généreuse, sa vitalité indomptable et sa puissance de travail hors pair.

Ce qu'il écrit de Shakespeare, qu'il adule, résonne comme un autoportrait : « C'est la fertilité, la force, l'exubérance, la mamelle gonflée, la coupe écumante, la cuve à plein bord, la sève par excès, la lave en torrent [...]. Son écritoire fume comme un cratère. Il est toujours en travail, en fonction, en verve, en marche. Il a la plume au poing, la flamme au front, le diable au corps [...]. Ce qui lui manque, c'est le manque. » Le colossal ego d'Hugo, à la mesure de son génie, ne l'empêche pas d'admirer et d'aimer sincèrement les hommes océans qui l'ont précédé depuis deux mille ans, d'Homère à Dante, de Cervantès à Molière, et plusieurs de ses contemporains, de Chateaubriand à Flaubert, de Balzac à George Sand. Hugo est grand aussi par ses enthousiasmes.

Le « beau et glorieux livre de la nature » est une source permanente d'émerveillement – mais aussi de rêverie et de méditation – pour le poète qui la célèbre en épelant cet « ineffable alphabet ». L'infime le captive autant que l'infini, ou le majestueux. Hugo s'attendrit, entre deux rues de Paris, sur « la plus jolie petite marguerite du monde, autour de laquelle allait et venait coquettement une charmante mouche microscopique » ; il s'attriste du « drame horrible », où un scarabée féroce, « insecte de guerre casqué, cuirassé, éperonné, caparaçonné, chevalier brigand de l'herbe », dévore un hanneton à bout de forces.

La nature est impitoyable lorsqu'elle « accable l'homme du contraste de la beauté divine avec la laideur sociale ». Hugo voit dans la « beauté divine » du monde la preuve flagrante de l'existence d'un Créateur : « Dieu n'est pas ! Ce seul mot serait une torture. Vous n'avez-donc jamais regardé la nature ? », « Tu veux voir Dieu ? Renonce à disputer. Contemple. » La « laideur sociale », qui persiste, incite le poète à se montrer désinvolte et sceptique. Il tutoie Dieu et l'admoneste : « Mon pauvre éternel ! Prends ta retraite, mon vieux ! Tout autre fera mieux que toi ta fonction. »

Devenu farouchement anticlérical, Hugo récuse toutes les religions et vitupère les prêtres, « race au cœur de vipère ». Mais il reste jusqu'à son dernier souffle un croyant, convaincu que la croyance en Dieu est le fondement indispensable d'une éthique individuelle et collective. « Je crois en Dieu », proclame-t-il dans le codicille de son testament, deux ans avant sa mort. Obsédé toute sa vie par l'idée de Dieu, Hugo lui consacre, dans son œuvre, des centaines et des centaines de pages.

« Victor Hugo commence à peine à être connu », notait André Maurois il

y a soixante ans. Son œuvre est si monumentale qu'il faut sans cesse la redécouvrir. Ce dictionnaire a pour seul dessein de faciliter ces retrouvailles, de faire lire et aimer le plus célèbre écrivain français de son siècle, à la lumière du nôtre.

Jean-Pierre LANGELLIER

NOMS COMMUNS

« Le poète, philosophe du concret et peintre de l'abstrait. »

Victor HUGO,
Choses vues, 1863

Cette première partie réservée aux noms communs atteste l'ardente passion du réel qui ne cesse d'enfiévrer Victor Hugo. Rien n'échappe à sa pensée, tendue comme un arc entre l'infime et l'infini. Tout attire son regard et inspire sa plume, de la contemplation du ciel jusqu'au gouffre de l'âme. Paysages et animaux, sentiments et concepts, arts et sciences, reculs et progrès, opinions et voyages. « Mon poème, c'est l'homme », répète Hugo, fidèle à sa loi suprême : aimer.

A

Abîme

Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête.
Si parfois, haletant, j'ose tourner la tête,
Une voix me dit : Marche ! Et l'abîme est profond,
Et de flamme ou de sang je le vois rouge au fond !
Hernani, III, IV, 1829.

La citerne de l'abîme est béante ; le genre humain marche et tourne éternellement sur la marge du puits.

Chantiers, « Dieu » (fragments), 1856-1858.

J'empêche l'effrayant célibat de l'abîme.
Je suis du poulx divin le battement sublime.
La Légende des siècles, nouvelle série, « Là-haut », 30 novembre 1869.

C'est l'abîme, inquiet d'être trop regardé,
C'est l'éternel secret qui veut être gardé
Et qui ne laisse pas entrer dans ses mystères
La curiosité des pâles solitaires.
L'Art d'être grand-père, IX, « Le Poème du Jardin des plantes », 2 janvier 1876.

Il y a de bons abîmes : ce sont les abîmes où s'écroule le mal.

« Centenaire de la mort de Voltaire », discours prononcé au théâtre de la Gaîté, 30 mai 1878.

Abstraction

L'esprit de l'homme, mené par cette chose aveugle qu'on appelle la logique, va volontiers du général à l'absolu, et de l'absolu à l'abstrait. Or, en politique, l'abstrait devient aisément féroce. D'abstraction en abstraction, on devient Néron ou Marat.

Le Rhin, conclusion, XV, 1842.

Acteur

J'eus bien l'âme occupée un moment d'être acteur, poète et monreur d'ours ;

Mais j'aime assez dîner et souper tous les jours.

Foin des ours et des vers !

Marion de Lorme, III, 1, 1829.

Un acteur sur la scène, c'est une bûche dans le feu. Quand la flamme du dialogue le quitte, il doit lui rester la braise de la situation. Mauvais bois qui s'éteint dès qu'il ne flambe plus. Faut-il donc que le poète souffle toujours dessus ?

Océan, « Faits et Croyances », sans date.

Adultère

Le mariage actuel n'est pas plus le mariage que la religion actuelle n'est la religion ; ce que les aveugles d'aujourd'hui appellent l'adultère est identique à ce que les aveugles d'autrefois appelaient l'hérésie. Il y a une vieille faute humaine. Plus jeune, plus ardent, j'ai commis cette faute. [...] J'étais simplement dans le droit naturel, qui est supérieur au droit social, et c'est la liberté du cœur humain. Vous aimez un homme autre que votre mari ? Eh bien, allez à lui. Celui que vous n'aimez pas, vous êtes sa prostituée ; celui que vous aimez, vous êtes sa femme. Dans l'union des sexes, le cœur est la loi. Aimez et pensez librement. Le reste regarde Dieu. Dans notre société telle qu'elle est faite, avec cette vente qu'on appelle la dot et ce tyran l'époux, l'adultère n'est autre chose qu'une protestation de la première et de la plus sainte des libertés, la liberté d'aimer, contre l'esclavage de la femme et le despotisme du mariage. Protestation anarchique mais légitime ; violente, irrégulière, mais profonde et inextinguible comme la nature même.

Choses vues, Guernesey, 1860.

Vous me rappelez ce fait [le flagrant délit d'adultère de 1845 avec Léonie d'Aunet (1820-1879), mariée au peintre Biard]. Pourquoi un ? Ce n'est pas une fois, mais vingt fois que j'ai commis le prétendu délit, et, vieux et solitaire, je n'ai qu'un regret, c'est de ne plus le commettre. Maintenant, ô honnêtes hypocrites qui m'entourez, j'attends la première pierre. Je l'ai dit ailleurs, et je le répète, la liberté d'aimer est aussi sacrée que la liberté de penser. Ceci est au-dessus de toutes les conventions sociales. Le droit prime la loi. J'étais adolescent. Je ne savais pas encore comment une femme était faite. J'allais regarder sous la jaquette de la Diane de bronze qui est dans la cour de la Bibliothèque, rue de Richelieu.

Choses vues, Guernesey, 1862.

(Voir Aimer ; Amour ; Drouet, Juliette ; Mariage.)

Aigle

L'aigle est le magnanime et sombre solitaire [...]

Dédaigneux des complots et des rassemblements.
Il plane immense et libre au seuil des firmaments.
La Légende des siècles, nouvelle série, « Masferrer », 3 mars 1859.

Aimer

Oh ! Qu'il est cruel d'aimer alors qu'on est séparé de l'être qu'on aime !
[...] Tout ce qui nous environne est hors de notre vie. Cependant on respire,
on marche, on agit, mais sans la pensée. Comme une planète égarée qui aurait
perdu son soleil, le corps se meut au hasard : l'âme est ailleurs.

Han d'Islande, chap. XVII, 1823.

Je t'aime comme un être au-dessus de ma vie,
Comme une antique aïeule aux prévoyants discours,
Comme une sœur craintive, à mes maux asservie,
Comme un dernier enfant, qu'on a dans ses vieux jours.
Odes et Ballades, V, 12, « Encore à toi », 1823.

Que reste-t-il de la vie,
Excepté d'avoir aimé !

Les Voix intérieures, XVII, « Soirée en mer », novembre 1836.

L'objet principal pour lequel a été créé l'homme, son grand but, sa grande fonction, c'est d'aimer. Comprendre ne vient qu'après. Dieu veut que l'homme aime. L'homme qui n'aime pas est au-dessous de l'homme qui ne pense pas. En d'autres termes l'égoïste est inférieur à l'imbécile, le méchant est plus bas dans l'échelle humaine que l'idiot.

Voyage aux Pyrénées, XI, 1843.

Devenir amoureux, ce n'est rien ; tomber amoureux, c'est grave. La destinée d'un homme se casse presque toujours le cou dans cette chute-là.

Océan, « Tas de pierres », 1853-1854.

Aimer, comprendre : c'est le faîte.

Le Cœur, cet oiseau du vallon,

Sur le premier degré s'arrête ;

L'Esprit vole à l'autre échelon.

Les Chansons des rues et des bois, II, I, 1, « De la femme au ciel », 31 mai 1859.

Ma vie privée est précisément mon honneur. Je suis dans ce siècle, je resterai jusqu'à la mort le protestant de la liberté d'aimer. La liberté d'aimer est le même droit que la liberté de penser ; l'une répond au cœur, l'autre à l'esprit ; ce sont les deux faces de la liberté de conscience ; elles sont au plus profond sanctuaire de l'âme humaine. Quel Dieu je crois, quelle femme j'aime, nul n'a droit de s'en informer ; la loi moins que personne.

Choses vues, Guernesey, 1860.

Aimer. Aimer suffit ; pas d'autre stratagème

Pour être égal aux dieux que ce mot charmant : J'aime.

La Légende des siècles, nouvelle série, « Le Groupe des idylles », Pétrarque,
13 juin 1860.

Quelle transfiguration que d'aimer ! Les clercs de notaire sont des dieux.

Les Misérables, « Fantine », 3, 4, 1862.

Le suprême bonheur de la vie, c'est la conviction qu'on est aimé ; aimé pour soi-même, disons mieux, aimé malgré soi-même.

Les Misérables, « Fantine », I, v, 4, 1862.

Oui, aimer. Voilà le vrai fond de penser. Cette loi est la mienne. Elle l'a été partout, elle le sera toujours. Jamais je n'y ai manqué et c'est à Dieu lui-même, qu'agenouillé, prosterné et me frappant la poitrine, je demande s'il m'est jamais arrivé d'écrire, même irrité, même indigné, même frémissant, un livre dont l'unique et profond souffle ne fût pas un immense amour.

[...]

Aimer, c'est participer au plus profond et au plus subtil de la création.

Choses vues, Guernesey, 1864.

N'être point aimé, c'est là l'exil.

Théâtre en liberté, III, « L'Épée », 1869.

Être aimé, c'est avoir l'œil clair et décisif,

Le front gai, l'esprit prompt, le cœur fort, l'âme haute,

Autrement, si les cœurs, sans que ce soit ma faute,

Me sont fermés, tout est ingrat, rien n'est vermeil ;

Si l'on ne m'aime pas, qu'importe le soleil.

Qu'on soit aimé d'un gueux, d'un voleur, d'une fille,

D'un forçat jaune et vert sur l'épaule imprimé,

Qu'on soit aimé d'un chien, pourvu qu'on soit aimé !

Théâtre en liberté, « Être aimé », 1874.

Aimer, c'est savourer, au bras d'un être cher,

La quantité de ciel que Dieu mit dans la chair.

La Légende des siècles, nouvelle série, « Le Groupe des idylles », André Chénier,
2 juillet 1874.

Et c'est la même chose au fond ; aimer la femme,

C'est prier Dieu ; pour elle on s'agenouille aussi.

L'Art d'être grand-père, « Enfants, oiseaux et fleurs », date inconnue.

Il faut s'aimer, s'aimer, s'aimer ! Les heureux doivent avoir pour malheur les malheureux. L'égoïsme social est un commencement de sépulcre.

Aimer c'est agir.

Choses vues, 19 mai 1885, dernière phrase écrite par Victor Hugo, trois jours avant sa mort.

Alexandrin

C'est horrible ! Oui, brigand, jacobin, malandrin,

J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin ;

Les Contemplations, I, 26, « Quelques mots à un autre », novembre 1854.

(Voir Grammaire ; Poésie ; Poète ; Syntaxe.)

Algèbre

La civilisation est pour les peuples une sorte d'algèbre vitale dont il faut successivement dégager les inconnues.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « Les Génies appartenant au peuple », 1864.

Alphabet

Je suis le démagogue horrible et débordé,

Et le devastateur du vieil ABCD [...]

J'ai, de la périphrase, écrasé les spirales,

Et mêlé, confondu, nivelé sous le ciel

L'alphabet, sombre tour qui naquit de Babel

Les Contemplations, I, 7, « Réponse à un acte d'accusation », janvier 1834.

La société humaine, le monde, l'homme tout entier est dans l'alphabet. La maçonnerie, l'astronomie, la philosophie, toutes les sciences ont là leur point de départ, imperceptible mais réel [...]. L'alphabet est une source.

Alpes, IV, 1839.

Le droit à l'alphabet, c'est par là qu'il faut commencer.

Les Misérables, « Jean Valjean », I, I, 5, 1862.

(Voir Lire.)

Ambassade

Pour le moment, je ne crois pas que je puisse retirer de l'ambassade de Londres, si j'y étais attaché, les avantages que tu supposes. La place de cavalier d'ambassade est purement honorable. Elle rapporte peu et coûte beaucoup, surtout à Londres. À cette considération, toute-puissante chez moi, s'est jointe celle de l'oisiveté absolue à laquelle me condamnerait la vie dissipée qu'un chevalier d'ambassade doit mener par devoir à Londres ; ces places ne sont bonnes qu'à des gens riches et inoccupés.

Correspondance, à son père, 24 janvier 1822

Âme

De la terre, des flots, du sein profond des flammes,
S'échappaient des tourbillons d'âmes
Qui tombaient dans l'abîme ou s'envolaient aux cieux !
Les Orientales, III, « Les Têtes du sérail », juin 1826.

Comme dans les étangs assoupis sous les bois
Dans plus d'une âme on voit deux choses à la fois :
Le ciel – qui teint les eaux à peine remuées
Avec tous ses rayons et toutes ses nuées,
Et la vase – fond morne, affreux, sombre et dormant,
Où des reptiles noirs fourmillent vaguement.
Les Rayons et les Ombres, X, mai 1839.

Il existe des âmes écrevisses reculant continuellement vers les ténèbres.
Les Misérables, « Fantine », I, IV, 2, 1862.

Il y a un spectacle plus grand que la mer, c'est le ciel ; il y a un spectacle plus grand que le ciel, c'est l'intérieur de l'âme.
Les Misérables, « Fantine », I, VII, 3, 1862.

La production des âmes, c'est le secret de l'abîme. L'inné, quelle ombre ! Qu'est-ce que cette condensation d'inconnu qui se fait dans les ténèbres, et d'où jaillit brusquement cette lumière, un génie ?
William Shakespeare, I, v, 1, 1864.

Amertume

Si les personnes qui liront ce livre sentent après cette lecture un arrière-goût amer, qu'elles ne s'en étonnent pas, cet arrière-goût est celui que laisse au philosophe la société actuelle. Quelque chose de cette société, ce qu'elle a de plus triste et de plus douloureux, a été tordu et exprimé dans *Les Misérables* ; de là la saveur amère de ce livre. Il y a des amertumes utiles. Peut-être sera-t-il bon à quelque chose. C'est une coupe où l'auteur a mis un peu de ce qui est au fond de la société humaine au XIX^e siècle. Goûtez-y. Ensuite songez.

Les Misérables, projet de préface, 1860-1862.

Amnistie

Personne n'attendra de moi que j'accorde, en ce qui me concerne, un moment d'attention à la chose appelée amnistie. Dans la situation où est la France, protestation absolue, inflexible, éternelle, voilà pour moi le devoir. Fidèle à l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de ma conscience, je partagerai jusqu'au bout l'exil de la liberté. Quand la liberté rentrera, je rentrerai.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) », Victor Hugo refuse l'amnistie

décrétée par Napoléon III, Guernesey, 18 août 1859.
(*Voir Exil ; Guernesey.*)

Amour

Il était laid : des traits austères,
La main plus rude que le gant
Mais l'amour a bien des mystères,
Et la nonne aima le brigand.
On voit des biches qui remplacent
Leurs beaux cerfs par des sangliers

Odes et Ballades, Ballade XIII, « La Légende de la nonne », avril 1828.

Oh ! L'amour, dit-elle, et sa voix tremblait, et son œil rayonnait. C'est être deux et n'être qu'un. Un homme et une femme qui se fondent en un ange. C'est le ciel.

Notre-Dame de Paris, II, vii, 1831.

L'amour qui accouple deux cœurs nobles est le chef-d'œuvre de Dieu [...]. Dans la société telle qu'elle est faite, ce sont les familles et les fortunes, les noms et les coffres-forts qui se cherchent, s'accouplent et se complètent. Dans la nature, ce sont les instincts.

[...]

Avec l'amour, on peut se passer du ciel, vouloir sans lui, pouvoir sans lui.

Océan, « Océan Prose » : « L'Amour », 1840-1845.

L'amour, c'est l'absolu, c'est l'infini ; la vie, c'est le relatif et le limité. De là tous les secrets et profonds déchirements de l'homme quand l'amour s'introduit dans la vie. Elle n'est pas assez grande pour le contenir.

Océan, « Océan Prose » : « L'Amour », 1850 (?).

Il n'y a que deux choses sacrées : en religion, la foi ; en union, l'amour. Croyez, aimez. Ceci est toute la loi.

Choses vues, Guernesey, 1857.

Le tutoiement manque à l'amour en anglais : *I love you*.

Océan, « Océan Prose » : « L'Amour », 1858.

L'appétit vient en aimant.

Les Misérables, « Marius », III, vi, 9, 1862.

L'amour, c'est la salutation des anges aux astres.

Mourir par manque d'amour, c'est affreux. L'asphyxie de l'âme.

L'amour a des enfantillages, les autres passions ont des petitesesses. Honte aux passions qui rendent l'homme petit ! Honneur à celle qui le fait enfant !

Vous qui souffrez parce que vous aimez, aimez plus encore. Mourir

d'amour, c'est en vivre.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, v, 4, 1862.

L'amour est un enfant de six mille ans. L'amour a droit à une longue barbe blanche. Mathusalem est un gamin près de Cupidon. Depuis soixante siècles, l'homme et la femme se tirent d'affaire en aimant. Le diable, qui est malin, s'est mis à haïr l'homme ; l'homme, qui est plus malin, s'est mis à aimer la femme. De cette façon, il s'est fait plus de bien que le diable ne lui a fait de mal.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, vi, 2, 1862.

L'amour, sais-tu comment le bon Dieu allume ce feu-là ? Il met la femme en bas, le diable entre eux, l'homme sur le diable. Une allumette, c'est-à-dire un regard, et voilà que tout flambe.

L'homme qui rit, II, II, 6, Ursus s'adressant à Gwynplaine, 1869.

En amour, il n'y a pas d'amis. Partout où il y a une jolie femme, l'hostilité est ouverte. Pas de quartier, guerre à outrance ! Une jolie femme est un *casus belli* ; une jolie femme est un flagrant délit.

La vraie résistance de l'homme aux catastrophes est une augmentation d'amour. S'entr'aimer, s'entraider.

Choses vues, 1880.

Sur ma tombe on mettra, comme ma grande gloire,
Le souvenir profond, adoré, combattu,
D'un amour qui fut faute et qui devint vertu.

Océan, « Faits et Croyances » : « Moi Vers », autour de 1880.

Elle était nue avec un abandon sublime
Et, couchée en un lit, semblait sur une cime.
À mesure qu'en elle entraît l'amour vainqueur,
On eût dit que le ciel lui jaillissait du cœur ;
Elle vous caressait avec de la lumière.

Toute la lyre, VII, « L'Amour », sans date.

Anankè

La religion, la société, la nature ; telles sont les trois luttes de l'homme. Ces trois luttes sont en même temps ses trois besoins ; il faut qu'il croie, de là le temple ; il faut qu'il crée, de là la cité ; il faut qu'il vive, de là la charrue et le navire [...]. Un triple anankè pèse sur nous, l'anankè des dogmes, l'anankè des lois, l'anankè des choses. Dans *Notre-Dame de Paris*, l'auteur a dénoncé le premier ; dans *Les Misérables*, il a signalé le second ; dans ce livre, il indique le troisième. À ces trois fatalités qui enveloppent l'homme se mêle la fatalité intérieure, l'anankè suprême, le cœur humain.

Ancien

L'ancien monde, l'ensemble étrange et surprenant
De faits sociaux, morts et pourris maintenant,
D'où sortit ce navire aujourd'hui sous l'écume,
L'ancien monde, aussi, lui, plongé dans l'amertume,
Avait tous les fléaux pour vents et pour typhons.
Construction d'airain aux étages profonds,
Sur qui le mal, flot vil, crachait sa bave infâme,
Plein de fumée, et mû par une hydre de flamme,
La Haine, il ressemblait à ce sombre vaisseau.
Le mal l'avait marqué de son funèbre sceau.

La Légende des siècles, « Pleine mer », 9 avril 1859.

(Voir Passé.)

Âne

Le baudet qui, rentrant le soir, surchargé, las,
Mourant, sentant saigner ses pauvres sabots plats,
Fait quelques pas de plus, s'écarte et se dérange
Pour ne pas écraser un crapaud dans la fange,
Cet âne abject, souillé, meurtri sous le bâton,
Est plus saint que Socrate et plus grand que Platon.

La Légende des siècles, « Le Crapaud », 29 mai 1858.

L'âne, songeur à quatre pattes peu compris des hommes, a parfois un dressement d'oreilles inquiétant quand les philosophes disent des sottises.

L'homme qui rit, deux chapitres préliminaires, I, 1869.

Un âne descendait au galop la science.
Quel est ton nom ? dit Kant. – Mon nom est Patience,
Dit l'âne. Oui, c'est mon nom et je l'ai mérité,
Car je viens de ce faîte où l'homme est seul monté
Et qu'il nomme savoir, calcul, raison, doctrine.
Kant, porter le licou sanglé sur la poitrine ;
Avoir dès son bas âge, âpre et morne combat,
L'os de l'échine usé par la boucle du bât [...]
Tout cela qui te semble assez rude n'est rien [...]
À côté de ceci : suivre un cours en Sorbonne [...]
Écouter la façon dont l'homme fait hi-han !

L'Âne, « Colère de la bête », I, 1880.

Animal

L'animal ne peut mal faire parce qu'il ne pense pas. Les monstres de la

nature sont esclaves de la matière et innocents ; les monstres de l'humanité sont coupables parce qu'ils sont libres. Néron commet des crimes ; un tigre n'en commet pas.

Océan, « Philosophie Prose », 1840-1845.

L'animal est faible, puisqu'il est inintelligent. Soyons donc pour lui bons et pitoyables. Il y a dans les rapports de l'homme avec les bêtes, avec les fleurs, avec les objets de la création toute une morale à peine entrevue encore, mais qui finira par se faire jour et qui sera le corollaire et le complément de la morale humaine.

Voyage aux Pyrénées, XI, 1843.

L'animal a cet avantage sur l'homme qu'il ne peut être sot.

Océan, « Faits et Croyances » : « Ceci et cela », 1845-1850.

Depuis l'huître jusqu'à l'aigle, depuis le porc jusqu'au tigre, tous les animaux sont dans l'homme [...] et chacun d'eux est dans un homme. Quelquefois même plusieurs d'entre eux à la fois.

Les Misérables, « Fantine », I, v, 5, 1862.

Quoi ! L'animal n'est rien ! Vaux-tu mieux, par hasard ?

Le flatteur sait-il mieux ramper que le lézard ?

L'envieux a-t-il plus d'esprit que la vipère ?

Qui, de l'homme ou du porc, est le fils ou le père ?

Dieu, VII, « L'Ange » (1855), 1891.

(*Voir Homme*.)

Antithèse

Il fut un temps où la critique croyait avoir tout dit quand elle avait dit : *antithèse* ! Elle oubliait l'antithèse prodigieuse qui est la Création, et elle reprochait aux poètes l'immense métaphore de Dieu.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », vers 1865.

Araignée

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie,

Parce qu'on les hait ;

Et que rien n'exauce et que tout châtie

Leur morne souhait ;

Parce qu'elles sont maudites, chétives,

Noirs êtres rampants ;

Parce qu'elles sont les tristes captives

De leur guet-apens.

Les Contemplations, « J'aime l'araignée », juillet 1842.

Arbre

Les ormes sont une de mes joies en voyage. Chaque orme vaut la peine d'être regardé à part. Tous les autres arbres sont bêtes et se ressemblent ; les ormes seuls ont la fantaisie et se moquent de leur voisin, se renversant lorsqu'il se penche, maigres lorsqu'il est touffu, et faisant toutes sortes de grimaces le soir aux passants.

Le Rhin, Lettre II, 1838.

Le peuplier est le seul arbre qui soit bête [...]. Il y a pour mon esprit je ne sais quel rapport intime, je ne sais quelle ineffable ressemblance entre un paysage composé de peupliers et une tragédie écrite en vers alexandrins. Le peuplier est comme l'alexandrin, une des formes classiques de l'ennui.

Voyage aux Pyrénées, I, 1843.

C'est un beau et vrai symbole pour la liberté qu'un arbre ! La liberté a ses racines dans le cœur du peuple, comme l'arbre dans le cœur de la terre ; comme l'arbre, elle élève et déploie ses rameaux dans le ciel ; comme l'arbre, elle grandit sans cesse et couvre les générations de son ombre.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Plantation de l'arbre de la liberté », place des Vosges, 2 mars 1848.

Et, pendant que Dieu fait les chênes sur les monts,
Les baobabs pareils à des pieds de mammons,
L'arbre à pain, le palmier splendide, les mélèzes
D'où sort un chant pareil au flot sous les falaises,
L'olivier, le figuier, le cèdre, le nopal,
Tu fais l'arbre gibet, l'arbre croix, l'arbre pal,
L'affreux arbre supplice, énorme, vaste, infâme.
Dieu, VII, « L'Ange » (1855), 1891.

Archipel

Les archipels sont les pays du vent. Entre chaque île, il y a un corridor qui fait soufflet. Loi mauvaise pour la mer et bonne pour la terre. Le vent emporte les miasmes et apporte les naufrages.

L'Archipel de la Manche, IX, 1883.

Architecture

Ainsi, trois sortes de ravages défigurant aujourd'hui l'architecture gothique. Rides et verrues à l'épiderme ; c'est l'œuvre du temps. Voies de fait, brutalités, contusions, fractures ; c'est l'œuvre des révolutions, depuis Luther jusqu'à Mirabeau. Mutilations, amputations, dislocation de la membrure, *restaurations* ; c'est le travail grec, romain et barbare des professeurs. Aux siècles, aux révolutions, qui dévastent du moins avec impartialité et grandeur, est venue s'adjoindre la nuée des architectes d'école, patentés, jurés et

assermentés, dégradant avec le discernement et le choix du mauvais goût.

Les plus grands produits de l'architecture sont moins des œuvres individuelles que des œuvres sociales ; plutôt l'enfantement des peuples en travail que le jet des hommes de génie.

Notre-Dame de Paris, III, 1, 1831.

L'architecture est le grand livre de l'humanité, l'expression principale de l'homme à ses divers états de développement, soit comme force, soit comme intelligence. Quand la mémoire des premières races se sentit surchargée, quand le bagage des souvenirs du genre humain devint si lourd et si confus que la parole, nue et volante, risqua d'en perdre en chemin, on les transcrivit sur le sol de la façon la plus visible, la plus durable et la plus naturelle à la fois. On scella chaque tradition sous un monument [...]. Ainsi, durant les six mille premières années du monde, depuis la pagode la plus immémoriale de l'Hindoustan jusqu'à la cathédrale de Cologne, l'architecture a été la grande écriture du genre humain.

Notre-Dame de Paris, V, II, 1831.

Pendant que le vice-président pérorait à la tribune, je causais avec Lamartine. Nous parlions architecture. Il tenait pour Saint-Pierre de Rome, moi pour nos cathédrales. Il me disait : « Je hais vos églises sombres ; Saint-Pierre est vaste, magnifique, lumineux, éclatant, splendide. » Et je lui répondais : « Saint-Pierre de Rome n'est que le grand ; Notre-Dame, c'est l'infini. »

Choses vues, novembre 1849.

Durlach. Vu la ville. L'ancien hôtel de ville de la Renaissance remplacé par une bâtisse lourde, bâtarde, inepte. Le nouvel hôtel de ville est, disent-ils, d'un *genre plus ancien* que n'était le précédent. C'est donc par amour de la vieille architecture qu'ils détruisent les vieux monuments.

Choses vues (1849-1885), Durlach (Allemagne), 8 septembre 1863.

Argent

Madame, vous nous permettrez de vous rappeler que nous sommes sans argent depuis le 1^{er}. Comme nos besoins sont toujours les mêmes, nous avons été contraints d'emprunter : nous vous prions en conséquence de nous faire passer les 6 francs qui nous reviennent ; savoir 3 f. pour le 1^{er} mai, et 3 f. pour le 15, de nous envoyer un perruquier, et de parler à Mme Dejerié pour nos chaussures et les chapeaux.

Correspondance, lettre des jeunes Victor et Eugène Hugo à leur tante, Mme Martin, 21 mai 1817.

Argot

Rien n'est plus lugubre que de contempler ainsi à nu, à la lumière de la

pensée, le fourmillement effroyable de l'argot. Il semble en effet que ce soit une sorte d'horrible bête faite pour la nuit qu'on vient d'arracher de son cloaque. On croit voir une affreuse broussaille vivante et hérissée qui tressaille, se meut, s'agite, redemande l'ombre, menace et regarde. Tel mot ressemble à une griffe, tel autre à un œil éteint et sanglant ; telle phrase semble remuer comme une pince de crabe. Tout cela vit de cette vitalité hideuse des choses qui se sont organisées dans la désorganisation.

L'argot est tout ensemble un phénomène littéraire et un résultat social [...]. L'argot est la langue de la misère.

L'argot n'est autre chose qu'un vestiaire où la langue, ayant quelque mauvaise action à faire, se déguise. Elle s'y revêt de mots masques et de métaphores haillons.

C'est l'inintelligible dans le ténébreux. Cela grince et cela chuchote, complétant le crépuscule par l'énigme. Il fait noir dans le malheur, il fait plus noir encore dans le crime ; ces deux noirceurs amalgamées composent l'argot.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, VII, 1, 1862.

Peindre par des mots qui ont, on ne sait comment ni pourquoi, des figures. Ceci est le fond primitif de tout langage humain, ce qu'on pourrait appeler le granit. L'argot pullule de mots de ce genre, mots immédiats, créés de toute pièce on ne sait où ni par qui, sans étymologies, sans dérivés, mots solitaires, barbares, quelquefois hideux, qui ont une singulière puissance d'expression et qui vivent.

Ce patois étrange a de droit son compartiment dans ce grand casier impartial où il y a place pour le liard oxydé comme pour la médaille d'or, et qu'on nomme la littérature.

L'argot, c'est le verbe devenu forçat.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, VII, 2, 1862.

(Voir Langue française ; Littérature.)

Aristocratie

Je reçois de M. le duc de Doudeauville l'avis de la mort de sa mère, morte à quatre-vingt-cinq ans ; *Mme Bénigne-Augustine-Françoise Le Tellier de Montmirail, Grande d'Espagne de première classe ; veuve de M. Ambroise de la Rochefoucauld, duc de Doudeauville*, disait le faire-part, en dépit de la Constitution. Ils n'en démordent pas !

Choses vues, février 1849.

Les aristocraties ont pour orgueil ce que les femmes ont pour humiliation : vieillir ; mais femmes et aristocrates ont la même illusion : se conserver.

L'homme qui rit, II, VIII, 1, 1869.

Armée

La France avait une armée, la première du monde, une armée admirable, incomparable [...]. Cette armée, où est-elle ? Qu'est-elle devenue ? Citoyens, M. Bonaparte l'a prise. Qu'en a-t-il fait ? D'abord, il l'a enveloppée dans le linceul de son crime ; ensuite il lui a cherché une tombe. Il a trouvé la Crimée.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Ce que pourrait être l'Europe », 24 février 1855.

(*Voir Guerre.*)

Art

L'art n'a que faire des lisières, des menottes, des bâillons ; il vous dit : Va ! Et vous lâche dans ce grand jardin de poésie, où il n'y a pas de fruit défendu. L'espace et le temps sont au poète. Que le poète aille donc où il veut, en faisant ce qui lui plaît ; c'est la loi.

Les Orientales, préface, janvier 1829.

L'art et la liberté peuvent repousser en une nuit sous le pied maladroit qui les écrase. Aussi (l'auteur) compte-t-il bien mener de front désormais la lutte politique, tant que besoin sera, et l'œuvre littéraire. On peut faire en même temps son devoir et sa tâche. L'un ne nuit pas à l'autre. L'homme a deux mains.

Lucrèce Borgia, préface, 12 février 1833.

L'art n'est pas perfectible car il est né parfait. La science est perfectible, car elle est née incomplète [...]. Le progrès est possible sur Aristote, il ne l'est pas sur Homère. Le progrès est possible sur Newton, il ne l'est pas sur Molière.

Océan, « Faits et Croyances » : « Art », 1840-1842.

Les grands artistes ont du hasard dans leur talent et du talent dans leur hasard.

Océan, « Faits et Croyances » : « Poésie », 1848-1850.

L'art, c'est la pensée humaine qui va brisant toute chaîne !

L'art, c'est le doux conquérant ! À lui le Rhin et le Tibre !

Peuple esclave, il te fait libre ; peuple libre, il te fait grand !

Châtiments, I, IX, 6 novembre 1851.

Le relatif est dans la science ; le définitif dans l'art [...]. Un chef-d'œuvre existe une fois pour toutes. Le premier qui arrive, arrive au sommet. Vous monterez après lui, aussi haut, pas plus haut [...]. Les poètes ne s'entr'escaladent pas. L'un n'est pas le marchepied de l'autre. On s'élève seul, sans autre point d'appui que soi. On n'a pas son pareil sous les pieds. Les nouveaux venus respectent les vieux. On se succède, on ne se remplace point. Le beau ne chasse pas le beau. Ni les loups ni les chefs-d'œuvre ne se mangent entre eux.

L'art n'est sujet ni à diminution ni à grossissement. L'art a ses raisons, ses nuages, ses éclipses, ses taches même, qui sont peut-être des splendeurs, ses interpositions d'opacités survenantes dont il n'est pas responsable ; mais, en somme, c'est toujours avec la même intensité qu'il fait le jour dans l'âme humaine. Il reste la même fournaise donnant la même aurore. Homère ne se refroidit pas.

William Shakespeare, I, III, 5, 1864.

L'idéal antique produit dans l'art la mesure, la proportion, l'équilibre des lignes, ce qu'on nomme le goût, l'achevé, le fini, deux mots qui disent tout cet art. L'idéal moderne, ce n'est pas la ligne correcte et pure, c'est l'épanouissement de l'horizon universel ; c'est le vaste, le puissant, le sublime, l'indéterminé, l'entrevu, l'obscur et le splendide, les ténèbres mêlées à la clarté, quelquefois le divin, l'immensité ébauchée en grandeur. L'idéal antique, pur, bleu, charmant, clair, joyeux, lumineux, circonscrit, ressemble à la Méditerranée ; l'idéal moderne ressemble à l'océan.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « Utilité du Beau », 1863-1864.

L'art a, comme la flamme, une puissance de sublimation. Jetez dans l'art, comme dans la flamme, les poisons, les ordures, les rouilles, les oxydes, l'arsenic, le vert-de-gris, faites passer les incandescences à travers le prisme ou à travers la poésie, vous aurez des spectres splendides, et le laid deviendra grand, et le mal deviendra beau.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « Le Goût », 1863-1864.

(*Voir* Beau ; Génie ; Goût ; Poésie ; Science.)

Asile

Soyez l'asile ! Continuez d'accueillir tout ce qui vient à vous. Soyez l'archipel béni et sauveur. Dieu vous a mis ici pour ouvrir vos ports à toutes les voiles battues par la tempête, et vos cœurs à tous les hommes battus par la destinée.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Rentrée à Jersey », 18 juin 1860.

Astre

Peut-être allons-nous voir brusquement apparaître

Des astres effarés ;

Des astres éperdus arrivant des abîmes,

Venant des profondeurs ou descendant des cimes,

Et, sous nos noirs arceaux,

Entrant en foule, épars, ardents, pareils au rêve,

Comme dans un grand vent s'abat sur une grève

Une troupe d'oiseaux.

Les Contemplations, « À la fenêtre, pendant la nuit », Jersey, avril 1854.
(*Voir Ciel ; Comète.*)

Atelier

Savez-vous, citoyens, ce qu'il faut à la civilisation, pour qu'elle devienne l'harmonie ? Des ateliers, et des ateliers ! Des écoles, et des écoles ! L'atelier et l'école, c'est le double laboratoire d'où sort la double vie, la vie du corps et la vie de l'intelligence. Qu'il n'y ait plus de bouches affamées ! Qu'il n'y ait plus de cerveaux ténébreux !

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Complaisances anglaises », 24 février 1854.

Athéisme

Le monde te dégoûte, athée,
Pour vomir l'univers ta bouche est bien petite.
Chantiers, « Dieu » (fragments), 1856-1857.

Nos fautes sont des dettes contractées ici et payables ailleurs. L'athéisme n'est autre chose qu'un essai de déclaration d'insolvabilité.

Océan, « Philosophie Prose », 1863.

La digestion de tous les doutes donne ce cauchemar, l'athéisme.
Océan, « Philosophie Prose », 1870-1872.

Athée ? Entendons-nous, prêtre, une fois pour toutes [...]
S'il s'agit du prodige immanent qu'on sent vivre
Plus que nous ne vivons, et dont notre âme est vive [...]
S'il s'agit de ce Tout vertigineux des êtres
Qui parle par la voix des éléments, sans prêtres [...]
S'il s'agit du suprême Immuable, solstice
De la raison, du droit, du bien, de la justice [...]
S'il s'agit du principe éternel, simple, immense,
Qui pense puisqu'il est, qui de tout est le lieu
Et que, faute d'un nom plus grand, j'appelle Dieu,
Alors tout change, alors nos esprits se retournent,
Le tien vers la nuit, gouffre et cloaque où séjourner
Les rires, les néants, sinistre vision,
Et le mien vers le jour, sainte affirmation,
Hymne, éblouissement de mon âme enchantée ;
Et c'est moi le croyant, prêtre, et c'est toi l'athée.
L'Année terrible, « À l'évêque qui m'appelle athée », 1871.
(*Voir Dieu ; Prêtre ; Religion.*)

Athlète

Aux livres colosses, il faut des lecteurs athlètes.

William Shakespeare, II, III, 6, 1864.

(*Voir Lire.*)

Autoportrait

L'homme qui publie aujourd'hui ce recueil [...], cet homme a traversé beaucoup d'erreurs [...]. Il y a toujours eu en lui le patriote sous le vendéen ; il a été napoléonien en 1813 ; comme presque tous les hommes du commencement de ce siècle, il a été tout ce qu'a été le siècle : illogique et probe, légitimiste et voltairien, chrétien littéraire, bonapartiste libéral, socialiste à tâtons dans la royauté ; nuances bizarrement réelles, surprenantes aujourd'hui ; il a été de bonne foi toujours ; il a eu pour effort de rectifier son rayon visuel au milieu de tous ces mirages ; toutes les approximations possibles du vrai ont tenté tour à tour et quelquefois trompé son esprit ; ces aberrations successives, où, disons-le, il n'y a jamais eu un pas en arrière, ont laissé trace dans ses œuvres ; on peut en constater ça et là l'influence ; mais, il le déclare ici, jamais dans tout ce qu'il a écrit, même dans ses livres d'enfant et d'adolescent, jamais on ne trouvera une ligne contre la liberté. Là est l'unité de sa vie.

Le Droit et la Loi, juin 1875.

(*Voir Opinion politique.*)

Avant, en

Ma pensée est : Toujours en avant. Si Dieu avait voulu que l'homme reculât, il lui aurait mis un œil derrière la tête.

Quatrevingt-treize, III, VII, 5, 1874.

Avare

Moi, je n'ai peur de rien. J'ai quelques fleurs dans mon jardin de Guernesey, les enfants de mon fils, Petit Georges et Petite Jeanne, gazouillent autour de moi, je n'ai pas de besoins, j'use mes vieux souliers, je nourris dans ma maison quarante enfants pauvres, on imprime dans les journaux que je suis un avare et cela me suffit.

Océan, « Philosophie Prose », 1872-1873.

Avenir

L'avenir, fantôme aux mains vides

Qui promet tout et qui n'a rien !

Les Voix intérieures, II, « *Sunt Lacrymae Rerum* », novembre 1836.

Si ténébreux que soit le présent, j'ai foi dans l'avenir ; une foi profonde. Il est dans les vues de la Providence, je l'affirme comme on affirme les nécessités, que le peuple de France, qui depuis trois siècles fait l'éducation

des autres nations, sorte de toutes les épreuves meilleur et plus grand. J'espère dans le peuple, car je crois en Dieu. Quiconque sera contre le peuple sera contre moi. Je ne suis rien, mais l'adhésion des générations nouvelles fera peut-être de moi quelque chose. À terre, je ne suis qu'une barre de fer ; prenez-moi dans vos mains, et je serai un levier.

Choses vues, mai 1848.

L'avenir est un édifice mystérieux que nous bâtissons nous-mêmes de nos propres mains dans l'obscurité, et qui doit plus tard nous servir à tous de demeure. Un jour vient où il se referme sur ceux qui l'ont bâti. Ah ! Puisque nous le construisons aujourd'hui pour l'habiter demain, puisqu'il nous attend, puisqu'il nous saisira sans nul doute, composons-le donc, cet avenir, avec ce que nous avons de meilleur dans l'âme, et non avec ce que nous avons de pire ; avec l'amour, et non avec la colère !

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « La Déportation », discours à l'Assemblée législative, 5 avril 1850.

L'avenir arrivera-t-il ? [...] Faut-il continuer de lever les yeux vers le ciel ? Le point lumineux qu'on y distingue est-il de ceux qui s'éteignent ? L'idéal est effrayant à voir ainsi perdu dans les profondeurs, petit, isolé, imperceptible, brillant, mais entouré de toutes ces grandes menaces noires monstrueusement amoncelées autour de lui ; pourtant pas plus en danger qu'une étoile dans les gueules des nuages.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, VII, 4, 1862.

Exister, c'est regarder l'avenir par-dessus la muraille.

William Shakespeare, II, v, 2, 1864.

Mais rien ne ralentit le pas de l'avenir,

Il ne demande pas la permission d'être,

Il vient. Souvenons-nous que Demain est un traître,

Et, puisque nous avons Aujourd'hui, jouissons.

La Légende des siècles, dernière série, « L'Amour », « Il faut boire », après 1870.

L'avenir est un dieu traîné par les tigres.

Pour la Serbie, 28 août 1876.

(*Voir Passé.*)

B

Bagne

Ô vieux baigne éternel ! Énigme ! Abîme obscur !
Que d'ombres ont passé sur ce funèbre mur !
Ici le mal, la nuit, l'ignorance servile ;
À l'autre extrémité de cette corde vile
Le génie et la foi, l'amour, la vérité,
L'inventeur, le penseur de Dieu même agité [...]
Le baigne, enfer stupide, admet dans son tombeau
Depuis l'homme poignard jusqu'à l'homme flambeau.
Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre satirique », XXIV, 6 mars 1853.

Baiser

La baiser, parfum pur, enivrante liqueur.
Les Chants du crépuscule, XXI, Hier, « La Nuit d'été », mai 1833.

Deux sourires qui se rapprochent
Finissent par faire un baiser.

Les Chansons des rues et des bois, I, IV, 7, « Choses écrites à Créteil »,
27 septembre 1859.

On croit voir des baisers errer, cherchant des bouches.

Torquemada, I, I, 5, 1869.
(*Voir Aimer ; Amour.*)

Banlieue

Observer la banlieue, c'est observer l'amphibie. Fin des arbres, commencement des toits, fin de l'herbe, commencement du pavé, fin des sillons, commencement des boutiques, fin des ornières, commencement des passions, fin du murmure divin, commencement de la rumeur humaine ; de là un intérêt extraordinaire.

Les Misérables, « Marius », III, I, 5, 1862.

Barbare

En 93, selon que l'idée qui flottait était bonne ou mauvaise, selon que c'était le jour du fanatisme ou de l'enthousiasme, il partait du faubourg Saint-Antoine tantôt des légions sauvages, tantôt des bandes héroïques [...]. Sauvages. C'étaient les sauvages, oui ; mais les sauvages de la civilisation [...]. En regard de ces hommes, farouches, nous en convenons, et effrayants, mais farouches et effrayants pour le bien, il y a d'autres hommes, souriants, brodés, dorés, enrubannés, constellés, en bas de soie, en plumes blanches, en gants jaunes, en souliers vernis, qui, accoudés à une table de velours au coin d'une cheminée de marbre, insistent doucement pour le maintien et la conservation du passé, du Moyen Âge, du droit divin, du fanatisme, de l'ignorance, de l'esclavage, de la peine de mort, de la guerre [...]. Quant à nous, si nous étions forcé à l'option entre les barbares de la civilisation et les civilisés de la barbarie, nous choisirions les barbares.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, 1, 5, 1862.

(*Voir Civilisation.*)

Barricade

C'était grand et c'était petit. C'était l'abîme parodié sur place par le tohu-bohu. C'était l'acropole des va-nu-pieds [...]. Elle, cette barricade, le hasard, le désordre, l'effarement, le malentendu, l'inconnu, elle avait en face d'elle l'assemblée constituante, la souveraineté du peuple, le suffrage universel, la nation, la république ; et c'était la Carmagnole défiant la Marseillaise.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, 1, 1, La barricade Saint-Antoine en juin 1848, 1862.

(*Voir Journées de juin 1848 ; Révolution de 1848.*)

Beau

Le beau n'a qu'un type, le laid en a mille.

Cromwell, préface, 1827.

Aujourd'hui, à huit heures du soir, au moment où un magnifique soleil se couchait derrière l'arc de l'Étoile, j'ai vu deux charmantes Anglaises, avec des figures comme un grand poète n'en saurait rêver de plus belles, qui toutes deux dessinaient sur leur album un ridicule moulin d'un faux gothique qu'on a bâti sur le terrain Beaujon. Elles admiraient donc cela ! J'en ai eu une peine réelle. Si belles, s'extasier pour si peu !

Choses vues, 24 juillet 1830.

Le beau serviteur du vrai. Quelques amants de l'art écartent cette formule, *l'art pour le progrès*, le Beau Utile, craignant que l'utile ne déforme le beau. Ils tremblent de voir les bras de la muse se terminer en mains de servante [...]. L'utile, loin de circonscrire le sublime, le grandit [...].

L'amphore qui refuse d'aller à la fontaine mérite la huée des cruches.

William Shakespeare, II, VI, 1, 1864.

Le beau n'est pas dégradé pour avoir servi à la liberté et à l'amélioration des multitudes humaines. Un peuple affranchi n'est point une mauvaise fin de strophe.

William Shakespeare, II, VI, 5, 1864.

Le Beau est là. L'homme, soumis à l'action du chef-d'œuvre, palpite, et son cœur ressemble à l'oiseau qui, sous la fascination, augmente son battement d'ailes. Qui dit belle œuvre dit œuvre profonde ; il a le vertige de cette merveille entrouverte. Les doubles fonds du Beau sont innombrables [...]. La forme est essentielle et absolue ; elle vient des entrailles mêmes de l'idée. Elle est le Beau ; et tout ce qui est le Beau manifeste le vrai.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « Utilité du Beau », 1863-1864.

Je ne suis pas bégueule devant l'art et la nature [...]. J'aime tout ; je n'ai pas de préférence dans l'idéal et l'infini ; je ne fais pas le délicat ; je ne fais pas la petite bouche ; je suis le Gargantua du beau.

Océan, « Tas de pierres ».

(Voir Art.)

Bêtise

Je ne peux ni ne veux rien cacher de ma pensée. Je vis et je pense à mes risques et périls, ce qui fait que par moments, j'ai l'air d'un imbécile. J'y consens. J'ai la fierté de ma bêtise.

Océan, « Philosophie Prose » : « Fin de l'exil ».

On me raconte le mot de Leconte de Lisle sur moi. Il paraît qu'il a dit : « Victor Hugo est bête comme l'Himalaya. » Je ne trouve pas le mot désagréable et je pardonne à Leconte de Lisle, qui me fait l'effet d'être bête tout court. Il est né à l'île Bourbon, ce qui fait qu'il ajoute Delisle à son nom, Leconte.

Choses vues, 8 août 1872.

Bible

L'ensemble de mon œuvre fera toujours un tout indivisible. Je fais [...] une Bible, non une Bible divine, mais une Bible humaine. Un livre multiple résumant un siècle, voilà ce que je laisserai derrière moi. Voltaire a résumé dans son œuvre le XVIII^e siècle, je résumerai le XIX^e [...]. Il suit de là que, pour l'avenir, l'ensemble sera à prendre ou à laisser. Les libraires qui, abusant du domaine public, tronqueront mon œuvre, sous prétexte de choix, œuvres choisies, théâtre choisi, etc., etc., seront, je le leur dis d'avance, des imbéciles.

J'existerai par l'ensemble. On ne choisit pas telle ou telle pierre dans une voûte.

Lettre du 8 décembre 1859 à un destinataire inconnu.

(Voir Œuvre.)

Bien

Il vaut mieux faire le bien avec les coquins que le mal avec les honnêtes gens.

Océan, « Faits et Croyances » : « Moi Vers », après le 11 décembre 1852.

(Voir Mal.)

Bohème

Il y avait dans la salle deux publics bien distincts [...], les gens graves, gourmés, empesés, pincés, enrichis ou titrés, que les artistes appellent les *bourgeois*, et les spectateurs ardents, jeunes, vivants, tumultueux, désordonnés, que le monde appelle les *bohèmes*.

Description du public du Théâtre-Français lors de la première représentation d'*Angelo, tyran de Padoue* (1835), rapportée dans *Victor Hugo, raconté par un témoin de sa vie*, 1863.

(Voir Public ; Théâtre.)

Bon Dieu, le

Le bon Dieu est à la mode en ce moment parmi les jeunes femmes du grand monde (pas précisément le bon Dieu de la nature et de l'âme, mais le bon Dieu des petites chapelles, des petites pratiques et des petits mystères ; le bon Dieu des sacristies et des sacristains). Pour leur plaire, pour leur faire la cour utilement, pour réussir auprès d'elles, il faut qu'un jeune homme coure les églises, suive les offices, admire les prédicateurs, fasse groupe autour des chaires, use d'un livre d'heures, jeûne le vendredi, prie matin et soir, se confesse et communie. De cette façon seulement, on obtient d'elles un regard à l'église, et le reste ailleurs. La dévotion est un des matelas de leur lit.

Choses vues, mai 1842.

(Voir Dieu ; Religion.)

Bonheur

Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.

Tous n'y sont point assis également à l'aise.

Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,

Dit aux uns : JOUISSEZ ! Aux autres : ENVIEZ !

Les Feuilles d'automne, XXXII, « Pour les pauvres », janvier 1830.

Elle m'écrit : « Le bonheur ne veut pas être regardé de trop près et gagne beaucoup à être pris les yeux fermés. »

Choses vues, Guernesey, à propos de Juliette Drouet, 13 juin 1857.

Le bonheur, comme la mer, arrive à faire son plein. Ce qui est inquiétant pour les parfaitement heureux, c'est que la mer redescend.

L'homme qui rit, II, III, 9, 1869.

Bonté

Il n'y a sous le ciel qu'une chose devant laquelle on doit s'incliner : le génie, et qu'une chose devant laquelle on doit s'agenouiller : la bonté. Quelle est la plus haute faculté de l'âme ? Est-ce que ce n'est pas le génie ? Non, c'est la bonté.

Choses vues, Jersey, 26 mars 1854.

La bonté qui du monde éclaire le visage,
La bonté, ce regard du matin ingénu,
La bonté, pur rayon qui chauffe l'Inconnu,
Instinct qui dans la nuit et dans la souffrance aime,
Est le trait d'union ineffable et suprême
Qui joint, dans l'ombre, hélas ! Si lugubre souvent,
Le grand ignorant, l'âne, à Dieu, le grand savant.

La Légende des siècles, « Le Crapaud », 29 mai 1858.

Digne Kant, je suis prêt à proclamer divin,
Vénérable, excellent, et j'admire et j'accepte
L'enseignement duquel on sortirait inepte,
Ignare, aveugle, sourd, buse, idiot ; mais bon.
L'Âne, « L'Âne Patience entre dans le détail », 1880.

Boulevard

J'ai vu hier pour la première fois mon boulevard. C'est un assez grand tronçon de l'ancien boulevard Haussmann. *Boulevard Victor-Hugo* est placardé sur *boulevard Haussmann* à quatre ou cinq coins des rues donnant sur le boulevard.

Choses vues, 12 février 1871.

Bouquin

J'étais devenu vieux, timide,
Et jaune comme un parchemin,
À l'ombre de la pyramide
Des bouquins de l'esprit humain.

Les Chansons des rues et des bois, I, IV, 11, « Post-scriptum des rêves », 25 juillet 1859.

(Voir Livre.)

Bourgeois

Portrait du bourgeois fait hier par ma femme : « Vous aurez beau faire, n'en espérez rien ; il aimera toujours Thiers ; il aimera toujours Cavaignac ; il aimera toujours l'acajou ; il trouvera toujours que les condamnés sont coupables, et il sera toujours content quand on leur coupera le cou. »

Choses vues, 26 décembre 1848.

Bourreau

Le bourreau de Paris actuel, Sanson, est joueur. Il fait sa partie deux ou trois fois par semaine. Dernièrement, les créanciers de Sanson ont voulu saisir la guillotine. Le bourreau à Clichy, ce serait étrange. Deux vieilles choses de l'ancienne barbarie se faisant obstacle et se heurtant l'une à l'autre. L'incarcération pour dettes empoignant et capturant la peine de mort.

Choses vues, 26 juillet 1846.

Le bourreau, voilà une sinistre espèce d'assassin ! L'assassin officiel, l'assassin patenté, entretenu, renté, mandé à certains jours, travaillant en public, tuant au soleil, ayant pour engins « les bois de justice », reconnu assassin de l'État ! L'assassin fonctionnaire, l'assassin qui a un logement dans la loi, l'assassin au nom de tous ! Il a ma procuration et la vôtre, pour tuer. Il étouffe ou égorge, puis frappe sur l'épaule de la société, et lui dit : je travaille pour toi, paye-moi.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Genève et la peine de mort », 17 novembre 1862.

(*Voir* Peine de mort.)

Bûcher

Pétille, luis, bûcher ! Prodigeux écrin

D'étincelles qui vont devenir des étoiles ! [...]

Satan, mon ennemi, qu'en dis-tu ? Feu ! Lavage

De toutes les noirceurs par la flamme sauvage !

Transfiguration suprême ! Acte de foi !

Nous sommes deux sous l'œil de Dieu, Satan et moi.

Torquemada, II, II, 5, 1869.

(*Voir* Dieu ; Inquisition ; Satan.)

C

Cadavre

Ô cadavres, parlez ! Quels sont vos assassins ?
Quelles mains ont plongé ces stylets dans vos seins ?
Toi d'abord, que je vois dans cette ombre apparaître,
Ton nom ? — Religion. — Ton meurtrier ? — Le prêtre.
— Vous, vos noms ? — Probité, Pudeur, Raison, Vertu.
— Et qui vous égorgea ? — L'Église. — Toi, qu'es-tu ?
— Je suis la Foi publique. — Et qui t'a poignardée ?
— Le Serment. — Toi, qui dors de ton sang inondée ?
— Mon nom était Justice. — Et quel est ton bourreau ?
— Le juge. — Et toi, géant, sans glaive en ton fourreau.
Et dont la boue était l'auréole enflammée ?
— Je m'appelle Austerlitz. — Qui t'a tué ? — L'armée.
Châtiments, I, xv, Bruxelles, 5 janvier 1852.

Peu de rôdeurs étaient aussi redoutés que Montparnasse. À dix-huit ans, il avait déjà plusieurs cadavres derrière lui.

Les Misérables, « Marius », III, VII, 3, 1862.

Ces trois cent trente-six cadavres [des fusillés le 4 décembre 1851] furent du nombre de ceux qu'on porta au cimetière Montparnasse et qu'on y enterra la tête dehors. De cette façon, leurs familles purent les reconnaître. On sut qui ils étaient, après les avoir tués. Il y avait dans ces victimes beaucoup de combattants des barricades. Il y avait aussi une centaine de passants qu'on avait pris là parce qu'ils y étaient et sans savoir pourquoi.

Histoire d'un crime, IV, v, 1877.

Calomnie

Vouloir éteindre l'injure, c'est l'attiser. Tout ce que l'on jette à la calomnie lui est combustible. Elle emploie à son métier sa propre honte. La contredire, c'est la satisfaire. Au fond, la calomnie estime profondément le calomnié. C'est elle qui souffre ; elle meurt du dédain. Elle aspire à l'honneur d'un démenti. Ne lui accordez pas. Être souffletée lui prouverait qu'on

l'aperçoit. Elle montrerait sa joue toute chaude en disant : donc j'existe !

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Ce que c'est que l'exil », novembre 1875.

Canaille

Ne laissez pas les choses aller plus loin. Cédez, madame, pendant qu'il en est temps encore. Vous pouvez encore dire la canaille, dans une heure vous seriez obligée de dire le peuple.

Marie Tudor, III, I, 9, 1833.

Sacrifie à « la canaille », ô poète ! Sacrifie à cette infortunée, à cette déshéritée, à cette vaincue, à cette vagabonde, à cette va-nu-pieds, à cette affamée, à cette répudiée, à cette désespérée, sacrifie-lui, s'il le faut, et quand il le faut, ton repos, ta fortune, ta joie, ta patrie, ta liberté, ta vie. La canaille, c'est le genre humain dans la misère. La canaille, c'est le commencement douloureux du peuple. La canaille, c'est la grande victime des ténèbres [...]. Sacrifie-lui tout, excepté la justice. Reçois sa plainte [...]. Tends-lui l'oreille, la main, les bras, le cœur. Fais tout pour elle, hormis le mal. Corrige-la, avertis-la, instruis-la, guide-la, élève-la. Les pauvres sont la privation ; sois l'abnégation. Enseigne ! Rayonne ! Ils ont besoin de toi, tu es leur grande soif.

William Shakespeare, II, IV, 6, 1864.

(*Voir Misère ; Peuple.*)

Candeur

Leur candeur sauve les grandes âmes. La blancheur protège. Est-ce que la neige ne se risque pas sur le volcan ? La lave la connaît et ne lui fait pas de mal.

Océan, « Philosophie Prose », 1864-1865.

Canon

Aujourd'hui, j'ai failli être tué d'un coup de canon, à quatre heures après midi sur le quai de la Grève. Voici comment. Je marchais tête baissée, rêvant à je ne sais quels vers. Un convoi d'artillerie passait en ce moment sur le quai. Je n'y prenais pas garde. À un certain moment j'ai traversé le quai pour gagner le bord de l'eau. Tout à coup un bruit formidable m'a réveillé comme d'un songe. Une pièce de canon venait de tomber à mes pieds sur le pavé. C'était une énorme couleuvrine d'Alger qu'on transportait à Vincennes. La chaîne qui la suspendait à l'affût mobile venait de se casser et la pièce, longue d'environ douze pieds, était tombée. Un pas de plus, elle m'écrasait. C'était un canon fondu au siècle dernier à Alger par un Français, et sur lequel j'ai lu ce chiffre qui indiquait sans doute le poids : 6 185.

Choses vues, 20 mars 1844.

Échangeons des idées et non des boulets. Quoi de plus bête qu'un canon ?

Actes et Paroles IV, « Depuis l'exil (1876-1885) », lettre au Congrès des démocrates de Marseille, 22 septembre 1876.

Carte

Napoléon avait ce que n'avait pas César, des cartes. Il comprit que la guerre était là. Il se fit faire et il eut des cartes excellentes. L'empereur dans son cabinet passait des journées entières couché à plat ventre sur l'Europe. Il examinait, comme un géant penché, l'empire à conquérir.

Voyages et Excursions, « La Forêt-Noire », 1840.

(Voir Napoléon Bonaparte.)

Catholicisme

Depuis trois siècles, le catholicisme est malade. Il aime l'argent. Le voilà arrivé à la phase du pharisaïsme. Clergé riche, religion morte.

Océan, « Philosophie Prose », 1846-1848.

(Voir Clérical ; Parti ; Prêtre ; Religion.)

Censure

Les censeurs, auteurs dramatiques pour la plupart, tous défenseurs intéressés de l'ancien régime littéraire en même temps que de l'ancien régime politique, sont mes adversaires et au besoin mes ennemis naturels. La censure est mon ennemie littéraire, la censure est mon ennemie politique. La censure est, de droit, improbe, malhonnête et déloyale. J'accuse la censure.

Correspondance, à Son Excellence le ministre de l'Intérieur, 5 janvier 1830.

C'est précisément quand il n'y a plus de censure qu'il faut que les auteurs se censurent eux-mêmes, honnêtement, consciencieusement, sévèrement. C'est ainsi qu'ils placeront haut la dignité de l'art. Quand on a toute liberté, il sied de garder toute mesure [...]. Maintenant, l'art est libre : c'est à lui de rester digne.

Marion de Lorme, préface, août 1831.

Que les puissants méditent sur l'inconvénient d'avoir pour ami l'ours qui ne sait écraser qu'avec le pavé de la censure les allusions imperceptibles qui viennent se poser sur leur visage.

Le roi s'amuse, préface, 30 novembre 1832.

La censure à l'haleine immonde, aux ongles noirs,
Cette chienne au front bas qui suit tous les pouvoirs,
Vile, et mâchant toujours dans sa gueule souillée,
Ô muse ! Quelque pan de ta robe étoilée !

Les Chants du crépuscule, XVII, à Alphonse Rabbe, septembre 1835.

En 1832, j'ai flétri la censure politique ; en 1837, je démasque la censure littéraire. La censure littéraire ! Comprenez-vous, messieurs, tout ce que ce mot a d'odieux et de ridicule ? La fantaisie d'un commis, le bon goût d'un commis, la poétique d'un commis, la bonne ou mauvaise digestion littéraire d'un commis, voilà la loi suprême qui régira la littérature désormais ! L'opinion sans contrôle et sans appel d'un censeur qui ne saura pas toujours le français, voilà la règle souveraine qui ouvrira et qui fermera désormais aux poètes le théâtre de Corneille et de Molière ! La censure politique ! Et avec cela la censure littéraire ! Deux censures, bon Dieu ! N'était-ce pas déjà trop d'une ?

Intervention de Victor Hugo à l'audience de la Cour royale de Paris, 5 décembre 1837.

Il envoyait ses pièces à la censure comme un général envoie ses soldats à l'assaut.

Discours de réception à l'Académie française, hommage à l'écrivain Népomucène Lemercier (1771-1840), 2 juin 1841.

Deux censures pèsent sur la pensée, la censure politique et la censure cléricale : l'une garrotte l'opinion, l'autre bâillonne la conscience.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « L'expédition de Rome », discours à l'Assemblée législative, 15 octobre 1849.

Après une interruption de quinze ans qui me créait une situation particulière, et qui tout à la fois me donnait un droit et m'imposait un devoir, je ne pouvais autoriser la représentation de mes pièces qu'à une condition : c'est qu'elles ne seraient soumises à aucun nouvel examen de censure. Cette condition étant exécutée, *Hernani* va être repris au Théâtre-Français, il sera joué tel qu'on le jouait en 1830.

Choses vues, Guernesey, mai 1867.

(Voir Liberté ; Presse ; Théâtre.)

Chaîne

La double chaîne noire, ignorance et misère.

La Légende des siècles, dernière série, « L'Amour », 1852-1855.

Que le moujik, que le fellah, que le nègre vendu, que le Blanc opprimé, que tous espèrent ; les chaînes sont un réseau ; elles se tiennent toutes, une rompue, la maille se défait. De là la solidarité des despotismes ; le pape est plus frère du sultan qu'il ne croit. Mais je le répète, c'est fini [...]. L'irrésistible est au fond des révolutions.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) », discours en faveur de Garibaldi, Jersey, le 18 juin 1860.

Adèle, mon amour pour toi est pur et virginal comme ton souffle, mais sa chasteté même le rend plus brûlant ; il me dévore comme une flamme concentrée ; mais c'est un feu sacré qui ne s'est allumé que pour toi et que toi seule as le droit de nourrir.

Correspondance, à Adèle Foucher, 24 janvier 1822.

Comment supposer qu'une jeune fille conserve une imagination chaste et par conséquent des mœurs pures après les études qu'exige la peinture, études pour lesquelles il faut d'abord abjurer la pudeur, cette première vertu de l'homme et de la femme. C'est pour cela que j'ai toujours applaudi à ta répugnance pour la peinture, même considérée comme talent d'agrément.

Correspondance, à Adèle Foucher, 3 février 1822.

Château

Les antiques châteaux des bords du Rhin, bornes colossales posées par la féodalité sur son fleuve, remplissent le paysage de rêverie. Muets témoins des temps évanouis, ils ont assisté aux actions. Ils ont encadré les scènes. Ils ont écouté les paroles. Ils sont là comme les coulisses éternelles du sombre drame qui, depuis des siècles, se joue sur le Rhin [...]. Aujourd'hui mélancoliques, la nuit, quand la lune revêt leur spectre d'un linceul blanc, plus mélancoliques encore en plein soleil, remplis de gloire, de renommée, de néant et d'ennui, rongés par le temps, sapés par les hommes, versant aux vignobles de la côte une ombre qui va s'amointrissant d'année en année, ils laissent tomber le passé pierre à pierre dans le Rhin, et date à date dans l'oubli.

Le Rhin, Lettre XXV, 1840.

(*Voir Rhin.*)

Chemin de fer

À quelques lieues de Mons, avant-hier, j'ai vu pour la première fois un chemin de fer. Cela passait sous la route. Deux chevaux, qui en remplaçaient ainsi trente, traînaient cinq gros wagons à quatre roues chargés de charbon de terre. C'est fort laid.

France et Belgique, Lettre V, 1836.

Je suis réconcilié avec les chemins de fer ; c'est décidément très beau. J'ai fait hier la course d'Anvers à Bruxelles et le retour. C'est un mouvement magnifique qu'il faut avoir senti pour s'en rendre compte. La rapidité est inouïe. Les fleurs du bord du chemin ne sont plus des fleurs, ce sont des taches ou plutôt des raies rouges ou blanches ; plus de points, tout devient raie ; les blés sont de grandes chevelures jaunes, les luzernes sont de longues tresses vertes ; les villes, les clochers et les arbres dansent et se mêlent follement à l'horizon [...]. Il faut faire beaucoup d'efforts pour ne pas se figurer que le cheval de fer est une bête véritable. On l'entend souffler au repos, se lamenter au départ, japper en route ; il sue, il tremble, il siffle, il

hennit, il se ralentit, il s'emporte ; il jette tout le long de la route une fiente de charbons ardents et une urine d'eau bouillante ; d'énormes raquettes d'étincelles jaillissent à tout moment de ses roues ou de ses pieds, comme tu voudras ; et son haleine s'en va sur vos têtes en beaux nuages de fumée blanche qui se déchirent aux arbres de la route [...]. Il est vrai qu'il ne faut pas voir le chemin de fer ; si on le voit toute la poésie s'en va. À l'entendre c'est un monstre, à le voir, ce n'est qu'une machine. Voilà la triste infirmité de notre temps ; l'utile tout sec, jamais le beau.

Correspondance, à sa femme, Anvers, 22 août 1837.

Grâce aux chemins de fer, l'Europe bientôt ne sera pas plus grande que ne l'était la France au Moyen Âge ! [...] Avant peu, l'homme parcourra la terre comme les dieux d'Homère parcouraient le ciel, en trois pas.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) », discours d'ouverture du Congrès de la paix, Paris, 21 août 1849.

Chêne

Il y a trois jours, le 14 juillet, pendant que je plantais dans mon jardin de Hauteville House le chêne des États-Unis d'Europe, au même moment la guerre éclatait en Europe et l'infailibilité du pape éclatait à Rome. Dans cent ans, il n'y aura plus de guerre, il n'y aura plus de pape, et le chêne sera grand.

Choses vues, Guernesey, 17 juillet 1870.

(*Voir Arbre ; Europe.*)

Oh ! Quel farouche bruit font dans le crépuscule

Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !

Toute la lyre, IV, « L'Art ». À Théophile Gautier, Hauteville House, novembre 1872, Jour des morts.

Cheval

Et le cheval, tremblant, hagard, estropié,

Baisse son cou lugubre et sa tête égarée ;

On entend, sous les coups de la botte ferrée,

Sonner le ventre nu du pauvre être muet [...].

Et l'on voit lentement s'éteindre, humble et terni,

Son œil plein des stupeurs sombres de l'infini,

Où luit vaguement l'âme effrayante des choses.

Les Contemplations, III, 2, « Melancholia », juillet 1838.

La statue équestre, réservée aux rois seuls, figure très bien la royauté ; le cheval, c'est le peuple. Seulement ce cheval se transfigure lentement. Au commencement c'est un âne, à la fin c'est un lion. Alors il jette par terre son cavalier, et l'on a 1642 en Angleterre et 1789 en France, et quelquefois il le dévore, et l'on a en Angleterre 1649 et en France 1793.

Chien

Le chien, c'est la vertu qui, ne pouvant se faire homme, s'est faite bête.

Les Contemplations, V, 11, « Ponto », mars 1855.

Chiffre

Lever à six, coucher à dix,

Dîner à dix, souper à six,

Font vivre l'homme dix fois dix.

Inscription de Victor Hugo dans sa salle à manger à Hauteville House, in Gustave Larroumet, *La Maison de Victor Hugo : impressions de Guernesey*, chap. III, 1895.

Christianisme

Le paganisme divinise l'homme ; le christianisme humanise Dieu.

Océan, « Philosophie Prose », 1856-1858.

Ciel

Eh bien ! Nuage, azur, espace, éther, abîmes,

Ce fluide océan, ces régions sublimes

Toutes pleines de feux, de lueurs, de rayons,

Où l'âme emporte l'homme, où tous deux nous fuyons,

Où volent sur nos fronts, selon des lois profondes,

Près de nous les oiseaux et loin de nous les mondes,

Cet ensemble ineffable, immense, universel,

Formidable et charmant – contemple, c'est le ciel !

Les Chants du crépuscule, XXVIII, « Au bord de la mer », octobre 1834.

L'inaccessible ajouté à l'inexplicable, tel est le ciel. De cette contemplation se dégage un phénomène sublime : le grandissement de l'âme par la stupeur. L'effroi sacré est propre à l'homme ; la bête ignore cette crainte. L'intelligence humaine trouve dans cette terreur auguste son éclipse et sa preuve.

Les Travailleurs de la mer, II, II, 5, 1866.

Cimetière

Les cimetières prennent ce qu'on leur donne.

Les Misérables, « Cosette », II (titre du livre VIII).

Civilisation

La civilisation tout entière est la patrie du poète. Cette patrie n'a d'autre frontière que la ligne sombre et fatale où commence la barbarie. Un jour,

espérons-le, le globe entier sera civilisé, tous les points de la demeure humaine seront éclairés, et alors sera accompli le magnifique rêve de l'intelligence : avoir pour patrie le monde et pour nation l'humanité.

Les Burgraves, préface, 25 mars 1843.

Ce que vous appelez dans votre obscur jargon :
Civilisation – du Gange à l'Oregon,
Des Andes au Tibet, du Nil aux Cordillères,
Comment l'entendez-vous, ô noires fourmilières ? [...]
Vous croyez civiliser un monde
Lorsque vous l'enfiévre de quelque fièvre immonde,
Quand vous troublez ses lacs, miroirs d'un dieu secret,
Lorsque vous violez sa vierge, la forêt ;
Quand vous chassez du bois, de l'antré, du rivage
Votre frère naïf et sombre, le sauvage,
Cet enfant du soleil peint de mille couleurs,
Espèce d'insensé des branches et des fleurs.

Toute la lyre, III, « La Pensée », XIV, « La civilisation », sans date.

Qu'une société s'abîme au vent qui se déchaîne sur les hommes, cela s'est vu plus d'une fois ; l'histoire est pleine de naufrages de peuples et d'empires ; mœurs, lois, religions, un beau jour, cet inconnu, l'ouragan, passe et emporte tout cela. Les civilisations de l'Inde, de la Chaldée, de la Perse, de l'Assyrie, de l'Égypte, ont disparu l'une après l'autre. Pourquoi ? Nous l'ignorons. L'ombre couvre les civilisations condamnées. Elles faisaient eau puisqu'elles s'engloutissent ; nous n'avons rien de plus à dire ; et c'est avec une sorte d'effacement que nous regardons, au fond de cette mer qu'on appelle le passé, derrières ces vagues colossales, les siècles, sombrer ces immenses navires.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, VII, 4, 1862.

La quantité de civilisation se mesure à la quantité d'imagination. Seulement un peuple civilisateur doit rester un peuple mâle. Corinthe, oui ; Sybaris, non. Qui s'effémine s'abâtardit. Il ne faut être ni dilettante, ni virtuose ; mais il faut être artiste. En matière de civilisation, il ne faut pas raffiner, mais il faut sublimer.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 20, 1862.

En civilisation, l'aïnesse n'est pas un droit, c'est un devoir. Ce devoir, à la vérité, donne des droits ; entre autres, le droit à la civilisation. Les nations sauvages ont droit à la civilisation, comme les enfants ont droit à l'éducation, et les nations civilisées la leur doivent. Payer sa dette est un devoir ; c'est aussi un droit. À la condition pourtant de ne pas faire civiliser les loups par les tigres.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Pour Cuba », 1870.

Approcher toujours, n'arriver jamais ; telle est la loi. La civilisation est une asymptote.

Le Droit et la Loi, juin 1875.

Clérical

Ah ! Nous vous connaissons ! Nous connaissons le parti clérical. C'est un vieux parti qui a des états de service. C'est lui qui monte la garde à la porte de l'orthodoxie. C'est lui qui a trouvé pour la vérité ces deux états merveilleux, l'ignorance et l'erreur. C'est lui qui fait défense à la science et au génie d'aller au-delà du missel et qui veut cloîtrer la pensée dans le dogme. Tous les pas qu'a faits l'intelligence de l'Europe, elle les a faits malgré lui. Son histoire est écrite dans l'histoire du progrès humain, mais elle est écrite au verso. Il s'est opposé à tout.

« La Liberté de l'enseignement », discours à l'Assemblée législative, 15 janvier 1850.

Cloche

D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle ; la nuit, c'est la ville qui respire ; ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti des clochers ; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon comme d'immenses buffets d'orgue [...]. Et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries ; que cette fournaise de musique ; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre hautes de trois cents pieds ; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre ; que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête.

Notre-Dame de Paris, III, II, 1831.

Cocu

J'aimerais mieux encore, et je le dis à vous,

Être pauvre qu'avare et cocu que jaloux.

Ruy Blas, IV, v, 1838.

Cœur

Le cœur ne fait plus de bêtises.

Avoir des chéquès est plus doux

Que d'aller sous les frais cytises

Verdir dans l'herbe ses genoux.

Les Chansons des rues et des bois, I, II, 9, « Senior est junior », 24 septembre 1865.

Hélas ! Comme le cœur est lourd quand il est vide !

Théâtre en liberté, « Être aimé », 15 mars 1874.

Colère

J'ai la grande colère, je n'ai pas la petite.

Choses vues, 2 décembre 1870.

Colonisation

Que la civilisation implique la colonisation, que la colonisation implique la tutelle, soit ; mais la colonisation n'est pas l'exploitation ; mais la tutelle n'est pas l'esclavage.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Pour Cuba », 1870.

(Voir Algérie ; Esclavage.)

Comédien

Le comédien est un phare à éclipses, apparition, puis disparition, et il n'existe guère pour le public que comme fantôme et lueur dans cette vie à feux tournants.

L'homme qui rit, II, II, 12, 1869.

(Voir Acteur ; Drame ; Théâtre.)

Comète

Quand les comètes vont et viennent, formidables,

Apportant la lueur des gouffres insondables

À nos fronts soucieux,

Brûlant, volant, peut-être âmes, peut-être mondes,

Savons-nous ce que font toutes ces vagabondes

Qui courent sous nos cieux ?

Les Contemplations, « À la fenêtre pendant la nuit », Jersey, avril 1854.

(Voir Astre ; Ciel.)

Communisme

Il est impossible que les braves et généreux ouvriers qu'on égare avec des mots ne finissent pas par réfléchir, et le jour où ils réfléchiront, ils s'indigneront. Le terrorisme et le communisme, combinés et se prêtant un mutuel appui, ne sont autre chose que l'antique attentat contre les personnes et contre les propriétés. Quand on plonge au plus profond de ces théories, quand on creuse le fond des choses, on descend même au-delà de Marat et du Père Duchesne, et il se trouve que le communisme s'appelle Cartouche et que le terrorisme s'appelle Mandrin.

Choses vues, 8 juin 1848.

Le communisme. Une égalité d'aigles et de moineaux, de colibris et de chauves-souris qui consisterait à mettre toutes les envergures dans la même cage et toutes les prunelles dans le même crépuscule. Je n'en veux pas.

Océan, « Tas de pierres », 1901.

Conscience

Une bonne conscience qui veille dans un esprit le sauve de toutes les mauvaises directions où l'honnêteté peut se perdre. Au Moyen Âge, on croyait que tout liquide où un saphir avait séjourné était un préservatif contre la peste, le charbon et la lèpre. Ce saphir, c'est la conscience.

Littérature et philosophie mêlées, « Journal des idées, des opinions et des lectures d'un jeune Jacobite de 1819 », 1834.

Le premier des bons ménages est celui que l'on fait avec sa conscience.

Océan, « Philosophie Prose », vers 1848.

La conscience, c'est le chaos des chimères, des convoitises et des tentatives, la fournaise des rêves, l'autel des idées dont on a honte ; c'est le pandémonium des sophismes, c'est le champ de bataille des passions [...]. Il y a là, sous le silence extérieur, des combats de géants comme dans Homère, des mêlées de dragons et d'hydres et des nuées de fantômes comme dans Milton, des spirales visionnaires comme chez Dante.

Les Misérables, « Fantine », I, VII, 3, 1862.

(Voir Âme ; Opinion politique.)

Constitution

Ce qu'on appelle Charte ou Constitution

C'est un autel qu'un peuple en révolution

Creuse dans le granit, abri sûr et fidèle [...].

Un beau matin, le peuple en s'éveillant va voir

Sa Constitution, temple de son pouvoir ;

Hélas ! De l'autel auguste on a fait une niche.

Il y mit un lion, il y trouve un caniche.

Châtiments, III, XIV, Jersey, décembre 1852.

Conte

L'Histoire est parfois immorale. Les contes sont toujours honnêtes, moraux et vertueux [...]. Cela tient à ce que l'Histoire se meut dans l'infini, et le conte dans le fini. L'homme, qui fait le conte, ne se sent pas le droit de poser les faits et d'en laisser supposer les conséquences ; car il tâtonne dans l'ombre, il n'est sûr de rien, il a besoin de tout borner par un enseignement, un conseil et une leçon ; et il n'oserait pas inventer des événements sans conclusion immédiate. Dieu, qui fait l'Histoire, montre ce qu'il veut et sait le

reste.

Le Rhin, Lettre XX, 1840.

(Voir Histoire ; Légende.)

Contemplation

La contemplation nous révèle l'infini ; la méditation nous révèle l'éternité. La notion de l'infini nous arrive du monde extérieur ; la notion de l'éternité se dégage du monde intérieur. Or, infini et éternel, ce sont là les deux aspects de Dieu. Pour voir Dieu sous le premier aspect, nous regardons dans la création. Pour le voir sous le deuxième aspect, nous regardons dans notre âme.

Post-scriptum de ma vie, vers 1840.

Je voue mon esprit à contempler le monde et à étudier le mystère. Je passe ma vie entre un point d'admiration et un point d'interrogation.

Voyage aux Pyrénées, XIII, 1843.

(Voir Éternité ; Infini ; Méditation ; Poète ; Rêve.)

Conversation

J'ai fait tout ce voyage accosté d'un brave notaire de province [...]. Aucune conversation possible, bien entendu. Ce digne tabellion sent le papier timbré comme le lapin de clapier sent le chou. Du reste, comme le voyage rend causeur, j'ai essayé de l'entamer de cent façons pour voir si je le trouverais *mangeable*, comme parle Diderot. Je l'ai ébréché de tous les côtés, mais je n'ai rien pu casser qui ne fût stupide. Il y a beaucoup de gens comme cela. J'étais comme ces enfants qui veulent à toute force mordre dans un frais bonbon : ils cherchent du sucre, ils trouvent du plâtre.

Le Rhin, Lettre XXIX, 1839.

Conversion

Les convertisseurs sont obligés de faire beaucoup de concessions à ceux qu'ils convertissent, et d'aller très loin dans leur complaisance. Le cardinal Ostini, grand convertisseur, et à cause de cela fait cardinal, disait : « Les conversions se font toujours sur le seuil de la porte du diable. »

Océan, « Philosophie Prose », 1860-1865.

Courrier

Aujourd'hui, j'ai écrit à Jules Janin, à Paris. Pour que la lettre lui parvînt en dépit de la police du sieur Bonaparte, voici ce qu'il a fallu faire : j'ai mis à la poste une lettre adressée à M. Savoye, représentant proscrit, 52, Milton Street, Dorset Square, à Londres. Dans cette lettre il y avait une lettre que M. Savoye était prié de mettre à la poste, adressée à M. Flaubert, à Croisset, près Rouen. Dans cette lettre une troisième lettre adressée à Mme Louise

Colet, 90, rue de Sèvres, à Paris, que M. Flaubert était prié de jeter à la poste.
Dans la lettre à Mme Colet était la lettre à Janin, rue Vaugirard, 20.

Choses vues, 17 mars 1853.

(*Voir* Exil ; Police ; Proscrit.)

Crépuscule

J'ai toujours aimé ces voyages à l'heure crépusculaire. C'est le moment où la nature se déforme et devient fantastique. Les maisons ont des yeux lumineux, les ormes ont des profils sinistres ou se renversent en éclatant de rire, la plaine n'est plus qu'une grande ligne sombre où le croissant de la lune s'enfonce par la pointe et disparaît lentement, les javelles et les gerbes debout dans les champs au bord du chemin vous font l'effet de fantômes assemblés qui se parlent à voix basse, par moments on rencontre un troupeau de moutons dont le berger, tout droit sur l'angle d'un fossé, vous regarde passer d'un air étrange, la voiture se plaint doucement de la fatigue de la route, les vis et les écrous, la roue et le brancard poussent chacun leur petit soupir aigu ou grave, de temps en temps on entend au loin le bruit d'une grappe de sonnettes secouée en cadence, ce bruit s'accroît, puis diminue et s'éteint, c'est une autre voiture qui passe sur quelque chemin éloigné. Où va-t-elle ? D'où vient-elle ? La nuit est sur tout. À la lueur des constellations qui font cent dessins magnifiques dans le ciel, vous voyez autour de vous des figures qui dorment et il vous semble que vous sentez la voiture pleine de rêves.

Correspondance, à sa femme, Dieppe, 10 septembre 1837.

(*Voir* Diligence ; Voyage.)

Crétin

Alexandre Dumas fils est venu me voir, les journaux avaient dit qu'il m'avait appelé *crétin sublime* [...] *crétin* me flatte, et *sublime* ne m'offense pas.

Carnet, mars 1872.

Crime

Sache qu'en vieillissant le crime devient beau.

Il plane cygne après s'être envolé corbeau.

Oui, tout cadavre utile exhale une odeur d'ambre.

Que vient-on nous parler d'un crime de décembre

Quand nous sommes en juin ! L'herbe a poussé dessus.

Châtiments, VI, XIII, Jersey, novembre 1852.

Celui-ci, je le supprime

Et je m'en vais, le cœur serein,

Puisqu'il a commis le crime

De naître à droite du Rhin.

Critique

Quoi donc ! Pas de critiques ? Non. Pas de blâme ? Non. Vous expliquez tout ? Oui. Le génie est une entité comme la nature, et veut, comme elle, être accepté purement et simplement. Une montagne est à prendre ou à laisser. Il y a des gens qui font la critique de l'Himalaya caillou par caillou [...]. J'admire tout, comme une brute. N'espérez donc aucune critique. J'admire Eschyle, j'admire Juvénal, j'admire Dante, en masse, en bloc, tout. Je ne chicane point ces grands bienfaiteurs-là. Ce que vous qualifiez défaut, je le qualifie accent. Je reçois et je remercie. Je n'hérite pas des merveilles de l'esprit humain sous bénéfice d'inventaire.

William Shakespeare, II, IV, 2, 1864.

Je suis un Mithridate de la critique. Vous comprenez que j'aie fini par m'endurcir, moi qui, depuis trente-huit ans, suis accoutumé à être tué tous les quinze jours par la *Revue des Deux Mondes*.

Choses vues, Bruxelles, 26 octobre 1869.

(Voir Génie.)

Croire

Quoique, presque toujours, effarant les esprits,
La religion soit une chauve-souris
Fait de vie et d'ombre, et dont l'aile a pour griffes
Les prêtres, les docteurs, les bonzes, les pontifes,
Il faut que l'homme croie à quelque chose ; il faut
Qu'à côté de la chair qui le gouverne trop,
Le mystère lui parle et l'exhorte, et l'élève
Du sommeil où l'on dort au sommeil où l'on rêve.
Ah ! L'être infortuné qui ne croit pas est nu
Sous le ciel redoutable et lourd, sous l'inconnu !
Religions et Religion, IV, « Des Voix », 1880.

Culte

Tous les cultes, soufflant l'enfer de leurs narines,
Mâchent des ossements mêlés à leurs doctrines ;
Tous se sont proclamés vrais sous peine de mort ;
Pas un autel sur terre, hélas, n'est sans remords.
Les faux dieux ont partout laissé leur cicatrice
À la nature, sainte et suprême matrice ;
Partout l'homme est méchant, cœur vil sous un œil fier,
Et mérite la chute immense de l'éclair ;
Toute divinité dans ses mains dégénère

En idole, et devient digne aussi du tonnerre.

La Fin de Satan, « Le Gibet », III, 1886.

(*Voir* Dogme ; Religion.)

Curiosité

La curiosité est une gourmandise. Voir, c'est dévorer.

Les Misérables, « Fantine », I, v, 13, 1862.

D

Danger

Ô danger ! Irrésistible convertisseur ! À l'heure suprême, l'athée invoque Dieu et le royaliste la République. On se cramponne à ce qu'on a nié.

Histoire d'un crime, I, XII, 1877.

Dates

Une date, c'est une idée qui se fait chiffre.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Complaisances anglaises », 24 février 1854.

En 1811, j'étais sur les genoux du roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, comme le mioche du général Hugo. En 1825, j'assistais au sacre de Charles X dans la cathédrale de Reims, comme *enfant sublime*. En 1842, j'assistais aux funérailles du duc d'Orléans à Notre-Dame, comme président de l'Institut. En 1848, je sommais le faubourg Saint-Antoine de déposer les armes et je combattais l'insurrection de juin, comme représentant du peuple membre de l'Assemblée constituante. En 1851, je mettais Louis Bonaparte hors la loi et je combattais le deux-décembre comme représentant du peuple de l'Assemblée législative. En 1851, 52 et 55, j'étais successivement chassé de France, de Belgique et de Jersey, comme proscrit.

Choses vues, Guernesey, 1864.

(Voir Autoportrait ; Homme politique ; Idée ; Vie.)

Février – Mois de ma naissance (26 février 1802). Mois d'*Hernani* (28 février 1830). Mois de *Notre-Dame de Paris* (13 février 1831). Mois de *Lucrèce Borgia* (2 février 1833-2 février 1870). Mois de l'achèvement des *Misérables* (février 1861). Mois de la *République* (24 février 1848). Mois de l'*Amour* (16 février 1833). Ce mois marqué pour moi d'un signe de lumière, je te le dédie et je te le donne, ô mon doux ange.

Correspondance, à Juliette Drouet, 16-17 février 1870.

(Voir Œuvre ; Vie.)

Dédain

Le dédain est la générosité du mépris.
Océan, « Philosophie Prose », 1840.

Défaut

Souvent de nos défauts notre œil est écarté ;
Et nous ne nous voyons que du meilleur côté.
Cromwell, I, x, 1827.

Demain

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi, plus longtemps.
Les Contemplations, IV, 14, 3 septembre 1847.

Demain ne nous obéit pas. Le hasard a une certaine indiscipline.
L'homme qui rit, II, I, 11, 1869.

Demain dans Aujourd'hui semble un embryon noir,
Rampant en attendant qu'il plane, étrange à voir,
Informe, aveugle, affreux ; plus tard l'aube le change.
L'avenir est un monstre avant d'être un archange.
L'Année terrible, « Je ne veux condamner personne », 26 juin 1871.
(*Voir Avenir* ; Hugo, Léopoldine.)

Démocratie

Prenons garde ! La démocratie peut être à elle-même son propre abîme.
Prenez garde ! Ne troublez pas le fond de la vague ! Ne faites pas tout gronder
à la fois autour de ce pauvre navire en perdition ! Il serait si beau, si simple et
si facile de voguer tous fraternellement, passagers et matelots de la civilisation
nouvelle, vers le nouveau monde de l'avenir ! Ne nous faites pas rebrousser
chemin ! Ne nous faites pas désirer la côte ! En avant, et que le ciel soit bleu !
Autrement, tout est perdu. Prenez garde ! Si la République est la tempête, la
royauté sera le port [...]. Il y a certaines idées puissantes qui vomissent le
bruit, la flamme et la fumée, et qui traînent, remorquent, conduisent et
emportent tout un siècle. Malheur à qui ne sait pas mener ces effrayantes
locomotives !

Choses vues, 1848.

La grandeur de la démocratie, c'est de ne rien nier et de ne rien renier de
l'humanité. Près du droit de l'Homme, au moins à côté, il y a le droit de
l'Âme.

Les Misérables, « Cosette », II, VII, 5, 1862.
(*Voir Idée* ; Révolution.)

Dent

Que je suis content de ma Didine, mon Adèle ! Elle a donc une dent, et une dent enfantée sans douleur ! Dis-lui bien en l'embrassant mille fois que son petit papa est satisfait de sa conduite en cette occasion, et qu'il portera à sa maman de bons biscuits de Reims qui rendront son lait plus sucré.

Correspondance, à Mme Hugo, Reims, 27 mai 1825.

Voyez, cher ami, si c'est une fatalité ! Ma femme, qui se porte bien toute l'année, s'avise d'être incommodée aujourd'hui, et incommodée de la seule incommodité peut-être qui puisse altérer *un profil*. Elle a horriblement mal aux dents et, en outre, les lèvres enflées et cuisantes. Vous n'auriez donc aujourd'hui qu'un modèle souffrant et défiguré.

Correspondance, au sculpteur David d'Angers, 1828.

On sort de chez le dentiste avec une dent de moins et de chez son ennemi avec une dent de plus.

Océan, « Faits et Croyances », « Poésie », 1850 (?).

Jusqu'à ce jour, j'ai eu mes trente-deux dents. Une du fond branlait depuis quelques jours. Je l'ai fait arracher par le médecin d'ici, qui est prussien. Il ne m'a pas arraché ma dent contre la Prusse. Mariette m'annonce qu'une grosse dent pousse dans la petite bouche de Jeanne. Les siennes viennent, les miennes s'en vont. La vie dit à Jeanne : « Il te faut des dents pour manger », et à moi : « Tu n'en auras bientôt plus besoin. »

Choses vues, Wallendorf (Allemagne), 11 août 1871.

Encore une dent m'est tombée hier. Je n'en ai plus que trente. Jeanne, qui me suit en sens inverse, va en avoir deux de plus. Dent pour dent ; ce talion-là me plaît.

Choses vues, 30 octobre 1871.

J'ai oublié de noter qu'il y a huit jours environ il m'est tombé une dent. C'est la quatrième qui me manque. Je n'en ai plus que 28.

Choses vues, 30 octobre 1875.

Déportation

On veut donc simplement remplacer la peine de mort. Et que fait-on ? On combine le climat, l'exil et la prison. Le climat donne sa malignité, l'exil son accablement, la prison son désespoir ; au lieu d'un bourreau, on en a trois. La peine de mort est remplacée. Ah, quittez ces précautions de paroles, quittez cette phraséologie hypocrite ; soyez du moins sincères, et dites avec nous : la peine de mort est rétablie !

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « La Déportation », discours à l'Assemblée législative, 5 avril 1850.

(*Voir Bagne ; Forçat ; Peine de mort.*)

Désespoir

Le cœur humain ne peut contenir qu'une certaine quantité de désespoir.
Quand l'éponge est imbibée, la mer peut passer dessus sans y faire entrer une larme de plus.

Notre-Dame de Paris, IX, v, 1831.

Le désespoir est un compteur. Il tient à faire son total. Rien ne lui échappe. Il additionne tout, il ne fait pas grâce des centimes.

L'homme qui rit, II, ix, 2, 1869.

Désir

S'il s'éveille chez moi un désir, il se tourne vers celle qui purifie et tempère tout, même le désir ; toute autre femme se compose à mes yeux d'une robe et d'un chapeau.

Correspondance, à Adèle Foucher, 1^{er} mars 1822.

(*Voir* Amour ; Chasteté.)

Despotisme

Le despotisme, ce Moloch entouré d'ossements.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Sur la tombe de Jean Bousquet », 20 avril 1853.

L'antique despotisme est le tourment de l'homme ;
Depuis quatre mille ans, sous le grand ciel serein,
L'humanité rugit dans ce taureau d'airain.

La Pitié suprême, V, 1879.

Destin

Où vais-je ? Je ne sais. Mais je me sens poussé
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.

Hernani, III, iv, 1829.

Qui connaît le destin ? Qui sonde le peut-être ?

La Légende des siècles, « Le Satyre », 17 mars 1859.

Dévot

Approchez-vous ; ceci, c'est le tas des dévots [...]

Avec le vieux savon des jésuites surnois

Ils lavent notre époque incrédule et pensive,

Et le bûcher fournit sa cendre à leur lessive.

Châtiments, I, iii, 6 janvier 1852.

(*Voir* Bûcher ; Église.)

Diable

Il faut que la queue du diable lui soit soudée, chevillée et vissée à l'échine d'une façon bien triomphante pour qu'elle résiste à l'innombrable multitude de gens qui la tirent perpétuellement.

Lucrèce Borgia, I, II, 1, 1833.

Le curé de Vianden a dit hier dimanche en chaire : « Le diable avait sur la terre trois religions, les luthéristes, les calvinistes et les jansénistes. Maintenant il en a une quatrième, les hugonistes. » Ce curé est un vieux brave homme qui possède la seule oie qu'il y ait dans Vianden. Il va dans les rues avec elle. Ils sont inséparables ; tantôt l'oie suit le curé, tantôt le curé suit l'oie.

Choses vues, Vianden (Luxembourg), 24 juillet 1871.

Diligence

Une diligence, c'est l'image parfaite d'une nation avec sa constitution et son gouvernement. La diligence a trois compartiments comme l'État. L'aristocratie est dans le coupé, la bourgeoisie est dans l'intérieur, le peuple est dans la rotonde. Sur l'impériale, au-dessus de tous, sont les rêveurs, les artistes, les gens déclassés. La loi, c'est le conducteur, qu'on traite volontiers de tyran ; le ministère, c'est le postillon qu'on change à chaque relais. Quand la voiture est trop chargée de bagages, c'est-à-dire quand la société met les intérêts matériels par-dessus tout, elle court le risque de verser.

Voyage aux Pyrénées, II, 1843.

Dimanche

L'Angleterre meurt une fois par semaine, un jour sur sept elle tombe en léthargie. Le dimanche est sa chrysalide, elle y devient larve, quitte à sortir de l'ombre le lundi.

Choses vues, Guernesey, juillet-septembre 1865.

Il existe en Angleterre un tyran. Le tyran des Anglais s'appelle Dimanche. Le dimanche, roi d'Angleterre, a pour prince de Galles le Spleen. Il a le droit d'ennui.

L'Archipel de la Manche, XVIII, 1883.

(Voir Angleterre.)

Dogme

Le dogme est un moyen, un appareil pour faire voir la vérité aux courtes vues. Mais n'adorez pas le dogme. La vérité n'est pas plus dans le dogme que l'étoile n'est dans la lunette.

Océan, « Philosophie Prose », vers 1845.

Une nation qui a trop de dogmes dans le sang finit par avoir ces dogmes dans les articulations, nodosités gênantes pour les agiles enjambées du progrès. On peut être atteint de la Bible comme de la goutte.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « Les Traducteurs », 1864.

Mais, quant au dogme, neuf et jeune, ou vieux et fruste,
Quant aux saints fabliaux, quant aux religions
Inoculant l'erreur dans leurs contagions,
Semant les fictions, les terreurs, les présages,
Quant à tous ces docteurs, à ces essais de sages
Qui vont l'un maudissant ce que l'autre a béni,
Qui, volant, bourdonnant, harcelant l'infini
Feraient abriter Dieu sous une moustiquaire [...]
Ce n'est qu'une confuse et perverse mêlée.

Religions et Religion, II, « Philosophie », 1880.

(Voir Culte ; Église ; Prêtre ; Religion.)

Douleur

« Ô douleur ! J'ai voulu, moi, dont l'âme est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur !

Les Rayons et les Ombres, XXXIV, « Tristesse d'Olympio », octobre 1837.

Doute

Tout corps traîne son ombre et tout esprit son doute.

Les Voix intérieures, XXVIII, « *Pensar, Dudar* », septembre 1835.

Le Doute, fils bâtard de l'aïeule Sagesse.

Les Contemplations, VI, 6, « Pleurs dans la nuit », avril 1854.

L'ange éblouissant luit dans l'homme transparent.

Le doute le fait libre, et la liberté grand.

Les Contemplations, VI, 26, « Ce que dit la bouche d'ombre », 1855.

Drame

Si nous avons le droit de dire quel pourrait être le style du drame, nous voudrions un vers libre, franc, loyal, osant tout dire sans prudence, tout exprimer sans recherche ; passant d'une naturelle allure de la comédie à la tragédie, du sublime au grotesque [...], sachant briser à propos et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin ; plus ami de l'enjambement qui l'allonge que de l'inversion qui l'embrouille ; fidèle à la rime, cette esclave reine, cette suprême grâce de notre poésie, ce générateur de notre

mètre ; inépuisable dans la variété de ses tours, insaisissable dans ses secrets d'élégance et de facture ; prenant, comme Protée, mille formes sans changer de type et de caractère, fuyant la *tirade* ; se jouant dans le dialogue ; se cachant toujours derrière le personnage [...] lyrique, épique, dramatique, selon le besoin ; pouvant parcourir toute la gamme poétique, aller de haut en bas, des idées les plus élevées aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus graves, des plus extérieures aux plus abstraites, sans jamais sortir des limites d'une scène parlée.

Cromwell, préface, octobre 1827

Le drame, comme [l'auteur] voudrait le voir créer par un homme de génie, ce n'est pas la tragi-comédie hautaine, démesurée, espagnole et sublime de Corneille ; ce n'est pas la tragédie abstraite, amoureuse, idéale et discrètement élégiaque de Racine ; ce n'est pas la comédie profonde, sagace, pénétrante, mais trop impitoyablement ironique de Molière ; ce n'est pas la tragédie à intention philosophique de Voltaire ; ce n'est pas la comédie à action révolutionnaire de Beaumarchais ; ce n'est pas plus que tout cela, mais c'est tout cela à la fois ; ou, pour mieux dire, ce n'est rien de tout cela [...]. Ce drame, ce serait le cœur humain, la tête humaine, la passion humaine, la volonté humaine ; ce serait le passé ressuscité au profit du présent ; ce serait l'histoire que nos pères ont faite confrontée avec l'histoire que nous faisons ; ce serait le mélange sur la scène de tout ce qui est mêlé dans la vie ; ce serait une émeute là et une causerie d'amour ici, et dans la causerie d'amour une leçon pour le peuple, et dans l'émeute un cri pour le cœur ; ce serait le rire ; ce serait les larmes ; ce serait le bien, le mal, le haut, le bas, la fatalité, la Providence, le génie, le hasard, la société, le monde, la nature, la vie ; et au-dessus de tout cela on sentirait planer quelque chose de grand !

Marie Tudor, préface, 17 novembre 1833.

Le drame tient de la tragédie par la peinture des passions, et de la comédie par la peinture des caractères. Le drame est la troisième grande forme de l'art, comprenant, enserrant et fécondant les deux premières. Corneille et Molière existeraient indépendamment l'un de l'autre, si Shakespeare n'était entre eux, donnant à Corneille la main gauche, à Molière la main droite. De cette façon, les deux électricités opposées de la comédie et de la tragédie se rencontrent, et l'étincelle qui en jaillit, c'est le drame.

Ruy Blas, préface, 25 novembre 1838.

Quel que soit le drame, qu'il contienne une légende, une histoire ou un poème, c'est bien ; mais qu'il contienne avant tout la nature et l'humanité. Faites, si vous le voulez, c'est le droit souverain du poète, marcher dans vos drames des statues, faites-y ramper des tigres ; mais entre ces statues et ces tigres, mettez des hommes. Ayez la terreur, mais ayez la pitié. Sous ces griffes d'acier, sous ces pieds de pierre, faites broyer le cœur humain.

Les Burgraves, préface, 25 mars 1843.

Drapeau

Le plus terrible des drapeaux, c'est le suaire dans lequel les rois ont essayé d'ensevelir la liberté !

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Anniversaire de la Révolution polonaise », 29 novembre 1853.

Ô drapeaux du passé, si beaux dans les histoires,
Drapeaux de tous nos preux et de toutes nos gloires,
Redoutés du fuyard,
Percés, troués, criblés, sans peur et sans reproche,
Vous qui, dans vos lambeaux mêlez le sang de Hoche
Et le sang de Bayard,

Ô vieux drapeaux ! Sortez des tombes, des abîmes !
Sortez en foule, ailés de vos haillons sublimes.
Drapeaux éblouissants !
Comme un sinistre essaim qui sur l'horizon monte,
Sortez, venez, volez, sur toute cette honte
Accourez frémissants !
Châtiments, II, VII, Jersey, janvier 1853.

Droit

Un droit ne se traite pas comme une faveur. Pour une faveur, réclamez devant le ministre ; pour un droit, réclamez devant le pays.

Le roi s'amuse, préface, décembre 1832.

La monarchie est un fait, rien de plus. Or, quand le fait n'est plus, il n'en survit rien, et tout est dit. Il en est autrement du droit. Le droit, même quand il n'a plus l'autorité matérielle, conserve l'autorité morale, et il est toujours le droit. C'est ce qui fait que d'une république étouffée il reste un droit, tandis que d'une monarchie écroulée, il ne reste qu'une ruine.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Révision de la Constitution », discours à l'Assemblée législative, 17 juillet 1851.

Le droit brut, pris en bloc, n'est que le minerai ;
La loi, c'est l'or. Du droit, il faut savoir l'extraire.
L'Année terrible, « Les deux voix », 10 avril 1871.

Le Droit et la Loi, telles sont les deux forces ; de leur accord naît l'ordre, de leur antagonisme naissent les catastrophes. Le droit parle et commande du sommet des vérités, la loi réplique du fond des réalités. Le droit se meut dans le juste, la loi se meut dans le possible. Le droit est divin, la loi est terrestre.

Le Droit et la Loi, juin 1875.
(*Voir Loi.*)

E

Échafaud

L'échafaud est le lieu du triomphe sinistre,
Le piédestal, dressé sur le noir cabanon,
Qui fait tomber la tête et fait surgir le nom ;
C'est le faîte vermeil d'où le martyr s'envole ;
C'est la hache impuissante à trancher l'auréole ;
C'est le créneau sanglant, étrange et redouté,
Par où l'âme se penche et voit l'éternité.
Châtiments, VII, IX, Jersey, juillet 1853.

Échafauds ! Qu'est-ce que vous nous voulez ? Ô machines monstrueuses de la mort, hideuses charpentes du néant, apparitions du passé, toi qui tiens à deux bras ton couperet triangulaire, toi qui secoues un squelette au bout d'une corde, de quel droit reparaissez-vous en plein midi, en plein soleil, en plein XIX^e siècle, en pleine vie ? Vous êtes des spectres. Vous êtes les choses de la nuit, rentrez dans la nuit.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) », « Aux habitants de Guernesey », janvier 1854.

L'échafaud, en effet, quand il est là, dressé et debout, a quelque chose qui hallucine. On peut avoir une certaine indifférence sur la peine de mort, ne point se prononcer, dire oui et non, tant qu'on n'a pas vu de ses yeux une guillotine ; mais si l'on en rencontre une, la secousse est violente, il faut se décider et prendre parti pour ou contre.

Les Misérables, « Fantine », 1, 4, 1862.
(Voir Guillotine ; Peine de mort.)

École

L'Égalité a un organe, l'instruction gratuite et obligatoire. Le droit à l'alphabet, c'est par là qu'il faut commencer. L'école primaire imposée à tous, l'école secondaire offerte à tous, c'est là la loi. De l'école identique sort la société égale. Oui, enseignement ! Lumière ! Lumière ! Tout vient de la lumière et tout y retourne. Citoyens, le XIX^e siècle est grand, mais le XX^e siècle

sera heureux.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 5, 1862.

(Voir Éducation ; Enseignement ; Instruction ; Livre.)

Écrire

Mon ami, j'arrête ici cette lettre griffonnée, comme vous le pouvez voir, sur je ne sais quel papyrus égyptien plus poreux et plus altéré qu'une éponge. Voici un supplice que j'enregistre parmi ceux que je ne souhaite pas à mes pires ennemis : écrire avec une plume qui crache sur du papier qui boit.

Le Rhin, Lettre XXXIII, 1839.

Je commence aujourd'hui à écrire le livre *Quatrevingt-treize*. J'ai dans mon cristal-room, sous mes yeux, le portrait de Charles et les deux portraits de Georges et de Jeanne. J'ai pris l'encrier neuf de cristal acheté à Paris, j'ai débouché une bouteille d'encre toute neuve, et j'en ai rempli l'encrier neuf, j'ai pris une rame de papier de fil acheté exprès pour ce livre, j'ai pris une bonne vieille plume et je me suis mis à écrire la première page.

[...]

C'est aujourd'hui seulement que je commence vraiment à écrire le livre *Quatrevingt-treize*. Depuis le 21 novembre, j'ai fait un travail de dernière incubation qui prépare, ajuste et coordonne toute l'œuvre. Je vais maintenant écrire devant moi tous les jours, sans m'arrêter, si Dieu y consent.

Choses vues, 21 novembre et 16 décembre 1872.

Écrivain

Les vrais grands écrivains sont ceux dont la pensée occupe tous les recoins de leur style.

Océan, « Faits et Croyances » : « Poésie », 1845-1848.

On se plaint quelquefois des écrivains qui disent moi. Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas ! Quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah, insensé, qui crois que je ne suis pas toi !

Les Contemplations, préface, mars 1856.

Les grands écrivains sont les enrichisseurs des langues. Les écrivains créent des mots, la foule secrète des locutions. Le peuple et le poète travaillent en commun.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « Les Traducteurs », 1860-1865.

(Voir Langue française.)

Édition

Le produit total de toutes les éditions des *Châtiments* a été pendant dix-huit ans confisqué par les éditeurs étrangers.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Ce que c'est que l'exil », novembre 1875.

(*Voir Exil.*)

Éducation

Le peuple est souverain, mais il est enfant. On lui doit l'éducation. On la lui doit gratuite. On la lui doit obligatoire. On la lui doit primaire, secondaire, supérieure, à tous les degrés, depuis l'école de village jusqu'au Collège de France, depuis l'abécédaire jusqu'à l'Institut. Au moral comme au physique, le premier des droits de l'homme, c'est le droit à la lumière. L'avenir est notre enfant. Formons-le.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « Les Génies appartenant au peuple », 1864.

(*Voir École ; Enseignement ; Instruction.*)

Égalité

La première égalité, c'est l'équité.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, I, 4, 1862.

Si la liberté est le sommet, l'égalité est la base. L'égalité, citoyens, ce n'est pas toute la végétation à niveau, une société de grands brins d'herbe et de petits chênes ; un voisinage de jalousies s'entre-châtrant ; c'est, civilement, toutes les aptitudes ayant la même ouverture ; politiquement, tous les votes ayant le même poids ; religieusement, toutes les consciences ayant le même droit.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 5, 1862.

Église

Roi, le peuple est miel, le prêtre est fiel.

Soyez fort, mais prudent. Ne cherchez jamais noise,

Aigle, à l'aspic, et prince, à l'église sournoise.

Théâtre en liberté, « Mangeront-ils ? », I, 2, 1867.

J'abhorre ces forêts de piliers lourds et froids

D'où tombent les frissons, les toux, les pleurésies ;

Je ne m'expose point aux églises moisis.

Religions et Religion, I, 1880.

(*Voir Prêtre ; Religion*)

Égoïsme

L'égoïsme est la rouille du moi.

Océan, « Philosophie Prose », 1860-1865.

Émeute

Midi. Je sors. On entend la fusillade rue Saint-Louis. On craint que les insurgés ne pénètrent, un à un, place Royale et ne fusillent la troupe derrière les piliers des arcades. J'arrive à la rue Saint-Claude. Une compagnie d'infanterie vient de paraître à l'extrémité de la rue, près de l'église. Tout à coup, les soldats abaissent leurs fusils et couchent en joue. Je n'ai que le temps de me jeter derrière une borne qui me garantit du moins les jambes. J'essuie le feu. Personne ne tombe dans la rue. Je m'avance vers les soldats en agitant mon chapeau pour qu'ils ne recommencent pas. Arrivé près d'eux, ils m'ouvrent leurs rangs, je passe, et nous ne nous disons rien [...]. La rue Saint-Louis est déserte. Je m'informe. Il y a une demi-heure environ, sept ou huit jeunes ouvriers sont venus là, traînant des fusils qu'ils savaient à peine charger. C'étaient des adolescents de quatorze à quinze ans. Ils ont préparé leurs armes en silence au milieu des voisins et des passants qui les regardaient faire, puis ils ont envahi une maison où il n'y a qu'une vieille femme et un petit enfant. Là, ils ont soutenu un siège de quelques instants. La fusillade que j'ai essuyée était pour quelques-uns d'entre eux, qui s'enfuyaient par la rue Saint-Claude.

Choses vues, lundi 13 mai 1839, au lendemain d'une tentative d'insurrection à Paris.

Un ouvrier cordonnier apporte à son maître un ouvrage fait dont le prix convenu était trois francs. Le maître trouve la besogne mal faite et ne veut la payer que cinquante sous. Refus de l'ouvrier. Querelle. Le maître jette l'ouvrier à la porte. L'ouvrier revient avec ses camarades et casse à coups de pierres les carreaux du cordonnier. La foule survient. Émeute. On met la Garde nationale, la ligue et la police sur pied. Tout Paris est sens dessus dessous. Je n'aime pas ces symptômes. Quand on a un vice dans le sang, le moindre bouton détermine une maladie, et une écorchure peut entraîner une amputation.

Choses vues, 31 août 1847.

De quoi se compose l'émeute ? De rien et de tout. D'une électricité dégagée peu à peu, d'une flamme subitement jaillie, d'une force qui erre, d'un souffle qui passe. Ce souffle rencontre des têtes qui parlent, des cerveaux qui rêvent, des âmes qui souffrent, des passions qui brûlent, des misères qui hurlent, et les emporte.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, x, 1, 1862.

(Voir *Insurrection*.)

Encre

L'encre, cette noirceur d'où sort une lumière.

Océan, « Tas de pierres », 1856.

Enfant

Enfants, pourquoi faut-il que vous deveniez hommes ?
Pourquoi faut-il qu'un jour vous soyez, comme nous,
Esclaves ou tyrans, envieux ou jaloux ?

« Discours sur l'avantage de l'enseignement mutuel », 1819.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Les Feuilles d'automne, XIX, mai 1830.

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules.

Les Contemplations, III, 2, « Melancholia », juillet 1838.

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
Le logis était propre, humble, paisible, honnête [...].
L'aïeule cependant l'approchait du foyer
Comme pour réchauffer ses membres déjà roides.
Hélas ! Ce que la mort touche de ses mains froides
Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas !
Elle pencha la tête et lui tira ses bras,
Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.
— Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre !
Cria-t-elle ; monsieur, il n'avait pas huit ans !

Châtiments, II, III, Jersey, 2 décembre 1852.

Que voulez-vous ? L'enfant me tient en sa puissance ;
Je finis par ne plus aimer que l'innocence ;
Tous les hommes sont cuivre et plomb, l'enfance est or.
L'Art d'être grand-père, IX, « *Laus Puero* », 8 juin 1875.

Un jour j'ai vu passer un enfant formidable,
Une fille ; elle avait cinq ans [...].
Elle allait au milieu de nous, passants distraits,
Toute petite avec un regard farouche.
Le pli d'angoisse était aux deux coins de sa bouche [...].
La quantité d'enfer qui tient dans un atome
Étonne le penseur, et je considérais
Cette larve, pareille aux lueurs des forêts,
Blême, désespérée avant même de vivre,

Qui, sans pleurs et sans cris, d'ombre et de terreur ivre,
Rêvait et s'en allait, les pieds dans le ruisseau,
Némésis de cinq ans, Méduse du berceau.

La Légende des siècles, nouvelle série, XXIII, « Question sociale », 15 novembre 1875.

Enfer

On peut rêver quelque chose de plus terrible qu'un enfer où l'on souffre,
c'est un enfer où l'on s'ennuierait.

Les Misérables, « Cosette », II, IV, 1, 1862.

Enfer chrétien, du feu. Enfer païen, du feu. Enfer mahométan, du feu.
Enfer hindou, des flammes. À en croire les religions, Dieu est né rôti.

Choses vues, Guernesey, 25 décembre 1863.

Mieux vaudrait encore un enfer intelligent qu'un paradis bête.

Quatrevingt-treize, III, VII, 5, 1874.

(*Voir Paradis ; Religion.*)

Ennemi

Lorsqu'un homme est traqué comme une bête fauve,
Fût-il mon ennemi, si je peux, je le sauve.

L'Année terrible, « Je n'ai pas de palais », 31 mai 1871.

Je n'ai plus d'ennemis quand ils sont malheureux.

L'Année terrible, « À ceux qu'on foule aux pieds », juin 1871.

Enseignement

Voici, selon moi, l'idéal de la question : l'instruction gratuite et obligatoire. Un grandiose enseignement public, donné et réglé par l'État, partant de l'école de village et montant de degré en degré. Les portes de la science toutes grandes ouvertes à toutes les intelligences [...]. En un mot, l'échelle de la connaissance humaine dressée fermement par la main de l'État, posée dans l'ombre des masses les plus profondes et les plus obscures, et aboutissant à la lumière. Aucune solution de continuité : le cœur du peuple mis en communication avec le cerveau de la France.

« La Liberté de l'enseignement », discours à l'Assemblée législative, 15 janvier 1850.

L'enseignement obligatoire, c'est pour la lumière une recrue d'âmes.
Désormais tous les progrès se feront dans l'humanité par le grossissement de la région lettrée.

William Shakespeare, I, III, 1, 1864.

Faute d'enseignement, on jette dans l'état
Des hommes animaux, têtes inachevées,

Tristes instincts qui vont les prunelles crevées,
Aveugles effrayants, au regard sépulcral,
Qui marchent à tâtons dans le monde moral.
Allumons les esprits, c'est notre loi première.
Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre satirique », XXIV, 6 mars 1853.
(Voir École ; Éducation ; Instruction.)

Équilibre

Rien ne s'amalgame, tout s'équilibre, rien ne stagne, tout gravite ;
l'interstice est la loi de l'être.
Préface philosophique des Misérables, 1860.

Tout étant équité dans l'ordre moral et équilibre dans l'ordre matériel,
tout est équation dans l'ordre intellectuel.
William Shakespeare, I, II, « L'Art et la Science », II, 1864.

Mettre tout en équilibre, c'est bien ; mettre tout en harmonie, c'est mieux. Au-dessus de la balance, il y a la lyre.
Quatrevingt-treize, III, VII, 5, 1874.

Équinoxe

Le printemps de la mer a un nom farouche, il s'appelle Équinoxe.
L'Archipel de la Manche, XIX, 1883.

Esclavage

Il est impossible, je le pense comme vous, que dans un temps donné, dans un temps prochain, les États-Unis d'Amérique ne renoncent pas à l'esclavage. L'esclavage aux États-Unis ! Y a-t-il contresens plus monstrueux ? La barbarie installée au cœur d'une société qui tout entière est l'affirmation de la civilisation ; la liberté portant une chaîne, le blasphème sortant de l'autel, le carcan du nègre rivé au piédestal de la statue de Washington ! C'est inouï. Je dis plus, impossible.

Correspondance, à Mme Chapman, 12 mai 1851.

« L'homme possédé par l'homme ! » Ceci est la plus haute offense qui puisse être faite à Dieu, seul maître du genre humain. Un seul esclave sur la terre suffit pour déshonorer la liberté de tous les hommes. Aussi l'abolition de l'esclavage est-elle, à cette heure, le but suprême des penseurs. L'esclavage est un ulcère à la face de la jeune république américaine, elle a beau se débattre ; malgré elle, nous la délivrerons de son ulcère, et nous la guérirons.

Correspondance, au poète Octave Giraud, Guernesey, 17 janvier 1862.
(Voir États-Unis.)

Espérance

L'espérance, adoptant notre maison amie,
Viendra faire son nid dans la gueule endormie
Du vieux monstre Fatalité.

La Légende des siècles, nouvelle série, « Tout le passé et tout l'avenir », juin 1854.

Et moi, dans ces feuillets farouches et fidèles [...]
Si j'ai laissé tomber le mot de la souffrance,
Une négation quelconque d'espérance,
J'efface ce sanglot obscur qui se perdit ;
Ce mot, je le rature et je ne l'ai pas dit.

L'Année terrible, « De tout ceci », 22 août 1871.

Esprit

L'esprit de l'homme a trois clefs qui ouvrent tout : le chiffre, la lettre, la note. Savoir, penser, rêver, tout est là.

Les Rayons et les Ombres, préface, 4 mai 1840.

Les grands esprits comme les grands fleuves sont sujets aux débordements. Mais aux débordements féconds. Pauvre filet d'eau, chétif esprit qui ne sort jamais de son lit !

Océan, « Philosophie Prose », vers 1850.

Il avait deux fois de l'esprit, d'abord l'esprit qu'il avait, ensuite l'esprit qu'on lui prêtait.

Les Misérables, « Marius », III, III, 1, 1862.

Je suis l'Esprit humain. Mon nom est légion.
Je suis l'essaim des bruits et la contagion
Des mois vivants allant et venant d'âme en âme.
Je suis souffle. Je suis cendre, fumée et flamme.
Tantôt l'instinct brutal, tantôt l'élan divin.

Dieu, « Ascension dans les ténèbres », I (1855), 1891.

Estomac

Les intérêts sont là, peu amis de l'idéal et du sentimental. Quelquefois l'estomac paralyse le cœur.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 20, 1862.

Quand l'estomac trahit, l'amour est en danger.
Le cœur veut roucouler, le gésier veut manger.
Le cœur a ses bonheurs, l'estomac ses misères,
Et c'est une bataille entre ces deux viscères.

Théâtre en liberté, « Mangeront-ils ? », I, 6, 1867.

Été

L'été à Paris. Le monde riche est à la campagne ; plus d'affaires, rien ne se vend, rien ne s'achète, tout dort. De juin à octobre, le commerce fait la sieste.

Choses vues, été 1832.

Depuis le grand mensonge de 1851, le soleil, lui aussi, ne fait que mentir ; la lumière copie les ténèbres ; voilà deux fois de suite que juin manque sa parole d'honneur ; ces étés Bonaparte me deviennent odieux.

Correspondance, à l'éditeur Henri Samuel (Bruxelles), Jersey, 18 juin 1854.

Été sacré ! L'air soupire.

Dieu, qui veut tout apaiser,

Fait le jour pour le sourire

Et la nuit pour le baiser.

Les Chansons des rues et des bois, I, III, 7, « Les Étoiles filantes », 15 octobre 1859.

Éternité

Mon esprit plongeait donc sous ce flot inconnu,

Au profond de l'abîme il nageait seul et nu,

Toujours de l'ineffable allant à l'invisible...

Soudain il s'en revint avec un cri terrible,

Ébloui, haletant, stupide, épouvanté,

Car il avait au fond trouvé l'éternité.

Les Feuilles d'automne, XXIX, « La Pente de la rêverie », mai 1830.

(*Voir Contemplation ; Infini.*)

Étude

Oui, c'est toi que je chante et c'est toi que j'implore,

Sage mère des arts, déité que j'adore,

Étude, viens, préside à mes faibles concerts !

De l'un de tes amants daigne inspirer les vers.

Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie, avril 1817.

Événement

La rue, où tempête, à travers les coups de fouet des partis, cet embarras de charrettes qu'on appelle les événements politiques [...]. Le poète a une fonction sérieuse. C'est à lui qu'il appartient d'élever, lorsqu'ils le méritent, les événements politiques à la dignité d'événements historiques.

Les Voix intérieures, préface, 24 juin 1837.

L'événement s'en va, roulant des yeux de flamme,

Après avoir posé sa griffe sur mon âme,

Laissant à mon vers triste, âpre, meurtri, froissé,
Cette trace qu'on voit quand un monstre a passé.
L'Année terrible, « Temps affreux », 1871.

Exil

Me voici banni. Je suis hors de France pour le temps qu'il plaira à Dieu, mais je me sens inaccessible dans la plénitude du droit et dans la sérénité de ma conscience. Le peuple se réveillera un jour, et ce jour-là, chacun se retrouvera à sa place, moi dans ma maison, M. Louis Bonaparte au pilori.

Choses vues, Bruxelles, 12 janvier 1852.

J'aime la proscription, j'aime l'exil, j'aime mon galetas de la grande place, j'aime la pauvreté, j'aime l'adversité, j'aime tout ce que je souffre pour la liberté, pour la patrie et pour le droit ; j'ai la conscience joyeuse ; mais c'est toujours une chose douloureuse de marcher sur la terre étrangère. Hier un chien qui m'aime était sauté sur mes genoux ; il y était mal à l'aise, pourtant il voulait y rester. Je disais : le cœur est content, mais les pattes sont malheureuses. Telle est ma situation en exil.

Choses vues, Bruxelles, 22 janvier 1852.

Vie pauvre, exil, mais liberté. Mal logé, mal couché, mal nourri. Qu'importe que le corps soit à l'étroit pourvu que l'esprit soit au large !

Choses vues, Bruxelles, 14 mars 1852.

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme ;
Sans chercher à savoir et sans considérer
Si quelqu'un a plié qu'on aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.
Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis ! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encore Scylla ;
S'il en demeure dix, je serai le dixième ;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

Châtiments, VII, XIV, « *Ultima Verba* », Jersey, 2 décembre 1852.

Je trouve de plus en plus l'exil bon. Il faut croire qu'à leur insu les exilés sont près de quelque soleil, car ils mûrissent vite. Depuis trois ans – en dehors de ce qui est l'art – je me sens sur le vrai sommet de la vie, et je vois les linéaments réels de tout ce que les hommes appellent faits, histoire, événements, succès, catastrophes, machinisme énorme de la Providence. Ne fût-ce qu'à ce point de vue, j'aurais à remercier M. Bonaparte qui m'a proscrit, et Dieu qui m'a élu. Je mourrai peut-être dans l'exil, mais je mourrai accru. Tout est bien. Je suis là, j'ai deux chaises dans ma chambre, un lit de bois, un tas de papiers sur ma table, l'éternel frisson du vent dans ma vitre, et quatre fleurs dans mon jardin que vient becqueter la poule de Catherine

pendant que Chougna, ma chienne, fouille l'herbe et cherche des taupes. Je vis, je suis, je contemple. Dieu à un pôle, la nature à l'autre, l'humanité au milieu. Chaque jour m'apporte un nouveau firmament d'idées. L'infini du rêve se déroule devant mon esprit, et je passe en revue les constellations de la pensée.

Choses vues, Jersey, 1854.

Quel dommage que je n'aie pas été exilé plus tôt ! J'aurais fait bien des choses pour lesquelles je sens que le temps va me manquer.

Choses vues, Jersey, octobre 1855.

J'aime l'exil. Il est âpre, mais libre ; il est sombre, mais visité quelquefois par un rayon.

Correspondance, à la poétesse Louise Colet, Guernesey, 17 mars 1857.

L'exil, est-ce l'oubli vraiment ? Une mémoire

Qu'un prince étouffe, est-elle éteinte pour la gloire ?

La Légende des siècles, nouvelle série, « Le Cid exilé », 11 février 1859.

De toutes les prisons, celle que je connais le mieux, c'est l'exil. Voilà seize ans bientôt que je tourne dans cette cage.

Correspondance, au journaliste Alfred Sirven, Guernesey, 8 décembre 1867.

À mon âge, on peut avoir le temps de rentrer en exil, mais on n'a plus le temps d'en revenir. J'accepte cette éventualité. Mourir dans l'exil est maintenant mon droit.

Choses vues, 1871.

(*Voir Amnistie ; Bruxelles ; Guernesey ; Jersey ; Proscrit.*)

F

Faim

Dieu ! Pourquoi l'orphelin, dans ses langes funèbres,
Dit-il : « J'ai faim ! » L'enfant, n'est-ce pas un oiseau ?
Pourquoi le nid a-t-il ce qui manque au berceau ?

Les Contemplations, III, 17, « Chose vue un jour de printemps », avril 1840.

Fait

Les faits l'un après l'autre arrivent, noirs et grands.
J'écris ce livre, jour par jour, sous la dictée
De l'heure qui se dresse et fuit épouvantée.

L'Année terrible, « Temps affreux », 1871.

Tout l'homme a tressailli dans l'homme, à la venue
Du sombre essaim des faits nouveaux fendant la nue.

L'Année terrible, « Je ne veux condamner personne », 26 juin 1871.

(Voir Chute du second Empire ; Événement ; Histoire.)

Fanatisme

Fanatismes contre fanatismes. Hélas ! Fanatiques, nous le sommes tous.
Celui qui écrit ces lignes est un fanatique lui-même : fanatique de progrès de civilisation, de paix et de clémence ; inexorable pour les impitoyables ; intolérant pour les intolérants.

Mes fils, VII, 1874.

Faubourien

Ô faubourien, le salaire a doublé. Les journées sont bonnes. Te voilà florissant, repu, dodu, brossé, lustré, peigné, te voilà gros et gras, faubourien ; qu'importe la petite place pelée autour du cou ?

Choses vues, Guernesey, 1856.

(Voir Empire, second.)

Faute

J'ai fait des fautes dans ma vie, mais voici la justice que je me rends : je n'ai fait ni une chose basse, ni une chose lâche, ni une chose traître.

Choses vues, Guernesey, 1864.

Les fautes des femmes, des enfants, des serviteurs, des faibles, des indigents et des ignorants sont la faute des maris, des pères, des maîtres, des forts, des riches et des savants.

Les Misérables, « Fantine », I, 1, 4, 1862.

Femme

Ô femme ! Mystère ! Être ignoré qu'on encense !

Parfois j'étais obscène à force d'innocence.

Mon regard violait la vague nudité

Des déesses, debout sous les feuilles d'été ;

Je contemplais de loin ces rondeurs peu vêtues

Et j'étais amoureux de toutes les statues ;

Et j'en ai mis plus d'une en colère, je crois.

Toute la lyre, VI, « L'Amour », XVI, « Étapes du cœur, Adolescence », sans date.

Oh ! N'insultez jamais une femme qui tombe !

Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe !

Les Champs du crépuscule, XIV, septembre 1835.

Voici un proverbe de l'opéra : une femme qui a un amant est un ange, une femme qui a deux amants est un monstre, une femme qui a trois amants est une femme.

Océan, « Faits et Croyances » : « Théâtre », vers 1850 (?).

Hommes et citoyens, nous avons dit plus d'une fois dans notre orgueil : « Le XVIII^e siècle a proclamé le droit de l'homme : le XIX^e proclamera le droit de la femme » ; mais il faut l'avouer, citoyens, nous ne nous sommes point hâtés.

Sur la tombe de Louise Julien, discours au cimetière Saint-Jean, Jersey, 26 juillet 1853.

Le vieux monde du passé trouve la femme bonne pour les responsabilités civiles, commerciales, pénales ; il trouve la femme bonne pour la prison, pour Clichy, pour le bagne, pour le cachot, pour l'échafaud ; nous, nous trouvons la femme bonne pour la dignité et pour la liberté ; il trouve la femme bonne pour l'esclavage et pour la mort, nous la trouvons bonne pour la vie ; il admet la femme comme personne publique, pour la souffrance et pour la peine, nous l'admettons comme personne publique pour le droit. Nous ne disons pas : âme de première qualité, l'homme ; âme de deuxième qualité, la femme. Nous proclamons la femme notre égale avec le respect de plus. Ô femme, mère, compagne, sœur, éternelle mineure, éternelle esclave, éternelle sacrifiée, éternelle martyre, nous vous relèverons !

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) », I : « Ce que pourrait être l'Europe », discours du 24 février 1855, Jersey, 1855.

Il y a des citoyens, il n'y a pas de citoyennes. C'est là un état violent : il faut qu'il cesse [...]. Quoi ! Il y a un être, un être sacré, qui nous a formés de sa chair, vivifiés de son sang, nourris de son lait, remplis de son cœur, illuminés de son âme, et cet être souffre, et cet être saigne, pleure, languit, tremble. Ah ! Dévouons-nous, servons-le, défendons-le, secourons-le, protégeons-le ! Baisons les pieds de notre mère ! [...] L'homme à lui seul n'est pas l'homme ; l'homme, plus la femme, plus l'enfant, cette créature une et triple constitue la vraie unité humaine. Toute l'organisation sociale doit découler de là.

Correspondance, à M. Léon Richer, rédacteur en chef de *L'Avenir des femmes*, 8 juin 1872.

Longue vie honnête. Quatre-vingts ans ; dévouement, bonnes actions avec la femme, pour la femme, par la femme, à genoux devant la femme ; cette créature charmante qui rend la terre acceptable à l'homme.

Choses vues, 21 décembre 1882.

(*Voir* Amour ; Homme.)

Flatterie

Qui a soif de flatterie revomit le réel, bu par surprise.

L'homme qui rit, II, IX, 2, 1869.

Crime ! Ô le plus hideux des meurtres, flatterie !

Ô de tous les poisons le plus lâche, le miel !

La Pitié suprême, II, 1879.

Fleur

Tout est douleur. Les fleurs souffrent sous le ciseau,

Et se ferment ainsi que des paupières closes.

Les Contemplations, VI, 26, « Ce que dit la bouche d'ombre », 1855.

Il y a quelques jours, je traversais la rue de Chartres. Une palissade en planches, qui liait deux îles de hautes maisons à six étages, attira mon attention. Cette palissade enclot aujourd'hui le terrain sur lequel était bâti le théâtre du Vaudeville, brûlé, il y a deux ans, en juin 1839. Il était deux heures de l'après-midi, le soleil était ardent, la rue était déserte. J'entrai dans l'enclos. Derrière une énorme pierre verdissante, un peu d'herbe avait poussé à l'ombre. Je m'assis sur cette pierre et je me penchai sur cette herbe. Ô mon Dieu ! Il y avait la plus jolie petite marguerite du monde, autour de laquelle allait et venait coquettement une charmante mouche microscopique. Cette fleur des prés croissant paisiblement et selon la douce loi de la nature, en

pleine terre, au centre de Paris, entre deux rues, à deux pas du Palais-Royal, à quatre pas du Carrousel, au milieu des passants, des boutiques, des fiacres, des omnibus et des carrosses du roi, cette fleur des champs voisine des pavés m'a ouvert un abîme de rêverie. Que de choses, que de pièces tombées ou applaudies, que de familles ruinées, que d'incidents, que d'aventures, que de catastrophes résumées par cette fleur ! Pour tous ceux qui vivaient de la foule appelée ici tous les soirs, quel spectre que cette fleur, si elle leur était apparue il y a deux ans ! Quel labyrinthe que la destinée et que de combinaisons mystérieuses pour aboutir à ce ravissant petit soleil jaune aux rayons blancs !

Choses vues, 9 mai 1841.

(*Voir Nature.*)

Fleuve

J'aime les fleuves. Les fleuves charrient les idées aussi bien que les marchandises. Tout a son rôle magnifique dans la création. Les fleuves, comme d'immenses clairons, chantent à l'océan la beauté de la terre, la culture des champs, la splendeur des villes et la gloire des hommes.

Le Rhin, Lettre XIV, 1840.

(*Voir Rhin.*)

Foi

La foi est bonne et saine à l'esprit. Il ne suffit pas de penser, il faut croire. C'est de foi et de conviction que sont faites en morale les actions saintes et en poésie les idées sublimes.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Réponse à M. Sainte-Beuve », 27 février 1845.

Une foi : c'est là pour l'homme le nécessaire. Malheur à qui ne croit rien !

Les Misérables, « Cosette », II, VII, 8, 1862.

Force

Je suis une force qui va !

Agent aveugle et sourd de mystères funèbres !

Une âme de malheur faite avec des ténèbres !

Hernani, III, IV, 1829.

Forêt

Les forêts sont des apocalypses ; et le battement d'ailes d'une petite âme fait un bruit d'agonie sous leur voûte monstrueuse.

Les Misérables, « Cosette », II, III, 5, 1862.

Foule

Quelquefois, le peuple se fausse fidélité à lui-même. La foule est traître au peuple.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, x, 2, 1862.

C'est la foule ; et ceci me heurte et me déplaît ;
C'est l'élément aveugle et confus ; c'est le nombre ;
C'est la sombre faiblesse et c'est la force sombre [...]
Et nous te résistons ! Nous ne voulons nous autres,
Pas plus du tyran Tous que du despote Un Seul.

L'Année terrible, « Les 7 500 000 oui », 1870.

(*Voir* Peuple ; Population.)

Franc-maçonnerie

Vous avez raison, monsieur ; sans appartenir de nom à la maçonnerie, je suis avec elle de cœur. Ma franc-maçonnerie est plus haute encore que la vôtre, c'est l'humanité. Vous voulez, vous, noble esprit, noble cœur, admettre les Noirs, et vous avez raison ; moi, je veux la transformation pacifique du prince en homme, et du roi en citoyen. Il faudrait du temps. Soit ; Dieu en a.

Correspondance, à M. Chassagnac, grand commandeur du rite écossais en Louisiane, Bruxelles, 16 août 1867.

Fraternité

Entre les trois termes du symbole, liberté, égalité, fraternité, je ne choisis pas ; je m'incline devant tous ; mais si j'étais obligé d'exprimer ma prédilection, je préférerais aux deux premiers, qui ne sont que de ce monde, le troisième, qui est de ce monde-ci et de l'autre. Dans la vie future, qui est pour moi la grande, je dirais presque la seule réalité, je ne sais pas si nous serons libres et égaux ; mais je sais que la fraternité nous suivra ; nous serons frères.

Océan, « Philosophie Prose », 1849-1851.

Que la Fraternité devienne et reste la première passion de l'homme. Hélas, les rois s'acharnent à la guerre ; nous, les peuples, acharnons-nous à l'amour.

Inauguration du tombeau de Ledru-Rollin, Père-Lachaise, 24 février 1878.

(*Voir* Égalité ; Liberté.)

Frein

Les hommes de ma nuance font partie de la majorité comme le frein fait partie de la locomotive. Je n'ai qu'une ambition, être le frein qui ralentit tous les mouvements violents, soit en avant, soit en arrière.

Choses vues, 2 mai 1849.

Frontière

Qui a intérêt aux frontières ? Les rois. Diviser pour régner. Une frontière implique une guérite, une guérite implique un soldat. *On ne passe pas*, mot de tous les privilèges, de toutes les prohibitions, de toutes les censures, de toutes les tyrannies. De cette frontière, de ce soldat, sort toute la calamité humaine.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) », lettre aux « Concitoyens des États-Unis d'Europe », Bruxelles, 4 septembre 1869.

Fumée

Rien de plus doux qu'une fumée, rien de plus effrayant. Il y a les fumées paisibles et il y a les fumées scélérates. Une fumée, l'épaisseur et la couleur d'une fumée, c'est toute la différence entre la paix et la guerre, entre la fraternité et la haine, entre l'hospitalité et le sépulcre, entre la vie et la mort.

Quatrevingt-treize, I, IV, 7, 1874.

G

Gamin

La gaminerie parisienne est presque une caste. On pourrait dire : n'en est pas qui veut. Ce mot, « gamin », fut imprimé pour la première fois et arriva de la langue populaire dans la langue littéraire en 1834. C'est dans un opuscule intitulé *Claude Gueux* [roman écrit par Victor Hugo] que ce mot fit son apparition. Le scandale fut vif. Le mot a passé.

Les Misérables, « Marius », III, 1, 7, 1862.

Généalogie

L'homme est ce qu'il est, il vaut ce qu'il a fait. Hors de là, tout ce qu'on lui ajoute et tout ce qu'on lui ôte est zéro. D'où mon absolu dédain pour les généalogies.

Correspondance, à l'écrivain Albert Caise, Guernesey, 20 mars 1867.

Génie

La pensée d'un homme de génie est une vrille sans fin. Le trou qu'elle fait va toujours s'approfondissant et s'élargissant.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », vers 1840.

Le talent est une magistrature ; le génie est un sacerdoce.

Actes et Paroles, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Réponse à M. Saint-Marc Girardin », 16 janvier 1845.

Les génies attirent l'injure, les grands hommes sont toujours plus ou moins aboyés.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, 1, 2, 1862.

L'esprit humain a une cime. Cette cime est l'idéal. Dieu y descend, l'homme y monte. Dans chaque siècle, trois ou quatre génies entreprennent cette ascension. D'en bas, on les suit des yeux. Ces hommes gravissent la montagne, entrent dans la nuée, disparaissent, reparaissent. On les épie, on les observe. Ils côtoient les précipices ; un faux pas ne déplairait point à certains spectateurs. Les aventuriers poursuivent leur chemin. Les voilà haut, les voilà

loin, ce ne sont plus que des points noirs. Comme ils sont petits, dit la foule. Ce sont des géants [...]. Quelques-uns tombent. C'est bien fait. D'autres s'arrêtent et redescendent. Il y a de sombres lassitudes. Les intrépides continuent ; les prédestinés persistent. La pente redoutable croule sous eux et tâche de les entraîner ; la gloire est traître. Ils sont regardés par les aigles, ils sont tâtés par les éclairs ; l'ouragan est furieux. N'importe, ils s'obstinent. Ils montent.

William Shakespeare, I, II, 2, 1864.

Ces génies sont outrés. Cela tient à la quantité d'infini qu'ils ont en eux. En effet, ils ne sont pas circonscrits. Ils contiennent de l'ignoré.

William Shakespeare, I, II, 5, 1864.

Qu'est-ce qu'un génie ? Ne serait-ce pas une âme cosmique ? Ne serait-ce pas une âme pénétrée d'un rayon de l'inconnu ? [...] L'incubation de l'abîme sur le génie, quelle énigme !

William Shakespeare, I, v, 1, 1864.

Les cas de rage, c'est-à-dire les œuvres de génie, sont à craindre. On renouvelle les prescriptions hygiéniques. La voie publique est évidemment mal surveillée. Il paraît qu'il y a des poètes errants. Le préfet de police, négligent, laisse vaguer les esprits. À quoi pense l'autorité ? Prenons garde. Les intelligences peuvent être mordues. Il y a danger. Décidément, cela se confirme : on croit avoir rencontré Shakespeare sans muselière.

William Shakespeare, II, I, 4, 1864.

Les rois possèdent, les génies conduisent : là est la différence.

William Shakespeare, III, III, 4, 1864.

(Voir Art ; Écrivain ; Poète.)

Geste

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence,
Et je médite, obscur témoin,
Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

*Les Chansons des rues et des bois, II, I, 3, « Saison des semailles le soir »,
23 septembre 1865.*

Gloire

Voilà l'image de la gloire :

D'abord un prisme éblouissant,
Puis un miroir expiatoire,
Où la pourpre paraît du sang !
Odes et Ballades, III, 6, « Les Deux Îles », juillet 1825.

La gloire est un concert de mille échos épars,
Chœurs de démons, accords divins, chants angéliques,
Pareil au bruit que font dans les places publiques
Une multitude de chars.
Les Feuilles d'automne, XI, « Dédain », avril 1830.

La gloire ressemble au lit de Louis XIV à Versailles ; c'est magnifique,
et il y a des punaises dedans.

Océan, « Faits et Croyances » : « Moi Prose », « Fin de l'exil ».

Gourmandise

J'ai fort admiré quatre magnifiques voyageurs assis, croisées ouvertes,
au rez-de-chaussée d'une auberge, devant une table pantagruélique encombrée
de viandes, de poissons, de vins, de pâtés et de fruits ; buvant, coupant,
mordant, tordant, dépeçant, dévorant ; l'un rouge, l'autre cramoisi, le
troisième pourpre, le quatrième violet, comme quatre personnifications
vivantes de la voracité et de la gourmandise. Il m'a semblé voir le dieu Goulu,
le dieu Glouton, le dieu Goinfre et le dieu Gouliaf attablés autour d'une
montagne de mangeaille.

Le Rhin, Lettre X, 1840.

Goût

Le goût est un estomac. Il a des maladies qu'il prend pour des
délicatesses. Il lui arrive d'aimer les sucreries, quelquefois même les fadeurs.
Il fut un temps où il vomissait Shakespeare. Dans cette inappétence, qualifiée
« bon goût », une traduction pure, complète et généreuse, sans alliage et sans
appauvrissement, d'aucun poète, n'était possible en France ; pas même
d'Horace, pas même de Virgile. Il y a eu une chose dite « beau langage » et
« style noble » dans laquelle on mettait tout à tremper. Ce délayage était
nécessaire. La poésie ne passait qu'étendue d'eau. Même à l'heure où nous
sommes, pour beaucoup d'esprits, il faut encore doser Homère.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « Les Traducteurs », 1864.
(*Voir Drame ; Littérature ; Poésie.*)

Gouvernement

Le vrai gouvernement est celui auquel la lumière qui s'accroît ne fait pas
mal, et auquel le peuple qui grandit ne fait pas peur ! Le vrai gouvernement
est celui qui organise, et non celui qui comprime ! Celui qui se met à la tête de

toutes les idées, et non celui qui se met à la suite de toutes les rancunes ! Le vrai gouvernement de la France au XIX^e siècle, non, ce n'est pas, ce ne sera jamais celui qui va en arrière !

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « La Liberté de la presse », discours à l'Assemblée législative, 9 juillet 1850.

Le gouvernement actuel [celui de Louis Napoléon Bonaparte], main baignée de sang qui trempe le doigt dans l'eau bénite.

Napoléon le Petit, II, x, 1852.

Grammaire

La grammaire, cette fille majeure et prude.

Océan, « Philosophie Vers », 1854.

Grand-père

Un grand-père échappé passant toutes les bornes,

C'est moi. Triste, infini dans la paternité,

Je ne suis rien qu'un bon vieux sourire entêté.

L'Art d'être grand-père, « Les Enfants gâtés », 6 juin 1875.

Grotesque

Comme objectif auprès du sublime, comme moyen de contraste, le grotesque est, selon nous, la plus riche source que la nature puisse ouvrir à l'art [...]. La poésie de notre temps est le drame ; le caractère du drame est le réel ; le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame, comme ils se croisent dans la vie et dans la création. Car la poésie vraie, la poésie complète, est dans l'harmonie des contraires.

Cromwell, préface, octobre 1827.

(Voir Drame ; Sublime.)

Guérilla

La guérilla ne conclut pas, ou conclut mal ; on commence par attaquer une république et l'on finit par détrousser une diligence.

Quatrevingt-treize, III, II, 2, 1874.

Guerre

Un jour viendra où la guerre paraîtra aussi absurde et aussi impossible entre Paris et Londres, entre Pétersbourg et Berlin, entre Vienne et Turin, qu'elle serait impossible et qu'elle paraîtrait absurde aujourd'hui entre Rouen et Amiens, entre Boston et Philadelphie.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) », discours d'ouverture du Congrès de la paix à Paris, 21 août 1849.

Depuis six mille ans la guerre
Plaît aux peuples querelleurs,
Et Dieu perd son temps à faire
Les étoiles et les fleurs [...]

Les carnages, les victoires,
Voilà notre grand amour ;
Et les multitudes noires
Ont pour grelot le tambour [...]

Et cela pour des altesses
Qui, vous à peine enterrés,
Se feront des politesses
Pendant que vous pourrirez [...]
Les Chansons des rues et des bois, II, III, 1, 2 juillet 1859.

La guerre civile ? Qu'est-ce à dire ? Est-ce qu'il y a une guerre étrangère ? Est-ce que toute guerre entre hommes n'est pas la guerre entre frères ? La guerre ne se qualifie que par son but. Il n'y a ni guerre étrangère ni guerre civile ; il n'y a que la guerre injuste et la guerre juste.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, XIII, 3, 1862.

Qu'est-ce que la guerre ? C'est le suicide des masses.
Paris, « Déclaration de paix », 5, Hauteville House, mai 1867.

Les rois s'entendent sur un seul point : éterniser la guerre. On croit qu'ils se querellent ; pas du tout, ils s'entraident [...]. Les rois épuisent leur malade, le peuple, par le sang versé. Il y a une farouche fraternité des glaives d'où résulte l'asservissement des hommes.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) », lettre aux « Concitoyens des États-Unis d'Europe », Bruxelles, 4 septembre 1869.

La guerre est la prostituée ;
Elle est la concubine infâme du hasard [...]
Et comme elle est la haine, ô ciel bleu, je la hais !
L'Année terrible, « L'Avenir », 5 mai 1871.

Je n'entre qu'à moitié dans la guerre civile. Je veux bien y mourir, je ne veux pas y tuer.

Histoire d'un crime, Quatrième journée, « La Victoire », II (1852), 1877.

Déshonorons la guerre. Non, la gloire sanglante n'existe pas. Non, ce n'est pas bon et ce n'est pas utile de faire des cadavres.

« Centenaire de la mort de Voltaire », discours prononcé au théâtre de la Gaîté, 30 mai 1878.

Guillotine

L'autre jour, à Alger, le soleil se couchait splendidement. Le ciel était bleu ; l'air était tiède ; la brise caressait le flot, le flot caressait la rive. Un bateau à vapeur, qui venait de France, et qui portait un nom charmant, le *Ramier*, était amarré au môle. Sur le débarcadère, des douaniers ouvraient les colis, et, à travers les ais des caisses entrebâillées, dans la paille à demi écartée, sous les toiles d'emballage, on distinguait des objets étranges, deux longues solives peintes en rouge, une échelle peinte en rouge, un panier peint en rouge, une lourde traverse peinte en rouge dans laquelle semblait emboîtée par un de ses côtés une lame épaisse et énorme de forme triangulaire. Spectacle autrement attirant, en effet, que le palmier, l'aloès, le figuier et le lentisque, que le soleil et que les collines, que la mer et que le ciel : c'était la civilisation qui arrivait à Alger sous la forme d'une guillotine.

Choses vues, 20 octobre 1842.

La vieille guillotine que Versailles avait depuis 93 a fini par s'user. On l'a remplacée par une neuve, un peu moins haute. La première exécution avec cette guillotine neuve a eu lieu avant-hier. C'était un assassin nommé Thomas, qui a poussé des cris effrayants. L'échafaud qu'on dressait autrefois place Hoche avait été transporté à la grille de la rue du Chantier. Versailles en est donc à sa seconde guillotine. Espérons qu'il n'usera pas la troisième.

Choses vues, 4 août 1847.

Ah ! Oui, c'est vrai ! Nous sommes des hommes très dangereux, nous voulons supprimer la guillotine ! C'est monstrueux !

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Pour Charles Hugo », cour d'assises de la Seine, 11 juin 1851.

Un soir, à la nuit tombante, je me suis approché d'une guillotine qui venait de travailler place de Grève. Deux poteaux soutenaient le couperet encore fumant. J'ai demandé au premier poteau : comment t'appelles-tu ? Il m'a répondu : Misère. J'ai demandé au deuxième poteau : comment t'appelles-tu ? Il m'a répondu : Ignorance.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Complaisances anglaises », 24 février 1854.

La guillotine est une vierge ; on se couche sur elle, on ne la féconde pas.

Quatrevingt-treize, II, II, 2, 1874.

(Voir Échafaud ; Peine de mort.)

H

Haïr

J'ai toujours pensé qu'il est probablement dans ma nature d'être haï de mon vivant. Je suis de ceux qui ne sont admis que morts. Un mort désencombre ; on lui en sait gré.

Océan, « Faits et Croyances » : « Moi Prose », 1858.

Un homme est mort, l'injure ne lâche pas prise pour si peu. La haine mange du cadavre.

William Shakespeare, II, III, 3, 1864.

Je n'ai aucune haine préalable. Je riposte voilà tout. Je donne toujours le second coup. Jamais le premier.

Océan, « Faits et Croyances » : « Moi Prose », 1866.

La haine pour la haine existe. L'art pour l'art est dans la nature, plus qu'on ne croit.

Il n'y a point de haine petite [...]. Un éléphant que hait une fourmi est en danger.

L'homme qui rit, II, I, 9, 1869.

Ô genre humain, malgré tant d'âges révolus,
Ta vieille loi de haine est toujours la plus forte.
L'Année terrible, « Loi de formation du progrès », 1871.

Je suis haï. Pourquoi ? Parce que je défends
Les faibles, les vaincus, les petits, les enfants.
Je suis calomnié. Pourquoi ? Parce que j'aime
Les bouches sans venin, les cœurs sans stratagème.

Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre satirique », XXXVI, 13 décembre 1874.

Hasard

Le mot hasard est vide de sens. Il y a une loi pour les actions des hommes comme il y en a une pour les actions des choses. Rien ne ressemble

plus à ce qu'on nomme le hasard que ce qu'on nomme le nuage. Eh bien, les nuages sont exacts.

Océan, « Philosophie Prose », 1866-1868.

Héros

Mon père, ce héros au sourire si doux.

La Légende des siècles, « Après la bataille », 18 juin 1850.

(Voir Hugo ; Léopold.)

Hiatus

La chemise s'entrouvre, ineffable hiatus,

Et la gorge apparaît... l'extase n'est pas moindre

De voir un sein blanchir que de voir l'aube poindre.

Océan, « Philosophie Vers » : « L'Amour », 1872.

Histoire

En art, la philosophie de l'histoire doit passer avant l'histoire. Le fait est serviteur de l'idée. S'il se présente incomplet, le devoir du philosophe est de le compléter. De cette obéissance du réel à l'idéal, but de l'art, résulte la vérité suprême.

Note à propos de *Torquemada* (1869), non publiée.

(Voir Art ; Idéal ; Idée.)

Historien

Nul n'est bon historien de la vie patente, visible, éclatante et publique des peuples s'il n'est en même temps, dans une certaine mesure, historien de leur vie profonde et cachée ; et nul n'est bon historien du dedans s'il ne sait être, toutes les fois que besoin est, historien du dehors. L'histoire des mœurs et des idées pénètre l'histoire des événements, et réciproquement. Ce sont deux ordres de faits différents qui se répondent, qui s'enchaînent toujours et s'engendrent souvent. Tous les linéaments que la Providence trace à la surface d'une nation ont leurs parallèles sombres, mais distincts, dans le fond, et toutes les convulsions du fond produisent les soulèvements à la surface. La vraie histoire étant mêlée à tout, le véritable historien se mêle de tout.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, VII, 1, 1862.

Soyez juges, soyez apôtres, soyez prêtres.

Dites le vrai. Surtout n'expliquez pas les traîtres !

Car l'explication finit par ressembler

À l'indulgence affreuse, et cela fait trembler [...]

Non, l'histoire n'est pas un lavage d'égout,

Historiens, ayez les traîtres en dégoût [...]

Toute explication d'un monstre l'atténue ;

Je veux la perfidie immonde toute nue.
Le scélérat montré sans voile à tous les yeux
Donne un frisson meilleur et m'épouvante mieux [...]
Historiens, soyez implacables aux félons [...]
Vous tenez le stylet tragique de Tacite,
Eh bien, soyez farouche et dur.
Toute la lyre, « La Corde d'airain », XVI, « Aux historiens », 15 janvier 1875.
(Voir Histoire.)

Hiver

Ici, l'hiver, tout est sombre, gris, violent, terrible, orageux, sévère ; la pluie coule sur ma vitre comme une chevelure d'argent ; toute la nature se livre frénétiquement au vacarme ; et je n'ai guère autre chose à faire qu'à rager contre le vent et à rugir comme la mer.

Correspondance, à l'auteur et homme politique Émile Deschanel, Jersey, 11 décembre 1853.

Deux murs se croisent dans mon jardin sous ma fenêtre. L'hiver, quand il neige, mon jardin est un suaire avec une croix dessus.

Choses vues, Jersey, 17 juin 1854.

En hiver, la terre pleure ;
Le soleil froid, pâle et doux,
Vient tard, et part de bonne heure,
Ennuyé du rendez-vous.

Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre lyrique », XXVIII, 14 janvier 1855.

Homme

L'homme seul a dévié ! – Quoi ! Tout dans l'univers,
Tous les êtres, les monts, les forêts, les prés verts,
Le jour dorant le ciel, l'eau lavant les ravines,
Ont encor, comme au jour où de ses mains divines
Jéhovah sur Adam imprima sa grandeur,
Toute leur innocence et toute leur candeur !
L'homme seul est tombé ! – Fait dans l'auguste empire
Pour être le meilleur, il en devient le pire.

Les Rayons et les Ombres, XLIV, « Sagesse », avril 1840.

L'homme, cet orgueil auquel l'impuissance lie les bras, cette vanité à laquelle l'ignorance bande les yeux.

Le Rhin, Lettre XI, 1840.

Les hommes sont dans l'espace ce que les heures sont dans le temps.
Quand ils ont sonné, ils s'évanouissent. Nous ne sommes donc que des

ombres. Nous passons les uns auprès des autres, et nous nous effaçons comme des fumées dans le ciel profond et bleu de l'éternité.

Voyage aux Pyrénées, III, 1843.

Il ne faut pas rêver l'homme autrement que Dieu l'a fait. Pour lui donner des perfections impossibles, vous lui ôteriez ses qualités naturelles.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Séance des cinq associations », 29 mai 1848.

L'homme fort dit : je suis. Et il a raison, il est. L'homme médiocre dit également : je suis. Et lui aussi a raison. Il suit.

Océan, « Philosophie Prose », vers 1850.

L'animal est un être complet. Ce qui fait la grandeur de l'homme, c'est d'être incomplet ; c'est de se sentir par une foule de points hors du fini ; c'est de percevoir quelque chose au-delà de soi, quelque chose en deçà. Ce quelque chose qui est au-delà et en deçà de l'homme, c'est le mystère, c'est – pour employer ces faibles expressions humaines qui sont toujours successives et qui n'expriment jamais qu'un côté des choses – le monde moral.

Napoléon le Petit, VI, VII, 1852.

L'homme est clémence et colère ;
Fonds vil du puits, plateau radieux de la tour ;
Degré d'en haut pour l'ombre, et d'en bas pour le jour.
L'ange y descend, la bête après la mort y monte ;
Pour la bête, il est gloire, et, pour l'ange, il est honte ;
Dieu mêle en votre race, hommes infortunés,
Les demi-dieux punis aux monstres pardonnés [...].
Par un côté pourtant l'homme est illimité.
Le monstre a le carcan, l'homme a la liberté.
Songeur, retiens ceci : l'homme est un équilibre.

Les Contemplations, VI, 26, « Ce que dit la bouche d'ombre », 1855.

L'homme, c'est de la nuit, du vide, du moment,
Du lierre qui se tord sur de l'escarpement
Qu'est-il ? Il ne le sait. Il est un, il est double.
Lui-même est une preuve en même temps qu'un trouble.
Chantiers, « Dieu » (fragments), 1855-1856.

Qu'en dis-tu ? Te plaît-il que nous parlions de l'homme ?
Es-tu flamme et génie ? Es-tu bête de somme ?
Dis, parle. Oh ! Quel spectacle étrange que ceci :
Un Dieu monstre, un esprit par la chair obscurci,
Vivant, comme debout sur le tranchant d'un glaive,
Entre l'ombre qui monte et l'aube qui s'élève,

Du ciel dans le fumier toujours précipité.

Toute la lyre, III, « La Pensée », XXXVI, « La Misère humaine », sans date.

L'homme est vain. Pourquoi, poète,

Ne pas le voir tel qu'il est,

Dans le sépulcre squelette,

Et sur la terre valet !

Les Chansons des rues et des bois, II, III, 5, « L'Ascension humaine », 31 août 1859.

La terre n'est pas sans ressemblance avec une geôle. Qui sait si l'homme
n'est pas un repris de justice divine ?

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, VII, 1, 1862.

Ah ! L'homme est un aveugle imbécile et dormant !

Pour lui montrer l'abîme il faut l'écroulement,

Et pour qu'il voie enfin l'honneur et la justice,

Il faut que le soufflet de l'ombre l'avertisse !

Théâtre en liberté, V, « L'Épée », 1869.

Donc, esprit, prends ton vol, si tu te sens des ailes.

Mais, homme, quel que soit l'éclair de tes prunelles,

N'espère pas, si haut que ton âme ait monté,

T'envoler au-delà de ton humanité.

Religions et Religion, I, 1880.

Les hommes – c'est ainsi, Dieu, que vous les créez –

Sont les seules souris devant les chats béates,

Heureuses de servir au matou de hochet.

L'Âne, « Colère de la bête », IX, 1880.

Tout borne l'homme, mais rien ne l'arrête. Il réplique à la limite par
l'enjambée. L'impossible est une frontière toujours reculante.

L'Archipel de la Manche, XXII, 1883.

L'homme,

Titan du relatif et nain de l'absolu,

Se croit astre, et se voit de clarté chevelu ;

Homme, l'orgueil t'enivre, et c'est un vin de l'ombre.

Redescends ! Redescends ! [...]

Ne t'en va pas cogner les soleils, larve noire ! [...]

Ah ! tes œuvres, vraiment, parlons-en. Meurtre, envie,

Sang ! Tu construis la mort quand Dieu sème la vie !

Dieu, VII, « L'Ange » (1855), 1891.

(*Voir Animal ; Vie.*)

Homme de lettres

C'est en 1819 (j'étais encore un enfant et je travaillais au *Conservateur littéraire*) que je reçus pour la première fois une lettre sur l'adresse de laquelle j'étais qualifié homme de lettres. Cette lettre m'était écrite de Tarascon, je crois, par un brave poète de l'Empire qui s'appelait M. de Labouïsse. Ma mère lut cela et poussa un cri de joie. Moi, je fus stupéfait. Homme de lettres, moi ! Cela me paraissait bien étrange. J'en étais encore à couper ma barbe avec des ciseaux et j'avais l'air d'une fille de quinze ans. Quel charmant temps que le temps où l'on était bête !

Choses vues, 8 janvier 1848.

Homme politique

Dieu, à cette heure, fait évidemment une expérience. Le péril, la singularité et le mystère de ce temps-ci, c'est que c'est une époque forte livrée à des hommes faibles. Nous sommes dans un de ces moments où un grand homme, par cela seul qu'il est grand, n'est pas applicable. Il n'y a pas de lit fait pour un géant. Ayez donc une idée vaste, et essayez de la faire entrer dans tous ces cerveaux étroits ! Ayez une idée tendre, et tâchez de l'introduire dans tous ces cœurs secs. Soyez aigle, pour commander à une armée de moineaux !

Choses vues, 1848.

Honte

Ainsi les nations les plus grandes chavirent ! [...]

Ô peuple, et ce sera le frisson de l'histoire

De voir à tant de honte aboutir tant de gloire !

L'Année terrible, « Capitulation », 27 janvier 1871.

Humanité

Humanité, c'est identité. Tous les hommes sont la même argile. Nulle différence, ici-bas du moins, dans la prédestination. Même ombre avant, même chair pendant, même cendre après.

Les Misérables, « Marius », III, VII, 2, 1862.

De la haine et du bruit, voilà l'humanité.

La vie est de la nuit, la mort seule est lucide.

Religions et Religion, II, « Philosophie », 1880.

(*Voir Homme.*)

Hypocrisie

L'hypocrisie avait pesé trente ans sur cet homme. Il était le mal et s'était accouplé à la probité. Il haïssait la vertu d'une haine de mal marié [...]. Il était le prisonnier de l'honnêteté. La vertu pour lui, c'était la chose qui étouffe. Il avait passé sa vie à avoir envie de mordre cette main sur sa bouche. Et voulant

la mordre, il avait dû la baiser. Avoir menti, c'est avoir souffert [...]. Vouloir dévorer ceux qui vous vénèrent, être caressant, se retenir, se réprimer, toujours être sur le qui-vive, se guetter sans cesse, donner bonne mine à son crime latent, faire sortir sa difformité en beauté, se fabriquer une perfection avec sa méchanceté, chatouiller du poignard, sucrer le poison, veiller sur la rondeur de son geste et sur la musique de sa voix, ne pas avoir son regard, rien n'est plus difficile, rien n'est plus douloureux.

Les Travailleurs de la mer, I, vi, 6, 1866.

I

Idéal

Je suis un ivrogne de l'idéal.

Choses vues, Guernesey, 7 avril 1856.

L'absolu doit être pratique. Il faut que l'idéal soit respirable, potable et mangeable à l'esprit humain.

Les Misérables, « Cosette », II, VII, 7, 1862.

Je cherche l'idéal, mais en touchant toujours du pied le réel. Je ne veux ni perdre terre comme poète, ni perdre France comme homme politique.

Choses vues, février 1874.

Idee

Ne jamais offrir aux multitudes un spectacle qui ne soit une idée, voilà ce que le poète doit au peuple. La comédie même, quand elle se mêle au drame, doit contenir une leçon, et avoir sa philosophie [...]. Le théâtre doit faire de la pensée le pain de la foule.

Les Burgraves, préface, 25 mars 1843.

Une idée nouvelle est comme une terre vierge. Elle tue volontiers le premier qui la défriche.

Océan, « Philosophie Prose », 1846-1848.

Le for intérieur a, comme la nature externe, sa tension électrique. Une idée est un météore ; à l'instant du succès, les méditations amoncelées qui l'ont préparé s'entrouvrent, et il en jaillit une étincelle [...]. C'est de l'orage joyeux, c'est de l'aurore menaçante. Cela sort de la conscience, devenue ombre et nuée.

Les Travailleurs de la mer, I, VI, 6, 1866.

Ignorance

L'homme a un tyran, l'ignorance.

Les Misérables, « Fantine », I, I, 10, 1862.

Détruisez la cave Ignorance, vous détruisez la taupe Crime.

Les Misérables, « Marius », III, VII, 2, 1862.

Les ignorances qui jouissent et les ignorances qui subissent ont un égal besoin d'enseignement

William Shakespeare, II, IV, 6, 1864.

L'ignorance féroce, idiote, innocente [...]

Et la nuit des esprits d'où naît la nuit des cœurs.

L'Année terrible, « Flux et reflux », 15 août 1871.

Île

L'isolement a la mémoire longue, et une île est un isolement. De là, la ténacité du souvenir chez les insulaires. On se souvient de tout. Les îles sont des pays de généalogies.

L'Archipel de la Manche, XII, 1883.

(Voir Guernesey ; Jersey.)

Illusion

Il était arrivé à se faire illusion à lui-même. Ce qui est du reste plus facile qu'on ne le croit. Tous les bossus vont tête haute, tous les bègues pérorent, tous les sourds parlent bas. Quant à lui, il se croyait tout au plus l'oreille un peu rebelle.

Notre-Dame de Paris, VI, I, 1831.

Imagination

L'imagination de l'homme, pas plus que la nature, n'accepte le vide. Où se tait le bruit humain, la nature fait jaser les nids d'oiseaux, chuchoter les feuilles d'arbres et murmurer les mille voix de la solitude. Où cesse la certitude historique, l'imagination fait vibrer l'ombre, le rêve et l'apparence. Les fables végètent, croissent, s'entremêlent et fleurissent dans les lacunes de l'histoire écroulée, comme les aubépines et les gentianes dans les crevasses d'un palais en ruine.

Le Rhin, Lettre XIV, 1840.

La raison, c'est l'intelligence en exercice ; l'imagination, c'est l'intelligence en érection.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1845-1850.

Aucune faculté de l'esprit ne s'enfonce et ne creuse plus que l'imagination ; c'est la grande plongeuse. La science, arrivée aux derniers abîmes, la rencontre. Dans les sections coniques, dans les logarithmes, dans le calcul différentiel et intégral, dans le calcul des probabilités, dans le calcul

infinitésimal, dans le calcul des ondes sonores, dans l'application de l'algèbre à la géométrie, l'imagination est le coefficient du calcul, et les mathématiques deviennent poésie. Je crois peu à la science des savants bêtes.

William Shakespeare, II, I, 2, 1864.

Une chose semble refusée aux hommes assemblés, c'est l'imagination, immense don du solitaire.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « Le Goût », 1864.

Imbécile

Les imbéciles ont toujours fait partie de toutes les institutions et sont presque une institution eux-mêmes.

Napoléon le Petit, II, VII, 1852.

Être un imbécile, c'est un droit ; bien des gens en usent.

Choses vues, mars 1871.

Impossible

Insensé, qui voudrait étreindre l'impossible

Dans les crispations débiles de son poing !

La Légende des siècles, dernière série, « Ténèbres », 1855.

Imprimerie

L'invention de l'imprimerie est le plus grand événement de l'histoire. C'est la révolution mère. C'est le mode d'expression de l'humanité qui se renouvelle totalement, c'est la pensée humaine qui dépouille une forme et qui en revêt une autre, c'est le complet et définitif changement de peau de ce serpent symbolique qui, depuis Adam, représente l'intelligence. Sous la forme imprimerie, la pensée est plus impérissable que jamais ; elle est volatile, insaisissable, indestructible. Elle se mêle à l'air. Du temps de l'architecture, elle se faisait montagne et s'emparait puissamment d'un siècle et d'un lieu. Maintenant elle se fait troupe d'oiseaux, s'éparpille aux quatre vents, et occupe à la fois tous les points de l'air et de l'espace.

L'ensemble des produits de l'imprimerie jusqu'à nos jours [...] c'est la fourmilière des intelligences. C'est la ruche où toutes les imaginations, ces abeilles dorées, arrivent avec leur miel. L'édifice a mille étages [...]. L'harmonie résulte du tout. Depuis la cathédrale de Shakespeare jusqu'à la mosquée de Byron, mille clochetons s'encombrent pêle-mêle sur cette métropole de la pensée universelle.

Notre-Dame de Paris, V, II, 1831.

(Voir *Architecture* ; Gutenberg ; Livre ; Presse.)

Improvisation

L'improvisation a un avantage, elle saisit l'auditoire ; elle saisit aussi l'orateur, c'est là son inconvénient [...]. Les mots arrivent aisément surtout à l'orateur qui est écrivain, qui a l'habitude de leur commander et d'être servi par eux, et qui, lorsqu'il les sonne, les fait venir. L'improvisation, c'est la veine piquée, l'idée jaillit. Mais cette facilité même est un péril. Toute rapidité est dangereuse. Le premier mot venu est quelquefois un projectile. De là l'excellence des discours écrits.

Le Droit et la Loi, juin 1875.

Indépendance

Je travaille ici à des ouvrages purement littéraires qui me donnent la liberté morale en attendant qu'ils me donnent l'indépendance sociale.

Correspondance, à Pierre Foucher, père d'Adèle, 3 août 1821.

La chose est peut-être assez rare pour que je m'en glorifie, obligé de vivre et de faire vivre les miens avec ma plume, je l'ai maintenue pure de toute spéculation, libre de tout contrat mercantile. J'ai fait bien ou mal de la littérature, et jamais de la librairie. Pauvre, j'ai cultivé l'art comme un riche, pour l'art, avec plus de souci de l'avenir que du présent. Obligé par le malheur des temps de faire à la fois une œuvre et une besogne, je puis dire que jamais la besogne n'a taché l'œuvre. Quant à *Hernani*, nous en voilà maintenant bien loin, nous voilà, ce me semble, bien plus haut. Je sais que les journaux peuvent nuire ou servir matériellement ; mais voilà ma vie assurée pour dix-huit mois, et par conséquent le côté matériel de l'affaire m'inquiète peu.

Correspondance, au journaliste Armand Carrel, 15 mars 1830.

Indifférence

L'indifférence [...] c'est là, selon quelques-uns, une philosophie supérieure. Soit, mais dans cette supériorité, il y a de l'infirmité. Il y a des êtres qui n'en demandent pas davantage ; vivants qui, ayant l'azur du ciel, disent : c'est assez ! [...] Ces penseurs oublient d'aimer [...]. C'est là une famille d'esprits, à la fois petits et grands. Horace en était, Goethe en était, La Fontaine peut-être ; magnifiques égoïstes de l'infini, spectateurs tranquilles de la douleur, qui ne voient pas Néron s'il fait beau, auxquels le soleil cache le bûcher, qui regarderaient guillotiner en y cherchant un effet de lumière.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 16, 1862.

(Voir Penseur.)

Inexorable

J'ai fait un livre intitulé *Les Misérables* ; celui-ci pourrait être intitulé *Les Inexorables*.

Reliquat de *Quatrevingt-treize*, 1874.

Ce livre n'est pas autre chose qu'une protestation contre l'inexorable.

Infini

Ce livre est un drame dont le premier personnage est l'infini. L'homme est le second.

Les Misérables, « Cosette », II, VII, 2, 1862.

En même temps qu'il y a un infini hors de nous, n'y a-t-il pas un infini en nous ? Si les deux infinis sont intelligents, chacun d'eux a un principe voulant, et il y a un moi dans l'infini d'en haut comme il y a un moi dans l'infini d'en bas. Le moi d'en bas, c'est l'âme ; le moi d'en haut, c'est Dieu.

Les Misérables, « Cosette », II, VII, 5, 1862.

Montrer le poing à l'infini,
Cela ne fait rien aux étoiles.

La Légende des siècles, dernière série, « Le Cercle des tyrans », « Aux rois », 16 juin 1874.

Influence

Ne voyez pas en moi un ministre. Je veux rester l'ami *indépendant* des lettres et des lettrés. Je veux *l'influence* et non le pouvoir, l'influence honnête, probe, éclairée et rien de plus, rien pour moi surtout. Et toute mon ambition, quand, à vous tous, vous aurez sauvé la civilisation et le pays, ce sera de retourner à ma charrue, c'est-à-dire à ma plume.

Correspondance, à l'écrivain Paul Lacroix, 10 décembre 1848.

Innocent

Cent mille hommes, criblés d'obus et de mitraille,
Cent mille hommes, couchés sur un champ de bataille,
Tombés pour leur pays par leur mort agrandi [...]
Sont pour l'humanité, qui sur le vrai se fonde,
Une calamité moins haute et moins profonde,
Un coup moins lamentable et moins infortuné
Qu'un innocent, un seul innocent condamné.

Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre satirique », XIX, 24 mars 1870.

(Voir Justice.)

Insomnie

Depuis lors, l'insomnie, ô Dieu ! Des nuits entières
M'a mis ses doigts de plomb dans le creux des paupières.

Les Burgraves, III, 1, 1843.

L'insomnie est un sévice de la nuit sur l'homme.

Institution

L'entêtement des institutions vieilles à se perpétuer ressemble à l'obstination du parfum ranci qui réclamerait notre chevelure, à la prétention du poisson gâté qui voudrait être mangé, à la persécution du vêtement d'enfant qui voudrait habiller l'homme, et à la tendresse des cadavres qui reviendraient embrasser les vivants.

Les Misérables, « Cosette », II, vii, 3, 1862.

(*Voir* Passé.)

Instruction

Enseignez ! Apprenez ! Toutes les révolutions de l'avenir sont incluses, amorties, dans ce mot : instruction Gratuite et Obligatoire. Mangez le livre.

William Shakespeare, II, v, 7, 1864.

(*Voir* École ; Éducation ; Enseignement ; Livre.)

Insulte

L'insulte intelligente est la seule insulte ; l'affront sérieux ne rugit pas et ne hurle pas ; il parle. Pour qu'il soit l'affront, il faut qu'il sorte d'où sort l'idée. Une gueule bave, une bouche crache.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1860.

Insurrection

Il y a l'émeute, et il y a l'insurrection ; ce sont deux colères ; l'une a tort, l'autre a droit. Dans les états démocratiques, les seuls fondés en justice, il arrive quelquefois que la fraction usurpe ; alors le tout se lève, et la nécessaire revendication de son droit peut aller jusqu'à la prise d'armes. Dans toutes les questions qui ressortissent à la souveraineté collective, la guerre du tout contre la fraction est insurrection, l'attaque de la fraction contre le tout est émeute [...]. L'insurrection est toujours un phénomène moral. L'insurrection confine à l'esprit, l'émeute à l'estomac.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, x, 2, 1862.

Il y a les insurrections acceptées qui s'appellent révolution ; il y a les insurrections refusées qui s'appellent émeutes. Une insurrection qui éclate, c'est une idée qui passe son examen devant le peuple. Si le peuple laisse tomber sa boule noire, l'idée est fruit sec, l'insurrection est échauffourée.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, i, 20, 1862.

(*Voir* Émeute ; Révolution.)

Ironie

C'est à l'ironie que commence la liberté.

La Légende des siècles, dernière série, « Rupture avec ce qui amoindrit », 1859.

Ivresse

Il y a l'ivresse, et il y a l'ivrognerie. L'ivresse, c'est de vouloir une femme ; l'ivrognerie, c'est de vouloir la femme.

L'homme qui rit, II, VII, 3, 1869.

J

Jalousie

La jalousie est capable de tout et coupable de rien.

Océan, « Moi, l'amour, la femme », 1864.

Jardin

J'eus dans ma blonde enfance, hélas ! Trop éphémère,

Trois maîtres : un jardin, un vieux prêtre et ma mère.

Le jardin était grand, profond, mystérieux,

Fermé par de hauts murs aux regards curieux,

Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,

Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres.

Les Rayons et les Ombres, XIX, « Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813 », mai 1839.

Jeunesse

Ainsi, jeunesse vive et frêle,

Qui, t'égarant de tous côtés,

Vole où ton instinct t'appelle,

Souvent tu déchires ton aile

Aux épines des voluptés.

Odes et Ballades, IV, 16, « La Demoiselle », mai 1827.

Oublions ! Oublions ! Quand la jeunesse est morte,

Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte

À l'horizon obscur.

Rien ne reste de nous ; notre œuvre est un problème.

L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même

Son ombre sur le mur !

Les Feuilles d'automne, XIV, 1831.

Jeunesse aux jours dorés, je t'ai donc dépensée !

Oh ! Qu'il m'en reste peu ! Je vois le fond du sort,

Comme un prodigue en pleurs le fond du coffre-fort !

Les Feuilles d'automne, XXXVI, « Un jour vient où soudain », 1831.

Il était délabré, mais tout en fleurs. Sa jeunesse, pliant bagage bien avant l'âge, battait en retraite en bon ordre.

Les Misérables, « Fantine », I, III, 2, 1862.

(*Voir Vie.*)

Joie

Aucun sentiment humain ne réussit à être effroyable comme la joie.

Les Misérables, « Fantine », I, VIII, 3, 1862.

Jouir

Jouissons ! L'heure est courte et tout fuit promptement ;

L'urne est vite remplie !

Le nœud de l'âme au corps, hélas ! À tout moment

Dans l'ombre se délie !

Les Chants du crépuscule, XXXIII, « Dans l'église de... », octobre 1834.

(*Voir Amour ; Plaisir.*)

Journal

Supposez une île déserte ; le lendemain de son arrivée, Robinson fait un journal, et Vendredi s'y abonne. Tel est le puissant et irréductible instinct anglais.

L'Archipel de la Manche, XIV, 1883.

(*Voir Angleterre ; Presse.*)

Journaliste

Je considère comme indigne d'un homme qui se respecte cette habitude qu'ont adoptée tous les gens de lettres d'aller mendier de la gloire près des journalistes. J'enverrai mon livre aux journaux ; ils en parleront s'ils le jugent à propos, mais je ne quêterai pas leurs louanges comme une aumône. Jusqu'ici je n'ai pas fait un pas pour moi près d'un journaliste, c'est peut-être pour cela que les journalistes me témoignent quelque considération. On respecte celui qui se respecte.

Correspondance, à Adèle Foucher, 30 mars 1822.

Juif

Vous m'avez mal compris, monsieur. Le poète dramatique est historien et n'est pas plus maître de refaire l'histoire que l'humanité. Or, le XIII^e siècle est une époque crépusculaire ; il y a là d'épaisses ténèbres, peu de lumière, des violences, des crimes, des superstitions sans nombre, beaucoup de barbarie partout. Les juifs étaient barbares, les chrétiens aussi ; les chrétiens

étaient les oppresseurs, les juifs étaient les opprimés ; les juifs réagissaient. Que voulez-vous monsieur ? C'est la loi de tout ressort comprimé et de tout peuple opprimé. Il faut bien peindre les époques *ressemblantes* ; elles ont été superstitieuses, crédules, ignorantes, barbares ; il faut suivre leurs superstitions, leur crédulité, leur ignorance, leur barbarie ; le poète n'y peut mais, il se contente de dire : *c'est le XIII^e siècle*, et l'avis doit suffire. Cela veut-il dire qu'au temps où nous vivons, les juifs égorgent et mangent les petits enfants ? Eh ! Monsieur, au temps où nous vivons, les juifs comme vous sont pleins de science et de lumière, et les chrétiens comme moi sont pleins d'estime et de considération pour les juifs comme vous. Amnistiez donc *Les Burgraves*, monsieur, et permettez-moi de vous serrer la main.

Correspondance, au directeur des archives israélites, 11 juin 1843.

Là, grand autodafé. Force gens brûlés vifs.
En même temps, édit d'expulsion des juifs.
Tout un peuple qu'un moine ôte au roi de Castille.
Torquemada, II, II, 2, 1869.

Le christianisme martyrise le judaïsme ; trente villes (vingt-sept, selon d'autres) sont en ce moment en proie au pillage et à l'extermination ; ce qui se passe en Russie fait horreur ; là un crime immense se commet, ou pour mieux dire, une action se fait, car ces populations exterminantes n'ont même plus la conscience du crime ; elles ne sont plus à la hauteur ; leurs cultes les ont abaissées dans la bestialité ; elles ont l'épouvantable innocence des tigres.

Actes et Paroles IV, « Depuis l'exil (1876-1885) », paru dans *Le Gaulois*, 18 juin 1882, et *Le Rappel*, 19 juin 1882.

Justice

Le juge ! Allez, messieurs ! Faites des lois
Et jugez ! Que m'importe, à moi, que le faux poids
Qui fait toujours pencher votre balance infâme
Soit la tête d'un homme ou l'honneur d'une femme !
Marion de Lorme, V, VI, 1829.

La justice et la liberté sont faites pour s'entendre. La liberté est juste et la justice est libre.

Discours devant le tribunal du commerce de Paris pour contraindre le Théâtre-Français à représenter et le gouvernement à laisser représenter *Le roi s'amuse*, 19 décembre 1832.

Un homme s'est fait riche en vendant à faux poids.
La loi le fait juré. L'hiver, dans les temps froids,
Un pauvre a pris un pain pour nourrir sa famille.
Regardez cette salle où le peuple fourmille ;
Ce riche y vient juger ce pauvre. Écoutez bien.
C'est juste, puisque l'un a tout et l'autre rien.

Ce juge, – ce marchand – fâché de perdre une heure,
Jette un regard distrait sur cet homme qui pleure,
L'envoie au bague, et part pour sa maison des champs.
Tous s'en vont en disant : – C'est bien ! – bons et méchants ;
Et rien ne reste là qu'un Christ pensif et pâle,
Levant les bras au ciel dans le fond de la salle.
Les Contemplations, III, 2, « Melancholia », juillet 1838.

Qui me cachera la justice des hommes ? Depuis des siècles – faut-il le dire, hélas ! Depuis l'origine des choses humaines – c'est hideux. La forfaiture juge le forfait. Les turpitudes d'en haut citent à leur barre les monstruosité d'en bas. La sensualité, l'avarice, la gourmandise, la sodomie, la vénalité, la prévarication et le parjure en robes rouges, jugent le faux, le vol et le meurtre en haillons. L'horreur hésite entre l'accusé et le juge [...]. Au moins celui qui est en bas a-t-il pour lui ce sombre et tragique avocat nommé MISÈRE !

Océan, « Faits et Croyances » : « Questions sociales », 1850.

J'ai confessé les lois, lâches entremetteuses ;
J'ai scruté les jours faux, les justices boiteuses.
La Pitié suprême, V (1857-1858), 1879.

La justice ! Ce mystérieux scrupule puisé dans l'idéal.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Genève et la peine de mort », 17 novembre 1862.

Voulez-vous devenir quelqu'un, jeunes élèves ? [...]
Courtisez, en mouillant de sang les métaphores,
La Justice, une vieille à peau de parchemin [...]
Soyez cruels, soyez bêtes, soyez rusés [...]
Condamnez. N'écoutez jamais cette importune,
La conscience. Allez droit au but, réussir.
Ayez la mort d'autrui pour unique désir [...]
C'est ainsi qu'on obtient, pour peu que l'on s'obstine,
Ce prix de rhétorique appelé guillotine.
Chantiers, « Conseils aux jeunes magistrats », 19 septembre 1869.

Un jour, je vis passer une femme inconnue.
Cette femme semblait descendre de la nue [...].
Elle montrait du doigt une route dans l'ombre,
Elle semblait dire : on peut se tromper de chemin
Son regard faisait grâce à tout le genre humain [...].
À force d'être bonne, elle paraissait folle.
Et, tombant à genoux, sans dire une parole,
Je l'adorai, croyant deviner qui c'était.

Mais elle – devant l'ange en vain l'homme se tait –
Vit ma pensée, et dit : Faut-il qu'on t'avertisse ?
Tu me crois la pitié ; fils, je suis la justice.
L'Art d'être grand-père, « Fraternité », 1871 ou 1872.

Jamais, non, même ayant la justice pour soi,
On ne peut la servir par le deuil et l'effroi.
Le Pape, « Il parle devant lui dans l'ombre », 1878.
(*Voir* Conscience ; Guillotine ; Peine de mort.)

K

Keksekça

En voyant que le boulanger, après avoir examiné les trois soupeurs, avait pris un pain bis, il plongeait profondément son doigt dans son nez avec une aspiration aussi impérieuse que s'il eût eu au bout du pouce la prise de tabac du grand Frédéric, et jeta au boulanger en plein visage cette apostrophe indignée :

Keksekça ?

Ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de voir dans cette interpellation de Gavroche au boulanger un mot russe ou polonais, ou l'un de ces cris sauvages que les Yoways et les Botocudos se lancent du bord d'un fleuve à l'autre à travers les solitudes, sont prévenus que c'est un mot qu'ils disent tous les jours (eux nos lecteurs) et qui tient lieu de cette phrase : qu'est-ce que c'est que cela ?

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, VI, 2, 1862.

L

Laïcité

Je veux l'État laïque, purement laïque, exclusivement laïque [...]. Je veux ce que voulaient nos pères, l'Église chez elle et l'État chez lui.

« La Liberté de l'enseignement », discours à l'Assemblée législative, 15 janvier 1850.

Laidetur

La nature est belle et l'homme est laid. En effet, si d'une part les routes sont couvertes de fleurs, d'arbres, d'oiseaux, de rayons de soleil, d'autre part elles sont encombrées d'affreux paysans en jaquette ; de paysannes en bonnets de coton, de marmots immondes dont la bouche suce le nez. Il y a les cathédrales, mais il y a les auberges.

Correspondance, à sa femme, Barentin, 17 juillet 1836.

(Voir Beauté ; Nature.)

Langue française

La langue française n'est pas *fixée* et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. Les choses sont ainsi. Quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas ? [...] Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ses idées.

Cromwell, préface, octobre 1827.

M. Victor Cousin m'ayant adressé une observation personnelle, je lui ferai observer à mon tour que son opinion n'est, à mes yeux, qu'une opinion, et rien de plus. J'ajoute que, selon moi, mouvement de la langue et décadence sont deux. Rien de plus distinct que ces deux faits. Le mouvement ne prouve en aucune façon la décadence. La langue, depuis le jour de sa première formation, est en mouvement ; peut-on dire qu'elle est en décadence ? Le mouvement, c'est la vie ; la décadence, c'est la mort.

M. Cousin. — La décadence de la langue française a commencé en 1789.

Moi. — À quelle heure, s'il vous plaît ?

Choses vues, séance de l'Académie, 23 novembre 1843.

La langue française a le don suprême de la limpidité. Il y a des langues claires et des langues obscures, selon leur plus ou moins de voisinage du Midi, c'est-à-dire du soleil. Les langues latines sont transparentes, les langues germaniques sont troubles. La langue française filtre l'idée.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1860 (ou plus).

(Voir Grammaire ; Syntaxe.)

Laquais

Monseigneur, nous faisons un assemblage infâme

J'ai l'habit d'un laquais, et vous en avez l'âme !

Ruy Blas, V, III, 1838.

Larme

Cependant, elle pleurait à torrents, en silence, dans l'ombre, comme une pluie de nuit. La pauvre mère vidait par flots sur cette main adorée le noir et profond puits de larmes qui était au-dedans d'elle, et où toute sa douleur avait filtré goutte à goutte depuis quinze années.

Notre-Dame de Paris, XI, I, 1831.

Dans ce monde de mensonges,

Moi, j'aimerai mes douleurs,

Si mes rêves sont tes songes,

Si mes larmes sont tes pleurs !

Les Rayons et les Ombres, XXX, « À cette terre où l'on ploie », mai 1838.

Légende

La légende est parfois venue à mon chevet,

Mystérieuse sœur de l'histoire sinistre ;

Et toutes deux ont mis leur doigt sur ce registre.

La Légende des siècles, nouvelle série, « La vision d'où est sorti ce livre », 26 avril 1859.

(Voir Histoire.)

Liberté

Que le principe de liberté fasse son affaire, mais qu'il la fasse bien. Dans les lettres, comme dans la société, point d'étiquette, point d'anarchie : des lois. Ni talons rouges ni bonnets rouges.

Hernani, préface, 9 mars 1830.

Non, non, non, rien que la liberté ! La servitude, c'est l'âme aveuglée [...]. La liberté est une prune. La liberté est l'organe visuel du progrès.

Comment douterais-je du retour de la liberté puisqu'à tous mes réveils
j'assiste au retour de la lumière ?

Correspondance, à l'essayiste Paul de Saint-Victor, Guernesey, 10 décembre 1865.

La liberté est. Elle a cela de commun avec Dieu, qu'elle exclut le pluriel.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) », « Le Droit à la liberté »,
19 mars 1866.

La nécessité et la liberté sont les deux quantités de l'infini : quantités
illimitées comme l'infini lui-même ; la nécessité est visible dans l'univers, la
liberté est visible dans l'homme. Toutes les fois que la nécessité empiète sur la
liberté et l'opprime, elle s'appelle *fatalité*. Le poète dénonce cet abus de
l'inconnu. C'est ce que j'ai fait dans *Notre-Dame de Paris*, dans *Les*
Misérables, dans *Les Travailleurs de la mer*. Au nom de qui cette
dénonciation ? Au nom de la liberté.

Correspondance, au peintre et caricaturiste Émile Durandeu, Guernesey,
11 juillet 1867.

Je suis avec vous ; seulement je ne dis pas *paix et liberté*, je dis *liberté et*
paix. Commençons par le commencement. D'abord la délivrance, ensuite
l'apaisement.

Correspondance, à la Ligue internationale de paix et de liberté, 10 janvier 1868.

Liberté, Égalité, Fraternité. Rien à ajouter, rien à retrancher. Ce sont les
trois marches du perron suprême. La liberté, c'est le droit, l'égalité, c'est le
fait, la fraternité, c'est le devoir. Tout l'homme est là. Nous sommes frères par
la vie, égaux par la naissance et par la mort, libres par l'âme.

Le Droit et la Loi, juin 1875.

(Voir Anankè ; Égalité ; Fraternité.)

Libraire

Les libraires qui, abusant du domaine public, tronqueront mon œuvre,
sous prétexte de choix, œuvres choisies, théâtre choisi, etc., etc., seront, je le
leur dis d'avance, des imbéciles.

Lettre du 8 décembre 1859 à un destinataire inconnu.

(Voir Bible ; Œuvre.)

Lion

Vous êtes mon lion superbe et rugissant ! Je vous aime.

Hernani, III, iv, déclaration de Dona Sol à Hernani, 1829.

Ce fut alors que toi, né dans le désert fauve,
Où le soleil est seul avec Dieu, toi, songeur

De l'ancre que le soir emplit de sa rougeur,
Tu vins dans la cité toute pleine de crimes ;
Tu frissonnas devant tant d'ombre et tant d'abîmes ;
Ton œil fit, sur ce monde horrible et châtié,
Flamboyer tout à coup l'amour et la pitié,
Pensif, tu secouas ta crinière sur Rome,
Et, l'homme étant le monstre, ô lion, tu fus l'homme.
La Légende des siècles, « Au lion d'Androclès », 28 février 1854.

Littérature

La littérature nouvelle est vraie. Et qu'importe qu'elle soit le résultat de la révolution ? La moisson est-elle moins belle parce qu'elle a mûri sur le volcan ?

Odes et Ballades, préface, février 1824.

Et puis, pourquoi n'en serait-il pas d'une littérature dans son ensemble, et en particulier de l'œuvre d'un poète, comme de ces belles vieilles villes d'Espagne, par exemple, où vous trouvez tout : fraîche promenade d'orangers le long d'une rivière ; larges places ouvertes au grand soleil pour les fêtes ; rues étroites, tortueuses, quelquefois obscures [...] ; labyrinthe d'édifices dressés côte à côte, pêle-mêle [...] ; marchés pleins de peuple et de bruit ; cimetières où les vivants se taisent comme les morts.

Les Orientales, préface, janvier 1829.

En littérature, le plus sûr moyen d'avoir raison, c'est d'être mort.

Littérature et philosophie mêlées, 1834.

La littérature secrète la civilisation, la poésie secrète de l'idéal. C'est pourquoi la littérature est un besoin des sociétés. C'est pourquoi la poésie est une avidité de l'âme [...]. C'est pourquoi il faut traduire, commenter, publier, imprimer, réimprimer, cliquer, stéréotyper, distribuer, crier, expliquer, réciter, répandre, donner à tous, donner à bon marché, donner au prix de revient, donner pour rien, tous les poètes, tous les philosophes, tous les penseurs, tous les producteurs de grandeur d'âme.

William Shakespeare, II, v, 2, 1864.

(*Voir Drame ; Écrire ; Livre ; Poésie.*)

Lire

Prends ce livre ; et dis-toi : ceci vient du vivant
Que nous avons laissé derrière nous, rêvant [...]
Prends ce livre, et fais-en sortir un divin psaume !
Qu'entre tes vagues mains il devienne fantôme ! [...]
Et que sous ton regard éblouissant et sombre,
Chaque page s'en aille en étoiles dans l'ombre !

Quand j'étais petit, j'ai beaucoup lu, je me vautrais à même les bibliothèques... J'ai passé mon enfance à plat ventre sur les livres.

Océan, « Faits et Croyances » : « Moi Vers », 1856-1857.

La multiplication des lecteurs, c'est la multiplication des pains. Voici un livre. J'en nourrirai cinq mille âmes, cent mille âmes, un million d'âmes, toute l'humanité. Dans Christ faisant éclore les pains, il y a Gutenberg faisant éclore les livres. Un semeur annonce l'autre. Qu'est-ce que le genre humain depuis l'origine des siècles ? C'est un liseur. Il a longtemps épelé, il épelle encore ; bientôt, il lira [...]. Le livre est plus vaste encore que ce spectacle, le monde ; car au fait il ajoute l'idée. Si quelque chose est plus grand que Dieu vu dans le soleil, c'est Dieu vu dans Homère. L'univers sans le livre, c'est la science qui s'ébauche ; l'univers avec le livre, c'est l'idéal qui apparaît [...]. L'humanité lisant, c'est l'humanité sachant.

William Shakespeare, I, III, 1, 1864.

Un livre est un engrenage. Prenez garde à ces lignes noires sur du papier blanc ; ce sont des forces ; elles se combinent, se composent, se décomposent, entrent l'une dans l'autre, pivotent l'une sur l'autre, se dévident, se nouent, s'accouplent, travaillent. Telle ligne mord, telle ligne serre et presse, telle ligne entraîne, telle ligne subjugué. Les idées sont un rouage. Vous vous sentez tiré par le livre. Il ne vous lâchera qu'après avoir donné une façon à votre esprit.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « Du génie », 1864.

Être un livre de poids par-dessus tout, voilà
L'ambition, le but, la gloire ; et pour cela
Le bénédictin creuse, édifie et laboure ;
Le volume veut être imposant, il se bourre
De blanc, de noir, de faits, de vent, de vieux, de neuf,
Et la grenouille idée enfle le livre bœuf [...].
Gare à ce gamin sombre appelé petit livre !
Le format portatif est un monstre ; il délivre,
Il proteste, il combat ; c'est hideux, c'est criant ;
Comme avec son épingle il crochète en riant
La serrure de fer d'une bible bastille !
L'Âne, « Colère de la bête », III (1858), 1880.

Elle sait lire ! C'est une difformité.
Ma sauvagesse sort de l'université !
Une savante ! Ça trouble mes conjectures.
Les Quatre Vents de l'esprit, II, « Esca », 1881.

Tout homme qui écrit, écrit un livre ; ce livre, c'est lui. C'est sa punition, s'il est petit ; c'est sa récompense, s'il est grand.

Euvres complètes, préambule, 28 février 1880.

(*Voir* Gutenberg ; Imprimerie ; Littérature ; Presse.)

Loi

Nous avons quarante-quatre mille lois dont nous ne savons que faire, quarante-quatre mille lois sur lesquelles il y en a à peine dix de bonnes. Tous les ans, quand les Chambres sont en chaleur, elles en pondent par centaines, et, dans la couvée, il y en a tout au plus deux ou trois qui naissent viables.

« Guerre aux démolisseurs ! » (article paru en 1832), *Littérature et philosophie mêlées*, 1834.

(*Voir* Droit.)

Loup

Le loup rit dans l'ombre en marchant de voir qu'il se croit bon pour n'être pas méchant.

Les Contemplations, VI, 5, « Croire : mais pas en nous », décembre 1854.

Lumière

Page, dit ce chercheur d'aventures sublimes,

Viens. Tu vois mieux que moi, qui n'ai plus de bons yeux,

Car la lumière est femme et se refuse aux vieux.

La Légende des siècles, « Eiradnus », 28 janvier 1859.

Lune

J'allais à l'Observatoire. J'entrai. La nuit était claire, l'air pur, le ciel serein, la lune à son croissant ; on distinguait à l'œil nu la rondeur obscure modelée, la lueur cendrée. Arago était chez lui, il me fit monter sur la plateforme. Il y avait une lunette qui grossissait quatre cents fois. Arago disposa la lunette et me dit : regardez. J'eus un mouvement de désappointement. Une espèce de trou dans l'obscur, voilà ce que j'avais devant les yeux. — Je ne vois rien, dis-je. Arago répondit : — Vous voyez la lune. J'insistai : — Je ne vois rien. Arago reprit : — Regardez. Un instant après, Arago poursuivit : — Vous venez de faire un voyage. — Quel voyage ? — Tout à l'heure, comme tous les habitants de la Terre, vous étiez à quatre-vingt-dix mille lieues de la Lune. — Eh bien ? — Vous en êtes maintenant à deux cent vingt-cinq lieues. — De la Lune ? — Oui.

Peu à peu ma rétine fit ce qu'elle avait à faire, mon œil s'habitua, comme on dit, et cette noirceur que je regardais commença à blêmir. Puis ma visibilité augmenta, on ne sait quelles arborescences se ramifièrent, il se fit des compartiments dans cette lividité, le pâle à côté du noir, de vagues fils insaisissables marquèrent dans ce que j'avais sous les yeux des régions et des

zones comme si l'on voyait des frontières dans un rêve. L'effet de profondeur et de perte du réel était terrible. Et cependant le réel était là. Je touchais les plis de mon vêtement, j'étais, moi. Eh bien, cela aussi était. Ce songe était une terre. Probablement, on — qui ? — marchait dessus ; on allait et venait dans cette chimère ; ce centre conjectural d'une création différente de la nôtre était un récipient de vie ; on y naissait, on y mourait peut-être ; cette vision était un lieu pour lequel nous étions le rêve. Ces hypothèses compliquant une sensation, ces ébauches de la pensée essayée hors du connu, faisaient un chaos dans mon cerveau.

Les poètes ont créé une lune métaphorique et les savants une lune algébrique. La lune réelle est entre les deux. C'est cette lune que j'avais sous les yeux. Vous vous trouvez face à face dans l'ombre avec cette mappemonde de l'Ignoré. L'effet est terrifiant. L'inaccessible presque touché. L'invisible vu. Il semble que l'on n'ait que la main à étendre. Est-il vrai que cela soit ? Ces pâleurs, ce sont peut-être des mers ; ces noirceurs, ce sont peut-être des continents. Ces taches, sont-ce des empires ? De quelle humanité ce globe est-il le support ? Quels sont les mastodontes, les hydres, les dragons, les Léviathans de ce milieu ? Qu'est-ce qui y grince ou y rugit ? Quelles bêtes y a-t-il là ? On rêve le monstre possible dans ce prodige. On distribue par la pensée dans cette géographie, presque horrible par la nouveauté, des flores et des faunes inouïes. On a le vertige de cette suspension d'un univers dans le vide. Nous aussi, nous sommes comme cela en l'air.

Oui, cette chose est. Il semble qu'elle vous regarde. Elle vous tient. La perception du phénomène devient de plus en plus nette ; cette présence vous serre le cœur ; c'est l'effet des grands fantômes. Le silence accroît l'horreur. Horreur sacrée. Il est étrange d'entrevoir une telle chose et de n'entendre aucun bruit. Tout à coup, j'eus un soubresaut, un éclair flamboya, ce fut merveilleux et formidable, je fermai les yeux d'éblouissement. Je venais de voir le Soleil se lever sur la Lune. L'éclair fit une rencontre, quelque chose comme une cime peut-être, et s'y heurta, une sorte de serpent de feu se dessina dans cette noirceur, se roula en cercle et resta immobile ; c'était un cratère qui apparaissait. Puis successivement resplendirent, comme les couronnes de flamme que porte l'ombre, comme les margelles de braise du puits de l'abîme, ces Vésuve et ces Etna de là-haut.

Des vallées se creusaient, des précipices s'ouvraient, des hiatus écartaient leurs lèvres que débordait une écume d'ombre, des spirales profondes s'enfonçaient, descentes effrayantes pour le regard, d'immenses cônes d'obscurité se projetaient, les ombres remuaient, des bandes de rayons se posaient comme des architraves d'un piton à l'autre, des nœuds de cratères faisaient des froncements autour des pics, toutes sortes de profils de fournaise surgissaient pêle-mêle, les uns fumée, les autres clarté ; des caps, des promontoires, des gorges, des cols, des plateaux, de vastes plans inclinés, des escarpements, des coupures s'enchevêtraient, mêlant leurs courbes et leurs angles ; on voyait la figure des montagnes. Cela existait magnifiquement. La

lumière avait fait de toute cette ombre soudain vivante quelque chose comme un masque qui devient visage. Partout l'or, l'écarlate, des avalanches de rubis, un ruissellement de flamme. On eût dit que l'aurore avait brusquement mis le feu à ce monde de ténèbres.

Arago m'expliqua, ce qui du reste se comprenait de soi-même, que, tandis que je regardais, le mouvement propre de la Lune avait tourné peu à peu vers le Soleil la lisière de la partie obscure, de sorte qu'à un moment donné le jour y avait fait son entrée. Cette vision est un de mes profonds souvenirs.

Le Promontoire du songe, « Un soir d'été », 1834.

(Voir Arago ; Astre.)

Lutte politique

Aussi [l'auteur] compte-t-il bien mener de front désormais la lutte politique, tant que besoin sera, et l'œuvre littéraire. On peut faire en même temps son devoir et sa tâche. L'un ne nuit pas à l'autre. L'homme a deux mains.

Lucrèce Borgia, préface, 1833.

(Voir Homme politique ; Opinion politique ; Politique.)

Luxe

Quand on montre le luxe au peuple dans des jours de disette et de détresse, son esprit, qui est un esprit d'enfant, franchit tout de suite une foule de degrés ; il ne se dit pas que ce luxe le fait vivre, que ce luxe lui est utile, que ce luxe lui est nécessaire. Il se dit qu'il souffre et que voilà des gens qui jouissent ; il se demande pourquoi tout n'est pas à lui. Il examine toutes ces choses, non pas avec sa pauvreté, qui a besoin de travail et par conséquent besoin des riches, mais avec son envie.

Choses vues, 6 juillet 1847.

M

Main

Une sinistre main sortait de l'infini.
Vers la trompette, effroi de tout crime impuni,
Qui doit faire à la mort un jour lever la tête,
Elle pendait énorme, ouverte, et comme prête
À saisir ce clairon qui se tait dans la nuit,
Et qu'emplit le sommeil formidable du bruit.
La main, dans la nuée et hors de l'Invisible,
S'allongeait. À quel être était-elle ? Impossible
De le dire, en ce morne et brumeux firmament.
L'œil dans l'obscurité ne voyait clairement
Que les cinq doigts béants de cette main terrible.
La Légende des siècles, « La Trompette du jugement », 15 mai 1859.

Maître d'école

Avez-vous jamais réfléchi à ce que c'est qu'un maître d'école ? [...] Vous entrez chez un charron, il fabrique des roues et des timons ; vous dites : c'est un homme utile ; vous entrez chez un tisserand, il fabrique de la toile ; vous dites : c'est un homme précieux ; vous entrez chez un forgeron, il fabrique des pioches, des marteaux, des socs de charrue ; vous dites : c'est un homme nécessaire ; ces hommes, ces bons travailleurs, vous les saluez. Vous entrez chez un maître d'école, saluez plus bas ; savez-vous ce qu'il fait ? Il fabrique des esprits. Il est le charron, le tisserand et le forgeron de cette œuvre dans laquelle il aide Dieu : l'avenir.

Napoléon le Petit, Livre II, XI, 1852.

Le crime du maître d'école, c'est de tenir un livre ouvert ; cela suffit, la sacristie le condamne. Il y a maintenant en France dans chaque village un flambeau allumé, le maître d'école, et une bouche qui souffle dessus, le curé.

Histoire d'un crime, Deuxième Journée, « La Lutte », III, « La Barricade Saint-Antoine » (1852), 1877.

(*Voir École ; Enseignement ; Livre.*)

Mal

Le mal a trois formes : l'absence du bien, la négation du bien, la destruction du bien. L'absence du bien, c'est-à-dire le défaut ; la négation du bien, c'est-à-dire la faute ; la destruction du bien, c'est-à-dire le crime. Ces trois formes du mal sont en même temps ses trois degrés. L'une mène à l'autre. Ce sont trois comportements qui se communiquent ; dans le premier le crépuscule, dans le second la nuit, dans le troisième le gouffre.

Océan, « Océan Prose », 1853.

Je songe au mal, énigme étrange,
Faute d'orthographe de Dieu.

Les Chansons des rues et des bois, II, II, 4, « Les Enfants lisent », 23 octobre 1859.

(*Voir Bien*.)

Maladie

Je me crois, quoi qu'en disent les médecins, atteint d'une laryngite chronique dont le dénouement sera une phtisie laryngée. Je cache ma pensée et je n'inquiète personne autour de moi. Il faut porter avec sérénité le poids d'une idée sombre. J'aurais voulu achever ce que j'ai commencé. Je prie Dieu d'ordonner à mon corps de patienter et d'attendre que mon esprit ait fini.

Choses vues, Guernesey, 24 janvier 1861.

Malheur

Cela n'est que trop vrai, le malheur est une clarté. Que de choses j'ai vues en moi et hors de moi depuis que je souffre ! La plus haute espérance sort du deuil le plus profond, remercions Dieu de nous avoir donné le droit de souffrir, puisque c'était nous donner le droit d'espérer.

Correspondance, à l'historien Charles de Lacretelle, 9 juillet 1844.

Mangeur

Ils ont des surnoms, Juste, Auguste, Grand, Petit,

Bien-Aimé, Sage, et tous ont beaucoup d'appétit.

Qui sont-ils ? Ils sont ceux qui nous mangent [...]

Quel est leur droit ? Le droit divin [...]

Enfin, Revanche ! Les mangeurs sont mangés, ô mystère !

— Comme c'est bon, les rois ! disent les vers de terre.

La Légende des siècles, nouvelle série, « Le Cercle des tyrans », « Les mangeurs », 17 juillet 1874.

(*Voir Roi*.)

Manteau

Filles de la lumière, abeilles,

Envolez-vous de ce manteau !

Ruez-vous sur l'homme, guerrières !
Ô généreuses ouvrières,
Vous le devoir, vous la vertu,
Ailes d'or et flèches de flamme,
Tourbillonnez sur cet infâme !
Dites-lui : « Pour qui nous prends-tu ? » [...]
Et percez-le toutes ensemble,
Faites honte au peuple qui tremble,
Aveuglez l'immonde trompeur,
Acharnez-vous sur lui, farouches,
Et qu'il soit chassé par les mouches
Puisque les hommes en ont peur !
Châtiments, V, III, Jersey, juin 1853.

Manuscrit

Publier un livre me prend autant de temps et me donne plus de peine que d'en faire un [...]. Il vaut mieux employer les quelques années qui me restent à compléter mon œuvre qu'à publier mes manuscrits. Leur heure viendra plus tard.

Correspondance, à Auguste Vacquerie, 1866.

Mon manuscrit a été mouillé cette nuit par la trombe qui a inondé toute la maison.

Note écrite en tête d'un des folios du manuscrit de *Mangeront-ils ?*, 18 mars 1867.
(*Voir Écrire ; Livre.*)

Mariage

Ta lettre a comblé ma joie et ma reconnaissance. Je n'attendais pas moins de mon bon et tendre père. Ainsi je te devrai tout, vie, bonheur, tout. Quelle gratitude n'es-tu pas en droit d'attendre de moi, toi, mon père, qui as comblé le vide immense laissé dans mon cœur par la perte de ma bien-aimée mère ! Cher papa, si tu savais quel ange tu vas nommer ta fille !

Correspondance, à son père qui vient de l'autoriser à épouser Adèle Foucher, 26 juillet 1822.

C'est le plus reconnaissant des fils et le plus heureux des hommes qui t'écrit. Je jouis du bonheur le plus doux et le plus complet et je n'y vois pas de terme dans l'avenir. C'est à toi, bon et cher papa, que je dois rapporter l'expression de ces pures et légitimes joies, c'est toi qui m'as fait ma félicité, reçois donc pour la centième fois l'assurance de toute ma tendre et profonde gratitude.

Correspondance, à son père, trois jours avant son mariage, 19 octobre 1822.

L'amour retiré de l'ombre, c'est le poisson retiré de l'eau. Il meurt. Voilà

pourquoi le mariage, qui est le grand jour, le tue.

Chantiers, « Dieu » (fragments), vers 1840.

La brutalité du mariage crée des situations définitives, supprime la volonté, tue le choix, a une syntaxe comme la grammaire, remplace l'inspiration par l'orthographe, fait de l'amour une dictée, met en déroute le mystérieux de la vie, inflige la transparence aux fonctions périodiques et fatales, donne des droits diminuant pour qui les exerce comme pour qui les subit, dérange par un penchement de balance tout d'un côté le charmant équilibre du sexe robuste et du sexe puissant, de la force et de la beauté, et fait ici un maître et là une servante, tandis que, hors du mariage, il y a un esclave et une reine.

L'homme qui rit, II, I, 3, 1869.

(*Voir Adultère ; Amour ; Hugo, Léopold.*)

Marin

Oh ! Combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !

Les Rayons et les Ombres, XLII, « *Oceano Nox* », juillet 1836.

Massacre

Il y a des massacres dans l'histoire, abominables, certes, mais ils ont leur raison d'être ; la Saint-Barthélemy et les dragonnades s'expliquent par la religion, les Vêpres siciliennes et les tueries de septembre s'expliquent par la patrie ; on supprime l'ennemi, on anéantit l'étranger ; crimes pour le bon motif. Mais le carnage du boulevard Montmartre [le 4 décembre 1851] est le crime sans savoir pourquoi.

Histoire d'un crime, III, xvi, 1877.

(*Voir Coup d'État du 4 décembre.*)

Matérialisme

Depuis quelque temps, le matérialisme est à la mode. L'homme a la prétention d'être un animal. Avoir une âme, fi donc ! Pour moi, quand, parmi les bons matérialistes, je rencontre un contradicteur s'obstinant à être une bête, je le lui concède.

Choses vues, juillet-septembre 1865.

Mathématique

J'étais alors livré à la mathématique.

Temps sombre ! Enfant ému du frisson poétique,
Pauvre oiseau qui heurtais du crâne mes barreaux,
On me livrait tout vif aux chiffres, noirs bourreaux.

Médecin

J'aime à tuer. Aussi j'eus toujours le dessein
De me faire à vingt ans soldat ou médecin.
J'ai longtemps hésité ; puis j'ai choisi l'épée.
C'est moins sûr, mais plus prompt.
Marion de Lorme, III, I, 1829.

Je ne rapporte les gens que vivants. Je ne suis pas un médecin, moi !
Mille francs de récompense, II, IV, 1866.

Méditation

Il y a la méditation perdue qui est rêverie, et la méditation féconde qui est incubation. Le vrai penseur couve.
Le Droit et la Loi, juin 1875.

Mélancolie

La mélancolie est un crépuscule. La souffrance s'y fond dans une sombre joie. La mélancolie, c'est le bonheur d'être triste.
Les Travailleurs de la mer, III, I, 1, 1866.

Mer

La mer semble un troupeau secouant sa toison.
Les Orientales, I, 1, « Le Feu du ciel », octobre 1828.

Le soir je suis venu au Tréport, ne pouvant me résigner à coucher si près de la mer sans l'avoir à la semelle de mes souliers. Je suis content en ce moment, elle vient baver sous ma croisée. C'est une bien belle chose que la mer, mon Adèle. Il faudra que nous la voyions un jour ensemble.
Correspondance, à sa femme, 6 août 1835.

La mer est patente et secrète ; elle se dérobe, elle ne tient pas à divulguer ses actions. Elle fait un naufrage, et le recouvre ; l'engloutissement est sa pudeur.
Les Travailleurs de la mer, II, I, 1, 1866.

La mer ne dit jamais tout de suite ce qu'elle veut [...]. On pourrait presque dire que la mer a une procédure ; elle avance et recule, elle propose et se dédit, elle ébauche une bourrasque et elle y renonce, elle promet l'abîme et ne le tient pas, elle menace le nord et frappe le sud.
Quatrevingt-treize, I, II, 7, 1874.

Je contemple la mer dont les houles profondes
Ne s'arrêtent jamais, tumultueux troupeaux
Bondissant jour et nuit sans halte et sans repos ;
Et nous nous regardons, moi rêveur, elle énorme ;
Elle attend que je pleure et j'attends qu'elle dorme.
Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre lyrique », XLVII, 19 septembre 1854.
(Voir Océan.)

Mère

Mère, voilà douze ans que notre fille est morte ;
Et depuis, moi le père et vous la femme forte,
Nous n'avons pas été, Dieu le sait, un seul jour
Sans parfumer son nom de prière et d'amour.
Les Contemplations, V, 12, « *Dolorosae* », août 1855.
(Voir Hugo, Léopoldine.)

Métaphysicien

Ne va pas plus loin. Jette l'ancre.
Fils, contemple en moi ton ancien.
Je m'appelle Bouteille-à-l'encre ;
Je suis métaphysicien.

Les Chansons des rues et des bois, I, IV, 11, « Post-scriptum des rêves »,
25 juillet 1859.

Million

Millions, millions ! Ce régime s'appelle Million. M. Bonaparte a trois cents chevaux de luxe, les fruits et légumes des châteaux nationaux, et des parcs et jardins jadis royaux ; il regorge ; il disait l'autre jour : *toutes mes voitures*, comme Charles-Quint disait : toutes mes Espagnes, et comme Pierre le Grand disait : toutes mes Russies.

Napoléon le Petit, II, IX, 1852.
(Voir Empire, second.)

Miracle

L'église de Conches est située entre deux maisons. La maison à droite est le presbytère ; elle est habitée par le curé. Dans la maison à gauche une dévote qui vit seule et tout occupée de saintes pratiques. Au mois de mars dernier, pendant le grand ouragan de la nuit du 12, le clocher de l'église, vénérable construction du XIII^e siècle, s'est écroulé. Il est tombé sur la maison située à sa gauche et l'a écrasée. Il aurait certainement écrasé aussi la digne dévote si la Providence n'inspirait des idées salutaires à ceux qui se font siens. Cette nuit-là, la béate était allée coucher avec le curé, et c'est ainsi qu'elle fut miraculeusement sauvée.

Misérable

Il y a un point où les infortunés et les infâmes se mêlent et se confondent dans un seul mot, mot fatal, les misérables.

Les Misérables, « Marius », III, VIII, 5, 1862.

Misère

On discutait à la Chambre des pairs la loi sur le travail des enfants dans les manufactures. Je venais d'écrire, en proie à je ne sais quelle rêverie, sur une feuille qu'on trouvera dans mes papiers, ces trois lignes auxquelles les événements qui sont survenus donnent un sens frappant pour moi : « La misère amène les peuples aux révolutions et les révolutions ramènent le peuple à la misère. »

Choses vues, 18 février 1848.

Je ne suis pas de ceux qui croient qu'on peut supprimer la souffrance en ce monde, la souffrance est une loi divine, mais je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère. Remarquez-le bien, messieurs, je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscrire, je dis détruire. La misère est une maladie du corps social comme la lèpre était une maladie du corps humain ; la misère peut disparaître comme la lèpre a disparu.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « La Misère », discours à l'Assemblée législative, 9 juillet 1849.

La misère, presque toujours marâtre, est quelquefois mère ; le dénuement enfante la puissance d'âme et d'esprit ; la détresse est nourrice de la fierté ; le malheur est un bon lait pour les magnanimes.

Les Misérables, « Marius », III, v, 1, 1862.

Dans la misère, les corps se serrent les uns contre les autres, comme dans le froid, mais les cœurs s'éloignent.

Les Misérables, « Marius », III, VIII, 6, 1862.

Moi

L'homme, depuis qu'il existe, est dupe au sujet de son moi [...]. Cette chose de chair et d'os, cette chose visible et palpable, cette chose attachée à la terre et enfermée dans la vie, cette chose qui naît, qui vit, se développe et qui meurt, que l'homme prend pour son moi, n'est pas son moi. Cette chose-là, c'est l'homme ; rien de plus. Le moi de l'homme est autre chose. Le moi de l'homme est antérieur, extérieur et postérieur à la vie [...]. L'homme appartient à un moi qui n'est pas lui.

Océan, « Philosophie Prose », vers 1853.

Les hommes comme moi sont impossibles jusqu'à ce qu'ils soient nécessaires.

Océan, « Faits et Croyances » : « Moi Prose », vers 1870.

Monnaie

Une monnaie continentale, à double base métallique et fiduciaire, ayant pour point d'appui le capital Europe tout entier et pour moteur l'activité libre de deux cents millions d'hommes, cette monnaie, une, remplacerait et résorberait toutes les absurdes variétés monétaires d'aujourd'hui, effigies de princes, figures des misères, variétés qui sont autant de causes d'appauvrissement.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Ce que pourrait être l'Europe », 24 février 1855.

(Voir Europe.)

Monument

Il faut des monuments aux cités de l'homme, autrement où serait la différence entre la ville et la fourmilière ?

Choses vues, février 1831.

(Voir Architecture ; Ville.)

Mort

Si l'âme n'était pas immortelle, la mort serait un guet-apens.

Océan, « Philosophie Prose », fin 1847.

Le mort est seul. Il sent la nuit qui le dévore [...]

Il entend des soupirs dans les fosses voisines ;

Il sent la chevelure affreuse des racines

Entrer dans son cercueil ;

Il est l'être vaincu dont s'empare la chose ;

Il sent un doigt obscur, sous sa paupière close,

Lui retirer son œil.

Les Contemplations, VI, 6, « Fleurs dans la nuit », Jersey, avril 1854.

L'être qui se nomme l'Ombre du Sépulcre m'a dit de finir mon œuvre commencée. L'être qui se nomme l'Idée a été plus loin encore, et m'a « ordonné » de faire des vers appelant la pitié sur les êtres captifs et punis qui composent ce qui semble aux non-voyants la nature morte. J'ai obéi. J'ai fait les vers que l'Idée me demandait [...].

Ce que tu me conseilles de publier après ma mort, sont-ce des œuvres de révélation, et, en ce cas, la révélation ne serait-elle pas déjà faite ? Ou sont-ce des œuvres de poésie contenant, comme toutes mes autres œuvres, seulement à un degré plus profond encore, l'intuition divine mêlée à la création humaine ? En un mot, que devra-t-il y avoir dans mon tombeau, un prophète

ou un poète ? Ma raison me dit un poète, mais j'attends ta réponse.

Le Livre des tables, dialogue de Victor Hugo avec la mort, Jersey, 19 septembre et 22 octobre 1854.

Pour le héros, pour le soldat, pour l'homme du fait et de la matière, tout finit sous six pieds de terre ; pour l'homme de l'idée, tout commence là. La mort est une force [...]. Les poètes sont morts, leur pensée règne. Ayant été, ils sont. Ils font plus de besogne aujourd'hui parmi nous que lorsqu'ils étaient vivants. Les autres trépassés se reposent, les morts de génie travaillent. Ils travaillent à quoi ? À nos esprits. Ils font de la civilisation.

William Shakespeare, III, I, 1, 1864.

Rendons justice à la mort. Ne soyons point ingrats envers elle. Elle n'est pas, comme on le dit, un écroulement, et une embûche. C'est une erreur de croire qu'ici, dans cette obscurité de la fosse ouverte, tout se perd. Ici, tout se retrouve. La tombe est un lieu de restitution. Ici l'âme ressaisit l'infini ; ici elle recouvre sa plénitude ; ici, elle rentre en possession de toute sa mystérieuse nature ; elle est déliée du corps, déliée du besoin, déliée du fardeau, déliée de la fatalité. La mort est la plus grande des libertés.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Ce que c'est que la mort », 19 janvier 1865.

J'évoque sans cesse les morts, penser à eux, cela les fait venir vers nous, quand notre mémoire appelle, leur ombre s'approche. Je suis beaucoup plus voisin de l'autre vie que de celle-ci, et il me semble que j'ai parfois devant l'œil de mon âme des silhouettes très nettes de ce grand monde de lumière qui vit au-delà de nous. De là ma foi profonde dans la mort, qui est la plus grande des espérances.

Correspondance, à l'écrivain Auguste Vacquerie, Chaudfontaine (Belgique), 7 septembre 1867.

Ce n'est rien d'être mort, il faut avoir des rentes.

Les carcasses des gueux sont fort mal odorantes ;

Les morts bien nés font bande à part dans le trépas ;

Le sépulcre titré ne fraternise pas

Avec la populace anonyme des bières.

Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre satirique », XXV, mars 1870.

Être tué, c'est une bonne fortune qui peut arriver à tout le monde. Je n'ai pas la prétention d'être plus favorisé qu'un autre, à cet égard. Mais je ne veux pas l'être moins. Il ne faut pas faire exprès de mourir, mais il ne faut pas faire exprès de vivre.

Choses vues, 15 septembre 1870.

La mort, qu'est-ce que ça me fait ? Moi tué, c'est bien. On donnera un drap pour m'ensevelir, et l'on dira : c'est un honnête homme de moins, voilà

tout.

Choses vues, 2 décembre 1870.

Là des tas d'hommes sont mitraillés ; nul ne pleure ;
Il semble que leur mort à peine les effleure,
Qu'ils ont hâte de fuir un monde âpre, incomplet,
Triste, et que cette mise en liberté leur plaît [...].
Ils regardent la mort qui vient les emmener.
Soit. Ils ne lui font pas l'honneur de s'étonner.
Ils avaient dès longtemps ce spectre en leur pensée.
Leur fosse dans leur cœur était toute creusée [...].
Songeons puisque sur eux le suaire est jeté.
Et comprenons. Je dis que la société
N'est point à l'aise ayant sur elle ces fantômes ;
Que leur rire est terrible entre tous les symptômes,
Et qu'il faut trembler, tant qu'on n'aura pu guérir
Cette facilité sinistre de mourir.

L'Année terrible, juin, XII, « Les Fusillés », Vianden (Luxembourg), 20 juin 1871.
(*Voir Génie ; Souvenir ; Tombeau.*)

Mot

La langue était l'État avant quatre-vingt-neuf ;
Les mots, bien ou mal nés, vivaient parqués en castes ;
Les uns nobles [...].
Les autres, tas de gueux, drôles patibulaires,
Habitant les patois ; quelques-uns aux galères
Dans l'argot [...].
Alors, brigand, je vins ; je m'écriai : Pourquoi
Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière ?
Et sur l'Académie, aïeule et douairière,
Cachant sous ses jupons les tropes effarés,
Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,
Je fis souffler un vent révolutionnaire.
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.
Plus de mot sénateur ! Plus de mot roturier !
Je fis une tempête au fond de l'encrier [...].
Et je dis : pas de mot où l'idée au vol pur
Ne puisse se poser, tout humide d'azur ! [...]
Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs [...].
Oui, je suis ce Danton, je suis ce Robespierre !
J'ai, contre le mot noble à la longue rapière,
Insurgé le vocable ignoble, son valet [...]
Oui, c'est vrai, ce sont là quelques-uns de mes crimes.
J'ai pris et démoli la Bastille des rimes [...].

J'ai dit aux mots : Soyez République ! Soyez
La fourmilière immense, et travaillez ! Croyez,
Aimez, vivez ! J'ai mis tout en branle, et, morose,
J'ai jeté le vers noble aux chiens noirs de la prose.
Les Contemplations, I, 7, « Réponse à un acte d'accusation », janvier 1834.

Les mots de qualité, les syllabes marquises,
Vivaient ensemble au fond de leurs grottes exquises,
Faisaient la bouche en cœur et ne parlant qu'entre eux,
J'ai dit aux mots d'en bas : manchots, boiteux, goitreux,
Redressez-vous ! Planez, et mêlez-vous, sans règles,
Dans la caverne immense et farouche des aigles !
Les Contemplations, I, 26, « Quelques mots à un autre », novembre 1834.

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant.
La main du songeur vibre et tremble en l'écrivant ;
La plume, qui d'une aile allongeaient l'envergure,
Frémit sur le papier quand sort cette figure [...].
Rêveurs, tristes, joyeux, amers, sinistres, doux,
Sombre peuple, les mots vont et viennent en nous ;
Les mots sont les passants mystérieux de l'âme.
Les Contemplations, I, 8, « Suite », juin 1835.

L'inconvénient des mots, c'est d'avoir plus de contour que les idées.
Toutes les idées se mêlent par les bords, les mots non. Un certain côté diffus
de l'âme leur échappe toujours. L'expression a des frontières, la pensée n'en a
pas.

L'homme qui rit, II, III, 8, 1869.
(Voir Alexandrin ; Langue française ; Poésie ; Vers.)

Mourir

Mourir, c'est l'heure de savoir
Je dis à la mort : Vieille ouvreuse.
Je viens voir le spectacle noir.
Les Chansons des rues et des bois, II, IV, 3, « Pendant une maladie », 3 octobre 1859.

Si quelque chose est effroyable, s'il existe une réalité qui dépasse le
rêve, c'est ceci : vivre, voir le soleil, être en pleine possession de la force
virile, avoir la santé et la joie, rire vaillamment, courir vers une gloire qu'on a
devant soi, éblouissante, se sentir dans la poitrine un poumon qui respire, un
cœur qui bat, une volonté qui raisonne, parler, penser, espérer, aimer, avoir
une mère, avoir une femme, avoir des enfants, avoir la lumière, et tout à coup,
le temps d'un cri, en moins d'une minute, s'effondrer dans un abîme, tomber,
rouler, écraser, être écrasé, voir des épis de blé, des fleurs, des feuilles, des
branches, ne pouvoir se retenir à rien, sentir son sabre inutile, des hommes

sous soi, des chevaux sur soi, se débattre en vain, les os brisés par quelque ruade dans les ténèbres, sentir un talon qui vous fait jaillir les yeux, mordre avec rage des fers de chevaux, étouffer, hurler, se tordre, être là-dessous, et se dire : tout à l'heure j'étais un vivant !

Les Misérables, « Cosette », II, I, 19, 1862.

(*Voir Guerre ; Mort.*)

Mur

Où donc commence l'âme ? Où donc finit la vie ?

Nous voudrions, c'est là notre incurable envie,

Voir par-dessus le mur.

Les Contemplations, VI, 6, « Fleurs dans la nuit », Jersey, avril 1854.

Musique

La musique, qu'on nous passe le mot, est la vapeur de l'art. Elle est à la poésie ce que la rêverie est à la pensée, ce que le fluide est au liquide, ce que l'océan des nuées est à l'océan des ondes.

William Shakespeare, I, IV, 4, 1864.

Des musiciens font beaucoup de bruit dans un bosquet tout à côté. On m'assure que c'est une symphonie, que c'est composé par un Allemand nommé Mendelssohn, et que ce charivari est intitulé : *Ouverture de Ruy-Blas*.

Choses vues, Saint-Goar (Allemagne), 31 août 1864.

Rien n'agace comme l'acharnement de mettre de beaux vers en musique. Parce que les musiciens ont un art inachevé, ils ont la rage de vouloir achever la poésie, qui est un art complet.

Océan, « Faits et Croyances » : « Art », après le 24 novembre 1864.

Il y a, chose étrange, un art informe, c'est la musique. De là son peu de durée, je donnerais toute la musique des musiciens pour un vers d'Homère ; je donnerais tous les nuages du ciel pour une étoile.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1874.

Défense de déposer de la musique au pied de mes vers.

Phrase prêtée à Victor Hugo.

N

Naissance

Voyez-vous, la naissance est une loterie ;
Le hasard fourre au sac sa main, vous voilà né.
Théâtre en liberté, « Mangeront-ils ? », I, 4, 1867.

Nation

Les nations sont comme les femmes, elles ne se lassent pas de s'entendre dire : je vous aime.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Rentrée à Jersey », 18 juin 1860.

Nature

C'est un beau et glorieux livre que la nature [...]. Je ne me lasse pas d'épeler ce grand et ineffable alphabet. Chaque jour il me semble que j'y découvre une lettre nouvelle.

[...]

Le brin d'herbe s'anime et s'enfuit, c'est un lézard ; le roseau vit et glisse à travers l'eau, c'est une anguille ; la branche brune et marbrée du lichen jeune se met à ramper dans les broussailles et devient couleuvre ; les graines de toutes couleurs, mets-leur des ailes, ce sont des mouches ; le pois et la noisette prennent des pattes, voilà des araignées ; le caillou informe et verdâtre, plombé sous le ventre, se met à sauteler dans le sillon, c'est un crapaud ; la fleur s'envole et devient papillon. La nature entière est ainsi [...]. Quel syllogisme que la création ! Où commencent la branche et la racine, l'arbre commence ; où commence la tête, l'animal commence ; où commence le visage, l'homme commence. Ainsi s'engendrent l'un de l'autre, dans une *unité* ravissante, les quatre grands faits qui saisissent le globe : la cristallisation, la végétation, la vie, la pensée...

Correspondance, lettre de Bernay, 5 septembre 1837.

L'étude de la nature ne nuit en aucune façon à la pratique de la vie, et l'esprit qui sait être libre et ailé parmi les oiseaux, parfumé parmi les fleurs, mobile et vibrant parmi les flots et les arbres, haut, serein et paisible parmi les

montagnes, sait aussi, quand vient l'heure, et mieux peut-être que personne, être intelligent et éloquent parmi les hommes.

Le Rhin, Lettre XVIII, 1840.

Toute la nature déjeunait ; la création était à table ; c'était l'heure ; la grande nappe bleue était mise au ciel et la grande nappe verte sur la terre ; le soleil éclairait *a giorno*. Dieu servait le repas universel.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 16, 1862.

La nature est suspecte dans tous les sens. Son immensité autorise tous les soupçons. Ce qu'elle fait n'est pas ce qu'elle semble faire, ce qu'elle veut n'est pas ce qu'elle semble vouloir. Elle met sur l'invisible le masque du visible, de telle sorte que ce que nous ne voyons pas nous manque, et que ce que nous voyons nous trompe [...]. La nature n'a pas de franchise. Elle se montre à l'homme à profil perdu.

Les Travailleurs de la mer, II, III, 3, 1866.

J'aime toute la nature, même ce qui passe pour laid et triste, même l'hiver et la tempête. Je ne me blase pas, je n'éprouve pas le besoin de critiquer, je jouis bêtement, j'admire éperdument, je n'ai pas une objection aux montagnes, je suis incapable de faire de la peine à la mer par une restriction.

Océan, « Philosophie Prose » : « Fin de l'exil », sans date.

La nature est impitoyable ; elle ne consent pas à retirer ses fleurs, ses musiques, ses parfums et ses rayons devant l'abomination humaine ; elle accable l'homme du contraste de la beauté divine avec la laideur sociale ; elle ne lui fait grâce ni d'une aile de papillon, ni d'un chant d'oiseau ; il faut qu'en plein meurtre, en pleine vengeance, en pleine barbarie, il subisse le regard des choses sacrées ; il ne peut se soustraire à l'immense reproche de la douceur universelle et à l'implacable sérénité de l'azur. Il faut que la difformité des lois humaines se montre toute nue au milieu de l'éblouissement éternel. L'homme brise et broie, l'homme stérilise, l'homme tue ; l'été reste l'été, le lys reste le lys, l'astre reste l'astre.

Quatrevingt-treize, III, VII, 6, 1874.

(*Voir Beauté ; Vie.*)

Navigation

La mer, compliquée du vent, est un composé de forces. Un navire est un composé de machines. Les forces sont des machines infinies, les machines sont des forces limitées. C'est entre ces deux organismes, l'un inépuisable, l'autre intelligent, que s'engage ce combat qu'on appelle la navigation.

Les Travailleurs de la mer, I, VI, 3, 1866.

(*Voir Mer ; Océan ; Vent.*)

Neiger

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! L'empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre :
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Châtiments, V, XIII, 30 novembre 1852.

Nez

Plutôt gambader sur l'herbe
Que d'être criblé de plomb !
Le nez coupé, c'est superbe ;
J'aime autant mon nez trop long.
Les Chansons des rues et des bois, II, III, 2, « Le Vrai dans le vin », 4 juillet 1859.

Noir

L'homme qui ne médite pas vit dans l'aveuglement, l'homme qui médite vit dans l'obscurité. Nous n'avons que le choix du noir. Dans ce noir, qui est jusqu'à présent toute notre science, l'expérience tâtonne, l'observation guette, la supposition va et vient.

William Shakespeare, I, v, 1, 1864.

Nom

Sur les rocs, témoins de ma gloire, j'écirai mon nom et mon sort.
Cahier de vers français, 1818.

Le nom est quelquefois le contraire du cœur ;
Nom auguste, esprit vil ; nom obscur, âme illustre.
Parfois le pâtre est prince et le monarque est rustre.
Les Quatre Vents de l'esprit, II, « Margarita », janvier 1869.

Nombre

Le profond mot Nombre est à la base de la pensée de l'homme. Le

nombre se révèle à l'art par le rythme, qui est le battement du cœur de l'infini [...]. Sans le nombre, pas de science ; sans le nombre, pas de poésie.

William Shakespeare, I, III, 2, 1864.

Tout nombre est zéro devant l'infini.

Les Travailleurs de la mer, II, II, 5, 1866.

(*Voir Zéro.*)

Non

Dans la bouche d'une femme, Non n'est que le frère aîné de Oui.

Lucrece Borgia, III, I, 1832.

Nuage

La montagne mouvante de vapeurs qui se dirigeait vers les Duvres était un de ces nuages qu'on pourrait appeler les nuages de combat. Nuages louches. À travers ces entassements obscurs, on ne sait quel strabisme vous regarde.

Les Travailleurs de la mer, II, III, 6, 1866.

Nuit

Je n'ai jamais réfléchi sans un certain serrement de cœur que l'état normal du ciel, c'est la nuit. Ce que nous appelons le jour n'existe pour nous que parce que nous sommes près d'une étoile.

Le Rhin, Lettre IV, 1840.

Dans ses bras ténébreux, la Nuit, noire statue,

Allaite deux enfants, le Sommeil et la Mort.

Océan, « Philosophie Vers », 1858.

On a tort de dire : la nuit tombe ; on devrait dire : la nuit monte ; car c'est de terre que vient l'obscurité.

L'homme qui rit, I, I, 1869.

La nuit, c'est l'état propre et normal de la création spéciale dont nous faisons partie. Le jour, bref dans la durée comme dans l'espace, n'est qu'une proximité d'étoile.

Les Travailleurs de la mer, II, II, 5, 1866.

(*Voir Ciel ; Obscurité.*)

O

Obscurité

L'obscurité est vertigineuse. Il faut à l'homme de la clarté. Quiconque s'enfonce dans le contraire du jour se sent le cœur serré. Quand l'œil voit noir, l'esprit voit trouble.

Les Misérables, « Cosette », II, III, 5, 1862.

L'obscurité est indivisible. Elle est habitée. Habitée sans déplacement par l'absolu ; habitée aussi avec déplacement. On s'y meut, chose inquiétante. Une formation sacrée y accomplit ses phases. Des préméditations, des puissances, des destinations voulues, y élaborent en commun une œuvre démesurée. Une vie terrible et horrible est là-dedans. Il y a de vastes évolutions d'astres [...]. Il y a la sève dans les globes, la lumière hors des globes, l'atome errant, le germe épars, des courbes de fécondation, des rencontres d'accouplement et de combat, des profusions inouïes, des distances qui ressemblent à des rêves, des circulations vertigineuses, des enfoncements de mondes dans l'incalculable, des prodiges s'entre-poursuivant dans les ténèbres [...]. Cela est et se dérobe ; c'est inexpugnable, c'est hors de portée, c'est hors d'approche. On est écrasé par l'impalpable.

Les Travailleurs de la mer, II, II, 5, 1866.

(*Voir Nuit.*)

Océan

L'océan qui respire ainsi qu'une poitrine,
S'enflant et s'abaissant.

Les Voix intérieures, XXX, « À Olympio », octobre 1835.

Le travail qui me reste à faire apparaît à mon esprit comme une mer. C'est tout un immense horizon d'idées entrevues, d'ouvrages commencés, d'ébauches, de plans, d'épures à demi-éclairées, de linéaments vagues, drames, comédies, histoire, poésie, philosophie, socialisme, naturalisme, entassement d'œuvres flottantes où ma pensée s'enfonce sans savoir si elle en reviendra. Si je meurs avant d'avoir fini, mes enfants trouveront dans l'armoire en faux laque qui est dans mon cabinet, et qui est tout en tiroirs, une

quantité considérable de choses à moitié faites et tout à fait écrites : vers, prose, etc. Ils publieront tout cela sous ce titre : *Océan*.

Choses vues, 19 novembre 1846.

Et la vie amoureuse inonde
Les champs, les rocs, les caps, le monde
Du monstrueux sperme Océan.
Océan, « Philosophie Vers », 1854 (?).

Crois-tu que l'Océan, qui se gonfle et qui lutte,
Serait content d'ouvrir sa gueule jour et nuit
Pour souffler dans le vide une vapeur de bruit,
Et qu'il voudrait rugir, sous l'ouragan qui vole,
Si son rugissement n'était une parole ?
Les Contemplations, « Ce que dit la bouche d'ombre », Jersey, 1855.

Si je venais à mourir, comme c'est probable, avant d'avoir achevé ce que j'ai dans l'esprit, mes fils réuniraient tous les fragments sans titre déterminé que je laisserais, depuis les plus étendus jusqu'aux fragments d'une ligne ou d'un vers, les classeraient de leur mieux, et les publieraient sous le titre : *Océan*. Ils feraient toujours à deux (jamais à un seul, la plus grande attention étant nécessaire), l'opération du dépouillement et du classement de mes papiers. Leur mère et leur sœur y assisteraient avec voix consultative.

Choses vues, à ses enfants, Guernesey, 28 décembre 1859.

Il y a des hommes océans [...]. Ces ondes, ce flux et ce reflux [...]. Ces colères et ces apaisements, ce Tout dans Un, cet inattendu dans l'immuable, ce vaste prodige de la monotonie inépuisablement variée, ce niveau après ce bouleversement, ces enfers et ces paradis de l'immensité éternellement émue, cet insondable, tout cela peut-être dans un esprit, et alors cet esprit s'appelle génie, et vous avez Eschyle, vous avez Isaïe, vous avez Juvénal, vous avez Dante, vous avez Michel-Ange, vous avez Shakespeare, et c'est la même chose de regarder ces âmes ou de regarder l'océan.

William Shakespeare, I, 1, 2, 1864,

Qu'est-ce que l'océan ? C'est une permission. Permission redoutable sans doute. Permission de se noyer, mais permission de découvrir un monde.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « Le Goût », 1864.

De tous les pêle-mêle, l'océan est le plus indivisible et le plus profond. Il est le récipient universel, réservoir pour les fécondations, creuset pour les transformations. Il amasse, puis disperse ; il accumule, puis ensemence ; il dévore, puis crée. Il reçoit tous les égouts de la terre, et il les thésaurise. Il est solide dans la banquise, liquide dans le flot, fluide dans l'effluve. Comme matière il est masse, et comme force il est abstraction. [...] Il a tant

d'éléments qu'il est l'identité. Une de ses gouttes, c'est tout lui.

Les Travailleurs de la mer, II, I, 5, 1866.

J'ai eu deux affaires dans ma vie, Paris et l'Océan.

Océan, « Faits et Croyances » : « Moi Prose », 1879.

(*Voir Mer.*)

Ode

Le Roi, en recevant mon ode reliée, m'a dit avec ce sourire gracieux que tu sais : « M. Victor Hugo ! Il y a déjà longtemps que j'admire votre "beau talent". Je relirai votre ode avec le plus grand intérêt, et je vous en "remercie !" » J'ai répondu en m'inclinant : Sire !... Votre Majesté !... et autres choses aussi significatives. J'ai reçu le lendemain une lettre officielle qui m'annonçait une nouvelle grâce du Roi dont les journaux t'auront informé, l'impression de mon ode par l'imprimerie royale. Cela ne s'est encore fait que quatre fois depuis Louis XIV.

Correspondance familiale et écrits intimes (1802-1828), à son père, 6 juillet 1825.

(*Voir Charles X.*)

Œil

Il y a longtemps, mademoiselle, que je veux vous écrire, et je n'en ai pas peu de colère contre mes yeux. Je vous assure que rien n'est plus triste que d'être ainsi séparé de toutes les personnes chères par une vilaine barrière de verre bleu. Tout prend pour moi, depuis que je suis en proie à ces lunettes, un aspect froid et morne. Je vois le soleil vert, et mes enfants violets, et midi en clair de lune. Tout cela est bien morose.

Correspondance, à Louise Bertin, 16 juillet 1837.

L'œil de l'homme est ainsi fait qu'on y aperçoit sa vertu. Notre prunelle dit quelle quantité d'homme il y a en nous. Nous nous affirmons par la lumière qui est sous notre sourcil. Les petites consciences clignent de l'œil, les grandes jettent des éclairs.

Les Travailleurs de la mer, II, II, 4, 1866.

Œuvre

Que de choses j'ai encore à faire ! Dépêchons-nous ! Je ne serai jamais prêt. Il faut que je meure cependant.

Choses vues, 16 février 1859

Quand je serai mort, la propriété de mes œuvres appartiendra à mes enfants. Qu'ils en usent libéralement. Qu'ils n'autorisent pas d'*œuvres choisies*. Tout choix dans un esprit est un amoindrissement. L'eunuque est un homme dans lequel on a choisi. Si ma descendance directe venait à s'éteindre, je ne veux pas pour mes livres d'héritiers collatéraux. Je donne mes œuvres à

la France. Que le domaine public les donne au peuple, s'il le peut, au prix coûtant. Mes œuvres, c'est mon âme, et mon âme appartient à mon pays.

Choses vues, 9 juillet 1860.

Quand *Notre-Dame de Paris* fut publié, on a dit : C'est inférieur à *Han d'Islande*. On se trompait. Quand *les Misérables* et *Les Travailleurs de la mer* ont paru, on a dit : C'est inférieur à *Notre-Dame de Paris*. On s'est trompé. Quand *L'homme qui rit* paraîtra, on dira : C'est inférieur aux *Misérables* et aux *Travailleurs de la mer*. On se trompera.

Mes œuvres actuelles étonnent, et les intelligences contemporaines s'y dérobent le plus qu'elles peuvent. Le succès s'en va. Est-ce moi qui ai tort vis-à-vis de mon temps ? Est-ce mon temps qui a tort vis-à-vis de moi ? Question que l'avenir peut seul résoudre. Si je croyais avoir tort, je me tairais, et ce me serait agréable. Mais ce n'est pas pour mon plaisir que j'existe, je l'ai déjà remarqué. Si l'écrivain n'écrivait que pour son temps, je devrais briser et jeter ma plume. Il est certain qu'un écart se fait entre mes contemporains et moi. Je ne suis ni assez orgueilleux pour croire que je n'ai pas tort, ni assez insensé pour croire qu'ils n'ont pas une raison. Avoir un tort, ce n'est pas avoir tort. Avoir une raison, ce n'est pas avoir raison. Quel est mon tort ? Quelle est leur raison ?

Choses vues, 1869.

Dans mon œuvre, les livres se mêlent comme les arbres dans une forêt. Il y a des branches des *Châtiments* dans *Les Feuilles d'automne* et des branches de *La Légende des siècles* dans *Les Orientales* et *Les Burgraves*.

Choses vues, 1876 (?).

(*Voir Écrire ; Succès.*)

Ombre

L'ombre est sur tout. Qui donc, fût-il le plus aimant,

Qui donc pourra lever ou faire seulement

Remuer un instant les grands voiles funèbres,

Les plis démesurés du manteau de ténèbres ?

Chantiers, « Dieu » (fragments), 1856.

L'ombre est un silence ; mais ce silence dit tout. Une résultante s'en dégage majestueusement : Dieu. Dieu, c'est la notion incompressible. Elle est dans l'homme. Les syllogismes, les querelles, les négations, les systèmes, les religions, passent dessus sans la diminuer. Cette notion, l'ombre tout entière l'affirme [...]. Où commence la destinée ? Où finit la nature ? Quelle différence y a-t-il entre un événement et une saison, entre un chagrin et une pluie, entre une vertu et une étoile ? Une heure, n'est-ce pas une onde ? Le ciel étoilé, c'est toute la réalité, plus toute l'abstraction. Rien au-delà. On se sent pris. On est à la discrétion de cette ombre. Pas d'évasion possible. On se

voit dans l'engrenage, on est partie intégrante d'un Tout ignoré, on sent l'inconnu qu'on a en soi fraterniser mystérieusement avec un inconnu qu'on a hors de soi. Ceci est l'annonce sublime de la mort. Quelle angoisse, et en même temps quel ravissement ! [...] Regarder les astres et dire : je suis une âme comme vous ! Regarder l'obscurité et dire : je suis un abîme comme toi !

Les Travailleurs de la mer, II, II, 5, 1866.

(Voir Abîme ; Dieu ; Infini ; Mort ; Obscurité.)

Opinion

L'opinion rampante accable l'opprimé,

Et, chatte aux pieds des forts, pour le faible est tigresse.

Les Contemplations, III, 2, « Melancholia », juillet 1838.

Ces caresses secrètes que nous faisons à nos opinions pour obtenir d'elles qu'elles se changent en convictions.

Océan, « Philosophie Prose », 1858-1860.

Opinion politique

Mauvais éloge d'un homme que de dire : son opinion politique n'a pas varié depuis quarante ans. C'est dire que, pour lui, il n'y a eu ni expérience de chaque jour, ni réflexion, ni repli de la pensée sur les faits. C'est louer une eau d'être stagnante, un arbre d'être mort ; c'est préférer l'huître à l'aigle. Tout est variable, au contraire, dans l'opinion ; rien n'est absolu dans les choses politiques, excepté la moralité intérieure de ces choses. Or cette moralité est affaire de conscience et non d'opinion. L'opinion d'un homme peut donc changer honorablement pourvu que sa conscience ne change pas. Progressif ou rétrograde, le mouvement est essentiellement vital, humain, social. Ce qui est honteux, c'est de changer d'opinion pour son intérêt et que ce soit un écu ou un galon qui vous fasse brusquement passer du blanc au tricolore, et *vice versa*.

Littérature et philosophie mêlées, « Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de 1830 », 1834.

Depuis l'âge où mon esprit l'entrevoit, et où j'ai commencé à prendre part aux transformations politiques ou aux fluctuations sociales de mon temps, voici les phases successives que ma conscience a traversées en avançant sans cesse et sans reculer un jour – je me rends cette justice – vers la lumière : 1818, royaliste ; 1824, royaliste libéral ; 1827, libéral ; 1828, libéral socialiste ; 1830, libéral socialiste et démocrate ; 1849, libéral, socialiste et républicain.

Œuvres complètes, « Note », 1849-1850.

Ils me disent : « Vous avez varié. Vous avez changé. En 1848, vous étiez contre les *rouges* ; en 1850, vous êtes pour les *rouges*. Donc, etc. »

Expliquons-nous. En 1848, « les rouges » étaient les oppresseurs, je les combattais. En 1850, « les rouges » sont les opprimés, je les défends. C'est cela ce que vous appelez varier ? Comme vous voudrez !

Choses vues, décembre 1850.

Pour avoir défendu sous toutes les formes toutes les idées de liberté, de justice, d'humanité, de civilisation, de nationalité, de raison, de vérité, d'intelligence, de gloire, de grandeur, d'émancipation, d'amélioration, de paix, de fraternité, de progrès, pour avoir combattu sous toutes les formes les idées d'arbitraire, de despotisme, d'anarchie, de mensonge, de barbarie, d'oppression, de compression, de tyrannie, d'hypocrisie, d'ignominie, d'intolérance, d'inquisition, d'iniquité, de superstition, de haine, d'abrutissement, je suis aux yeux de la bourgeoisie un monstre. Il y en a qui disent qu'il faut me tirer un coup de fusil comme à un chien. Pauvre bourgeoisie ! Uniquement parce qu'elle a peur pour sa pièce de cent sous !

Choses vues, mai 1851.

J'ai grandi.

Quoi ! Parce que je suis né dans un groupe d'hommes

Qui ne voyaient qu'enfers, Gomorrhes et Sodomes,

Hors des anciennes mœurs et des antiques fois ;

Quoi ! Parce que ma mère, en Vendée autrefois,

Sauva dans un seul jour la vie à douze prêtres [...]

Parce que j'ai pleuré – j'en pleure encor, qui sait ? –

Sur ce pauvre petit nommé Louis Dix-Sept [...]

Suis-je à toujours rivé dans l'imbécillité ?

Dois-je crier : Arrière ! À mon siècle – À l'idée :

Non ! À la vérité : Va-t'en, dévergondée ! [...]

Écoutez-moi. J'ai vécu ; j'ai songé.

La vie en larmes m'a doucement corrigé.

Les Contemplations, V, 3 (1846), 12 novembre 1854.

(*Voir* Conscience ; Homme politique ; Idée.)

Ordre

Je n'ai pas poussé l'amour de l'ordre jusqu'au sacrifice de la liberté ; je n'ai pas poussé l'amour de la liberté jusqu'à l'acceptation de l'anarchie.

Choses vues, 2 mai 1849.

Ce qu'il faut à la France, c'est l'ordre, mais l'ordre vivant, qui est le progrès ; c'est l'ordre tel qu'il résulte de la croissance normale, paisible, naturelle du peuple ; c'est l'ordre se faisant à la fois dans les faits et dans les idées par le plein rayonnement de l'intelligence nationale.

« La Liberté de l'enseignement », discours à l'Assemblée législative, 15 janvier 1850.

Il était nécessaire que l'*ordre* arrivât au bout de sa logique. Il était

nécessaire qu'on sût bien, et qu'on sût à jamais, que, dans la bouche des hommes du passé, ce mot, Ordre, signifie : faux serment, parjure, pillage des deniers publics, guerre civile, conseils de guerre, confiscation, séquestration, déportation, transportation, proscription, fusillades, police, censure, déshonneur de l'armée, négation du peuple, abaissement de la France, sénat muet, tribune à terre, presse supprimée, guillotine politique, égorgement de la liberté, étranglement du droit, viol des lois, souveraineté du sabre, massacre, trahison, guet-apens. Le spectacle qu'on a sous les yeux est un spectacle utile. Ce qu'on voit en France depuis le 2 décembre, c'est l'orgie de l'ordre.

Napoléon le Petit, VIII, 1, 1852.

Oui, l'on a sauvé l'ordre et l'État, et je crois
Que c'est pour la cinquième ou la sixième fois ;
Le steamer pourvoyeur du baigneur est dans nos havres ;
On a pendant huit jours enjambé des cadavres,
Des fosses, des mourants ; on s'est habitué ;
On a très vite fait justice ; on a tué
Hommes, femmes, enfants, tout un peu, pêle-mêle [...].
Bref, nous sommes sauvés. De tous les cœurs s'élance
Ce cri d'enthousiasme et de bonheur : Silence !
Que personne ne pense et qu'on ne parle plus !

Toute la lyre, « La Corde d'airain », VII, « Victoire de l'ordre », 1871.

(*Voir Liberté.*)

Orgueil

Si grand que soit un homme au compte de l'orgueil,
Nul n'a plus de six pieds de haut dans le cercueil !

Marion de Lorme, IV, VIII, 1829.

Ossement

Les journaux anglais racontent qu'il est arrivé du continent à Hull plusieurs millions de boisseaux d'ossements humains. Ces ossements, mêlés d'ossements de chevaux, ont été ramassés sur les champs de bataille d'Austerlitz, de Leipzig, d'Iéna, de Friedland, d'Eylau, de Waterloo. On les a transportés dans le Yorkshire, où on les a broyés et mis en poudre et de là envoyés à Doncaster, où on les emploie comme engrais. Ainsi, dernier résidu des victoires de l'Empereur : engraisser les vaches anglaises.

Choses vues, 5 décembre 1847.

(*Voir Napoléon Bonaparte ; Waterloo.*)

Oui

Ne doutons pas. Croyons. Emplissons l'étendue
De notre confiance, humble, ailée, éperdue.

Soyons l'immense Oui.

Les Contemplations, VI, 6, « Pleurs dans la nuit », Jersey, avril 1854.

Ouvrier

Soyez fier de votre titre d'ouvrier. Nous sommes tous des ouvriers, y compris Dieu, et chez vous la pensée travaille encore plus que la main. La généreuse classe à laquelle vous appartenez a de grandes destinées, mais il faut qu'elle laisse mûrir le fruit, il faut qu'elle soit patiente et résignée, car la Providence ne donne pas à la fois tout à tous. Que cette classe, si noble et si utile, évite ce qui abrutit et cherche ce qui agrandit ; qu'elle cherche les motifs d'aimer plutôt que les prétextes de haïr ; qu'elle apprenne à respecter la femme et l'enfant ; qu'elle lise et qu'elle étudie aux heures de loisir ; qu'elle développe son intelligence, elle amènera son avènement. Je l'ai dit quelque part, et c'est ma pensée : *le jour où le peuple sera intelligent, alors seulement il sera souverain.*

Correspondance, à un ouvrier poète, 3 octobre 1837

Je suis de ceux qui ne veulent pas qu'on altère le caractère de l'ouvrier parisien ; je suis de ceux qui veulent que cette noble race d'hommes conserve sa pureté ; je suis de ceux qui veulent qu'elle conserve sa dignité virile, son goût du travail, son courage à la fois plébéien et chevaleresque.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Ateliers nationaux », discours à l'Assemblée constituante, 20 juin 1848.

P

Pain

Hier, j'allais à la Chambre des pairs. Je vis venir rue de Tournon un homme que deux soldats emmenaient. Il avait sous le bras un pain. Le peuple disait autour de lui qu'il avait volé ce pain et que c'était à cause de cela qu'on l'emmenait. Une voiture était arrêtée devant la porte de la caserne. Le regard de l'homme fixé sur cette voiture attira le mien. Il y avait dans la voiture une femme en chapeau rose, en robe de velours noir, fraîche, blanche, belle, éblouissante, qui riait et jouait avec un charmant petit enfant de seize mois enfoui sous les rubans, les dentelles et les fourrures. Cette femme ne voyait pas l'homme terrible qui la regardait. Du moment où cet homme s'aperçoit que cette femme existe, tandis que cette femme ne s'aperçoit pas que cet homme est là, la catastrophe est inévitable.

Choses vues, 23 février 1846.

Si je veux ardemment, passionnément, le pain de l'ouvrier, le pain du travailleur, qui est mon frère, à côté du pain de la vie je veux le pain de la pensée, qui est aussi le pain de la vie. Je veux multiplier le pain de l'esprit comme le pain du corps.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Encouragement aux lettres », 10 novembre 1848.

Mangez, moi je préfère,

Ton pain noir, liberté !

Châtiments, I, X, Jersey, décembre 1852.

Paix

Dieu, ne fais pas tomber la France

Dans l'abîme de cette paix !

L'Année terrible, « Avant la conclusion du traité », Bordeaux, 14 février 1871.

La paix n'est féconde qu'à la condition d'être complète et de s'appeler après les guerres étrangères Alliance, et après les guerres civiles Amnistie.

Inauguration du tombeau de Ledru-Rollin, Père-Lachaise, 24 février 1878.

(*Voir* Amnistie ; Commune ; Guerre.)

Pape

Je ne m'étonnerai plus de rien maintenant, quand même on viendrait me dire que le pape Alexandre Six croit en Dieu !

Lucrèce Borgia, I, II, 2, 1832.

Messieurs, si vous voulez que la réconciliation si désirable de Rome avec la papauté se fasse, il faut que le pontificat comprenne son peuple, comprenne son siècle ; il faut que l'esprit vivant de l'Évangile pénètre et brise la lettre morte de toutes ces institutions barbares.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « L'Expédition de Rome », discours à l'Assemblée législative, 15 octobre 1849.

Paradis

Le paradis, ce doit être cela, un homme qui a eu froid toute sa vie et qui trouve là-haut un bon feu, et qui étale dans la chaleur son onglée, et qui ouvre largement ses dix doigts devant cet admirable fagot flambant qu'on appelle l'enfer. De là, la joie des élus quand on ajoute des damnés. C'est du combustible.

Mille francs de récompense, II, I, 1866.

(*Voir Enfer.*)

Pardon

Ah ! Mon Dieu ! Il pleut des pardons ! Il grêle de la miséricorde ! Je suis submergé dans la clémence ! Je ne me tirerai jamais de ce déluge effroyable de bonnes actions !

Lucrèce Borgia, I, III, 1832.

Parler

Tout parle. Et maintenant, homme sais-tu pourquoi
Tout parle ? Écoute bien. C'est que vents, ondes, flammes,
Arbres, roseaux, rochers, tout vit ! Tout est plein d'âmes.

Les Contemplations, VI, 26, « Ce que dit la bouche d'ombre », 1855.

(*Voir Nature.*)

Parti

Être de tous les partis par leur côté généreux, n'être d'aucun par leur côté mauvais.

Les Voix intérieures, préface, 24 juin 1837.

Je représente un parti qui n'existe pas encore, le parti Révolution-Civilisation. Ce parti fera le xx^e siècle. Il en sortira d'abord les États-Unis d'Europe, puis les États-Unis du monde.

Océan, « Philosophie Prose », date incertaine.

Passé

Toute idée, humaine ou divine,
Qui prend le passé pour racine
A pour feuillage l'avenir.

Les Rayons et les Ombres, I, « Fonction du poète », avril 1839.

Nous respectons ça et là et nous épargnons partout le passé, pourvu qu'il consente à être mort. S'il veut être vivant, nous l'attaquons, et nous tâchons de le tuer.

Les Misérables, « Cosette », II, VII, 3, 1862.

Le passé, il est vrai, est très fort à l'heure où nous sommes. Il reprend. Ce rajeunissement d'un cadavre est surprenant. Le voici qui marche et vient. Il semble vainqueur ; ce mort est un conquérant. Il arrive avec sa légion, les superstitions, avec son épée, le despotisme, avec son drapeau, l'ignorance.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, VII, 4, 1862.

Le passé n'est pas assez passé. Il importe de le reconduire à sa tombe. Il en sort par moments, et il se dresse tout debout, ayant à la main on ne sait quelle hideuse revendication de l'avenir.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « La Civilisation », 1864.

J'accuse la Misère, et je traîne à la barre
Cet aveugle, ce sourd, ce bandit, ce barbare,
Le Passé ; je dénonce, ô royauté, chaos,
Tes vieilles lois d'où sont sortis les vieux fléaux !
Elles pèsent sur nous, dans le siècle où nous sommes,
Du poids de l'ignorance effrayante des hommes ;
Elles nous changent tous en frères ennemis [...].
J'accuse, ô nos aïeux, car l'heure est solennelle,
Votre société, la vieille criminelle !

L'Année terrible, « Paris incendié », 28 juin 1871.

(Voir Avenir.)

Passion

Ce qu'on appelle passion, volupté, libertinage, débauche, n'est pas autre chose qu'une violence que nous fait la vie.

Choses vues, 1876.

Le cœur devient héroïque à force de passion [...]. Une pensée indigne n'y peut pas plus germer qu'une ortie sur un glacier.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, v, 5, 1862.

(Voir Amour ; Cœur.)

Patrie

Quoi ! Bannir celui-ci, jeter l'autre aux bastilles !
Jamais ! Quoi ! Déclarer que les prisons, les grilles,
Les barreaux, les geôliers et l'exil ténébreux,
Ayant été mauvais pour nous, sont bons pour eux !
Non, je n'ôterai, moi, la patrie à personne.
L'Année terrible, « Pas de représailles », avril 1871.

Pauvre

Un pauvre homme passait dans le givre et le vent [...].
Je lui criai : « Venez-vous réchauffer un peu.
« Comment vous nommez-vous ? » Il me dit : « Je me nomme
Le pauvre. »
Les Contemplations, V, 9, « Le Mendiant », décembre 1834.

C'est de l'enfer des pauvres qu'est fait le paradis des riches.
L'homme qui rit, II, II, 11, 1869.
(Voir Misère ; Riche.)

Paysan

Hier un paysan entre dans le jardin de l'hôtel Koch où j'étais. Il s'approche et me dit : « Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là. » Je le regarde ; il ôte son chapeau. « Salut Victor Hugo », dit-il. Et il ajoute : « On ne dit pas monsieur. » Je lui tends la main, et le voilà qui se met à me réciter des vers de *La Légende des siècles*, des *Châtiments* et des *Contemplations*. Cet homme est vieux, en blouse et en sabots, et parle bien français. Je lui ai demandé : « Qui êtes-vous ? Que faites-vous ? » Il m'a répondu : « Je cultive la terre et je lis Shakespeare en anglais et Victor Hugo en français. »
Choses vues, Vianden (Luxembourg), 28 juillet 1871.

Peine de mort

Il y a au fond des hommes un sentiment étrange qui les pousse, ainsi qu'à des plaisirs, au spectacle des supplices. Ils cherchent avec un horrible empressement à saisir la pensée de la destruction sur les traits décomposés de celui qui va mourir, comme si quelque révélation du ciel ou de l'enfer devait apparaître, en ce moment solennel, dans les yeux du misérable ; comme pour voir quelle ombre jette l'aile de la mort planant sur une tête humaine ; comme pour examiner ce qui reste d'un homme quand l'espérance l'a quitté [...]. Cette vie que la société n'a pu donner, et qu'elle prend avec appareil, toute cette cérémonie imposante du meurtre judiciaire, ébranlent vivement les imaginations. Condamnés à mort avec des sursis indéfinis, c'est pour nous un objet de curiosité étrange et douloureuse, que l'infortuné qui sait précisément à quelle heure son sursis doit être levé.

Condamné à mort ! Voilà cinq semaines que j'habite avec cette pensée, toujours seul avec elle, toujours glacé de sa présence, toujours courbé sous son poids ! Quoi que je fasse, elle est toujours là, cette pensée infernale, comme un spectre de plomb à mes côtés, seule et jalouse, chassant toute distraction, face à face avec moi misérable, et me secouant de ses deux mains de glace quand je veux détourner la tête ou fermer les yeux.

[...]

Eh bien donc ! Ayons courage avec la mort, prenons cette horrible idée à deux mains, et considérons-la en face. Demandons-lui compte de ce qu'elle est, sachons ce qu'elle nous veut, retournons-la en tous sens, épelons l'énigme, et regardons d'avance dans le tombeau. Il me semble que, dès que mes yeux seront fermés, je verrai une grande clarté et des abîmes de lumière où mon esprit roulera sans fin. Ou bien, misérable que je suis, ce sera peut-être un gouffre hideux, profond, dont les parois seront tapissées de ténèbres, et où je tomberai sans cesse en voyant des formes remuer dans l'ombre. Ou bien, en m'éveillant après le coup, je me trouverai peut-être sur quelque surface plane et humide, rampant dans l'obscurité et tournant sur moi-même comme une tête qui roule. Quand mes yeux, dans leur rotation, seront tournés en haut, ils ne verront qu'un ciel d'ombre, dont les couches épaisses pèseront sur eux, et au loin dans le fond de grandes arches de fumée plus noires que les ténèbres. Ils verront aussi voltiger dans la nuit de petites étincelles rouges, qui, en s'approchant, deviendront des oiseaux de feu. Et ce sera ainsi toute l'éternité. Il se peut bien aussi qu'à certaines dates les morts de la Grève se rassemblent par de noires nuits d'hiver sur la place qui est à eux. Ce sera une foule pâle et sanglante, et je n'y manquerai pas. Il n'y aura pas de lune, et l'on parlera à voix basse. Il y aura sur la place une guillotine de l'enfer, où un démon exécutera un bourreau ; ce sera à quatre heures du matin. À notre tour nous ferons foule autour. Mais si ces morts-là reviennent, sous quelle forme reviennent-ils ? Que gardent-ils de leur corps incomplet et mutilé ? Que choisissent-ils ? Est-ce la tête ou le tronc qui est spectre ? Qu'est-ce que la mort fait avec notre âme ? Quelle nature lui laisse-t-elle ? Qu'a-t-elle à lui prendre ou à lui donner ? Où la met-elle ? Lui prête-t-elle quelquefois des yeux de chair pour regarder sur la terre, et pleurer ?

Le Dernier Jour d'un condamné (seule œuvre de Victor Hugo écrite à la première personne), chap. I et XII, 1829.

À l'époque où ce livre fut publié (1829), l'auteur ne jugea pas à propos de dire toute sa pensée. Il avoue hautement que *Le Dernier Jour d'un condamné* n'est autre chose qu'un plaidoyer pour l'abolition de la peine de mort [...]. L'auteur a pris l'idée, non dans un livre, il n'a pas l'habitude d'aller chercher ses idées si loin, mais là où vous pouviez tous la prendre, tout bonnement sur la place publique, sur la place de Grève. C'est là qu'un jour en passant il a ramassé cette idée fatale, gisante dans une mare de sang sous les

rouges moignons de la guillotine [...]. De deux choses l'une : ou l'homme que vous frappez est sans famille, sans parents. Et dans ce cas, il n'a reçu ni éducation, ni instruction, ni soins pour son esprit, ni soins pour son cœur ; et alors de quel droit tuez-vous ce misérable orphelin ? Vous le punissez de ce que son enfance a rampé sur le sol sans tige et sans tuteur ! De son malheur vous faites son crime ! Personne ne lui a appris à savoir ce qu'il faisait. Cet homme ignore. Sa faute est à sa destinée, non à lui. Vous frappez un innocent. Ou cet homme a une famille ; et alors croyez-vous que le coup dont vous l'égorgez ne blesse que lui seul ? Que son père, que sa mère, que ses enfants, n'en saigneront pas ? Non. En le tuant, vous décapitez toute sa famille. Et ici encore vous frappez des innocents.

Le Dernier Jour d'un condamné, préface, 1832.

Que dirait la Chambre, si, tout à coup, des bancs de la Chambre ou de la tribune publique, qu'importe, quelqu'un se levait et disait ces sérieuses paroles. « Messieurs, il se coupe trop de têtes par an en France. Puisque vous êtes en train de faire des économies, faites-en là-dessus. Puisque vous êtes en verve de suppressions, supprimez le bourreau. Avec la solde de vos quatre-vingts bourreaux, vous paierez six cents maîtres d'école. Une bonne éducation au peuple. Développez de votre mieux ces malheureuses têtes afin que l'intelligence qui est dedans puisse grandir. La tête de l'homme du peuple, voilà la question. Cette tête est pleine de germes utiles. Employez pour la faire mûrir et venir à bien ce qu'il y a de plus lumineux et mieux tempéré dans la vertu. Tel a assassiné sur les grandes routes qui, mieux dirigé, eût été le plus excellent serviteur de la cité. Cette tête de l'homme du peuple, cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, moralisez-la, utilisez-la : vous n'aurez pas besoin de la couper. »

Claude Gueux, 1834.

Ô peuples, faites finir ceux qui tuent ! Abdique, bourreau ! Misérables et augustes populaces où l'on entend vagir l'âme encore obscure de la grande humanité future, multitudes, dressez-vous ! Accourez ! Faites des barricades contre la guillotine, fusillez le supplice, écartelez le gibet, tuez la peine de mort ! Ô peuples, détronéz l'échafaud ! Prends des pavés, prends des fourches, prends des pioches, retrousses ta manche, arrache de partout le poteau patibulaire ! Lève-toi, sainte émeute de la vie contre la mort !

Choses vues, Jersey, 11 février 1854.

Je ne comprends pas les objections bibliques contre ce grand progrès en présence du texte descendu du Sinaï : *tu ne tueras point*. Tout est dit. Dieu s'étant réservé la naissance, se réserve aussi la mort. Tout gibet blasphème. Voilà le point de vue religieux, qui, dans cette grande question humanitaire et divine, s'identifie avec le point de vue démocratique.

Correspondance, au révérend Pearce, Jersey, 19 février 1854.

(Voir Échafaud ; Guillotine ; Justice.)

Pensée

Ma pensée est un monde errant dans l'infini.

Odes et Ballades, IV, 9, « L'Âme », juin 1823.

Dieu n'a point fait ce merveilleux alambic de l'idée, le cerveau de l'homme, pour ne point s'en servir. Comme l'eau qui, chauffée à cent degrés, n'est plus capable d'augmentation calorique, la pensée humaine atteint dans certains hommes sa complète intensité.

William Shakespeare, I, II, 2, 1864.

Sous de certains souffles violents du dedans de l'âme, la pensée est un liquide. Elle entre en convulsions, elle se soulève, et il en sort quelque chose de semblable au rugissement sourd de la vague. Flux, reflux, secousses, tournolements, hésitations du flot devant l'écueil, grêles et pluies, nuages avec des trouées où sont des lueurs, arrachements misérables d'une écume inutile, folles ascensions tout de suite écroulées, immenses efforts perdus, apparition du naufrage de toutes parts, ombres et dispersion, tout cela, qui est dans l'abîme, est dans l'homme.

L'homme qui rit, II, IV, 1, 1869.

(Voir Âme ; Infini.)

Penser

Je suis un homme qui pense à autre chose.

Choses vues, 25 décembre 1863.

Penser est une générosité [...]. Le penseur se sent une sorte de paternité immense.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « Les Génies appartenant au peuple », 1864.

Penseur

Tous les penseurs sont rêveurs ; la rêverie est la pensée à l'état fluide et flottant.

Voyage aux Pyrénées, 1843.

Oui, le penseur en vain, dans ses essors funèbres,
Heurte son âme d'ombre au plafond des ténèbres.

Les Contemplations, VI, 16, « Horror », nuit du 30 mars 1854.

Oui, grâce aux penseurs, à ces sages,
À ces fous qui disent : Je vois !

Les ténèbres sont des visages,

Le silence s'emplit de voix !

Les Contemplations, VI, 23, « Les Mages », janvier 1856.

(Voir Rêve.)

Pension

J'ai enfin obtenu mon traitement académique. Le roi m'accorde une pension de 1 200 francs sur sa cassette. Je te transmets cette heureuse nouvelle *sous le secret*, parce qu'une autre pension va m'être incessamment donnée au ministère de l'Intérieur et qu'il serait à craindre que la publicité de l'une ne gênât l'émission de l'autre. Il faut ajouter à ces 1 200 francs une somme au moins égale, produit de mon travail annuel. J'ai la certitude que, sitôt que tu auras fait connaître tes désirs à M. et Mme Foucher, ces bons parents seront heureux de garder leur fille et leur gendre auprès d'eux ; leur logement s'y prête à merveille, et tu sentiras maintenant, cher papa, que vivant comme une seule famille et un seul ménage, 2 400 francs seront plus que suffisants pour l'entretien de tes enfants. Cet arrangement pourra durer jusqu'à ce que mes revenus me permettent d'avoir ma maison et mon ménage.

Correspondance, à son père, 18 juillet 1822.

Il y a six ans, le feu roi daigna m'accorder, en même temps qu'à mon noble ami, M. de Lamartine, une pension de 2 000 francs. Je reçus cette pension avec d'autant plus de reconnaissance que je ne l'avais pas sollicitée. Cette pension, si modique qu'elle soit, me suffit. Il est vrai pourtant encore que, vivant de ma plume, j'avais dû compter sur le produit légitime de mon drame de *Marion de Lorme*. Mais puisque la représentation de cette pièce, œuvre cependant toute de conscience, d'art et de probité, paraît dangereuse, je m'incline, espérant qu'une auguste volonté pourrait changer à cet égard. J'avais demandé que ma pièce fût jouée ; je ne demande rien autre chose. Veuillez donc dire au roi que je le supplie de permettre que je reste dans la position où ses nouvelles bontés sont venues me chercher.

Correspondance, à M. de La Bourdonnaye, ministre de l'Intérieur (Victor Hugo refuse le triplement de sa pension en compensation de la censure qui frappe *Marion de Lorme*), 14 août 1829.

(*Voir Censure ; Écrire ; Écrivain.*)

Père

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin
De venir dans ma chambre un peu chaque matin ;
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère ;
Elle entra et disait : « Bonjour, mon petit père. »

Les Contemplations, IV, 5, novembre 1846.

Nous désirons qu'on ait présent à la mémoire
Que nos pères étaient des conquérants de gloire,
Des chercheurs d'horizons, des gagners d'avenir [...]
Les hôtes rugissants de l'antré liberté,
Les titans, les lutteurs aux gigantesques tailles,
Les fauves promeneurs rôdant dans les batailles !
Nous sommes les petits de ces grands lions-là.

La Légende des siècles, « Paroles dans l'épreuve », 21 août 1855.
(Voir Hugo, Léopold ; Hugo, Léopoldine.)

Persévérance

Presque tout le secret des grands cœurs est dans ce mot : *Perseverando*. La persévérance est au courage ce que la roue est au levier ; c'est le renouvellement perpétuel du point d'appui. Que le but soit sur la terre ou au ciel, aller au but, tout est là ; dans le premier cas, on est Colomb, dans le second cas, on est Jésus.

Les Travailleurs de la mer, II, II, 4, 1866.

Peuple

Que vous l'appeliez république ou que vous l'appeliez monarchie, le peuple souffre, ceci est un fait. Le peuple a faim, le peuple a froid. La misère le pousse au crime ou au vice, selon le sexe. Ayez pitié du peuple, à qui le bagne prend ses fils et le lupanar ses filles. Vous avez trop de forçats, vous avez trop de prostituées.

Claude Gueux, 1834.

Je ne comprends pas qu'on ait peur du peuple souverain ; le peuple, c'est nous tous ; c'est avoir peur de soi-même. Quant à moi, depuis trois semaines, je le vois tous les jours de mon balcon, dans cette vieille place Royale qui eût mérité de garder son nom historique, je le vois calme, joyeux, bon, spirituel, quand je me mêle aux groupes, imposant quand il marche en colonnes, le fusil ou la pioche sur l'épaule, tambours et drapeau en tête. Je le vois, et je vous jure que je n'ai pas peur de lui.

Choses vues, mars 1848.

Le peuple a par moments on ne sait quel front bas,
Et, quand Jésus-Christ s'offre, il choisit Barabbas.
Chantiers, suite de *Châtiments*, 1857.

On ne fait pas marcher un peuple par surprise plus vite qu'il ne veut. Malheur à qui tente de lui forcer la main !

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 20, 1862.

Ô peuple, je t'aime d'un profond amour. Tu as bien souffert, tu souffres encore, et tu es bon. Tu as toutes les rapides colères et aussi toutes les saintes innocences de l'enfant, que tu es encore. Hélas, tu resteras enfant jusqu'au jour où l'enseignement gratuit et obligatoire t'aura donné ta légitime part de lumière.

Choses vues, Guernesey, 28 janvier 1864.

Le peuple est effrayant lorsqu'il devient tempête.

Philosophie

Les diverses philosophies ne sont que des puits artésiens ; elles font toutes jaillir du même sol la même eau, la même vérité mêlée de boue humaine et échauffée de la chaleur de Dieu. Mais aucun puits, aucune philosophie n'atteint le centre des choses.

Voyage aux Pyrénées, III, 1843.

Ô philosophe, ô sage, ô docteur,
Ô chercheur de haillons, chiffonnier de l'abîme,
Tu vas, ta hotte au dos, à la provision
De rêve, de néant,
D'illusion, d'erreur, de nuit, de vision
Chantiers, « Dieu » (fragments), 1856.

L'homme vit d'affirmation plus encore que de pain. Voir et montrer, cela même ne suffit pas. La philosophie doit être une énergie ; elle doit avoir pour effort et pour effet d'améliorer l'homme [...]. La philosophie ne doit pas être un encorbellement bâti sur le mystère pour le regarder à son aise, sans autre résultat que d'être commode à la curiosité.

Les Misérables, « Cosette », II, VII, 7, 1862.

L'œuvre du XVIII^e siècle est saine et bonne. Les encyclopédistes, Diderot en tête, les physiocrates, Turgot en tête, les philosophes, Voltaire en tête, les utopistes, Rousseau en tête, ce sont là quatre légions sacrées. L'immense avance de l'humanité vers la lumière leur est due. Ce sont les quatre avant-gardes du genre humain allant aux quatre points cardinaux du progrès, Diderot vers le beau, Turgot vers l'utile, Voltaire vers le vrai, Rousseau vers le juste.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, VII, 3, 1862.

La philosophie ose escalader le ciel.
Triste, elle est là. Qui donc t'a bâtie, ô Babel ? [...]
Temple, atelier, tombeau, l'édifice fait peur.
On veut prendre une pierre, on touche une vapeur [...]
Le doute y rôde et fait le tour du cabanon
Où Descartes dit oui pendant qu'Hobbes dit non ;
Les générations sous le gouffre des portes
Roulent, comme l'hiver, des tas de feuilles mortes ;
Les escaliers, sans fin montés et descendus,
Sont pleins de cris, d'appels, de pas sourds et perdus
Et d'un fourmillement de chimères rampantes ;
Des oiseaux effrayants volent dans les charpentes ;
C'est Bouddha, Mahomet, Luther disant : allez !

Lucrèce, Spinoza, tous les noirs sphinx ailés !
Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre satirique », XXX, 1881.
(Voir Idée ; Génie ; Penseur.)

Photographie

Charles est devenu un excellent photographe. Regardez mon portrait. Que diriez-vous de vendre cela ? On en ferait un tirage pouvant aller avec les 4 sous et un autre, petit format, pouvant se relier avec *Nap-Le-Petit*, et le volume nouveau.

Correspondance, à l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, 26 mai 1853.

Pitié

C'est affreux, je pardonne, et je suis au service
Des vaincus ; et, songeant que ma mère aux abois
Fut jadis vendéenne en fuite dans les bois,
J'ose de la pitié faire la propagande.
Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre satirique », XXIX, 1881.
(Voir Amnistie ; Hugo, Sophie.)

Plaie

L'abîme des douleurs m'attire. D'autres sont
Les sondeurs frémissants de l'océan profond ;
Ils fouillent, vent des cieux, l'onde que tu balaies ;
Ils plongent dans les mers ; je plonge dans les plaies.
Les Contemplations, V, 26, « Les Malheureux », septembre 1855.

Plaisir

Le plaisir, cette cime où l'on monte joyeux et d'où l'on descend triste.
Océan, « Océan Prose », vers 1845.
(Voir Amour ; Jouir.)

Plébiscite

Le plébiscite essaye d'opérer un miracle : faire accepter l'empire à la conscience humaine. Rendre l'arsenic mangeable. Telle est la question [...]. C'est étrange un plébiscite. C'est le coup d'État qui se fait morceau de papier. Après la mitraille, le scrutin.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Le Plébiscite », 27 avril 1870 (après l'annonce par Napoléon III d'un plébiscite – qu'il remportera largement le 8 mai).
(Voir Louis Napoléon Bonaparte ; Empire, second.)

Poésie

En deux mots, la poésie, Adèle, c'est l'expression de la vertu. Elle ne

vient que de l'âme et peut se manifester aussi bien par une belle action que par un beau vers.

Correspondance, à Adèle, 13 novembre 1821.

Les vers seuls ne sont pas de la poésie. La poésie est dans les idées, les idées viennent de l'âme. Les vers ne sont qu'un vêtement élégant sur un beau corps. La poésie peut s'exprimer en prose, elle est seulement plus parfaite sous la grâce et la majesté du vers.

Correspondance, à Adèle, 29 décembre 1821.

La poésie a trois âges, dont chacun correspond à une époque de la société : l'ode, l'épopée, le drame. Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint la vie [...]. La société, en effet, commence par chanter ce qu'elle rêve, puis raconte ce qu'elle fait, et enfin se met à peindre ce qu'elle pense.

Cromwell, préface, octobre 1827.

Il n'y a en poésie, ni bons ni mauvais sujets, mais de bons et de mauvais poètes. D'ailleurs, tout est sujet ; tout relève de l'art ; tout a droit de cité en poésie.

Les Orientales, préface, janvier 1829.

Il est certain que dans l'époque architecturale, les poèmes, rares, il est vrai, ressemblent aux monuments. Dans l'Inde, Vyasa est touffu, étrange, impénétrable comme une pagode. Dans l'Orient égyptien, la poésie a, comme les édifices, la grandeur et la tranquillité des lignes ; dans la Grèce antique, la beauté, la sérénité, le calme ; dans l'Europe chrétienne, la majesté catholique, la naïveté populaire, la riche et luxuriante végétation d'une époque de renouvellement. La Bible ressemble aux Pyramides, *l'Iliade* au Parthénon, Homère à Phidias. Dante au XIII^e siècle, c'est la dernière église romane ; Shakespeare au XVI^e, la dernière cathédrale gothique.

Notre-Dame de Paris, V, II, 1831.

Parce que le vent, comme on dit, n'est pas à la poésie, ce n'est pas un motif pour que la poésie ne prenne pas son vol. Tout au contraire des vaisseaux, les oiseaux ne volent bien que contre le vent. Or la poésie tient de l'oiseau.

Les Feuilles d'automne, préface, 20 novembre 1831.

Toute belle poésie doit être sortie en fusion, et avoir été lave avant d'être bronze.

Océan, « Faits et Croyances » : « Poésie », 1840-1845.

(*Voir Poète ; Vers.*)

Poète

Ce n'est pas l'intérêt qui domine dans la noble nature des poètes. Je suppose que l'entité du poète soit représentée par le nombre dix, il est certain qu'un chimiste, en l'analysant [...] la trouverait composée d'une partie d'intérêt contre neuf parties d'amour-propre.

Notre-Dame de Paris, I, III, 1831.

Le poète en des jours impies
Vient préparer des jours meilleurs.
Il est l'homme des utopies ;
Les pieds ici, les yeux ailleurs [...]

Peuples ! Écoutez le poète !
Écoutez le rêveur sacré !
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé ! [...]
Dieu parle à voix basse à son âme
Comme aux forêts et comme aux flots !
Les Rayons et les Ombres, « Fonction du poète », avril 1839.

Tous les poètes ont eu leur sujet qui domine et remplit leur œuvre et qui rayonne à travers les titres divers et capricieux de leurs poèmes [...]. Moi, je l'ai dit quelque part, mon poème, c'est l'Homme.

Océan, « Faits et Croyances » : « Poésie », 1835-1840.

L'un des deux yeux du poète est pour l'humanité, l'autre pour la nature. Le premier de ces yeux s'appelle l'observation, le second s'appelle l'imagination. De ce double regard toujours fixé sur son double objet naît, au fond du cerveau du poète, cette inspiration une et multiple, simple et complexe, qu'on nomme le génie [...].

Tout poète véritable, indépendamment des pensées qui lui viennent de son organisation propre et des pensées qui lui viennent de la vérité éternelle, doit contenir la somme des idées de son temps.

Les Rayons et les Ombres, préface, 4 mai 1840.

Poètes, il ne suffit pas de s'élever ; il faut encore savoir ce qu'on fait là-haut, ce qu'on veut, où l'on va. Il y a des esprits qui s'élèvent sans ailes visibles, c'est-à-dire sans génie réel, seulement parce qu'ils ont en eux je ne sais quoi de subtil qui les enfle et les rend légers. Coupez ce fil qui les attache à la terre et qu'on appelle le bon sens, les voilà qui partent, ils montent, ils montent si haut qu'ils se perdent [...]. Il y a d'autres esprits qui s'élèvent par leur pensée, frissonnante à tous les souffles d'en haut, à une large et puissante envergure. Que la foule soit ou ne soit pas là pour les voir partir, peu leur importe, ils s'envolent à leur heure, et quand bon leur semble, emportant dans leurs serres la passion qu'ils sont venus ramasser à terre, et dont ils vont faire

leur proie dans la région des idées [...]. Ils vont, ils viennent, ils planent, ils contemplent, ils se posent, soit en philosophie, soit en poésie, sur des sommets d'où leur prunelle absorbe les grands spectacles universels. Leur vie est un perpétuel voyage, c'est-à-dire une perpétuelle comparaison des choses de la terre aux choses du ciel. Les uns volent comme des ballons, les autres comme des aigles.

Océan, « Océan Prose », 1845.

Les poètes du XIX^e siècle ont devant eux le plus large horizon qui se soit jamais ouvert au regard des penseurs. Cela tient à ce que le genre humain, cette longue et laborieuse caravane qui monte de sommet en sommet depuis six mille ans, arrive aujourd'hui sur le plateau le plus élevé que la civilisation ait encore atteint. Contemplez donc, ô penseurs ! Derrière vous est le passé plein de faits, devant vous est l'avenir plein d'idées.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1846-1848.

Les poètes sont comme les souverains ; ils doivent battre monnaie. Il faut que leur effigie reste sur les idées qu'ils mettent en circulation.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », vers 1850.

Si nous persistons, alors ils se fâchent [...]. Ils nous disent un gros mot, la plus grosse injure qu'ils puissent trouver, ils nous appellent poètes !

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « La Déportation », discours à l'Assemblée législative, 5 avril 1850.

Le poète voit bondir devant lui, se groupant ou se dispersant à sa voix, les folles chèvres de l'inspiration.

Océan, « Faits et Croyances » : « Poésie », vers 1850-1852.

Un poète est un monde enfermé dans un homme.

La Légende des siècles, nouvelle série, « Un poète est un monde », 1853-1855.

Le crâne du poète est un dôme effrayant

Où de sombres oiseaux volent en tournoyant,

Et qui dit au grand aigle : ô farouche figure,

Entre ! Mon diamètre admet ton envergure.

Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre lyrique », XL, 4 novembre 1854.

Gardons-nous des poètes. Il ferait beau de voir une société menée et une civilisation conduite par Eschyle, Sophocle, Isaïe, Job, Pythagore, Pindare, Plaute, Lucrèce, Virgile, Juvénal, Dante, Cervantès, Shakespeare, Milton, Corneille, Molière et Voltaire. Ce serait à se tenir les côtes. Tous les hommes sérieux éclateraient de rire.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Genève et la peine de mort », 17 novembre 1862.

Poètes, voici la loi mystérieuse : Allez au-delà. Extravaguez [...]. La pensée du poète doit être de plain-pied avec l'horizon extra-humain [...]. Ne craignez pas de vous surcharger d'humanité.

Le Promontoire du songe, 1863.

Le poète : philosophe du concret et peintre de l'abstrait.

Choses vues, 1863.

C'est la gloire du poète de mettre un mauvais oreiller au lit de pourpre des bourreaux. C'est souvent grâce à lui que le tyran se réveille en disant : j'ai mal dormi.

William Shakespeare, II, vi, 5, 1864.

Le poète est pasteur, juge, prophète, apôtre.

Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre satirique » : « Je vis les quatre vents passer », 3 juin 1870.

— Défie-toi des poètes. — Oui, je connais ce mot. Défie-toi des souffles, défie-toi des rayons, défie-toi des parfums, défie-toi des fleurs, défie-toi des constellations.

Quatrevingt-treize, dialogue entre Cimourdain et Gauvain, III, vii, 5, 1874.

(Voir Génie ; Nature ; Poésie ; Rêveur.)

Police

C'est le propre des gens de police de surgir brusquement de dessous les pavés. Un voleur maladroit frappe la terre du talon, un gendarme en sort.

Voyage aux Alpes, III, 1839.

Politique

Voir Homme politique ; Lutte politique ; Opinion politique.

Pomme

Dans la religion, dans la fable, dans l'histoire et dans la science, la pomme joue un rôle mystérieux et singulier. Une pomme perd le genre humain ; une pomme fait périr Troie ; une pomme délivre la Suisse ; une pomme révèle le monde à Newton.

Océan, « Faits et Croyances » : « Ceci et cela », 1848-1850.

Ponctuation

La ponctuation belge a la maladie des virgules ; on a beau faire, ces vermicules se glissent partout, et coupent les phrases et hachent les vers à faire horreur. Toute largeur et toute ampleur disparaît sous cette vermine.

Correspondance, à l'écrivain Paul Meurice, Jersey, 4 septembre 1855.

Dans la rage de cette chasse aux virgules, j'ai été (*mea culpa*) jusqu'à en supprimer qui étaient bonnes et à leur place. Ces innocentes ont payé pour les drôlesses.

Correspondance, à l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, 20 septembre 1855.

J'ai un peu mon orthographe et ma ponctuation. Tout écrivain a la sienne, à commencer par Voltaire. L'intelligence de l'imprimeur est de respecter cette orthographe qui fait partie du style de l'écrivain. Les correcteurs ont deux maladies, les majuscules et les virgules, deux détails qui défigurent ou coupent le vers. Je les épouille le plus que je peux.

Correspondance, à l'écrivain Paul Meurice, Guernesey, 29 juillet 1856.

(Voir Langue française.)

Populace

Je n'ai pas dit *la* populace, j'ai dit *les* populations. Dans ma pensée, ce pluriel est important. Il y a une populace dorée comme il y a une populace déguenillée ; il y a une populace dans les salons, comme il y a une populace dans les rues. À tous les étages de la société, tout ce qui travaille, pense, aide, tout ce qui tend vers le bien, le juste et le vrai, c'est le peuple. À tous les étages de la société, tout ce qui croupit par stagnation volontaire, tout ce qui ignore par paresse, tout ce qui fait le mal sciemment, c'est la populace. En haut, égoïsme et oisiveté ; en bas, envie et fainéantise : voilà les vices de ce qui est populace. Et je le répète, on est populace en haut aussi bien qu'en bas.

Correspondance, à M. Pierre Vinçard, 2 juillet 1841.

(Voir Peuple.)

Popularité

La popularité ? C'est la gloire en gros sous.

Ruy Blas, III, v, 1838.

J'ai été populaire, je ne le suis plus.

Choses vues, 29 décembre 1872.

Port

Je fais peu de cas des grands ports de mer. Je déteste toutes ces maçonneries dont on caparaçonne la mer. Dans ce labyrinthe de jetées, de môles, de digues, de musoirs, l'océan disparaît comme un cheval sous le harnais. Vive Étretat et Le Tréport ! Plus le port est petit, plus la mer est grande.

France et Belgique, Lettre IX, 1836.

(Voir Mer.)

Possible

Le possible est un oiseau mystérieux toujours planant au-dessus de l'homme.

Quatrevingt-treize, III, VII, 5, 1874.

Pourboire

Sur les bords du Rhin, comme d'ailleurs dans toutes les contrées très visitées, le pourboire est un moustique fort importun, lequel revient, à chaque instant et à tout propos, piquer, non votre peau, mais votre bourse [...]. Tout pourboire doit être une pièce d'argent. Les sous et la monnaie de cuivre sont copeaux et balayures que le dernier goujat regarde avec un inexprimable dédain. Pour ces peuples ingénieux, le voyageur n'est qu'un sac d'écus qu'il s'agit de désenfler le plus vite possible.

Le Rhin, Lettre XII, 1840.

Préjugé

Les préjugés sont pareils aux buissons que dans la solitude on brise pour passer : toute la multitude se redresse et vous mord pendant qu'on en courbe un.

Les Contemplations, V, 3 (1846), juin 1846.

Le préjugé est si commode, si serviable, si pratique, si bien fait pour tout usage, si près de vous [...]. Mais la raison ! Ah ! La raison ! Que voulez-vous que tous ces pauvres gens fassent de cette étoile, qui est si haut, qui est si loin ! Cela ne se décroche pas du mur comme une lampe de cuisine, pour chercher une épingle à terre. Le préjugé fait partie de notre mobilier à tous ; il est dans le garde-manger, dans le garde-meuble, dans la garde-robe. Ouvrez la main. Vous le prenez. La raison est une chose du ciel. Pour l'atteindre, il ne suffit pas d'étendre le bras, il faut laisser envoler son âme.

Océan, « Océan Prose », vers 1850.

Presse

Vous haïssez l'intelligence. Vous haïssez la pensée. Vous haïssez la presse qui est aujourd'hui la chose la plus puissante des choses puissantes. Prenez garde [...]. Il y a trente ans, le sceptre, c'était une épée. Aujourd'hui, le sceptre, c'est une plume. Tout homme qui avec le bec d'une plume peut soutirer de son cerveau une pensée étincelante et électrique est redoutable dans ces temps d'orage [...]. Désormais le monde a vingt-cinq puissantes reines, qui sont les lettres de l'alphabet.

Littérature et philosophies mêlées, 1833.

La presse aux mille voix, cette louve hargneuse.

Les Voix intérieures, II, « *Sunt lacrymae rerum* », novembre 1836.

La liberté de la presse

La presse est la clarté du monde social ; et dans tout ce qui est clarté, il y a quelque chose de la Providence. La pensée est plus qu'un droit, c'est le souffle même de l'homme. Qui entrave la pensée attente à l'homme même. Parler, écrire, imprimer, publier, ce sont là les ondes sonores de la pensée. À toute diminution de la liberté de la presse correspond une diminution de civilisation ; là où la presse libre est interceptée, on peut dire que la nutrition du genre humain est interrompue [...]. La presse est la force. Pourquoi ? Parce qu'elle est l'intelligence. Elle est le clairon vivant, elle sonne la diane des peuples, elle annonce à voix haute l'avènement du droit, elle ne tient compte de la nuit que pour saluer l'aurore, elle devine le jour, elle avertit le monde. Quelquefois, pourtant, chose étrange, c'est elle qu'on avertit. Ceci ressemble au hibou réprimandant le chant du coq [...]. Sans liberté de la presse, point de salut. Fausse route et désastre partout. Sans la presse, nuit profonde. Avec la presse libre, pas d'erreur possible, pas de vacillation, pas de tâtonnement dans la marche humaine. Au milieu des problèmes sociaux, ces sombres carrefours, la presse est le doigt indicateur.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) », discours prononcé à Bruxelles le 16 septembre 1862 lors du banquet des *Misérables*.

La situation de la presse va être pire qu'auparavant. Au régime sans frais succède le régime avec frais. On n'était qu'averti, on sera condamné. On n'avait à craindre qu'un commis, on aura à craindre un juge. Le pire valet, c'est le juge. On sera supprimé, plus ruiné. Je ne comprends pas la gauche, qui vote cette loi.

Correspondance, à l'écrivain Paul Meurice, Guernesey, 23 janvier 1868.
(*Voir Journal ; Journaliste ; Liberté.*)

Prêtre

La liberté des prêtres sous ce beau climat [à Pampelune] n'a rien qui doive scandaliser. C'est une familiarité que les mœurs admettent. Pourtant, de ma croisée d'où j'observais tout, j'entendais trois prêtres, coiffés de leurs prodigieux sombreros et enveloppés de leurs vastes capes noires, causer devant la *fonda* [hôtel], et je dois avouer que l'un d'eux prononçait le mot *muchachas* d'une façon qui eût fait sourire Voltaire.

Voyage aux Pyrénées, Pampelune, août 1843.

Prêtre, ta messe, écho des feux de peloton, est une chose impie.
Derrière toi, le bras ployé sous le menton, rit la mort accroupie [...].
Le meurtre à tes côtés suit l'office divin, criant : feu sur qui bouge !
Satan tient la burette, et ce n'est pas de vin que ton ciboire est rouge.
Châtiments, I, VI, « Le Te Deum du 1^{er} janvier 1852 », Bruxelles, 3 janvier 1852.

Priez, contemplez, adorez, aimez. Mais pourquoi ces appareils,

confessionnaux, ciboires, chasubles, messes ? Que signifie cet homme qui est là, chapé et tonsuré, maniant l'autel ? Quel besoin avez-vous de lui ? Pourquoi mettre un menteur entre la Vérité et vous ? Prenez garde. C'est un homme. L'homme est opaque. Le prêtre éclipse Dieu.

Océan, « Philosophie Prose », 1860.

Ces prêtres qui riaient ! Race au cœur de vipère !

Théâtre en liberté, V, « L'Épée », 1869.

Ça, toi prêtre, et l'imposture,

Depuis combien de temps êtes-vous mariés ? [...]

Ô prêtres qui mentez, même quand vous priez.

Chantiers, « Dieu » (fragments), vers 1875.

Le prêtre apporte à l'homme une carte routière

Du ciel profond, avec péage à la frontière.

Fouille, mort. On paie au pont du paradis.

Si tu n'as pas le sou, reste avec les maudits.

Religions et Religion, I, 1880.

(Voir Clérical, parti ; Dieu ; Religion.)

Prier

Mettre par la pensée l'infini d'en bas en contact avec l'infini d'en haut, cela s'appelle prier.

Les Misérables, « Cosette », II, VII, 5, 1862.

De tous les goupillons, de toutes les prières,

L'eau bénite sur moi tombe en grêle de pierres.

L'Année terrible, « Juin », 3 juillet 1871.

Prince

Ô princes, vous sortez, et je vais vous le dire,

Des forfaits, des fureurs, du meurtre et du délire,

Des deuils, des faux serments dont l'homme est éperdu,

Et du sang innocent à grands flots répandu.

La Légende des siècles, dernière série, « La Vision de Dante », 24 février 1853.

Princes, sachez-le bien. Les hommes d'autrefois

Valaient mieux paysans que vous ne valez rois.

La Légende des siècles, dernière série, « Les Quatre Jours d'Elciis », 27 novembre 1857.

Soit, princes. Vautrez-vous sur la France conquise.

De l'Alsace aux abois, de la Lorraine en sang,

De Metz qu'on vous vendit, de Strasbourg frémissant

Dont vous n'éteindrez pas la tragique auréole,
Vous aurez ce qu'on a des femmes qu'on viole,
La nudité, le lit, et la haine à jamais.
L'Année terrible, « À tous ces princes », 1871.
(*Voir Roi*.)

Principe

La tribune française avait élaboré dès 89 tous les principes qui sont l'absolu politique, et elle avait commencé à élaborer depuis 1848 tous les principes qui sont l'absolu social. Une fois un principe tiré des limbes et mis au jour, elle le jetait dans le monde armé de toutes pièces et lui disait : va ! Le principe conquérant entrait en campagne, rencontrait les douaniers à la frontière et passait malgré les chiens de garde ; rencontrait les sentinelles aux portes des villes et passait malgré les consignes ; prenait le chemin de fer, montait sur le paquebot, parcourait les continents, traversait les mers, abordait les passants sur les chemins, s'asseyait au foyer des familles, se glissait entre l'ami et l'ami, entre le frère et le frère, entre l'homme et la femme, entre le maître et l'esclave, entre le peuple et le roi ; et à ceux qui lui demandaient : qui es-tu ? Il répondait : je suis la vérité ; et à ceux qui lui demandaient : d'où viens-tu ? Il répondait : je viens de France. Alors, celui qui l'avait questionné lui tendait la main, et c'était mieux qu'une province, c'était une intelligence annexée.

Napoléon le Petit, V, VII, 1852.

Je ne suis pas avec un parti ; je suis avec un principe. Le parti, c'est le feuillage ; cela tombe. Le principe, c'est la racine ; cela reste. Les feuilles font du bruit et ne font rien. La racine se tait et fait tout.

Choses vues, 1871.

(*Voir Idée ; Opinion politique*.)

Printemps

On voit rôder l'abeille à jeun,
La guêpe court, le frelon guette ;
À tous ces buveurs de parfum
Le printemps ouvre sa guinguette.

L'Art d'être grand-père, « *Laetitia Rerum* », avant le 1^{er} mars 1862.

Prison

La première impression qui frappe lorsqu'on entre dans une prison, c'est un sentiment d'obscurité et d'oppression, une diminution de respiration et de clarté, je ne sais quoi de nauséabond et de fade qui se mêle au lugubre et au funèbre. La prison a son odeur comme elle a son clair-obscur. L'air n'y est plus de l'air, le jour n'y est plus du jour. Des barreaux de fer ont donc quelque

pouvoir sur ces deux choses libres et divines, l'air et la lumière !

Choses vues, « Visite à la Conciergerie », 10 septembre 1846.

J'ai visité hier la Roquette et la prison des condamnés. Le directeur de la prison de la Roquette s'appelle *M. Boulon*.

Choses vues, 6 avril 1847.

Une prison, cela ne s'ouvre pas, cela bâille. D'ennui peut-être.

L'homme qui rit, II, VI, 4, 1869.

Prisonnier

Les prisonniers, ces éternels envieux des mouches et des oiseaux.

Les Misérables, « Fantine », I, II, 7, 1862.

Progrès

Le progrès n'est autre chose qu'un phénomène de gravitation ; qui l'entraverait ? Une fois l'impulsion donnée, l'indomptable commence.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) », discours en faveur de Garibaldi, Jersey, 18 juin 1860.

Aucune chute à pic n'est nécessaire, pas plus en avant qu'en arrière. Ni despotisme, ni terrorisme. Nous voulons le progrès en pente douce.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, I, 5, 1862.

Le progrès est le mode de l'homme. La vie générale du genre humain s'appelle le Progrès ; le pas collectif du genre humain s'appelle le Progrès. Le progrès marche ; il fait le grand voyage humain et terrestre vers le céleste et le divin ; il a ses haltes où il rallie le troupeau attardé ; il a ses stations où il médite, en présence de quelque Chanaan splendide dévoilant tout à coup son horizon ; il a ses nuits où il dort ; et c'est une des poignantes anxiétés du penseur de voir l'ombre sur l'âme humaine, et de tâter dans les ténèbres, sans pouvoir le réveiller, le progrès endormi.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 20, 1862.

J'ai profondément foi au progrès, les éclipses sont des intermittences.

Correspondance, à l'essayiste Paul de Saint-Victor, Guernesey, 10 décembre 1865.

Oh ! Dans l'ascension humaine, que la marche

Est lente, et comme on sent la pesanteur de l'arche !

Comme ceux qui de tous portent les intérêts

Ont l'épaule meurtrie aux angles du progrès !

L'Année terrible, « Loi de formation du progrès », 1871.

Qu'est-ce que le progrès ? Un lumineux désastre,

Tombant comme la bombe et restant comme l'astre [...]

Le progrès, effrayant à force de clarté,
A, quand il vient broyer le faux, l'abject, l'horrible,
Des apparitions de crinière terrible.
Sa promesse menace ; et pour tout ce qui doit
Tomber, mourir, finir dans le jour qui s'accroît,
Faux dieux, faux prêtres, mage impur, juge vendable,
Son rire est le rictus de l'aube formidable.
Dieu, VII, « L'Ange » (1855), 1891.
(*Voir Avenir ; Opinion politique.*)

Promesse

Ô promesses ! Espoirs ! Cherchez-les dans l'espace.
La bouche qui promet est un oiseau qui passe.
Les Contemplations, VI, 6, « Fleurs dans la nuit », Jersey, avril 1854.

Proscrit

Ce n'est pas moi, monsieur, qui suis proscrit, c'est la liberté ; ce n'est pas moi qui suis exilé, c'est la France. La France hors du vrai, hors du juste, hors du grand, c'est la France exilée et hors d'elle-même. Plaignons-la et aimons-la plus que jamais.

Correspondance, à André Van Hasselt, 6 janvier 1852.

Qui est à l'Élysée et aux Tuileries ? Le crime. Qui siège au Luxembourg ? La bassesse. Qui siège au Palais-Bourbon ? L'imbécillité. Qui siège au Palais d'Orsay ? La corruption. Qui siège au Palais de justice ? La prévarication. Et qui est dans les prisons, dans les forts, dans les cellules, dans les casemates, dans les pontons, à Cayenne, dans l'exil ? La foi, l'honneur, l'intelligence, la liberté, le droit. Proscrits, de quoi vous plaignez-vous ? Vous avez eu la bonne part.

Napoléon le Petit, II, XI, 1852.

Et maintenant je suis le proscrit, l'exilé, le banni, le chassé ; celui qui est à terre, celui qui s'est entêté dans cette sottise du devoir, celui qui s'est fourvoyé dans l'honneur, celui que la sagesse, l'habileté, la prudence et le succès ne regardent plus. Je vois le dos de Baroche [ministre de Napoléon III] ; j'avais vu sa face assez longtemps, je l'aime mieux de ce côté-là. Je vis parmi les grèves, au bord de la mer, n'ayant plus guère que mon chien ; les bêtes seules sont assez bêtes pour me connaître. Je vais, je viens, je marche le long des flots, au hasard, ou dans les bois ou dans la plaine, républicain, démagogue, jacques, partageux, buveur de sang, vaincu, espèce de paria, espèce de loup. Des paysans voient ma figure française et m'insultent. Je remercie Dieu de ce que les petits enfants ne me jettent des pierres comme à Jean-Jacques. Et chaque jour, je m'enfonce plus avant dans l'isolement, dans la solitude, dans la sombre nature, dans l'exil, dans l'oubli de ceux qui m'ont

aimé, et il me semble que, comme Baroque, le genre humain m'a tourné le dos ; et je suis seul, l'âme toute grande ouverte ; et le ciel me dit : je suis la liberté ; et la liberté me dit : je suis l'azur !

Choses vues, Jersey, 1853.

C'est pourquoi moi vaincu, moi proscrit imbécile,
J'offre aux vaincus l'abri, j'offre aux proscrits l'asile [...]
Et demain j'ouvrirai ma porte, car tout passe,
À ceux qui sont vainqueurs quand ils seront vaincus.
L'Année terrible, « Expulsé de Belgique », 10 juin 1871.

Un homme tellement ruiné qu'il n'a plus que son honneur, tellement dépouillé qu'il n'a plus que sa conscience, tellement isolé qu'il n'a plus près de lui que l'équité, tellement renié qu'il n'a plus avec lui que la vérité, tellement jeté aux ténèbres qu'il ne lui reste plus que le soleil, voilà ce que c'est qu'un proscrit [...]. Y a-t-il du mérite à être proscrit ? Non. Cela revient à demander : y a-t-il du mérite à être honnête homme ? Un proscrit est un honnête homme qui persiste dans l'honnêteté. Voilà tout [...]. La puissance du proscrit se compose de deux éléments : l'un qui est l'injustice de sa destinée, l'autre qui est la justice de sa cause. Ces deux forces contradictoires s'appuient l'une sur l'autre ; situation formidable et qui peut se résumer en deux mots : hors la loi, dans le droit. L'exil, c'est la nudité du droit.

Actes et Paroles, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Ce que c'est que l'exil », novembre 1875.

(*Voir* Bruxelles ; Exil ; Guernesey ; Jersey.)

Prose

Au reste, que le drame soit écrit en prose, qu'il soit écrit en vers, qu'il soit écrit en vers et en prose, ce n'est là qu'une question secondaire.

Cromwell, préface, 1827.

(*Voir* Drame ; Poésie ; Vers.)

Prostitution

On dit que l'esclavage a disparu de la civilisation européenne. C'est une erreur. Il existe toujours, mais il ne pèse plus que sur la femme, et il s'appelle prostitution. Il pèse sur la femme, c'est-à-dire sur la grâce, sur la faiblesse, sur la beauté, sur la maternité. Ceci n'est pas une des moindres hontes de l'homme.

Les Misérables, « Fantine », I, v, 11, 1862.

Pruderie

Le propre de la pruderie, c'est de mettre d'autant plus de factionnaires que la forteresse est moins menacée.

Les Misérables, « Marius », III, II, 8, 1862.

Public

Pour l'artiste qui étudie le public, et il faut l'étudier sans cesse, c'est un grand encouragement de sentir se développer chaque jour au fond des masses une intelligence de plus en plus sérieuse et profonde de ce qui convient à ce siècle, en littérature non moins qu'en politique. C'est un beau spectacle que de voir ce public, harcelé par tant d'intérêts matériels qui le pressent et le tiraillent sans relâche, accourir en foule aux premières transformations de l'art qui se renouvelle, lors même qu'elles sont aussi incomplètes et aussi défectueuses que celle-ci. On le sent attentif, sympathique, plein de bon vouloir, soit qu'on lui fasse dans une scène d'histoire, la leçon du passé ; soit qu'on lui fasse dans un drame de passion, la leçon de tous les temps.

Marion de Lorme, préface, août 1831.

Trois espèces de spectateurs composent ce qu'on est convenu d'appeler le public : premièrement, les femmes ; deuxièmement, les penseurs ; troisièmement, la foule proprement dite. Ce que la foule demande presque exclusivement à l'œuvre dramatique, c'est de l'action ; ce que les femmes y veulent avant tout, c'est de la passion ; ce qu'y cherchent plus spécialement les penseurs, ce sont des caractères [...]. La foule demande surtout au théâtre des sensations ; la femme, des émotions ; le penseur, des méditations : tous veulent un plaisir, mais ceux-ci, le plaisir des yeux ; celles-là, le plaisir du cœur ; les derniers, le plaisir de l'esprit.

Ruy Blas, préface, 1838.

(*Voir Drame ; Théâtre.*)

Pudeur

J'ai à te dire une chose qui m'embarrasse. Je voudrais, Adèle, que tu craignisses moins de crotter ta robe quand tu marches dans la rue. Je n'ignore pas que tu ne fais en cela que suivre les opiniâtres recommandations de ta mère, recommandations au moins singulières, car il me semble que la pudeur est plus précieuse qu'une robe, bien que beaucoup de femmes pensent différemment. Je ne saurais te dire quel supplice j'ai éprouvé hier et aujourd'hui encore dans la rue des Saints-Pères en voyant les passants détourner la tête et en pensant que celle que je respecte comme Dieu même était à son insu et sous mes yeux l'objet de coups d'œil impudents.

Correspondance, à Adèle Foucher, 4 mars 1822.

(*Voir Foucher, Adèle.*)

Puissant

J'en ris. Je trouve bon qu'à de certains instants,
Les princes, les heureux, les forts, les éclatants,
Les vainqueurs, les puissants, tous les bandits suprêmes,
À leurs fronts cerclés d'or, chargés de diadèmes,
Sentent l'âpre sueur de Josaphat monter.

Il est doux de voir ceux qui hurlaient, sangloter.

La peur après le crime ; après l'affreux, l'immonde.

La Légende des siècles, « Eviradnus », 28 janvier 1859.

R

Raison

Par quatre chaînes d'or le monde est retenu ;
Ces chaînes sont Raison, Foi, Vérité, Justice.

La Légende des siècles, dernière série, « Les Quatre Jours d'Elciis »,
27 novembre 1857.

Toute cette raison que l'homme emmagasine [...]
Qu'est-ce si tout cela ne vous rend pas meilleurs ?
L'Âne, « Colère de la bête », III, 1880.

Raison d'État

Je suis de ceux qui n'hésiteront jamais entre cette vierge qu'on appelle la conscience et cette prostituée qu'on appelle la raison d'État.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) », « La Déportation », discours à l'Assemblée législative, 5 avril 1850.

Rappel

Le Rappel [titre du journal fondé en mai 1869 notamment par les deux fils de Victor Hugo et qui parut jusqu'en 1933]. J'aime tous les sens de ce mot. Rappel des principes, par la conscience ; rappel des vérités, par la philosophie ; rappel du devoir, par le droit ; rappel des morts, par le respect ; rappel du châtement, par la justice ; rappel du passé, par l'histoire ; rappel de l'avenir, par la logique ; rappel des faits, par le courage ; rappel de l'idéal dans l'art, par la pensée ; rappel du progrès dans la science, par l'expérience et le calcul ; rappel de Dieu dans les religions, par l'élimination des idolâtries ; rappel de la loi à l'ordre, par l'abolition de la peine de mort ; rappel du peuple à la souveraineté, par le suffrage universel renseigné ; rappel de l'égalité, par l'enseignement gratuit et obligatoire ; rappel de la liberté, par le réveil de la France.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Le Rappel », 25 avril 1869.
(Voir *Journal* ; *Principe*.)

Regard

Le regard des femmes ressemble à certains rouages tranquilles en apparence et formidables [...]. Tout à coup, on se sent saisi. C'est fini. Le rouage vous tient, le regard vous a pris. Il vous a pris, n'importe par où ni comment, par une partie quelconque de votre pensée qui traînait, par une distraction que vous avez eue. Vous êtes perdu. Vous y passerez tout entier. Un enchaînement de forces mystérieuses s'empare de vous. Vous vous débâtez en vain. Plus de secours humain possible. Vous allez tomber d'engrenage en engrenage, d'angoisse en angoisse, de torture en torture, vous, votre esprit, votre fortune, votre avenir, votre âme ; et, selon que vous serez au pouvoir d'une créature méchante ou d'un noble cœur, vous ne sortirez de cette effrayante machine que défiguré par la honte ou transfiguré par la passion.

On a tant abusé du regard dans les romans d'amour qu'on a fini par le déconsidérer. C'est à peine si l'on ose dire maintenant que deux êtres se sont aimés parce qu'ils se sont regardés. C'est pourtant comme cela qu'on s'aime et uniquement comme cela. Le reste n'est que le reste, et vient après.

Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, III, 6, 1862.

(*Voir Amour ; Femme ; Passion.*)

Religion

Les religions

Chacun dit que la sienne est la vraie ;

Chacun dit : j'ai l'épi, les autres ont l'ivraie.

Océan, Philosophie Vers, 1854 (?).

On conteste, on discute, on proclame, on ignore.

Chaque religion est une tour sonore ;

Ce qu'un prêtre édifie, un prêtre le détruit ;

Chaque temple, tirant sa corde dans la nuit,

Fait, dans l'obscurité sinistre et solennelle,

Rendre un son différent à la cloche éternelle.

Les Contemplations, VI, 19, « Voyage de nuit », octobre 1855.

Une Religion, dans l'ombre ou la lumière

Paraît à ton chevet, et, nouvelle infirmière,

Vient changer l'oreiller de ton lit d'hôpital !

Dieu, VII, « L'Ange » (1855-1856), 1891.

Les religions sont des gouffres ;

À leur surface on voit un mont,

L'erreur, puis de grands lacs de soufre,

Puis de l'ombre, et Dieu triste au fond.

Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre lyrique », L, 25 octobre 1859.

Toutes les religions ont raison au fond et tort dans la forme. Texte : Dieu.

Traducteur : trahisseur. Une religion est un traducteur.

Océan, « Philosophie Prose », vers 1860.

Nous sommes pour la religion, contre les religions.

Les Misérables, « Cosette », II, VII, 8, 1862.

De vos religions je m'évade, et j'échappe
Au missel, au plain-chant, aux chasubles, au pape ;
Je hais leur ciel, leur bible, et leur prétention
De nous débarbouiller par la confession.

Théâtre en liberté, « Mangeront-ils ? », I, 2, 1867.

Et je n'ai pas besoin de vos religions,

Je lis Dieu sans lunettes.

Théâtre en liberté, « Mangeront-ils ? », I, 4, 1867.

En dehors de la religion, qui est une, toutes les religions sont des à peu près ; chaque religion a son prêtre qui enseigne à l'enfant son à peu près [...]. Cet enseignement donne lentement on ne sait quelle courbure à l'esprit ; c'est de l'orthopédie en sens inverse.

Le Droit et la Loi, juin 1875.

Toute religion, homme, est un exemplaire
De l'impuissance ayant pour appui la colère.
Toute religion est un avortement
Du rêve humain devant l'être et le firmament ; [...]
Tous les cultes ne sont, à Memphis comme à Rome,
Que des réductions de l'éternel sur l'homme,
Fragments d'indivisible, ombres de la clarté,
Masques de l'infini pris sur l'humanité.

Religions et Religion, II, « Philosophie », 1880.

L'heure est décisive. Les religions qui se meurent ont recours aux derniers moyens. Ce qui se dresse en ce moment, ce n'est plus du crime, c'est de la monstruosité. Un peuple devient monstre. Phénomène horrible. Humanité ! Regarde et vois. Deux solutions sont devant tes yeux. D'un côté l'homme avance, d'un pas lent et sûr, vers l'horizon de plus en plus lumineux [...]. La science cherche Dieu, la pensée le voit ; Dieu vérité, Dieu justice, Dieu conscience, Dieu amour. Dieu cherché, c'est la philosophie, Dieu vu, c'est la religion [...]. Chaque battement du cœur humain signifie progrès. De l'autre côté, l'homme recule ; les vieilles religions, accablées de leurs deux mille ans, n'ont plus que leurs contes, jadis tromperie de l'homme enfant, aujourd'hui dédain de l'homme fait, jadis acceptées par l'ignorance, aujourd'hui démenties par la science [...]. Les vieux siècles se ruent sur le XIX^e siècle et tâchent de l'étouffer. D'un côté la lumière, de l'autre les

ténébres. Choisis.

Actes et Paroles IV, « Depuis l'exil (1876-1885) », extraits de l'Appel du 18 juin 1882 pour dénoncer les pogroms antijuifs en Russie parus dans *Le Gaulois* et *Le Rappel*.

(*Voir Culte ; Dieu ; Dogme ; Prêtre.*)

Républicain

Quel est le républicain, de celui qui veut faire aimer la République ou de celui qui veut la faire haïr ? Si je n'étais pas républicain, si je voulais le renversement de la République, écoutez : je provoquerais la banqueroute ; je provoquerais la guerre civile ; j'agiterais la rue ; je mettrais l'armée en suspicion ; je mettrais la garde nationale en suspicion ; je conseillerais le viol des consciences et l'oppression de la liberté ; je donnerais à des hommes violents ou à des hommes tarés le droit de briser à leur caprice la vieille épée des officiers ; j'instituerais des pachas républicains ; je provoquerais l'abolition de la propriété et de la famille ; je prêcherais le pillage, le meurtre, le massacre ; j'ajournerais indéfiniment les élections, c'est-à-dire que je confisquerais la souveraineté du peuple ; je tâcherais de faire surgir, aux yeux de tous, les spectres de 93.

Choses vues, mai 1848.

Avant 1848, j'étais chosepublicain ; j'ai eu peu à faire pour devenir républicain.

Océan, « Faits et Croyances » : « Moi Prose », 1850-51.

Comment suis-je devenu républicain ?

J'ai cru longtemps que la République n'était qu'une forme politique. La République est une idée, la République est un principe, la République est un droit. La République est l'incarnation même du progrès. Mais comment suis-je devenu républicain ? Je vais vous le dire. Depuis vingt-cinq ans, je suis simplement un homme de liberté. Avant que nous eussions vu, comme nous le voyons aujourd'hui, le fond du cœur des monarchistes, la liberté me paraissait compatible avec la monarchie, et je ne voyais pas la nécessité absolue de la République. Et puis, pour tout dire, j'avais dans l'esprit, comme tant d'autres hommes de bonne foi, cette sorte d'effroi permanent de 93 que les écrivains monarchiques ont réussi à créer et qui est encore aujourd'hui la grande objection contre la République, objection qui tombe du reste et qui achèvera prochainement de disparaître devant le passé mieux étudié et l'avenir mieux compris. Le jour se faisant, les fantômes s'en vont. Dans l'histoire de nos grands et formidables jours révolutionnaires, la République, l'immense République tenant d'une main la hache et de l'autre l'épée, m'apparaissait plutôt comme la Force que comme la Vérité. J'avais dans les veines ce mélange de vieux sang vendéen qui ne m'empêchait pas de l'admirer, mais qui me poussait à la combattre. En 1848, quand je la vis se dresser brusquement sur l'écroulement de la monarchie, couvrant l'Europe de son

rayonnement, mêler les grandes choses aux grandes idées, l'enthousiasme me vint au cœur, mais je gardai le silence pourtant. Tant de gens criaient autour de moi : *Vive la République !* J'hésitais devant la République. La République était puissante alors, et je lui laissais l'empressement et les adulations des autres. C'était le temps où l'on se prosternait beaucoup devant elle. Mais, depuis deux ans, quand j'ai vu la République prise en traître, saisie par ses ennemis, jetée à terre, liée, garrottée, bâillonnée, quand j'ai vu toutes les lois qu'on lui a mises aux pieds et aux mains, quand j'ai vu la politique qu'on lui a plongée dans le cœur, quand j'ai vu son sang couler à flots, alors, moi qui aux jours de triomphe m'étais tenu à l'écart, je me suis approché d'elle au moment où tant d'autres s'en éloignaient, et quand j'ai vu que meurtrie, saignante, terrassée, foulée aux pieds, couverte de plaies, elle vivait encore, je me suis mis à genoux devant elle et je lui ai dit : Tu es la vérité ! Maintenant je combats pour elle. Mais on me dit : Prenez garde ! Vous allez partager son sort. Aujourd'hui les haines, les violences morales et matérielles, les injures, les outrages, les calomnies, les persécutions sont pour les républicains. Raison de plus. Républicains, ouvrez vos rangs. Je suis des vôtres.

Choses vues, 18 juillet 1851.

En 1848, je n'étais que libéral ; c'est en 1849 que je suis devenu républicain. La vérité m'est apparue, vaincue. Après le 13 juin, quand j'ai vu la république à terre, son droit m'a frappé et touché d'autant plus qu'elle était agonisante. C'est alors que je suis allé à elle, je me suis rangé du côté du plus faible. Je suis arrivé dans le parti républicain assez tard, juste à temps pour avoir ma part d'exil. Je l'ai. C'est bien.

Correspondance, à l'écrivain Alphonse Karr, Guernesey, 30 mai 1869.

(*Voir* Opinion politique ; République.)

République

Nous aurons un jour une République, et quand elle viendra, elle sera bonne. Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août. Sachons attendre. La République proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs. Mais il ne faut pas souffrir que des goujats barbouillent de rouge notre drapeau. Ces gens-là font reculer l'idée politique qui avancerait sans eux. Ils effrayent l'honnête boutiquier qui devient féroce du contrecoup. Ils font de la république un épouvantail. 93 est un triste asticot. Parlons un peu moins de Robespierre et un peu plus de Washington.

Correspondance, à Sainte-Beuve, 12 juin 1832.

Je déclare que la République veut, doit et peut grouper autour d'elle le commerce, la richesse, l'industrie, le travail, la propriété, la famille, les arts, les lettres, l'intelligence, la puissance nationale, la prospérité publique, l'amour du peuple et l'admiration des nations. Je réclame la liberté, l'égalité, la fraternité, et j'y ajoute l'unité. J'aspire à la république universelle.

Deux républiques sont possibles. L'une abattra le drapeau tricolore sous le drapeau rouge, fera des gros sous avec la colonne, jettera bas la statue de Napoléon et dressera la statue de Marat [...], fera banqueroute, ruinera les riches sans enrichir les pauvres, anéantira le crédit, qui est la fortune de tous, et le travail, qui est le pain de chacun, abolira la propriété et la famille, promènera des têtes sur des piques, remplira les prisons par le soupçon et les videra par le massacre [...], en un mot, fera froidement ce que les hommes de 93 ont fait ardemment. L'autre sera la sainte communion de tous les Français dès à présent, et de tous les peuples un jour dans le principe démocratique ; fondera une liberté sans usurpations et sans violence, une égalité qui admettra la croissance naturelle de chacun, une fraternité, non de moines dans un couvent, mais d'hommes libres ; donnera à tous l'enseignement comme le soleil donne la lumière, gratuitement [...]. De ces deux républiques, celle-ci s'appelle la civilisation, celle-là s'appelle la terreur. Je suis prêt à dévouer ma vie pour établir l'une et empêcher l'autre.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Réunions électorales, 1848-1849 », IV, extraits du discours du 26 mai 1848 du candidat Victor Hugo aux élections législatives complémentaires de juin 1848.

Février a mis une couche de république sur la France. L'ancienne société reparait déjà dessous. Il faudra une seconde couche. À réaction, révolution et demie.

Choses vues, août 1848

Moment bizarre. Nous sommes en République, le parti monarchique gouverne. La réaction, officiellement et à la tribune, est obligée de faire bonne mine à la République, mais, comme ces mauvaises mères qui, forcées de sourire à leurs enfants en public, s'en dédommagent et les fouaillent à huis clos, elle se cache derrière les lois de compression et là elle administre d'énormes fessées aux principes révolutionnaires.

Choses vues, juillet 1850.

À moins qu'il n'y ait pas de logique au monde, la révolution et la république sont indivisibles. L'une est la mère, l'autre est la fille. L'une est le mouvement humain qui se manifeste, l'autre est le mouvement humain qui se fixe. La république, c'est la révolution fondée. Vous vous débattiez vainement contre ces réalités : on ne sépare pas 89 de la république, on ne sépare pas l'aube du soleil. [...]

Savez-vous ce qui fait la République forte ? [...] C'est qu'elle est l'air que nous respirons, et qu'une fois que les nations ont respiré cet air-là, prenez-en votre parti, elles ne peuvent plus en respirer d'autre.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Révision de la Constitution », discours à l'Assemblée législative, 17 juillet 1851.

Je veux une République ouverte, énorme, bonne, rayonnant toute l'expansion du ciel et tout l'amour de l'âme humaine, à grandes ailes, à vaste souffle, tellement immense que tous les progrès s'y meuvent, que tous les diamètres y prennent le travers qui leur convient, que toutes les libertés s'y développent et s'y ramifient.

Choses vues, Jersey, 17 avril 1854.

(Voir Opinion politique ; Républicain.)

Rêve

Une certaine quantité de rêverie est bonne, comme un narcotique à dose discrète [...]. Mais trop de rêverie submerge et noie [...]. La pensée est le labeur de l'intelligence, la rêverie en est la volupté. Remplacer la pensée par la rêverie, c'est confondre un poison avec une nourriture.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, II, 1, 1862.

La rêverie est un creusement. Abandonner la surface, soit pour monter, soit pour descendre, est toujours une aventure. La descente surtout est un acte grave [...]. Le moi, c'est la spirale vertigineuse. Y pénétrer trop avant effare le songeur. Ces empiétements sur l'ombre ne sont pas sans danger. La rêverie a ses morts, les fous.

Nous vivons de questions faites au monde imaginaire. Tous les matins chacun fait son paquet de rêveries et part pour la Californie des songes. Qui que nous soyons, nous sommes les aventuriers de notre idée.

Puisqu'il n'est donné à qui que ce soit d'échapper au rêve, acceptons-le. Tâchons seulement d'avoir le bon.

Le Promontoire du songe, extraits 1863.

Le dormeur, pas tout à fait voyant, pas tout à fait inconscient, entrevoit ces animalités étranges, ces végétations extraordinaires, ces lividités terribles ou souriantes, ces larves, ces masques, ces figures, ces hydres, ces confusions, ce clair de lune sans lune, ces obscures décompositions du prodige, ces croissances et ces décroissances dans une épaisseur trouble, ces flottaisons de formes dans les ténèbres, tout ce mystère que nous appelons le songe et qui n'est autre chose que l'approche d'une réalité invisible. Le rêve est l'aquarium de la nuit.

Les Travailleurs de la mer, I, I, 7, 1866.

(Voir Songe.)

Révolution

En révolution, tout mouvement fait avancer. La vérité et la liberté ont cela d'excellent que tout ce qu'on fait pour elles et tout ce qu'on fait contre elles les sert également.

Hernani, préface, 9 mars 1830.

Les révolutions, qui viennent tout venger, font un bien éternel dans leur mal passager.

Les Contemplations, V, 3, juin 1846.

Casse-cou ! Prenez quelques heures de plus. Descendez par les transitions. Point de chute à pic. Une révolution n'est pas un saut périlleux. Vous changeriez tout simplement l'événement en dislocation. Ce qui, par l'escalier, est votre cour ou votre jardin, par la fenêtre est précipice. Le beau résultat d'arriver mort !

Choses vues, mars 1848.

Le parti vainqueur ne vit qu'à la condition de faire ce que le parti vaincu avait promis. Acceptez les révolutions du passé pour éviter les révolutions de l'avenir.

Choses vues, novembre 1849.

Toute révolution, étant un accomplissement normal, contient en elle sa légitimité, que de faux révolutionnaires déshonorent quelquefois, mais qui persiste, même souillée, qui survit, même ensanglantée. Les révolutions sortent, non d'un accident, mais de la nécessité. Une révolution est un retour du factice au réel. Elle est parce qu'il faut qu'elle soit.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, I, 4, 1862.

Les révolutions ont deux versants, montée et descente, et portent étagées sur ces versants toutes les saisons, depuis la glace jusqu'aux fleurs. Chaque zone de ces versants produit les hommes qui conviennent à son climat, depuis ceux qui vivent dans le soleil jusqu'à ceux qui vivent dans la foudre.

Quatrevingt-treize, II, III, 1, 1874.

Toutes les formes du progrès sont la Révolution. La Révolution, c'est la respiration nouvelle de l'humanité.

Le Droit et la Loi, juin 1875.

(Voir Révolution, la ; Révolution de 1830 ; Révolution de 1848 ; Révolutionnaire.)

Révolutionnaire

En révolution, j'aime mieux les cul-de-jatte que les nains. Dans le cul-de-jatte, il y a eu un homme. J'aime mieux 93 que 48. J'aime mieux voir patauger les titans que les jocrisses dans le gâchis. Ne confondez pas les hommes de 92 et de 93 avec les hommes de 1848. Les anciens révolutionnaires, les grands révolutionnaires ont été taillés à coups de serpe de la main même de Dieu dans le vieux chêne populaire. Ceux-ci sont les copeaux du travail. On peut tomber au-dessous de Marat, au-dessous de Couthon, au-dessous de Carrier. Comment ? En les imitant. Ils étaient horribles et graves. On serait horrible et ridicule. Quoi ? La Terreur parodie ! Quoi ! La guillotine plagiaire ! Y a-t-il quelque chose de plus hideux et de

plus bête ? Voyez un peu, est-ce là ce que vous voulez ? 93 a eu ses hommes, il y a de cela cinquante-cinq ans, et maintenant il aurait ses singes.

Choses vues, mars 1848.

(*Voir Révolution*, la ; *Révolution de 1848*.)

Riche

Vous me croyez riche, Monsieur ? Voici : je travaille depuis vingt-huit ans, car j'ai commencé à quinze ans. Dans ces vingt-huit années, j'ai gagné avec ma plume environ cinq cent cinquante mille francs. Je n'ai point hérité de mon père. Ma belle-mère et les gens d'affaires ont gardé l'héritage. Depuis vingt-huit ans, je ne me suis pas encore reposé deux mois de suite. J'ai élevé mes quatre enfants. Aujourd'hui des cinq cent cinquante mille francs, il m'en reste trois cent mille. Je les ai placés, immobilisés, comme on dit, et je n'y touche pas, car j'ai trop travaillé pour vivre vieux, et je ne veux pas que ma femme et mes enfants reçoivent des pensions après ma mort. Avec le revenu, je vis, je travaille toujours, ce qui l'accroît un peu, et je fais vivre onze personnes autour de moi. Je ne dois rien à qui que ce soit, je n'ai jamais fait marchandise de rien, je fais un peu l'aumône, le plus que je puis, personne ne manque de rien dans ce qui m'entoure, cela va ; quant à moi, je porte des paletots de vingt-cinq francs, j'use un peu trop mes chapeaux, je travaille sans feu l'hiver, et je vais à la Chambre des pairs à pied, quelquefois avec des bottes qui prennent l'eau. Du reste, je remercie Dieu, j'ai toujours eu les deux biens sans lesquels je ne pourrais pas vivre, la conscience tranquille, l'indépendance complète.

Correspondance, à un destinataire inconnu, 1845.

Le jour où la misère de tous saisit la richesse de quelques-uns, la nuit se fait, il n'y a plus rien. Plus rien plus personne. Ceci est plein de périls. Quand la foule regarde les riches avec ces yeux-là, ce ne sont pas des pensées qu'il y a dans tous les cerveaux, ce sont des événements.

Choses vues, 6 juillet 1847.

Voici quels sont, en cet an 1847, les plaisirs des baigneurs riches, nobles, élégants, intelligents, spirituels, généreux et distingués de Spa :

1° Emplir un baquet d'eau, y jeter une pièce de vingt sous, appeler un enfant pauvre et lui dire : je te donne cette pièce si tu la prends avec les dents. L'enfant plonge sa tête dans l'eau, étouffe, étrangle, sort tout mouillé et tout grelottant avec la pièce d'argent dans sa bouche. Et l'on rit. C'est charmant.

2° Prendre un porc, lui graisser la queue et parier à qui la tiendra le plus longtemps dans ses mains, le porc tirant de son côté, le gentilhomme du sien. Dix louis, vingt louis, cent louis. On passe des journées à ces choses.

Cependant l'ancienne Europe s'écroule, les jacqueries germent dans les fentes et les lézardes du vieil ordre social ; demain est sombre et les riches sont en question dans ce siècle comme les nobles au siècle dernier.

Si vous voulez devenir riche, n'ayez pas l'air pauvre. Paraître mène à être. Un beau dessus de panier est nécessaire. La même leçon donnée par le même homme, s'il arrive à pied, vaut trente sous, s'il arrive en voiture, vaut un louis.

Mille francs de récompense, I, IV, 1866.

Les pauvres, les riches, c'est une terrible affaire. C'est ce qui produit les catastrophes.

Quatrevingt-treize, I, IV, 4, 1874.

(*Voir Pauvre ; Travail.*)

Rime

La rime riche ne fait pas la poésie, mais la rime pauvre la défait.

Océan, « Faits et Croyances » : « Poésie », 1870-1871.

(*Voir Poésie ; Vers.*)

Rire

J'aime le rire, non le rire ironique aux sarcasmes moqueurs,

Mais le doux rire honnête ouvrant bouches et cœurs.

Les Contemplations, I, 6, août 1840.

Le rire, c'est le soleil ; il chasse l'hiver du visage humain.

Les Misérables, « Cosette », II, VIII, 9, 1862.

Il y a du consentement dans le sourire, tandis que le rire est souvent un refus.

L'homme qui rit, « Deux chapitres préliminaires », I, 1869.

Faire rire, c'est faire oublier. Quel bienfaiteur sur la terre, qu'un distributeur d'oubli !

L'homme qui rit, II, II, 10, 1869.

Robe

Oh ! Cette robe blanche un instant soulevée !

L'éclair du paradis ! Tout mon corps a frémi !

Théâtre en liberté, « La Forêt mouillée », IV, 1854.

Rocher

Je suis sur un rocher qu'environne l'eau sombre,

Écueil rongé des flots, de ténèbres chargé,

Où s'assied, ruisselant, le blême naufragé.

Les Contemplations, V, 3, écrit en 1846.

Roi

Ah ! Pour les Rois français, qu'un sceptre est formidable !

Ils guident ce peuple indomptable,

Qui des peuples règle l'essor.

Odes et Ballades, III, 4, « Le Sacre de Charles X », Reims, mai-juin 1825.

Rois, hâtez-vous ! Rentrez dans le siècle où nous sommes,

Quittez l'ancien rivage ! – À cette mer des hommes

Faites place, ou voyez si vous voulez périr

Sur le siècle passé que son flot doit couvrir !

Les Feuilles d'automne, III, « Rêverie d'un passant à propos d'un roi », 18 mai 1830.

Je suis en république, et pour roi j'ai moi-même [...].

Roi, larrons ! Vous avez des poches assez grandes

Pour y mettre tout l'or du pays, les offrandes

Des pauvres, le budget, tous nos millions, mais

Pour y mettre nos droits et notre honneur, jamais !

Jamais vous n'y mettrez la grande République.

D'un côté tout un peuple ; et de l'autre une clique !

L'Année terrible, « Aux rêveurs de monarchie », 1850.

(Voir Passé ; Prince ; République ; Royauté.)

Roman

Un matin je me suis dit : je ferai des romans sur les numéros des trois premiers cabriolets que je rencontrerai. J'ai rencontré les numéros 1699, 1792 et 1482. C'est pourquoi j'ai écrit *Han d'Islande*, *Bug-Jargal* et *Notre-Dame de Paris*.

Note, janvier 1832.

Un roman naît, d'une façon en quelque sorte nécessaire, avec tous ses chapitres [...]. Une fois la chose faite, ne vous ravisez pas, n'y retouchez plus. Une fois que le livre est publié, une fois que le sexe de l'œuvre, virile ou non, a été proclamé, une fois que l'enfant a poussé son premier cri, il est né, le voilà, il est ainsi fait, père ni mère n'y peuvent plus rien, il appartient à l'air et au soleil, laissez-le vivre ou mourir comme il est. Votre livre est-il manqué ? Tant pis. N'ajoutez pas de chapitres à un livre manqué. Il est incomplet ? Il fallait le compléter en l'engendrant. Votre arbre est noué ? Vous ne le redresserez pas. Votre roman est phtisique ? Votre roman n'est pas viable ? Vous ne lui rendrez pas le souffle qui lui manque. Votre drame est né boiteux ? Croyez-moi, ne lui mettez pas de jambe de bois.

Notre-Dame de Paris, note ajoutée à l'édition définitive, 1832.

Après le roman pittoresque mais prosaïque de Walter Scott, il restera un autre roman à créer, plus beau et plus complet encore selon nous. C'est le roman, à la fois drame et épopée, pittoresque mais poétique, réel, mais idéal,

vrai, mais grand, qui enchâssera Walter Scott dans Homère.

Littérature et philosophie mêlées, 1834.

Le roman est presque une conquête de l'art moderne ; le roman est une des puissances du progrès et une des forces du génie humain en ce grand XIX^e siècle.

Correspondance, à l'écrivain Jules Champfleury, Guernesey, 18 mars 1860.

(*Voir Écrire ; Littérature ; Progrès.*)

Romantisme

Le romantisme, tant de fois mal défini, n'est à tout prendre, et c'est là sa définition réelle si l'on ne l'envisage que sous son côté militant, que le *libéralisme* en littérature.

Hernani, préface, 9 mars 1830.

On n'a jamais plus parlé de romantisme que depuis qu'on dit : *Le Romantisme est mort*. Ce cliché fait toutes les semaines le tour de tous les journaux (presque). *Romantisme* n'a jamais été qu'un mot de guerre. La guerre est finie. Si l'on veut dire *le cri est mort*, on a raison. Si l'on parle de l'idée qui a été plutôt voilée qu'exprimée par ce mot, on a tort.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1860-1865.

Ce mot, *romantisme*, a, comme tous les mots de combat, l'avantage de résumer vivement un groupe d'idées, il va vite, ce qui plaît dans la mêlée ; mais il a, selon nous, par sa signification militante, l'inconvénient de paraître borner le mouvement qu'il représente à un fait de guerre ; or ce mouvement est un fait d'intelligence, un fait de civilisation, un fait d'âme ; et c'est pourquoi celui qui écrit ces lignes n'a jamais employé les mots *romantisme* ou *romantique*.

William Shakespeare, III, II, 1864.

(*Voir Littérature ; Poésie.*)

Rouge

N'avait-on pas annoncé que la Constituante de 1848 serait une « chambre rouge » ? Chambres rouges, spectres rouges, croquemitaïnes rouges, toutes ces prédictions se valent. Ceux qui promènent au bout d'un bâton ces fantasmagories devant les populations effarouchées savent ce qu'ils font et rient derrière la loque horrible qu'ils font flotter.

Napoléon le Petit, IV, III, 1852.

Royalisme

Ma raison a tué mon royalisme en duel.

Me voici jacobin. Que veut-on que j'y fasse ?

Les Contemplations, V, 3, juin 1846.

Royaliste

Le tout jeune homme qui s'éveille de nos jours aux idées politiques est dans une perplexité étrange. En général nos pères sont bonapartistes, nos mères sont royalistes. Nos pères ne voient dans Napoléon que l'homme qui leur donnait des épauettes, nos mères ne voient dans Buonaparte que l'homme qui leur prenait leur fils. Nous autres enfants nés sous le Consulat, nous avons tous grandi sur les genoux de nos mères, nos pères étant au camp, et bien souvent privées, par la fantaisie conquérante d'un homme, de leurs maris, de leurs frères, elles ont fixé sur nous, frais écoliers de huit ou dix ans, leurs doux yeux maternels remplis de larmes, en songeant que nous aurions dix-huit ans en 1820 et qu'en 1825 nous serions colonels ou morts. Il est peu d'adolescents de notre génération qui n'aient sucé avec le lait de leurs mères la haine des deux époques violentes qui ont précédé la Restauration. Le croque-mitaine des enfants de 1802, c'était Robespierre ; le croque-mitaine des enfants de 1815, c'était Buonaparte. Dernièrement, je venais de soutenir ardemment, en présence de mon père, mes opinions vendéennes. Mon père m'a écouté parler en silence, puis il s'est tourné vers le général L. qui était là, et il lui a dit : *Laissons faire le temps. L'enfant est de l'opinion de sa mère, l'homme sera de l'opinion de son père.* Cette prédiction m'a laissé tout pensif.

Littérature et philosophie mêlées, « Journal des idées, des opinions et des lectures d'un jeune Jacobite de 1819 » (décembre 1820), 1834.

Mon ancienne conviction royaliste et catholique de 1820 s'est écroulée pièce à pièce depuis dix ans devant l'âge et l'expérience. Il en reste pourtant encore quelque chose dans mon esprit, mais ce n'est qu'une religieuse et poétique ruine. Je me détourne quelquefois pour la considérer avec respect, mais je n'y viens plus prier.

Littérature et philosophie mêlées, « Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de 1830 » (septembre-octobre 1830), 1834.

Quand j'étais royaliste et quand j'étais petit [...]. J'ai grandi [...]. Je ne crois plus aux rois propriétaires d'hommes.

Les Contemplations, V, 3, 1846.

De toutes les échelles qui vont de l'ombre à la lumière, la plus méritoire et la plus difficile à gravir, certes, c'est celle-ci : être né aristocrate et royaliste, et devenir démocrate.

Odes et Ballades, préface, Jersey, juillet 1853.

(Voir Opinion politique.)

Royaauté

Oh ! Que la Royaauté, peuples, est douce et belle !

Odes et Ballades, II, 7, « La Guerre d'Espagne », novembre 1823.

J'ai vu partout grandeur, vie, amour, liberté ;
Et j'ai dit : — Texte : Dieu ; contre-sens : royauté.
Les Contemplations, V, 3, écrit en 1846, juin 1846.

Ruine

C'est triste et commun. Un homme ruiné qui épouse une femme en ruine. Chose qui se voit tous les jours.

Lucrèce Borgia, III, 1, 1832.

S

Sacre

Nous avons vu le sacre, mon Adèle : c'est une cérémonie enivrante.

Correspondance, à Mme Hugo, 29 mai 1825.

(Voir Charles X.)

Saint

Un saint qui vit dans un accès d'abnégation est un voisinage dangereux [...]; et l'on fuit cette vertu galeuse.

Les Misérables, « Fantine », I, I, 12, 1862.

Sang

Peuple, jamais de sang ! – Vertueux ou coupable,

Le sang qu'on a versé monte des mains au front,

Quand sur une mémoire, indélébile affront,

Il jaillit, plus d'espoir ; cette fatale goutte

Finit par la couvrir et la dévorer toute ;

Il n'est pas dans l'histoire une tache de sang

Qui sur les noirs bourreaux n'aille s'élargissant.

Châtiments, V, VIII, Jersey, octobre 1852.

Satire

Le méchant pardonné, mais le mal châtié,

Voilà ce qu'aujourd'hui, comme aux vieux temps de Rome,

La satire implacable et tendre doit à l'homme.

Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre satirique », V, 26 avril 1870.

Savant

Toute bouche de savant qui complimente un autre savant est un vase de fiel emmiellé.

Notre-Dame de Paris, V, I, 1831.

Ne soyez pas penseur, ne soyez pas savant,
Car vous seriez un fou. Docte, obstiné, rêvant [...].
Soyez un imposteur, un charlatan, un fourbe,
C'est bien. Mais n'allez pas calculer une courbe,
Compléter le savoir par l'intuition [...].
Et l'homme ne veut point qu'on touche à sa terreur ;
Il y tient ; le calcul l'irrite ; sa fureur
Contre quiconque cherche à l'éclairer, commence
Au point où la raison ressemble à la démente.
La Légende des siècles, nouvelle série, « La Comète », 4 septembre 1874.
(*Voir Science.*)

Savoir

Savoir est un viatique, penser est de première nécessité, la vérité est nourriture comme le froment. Une raison, à jeun de science et de sagesse, maigrit. Plaignons, à l'égal des estomacs, les esprits qui ne mangent pas.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, VII, 4, 1862.

Science

La science est la fronde, l'hypothèse est la pierre.

Océan, « Philosophie Prose », 1860.

La science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonction de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits qu'un droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage [...]. Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait, et liez-le aux autres. La science est la gerbe des faits.

William Shakespeare, I, II, 1, 1864.

La science cherche le mouvement perpétuel. Elle l'a trouvé ; c'est elle-même. Tout remue en elle, tout change, tout fait peau neuve. Tout nie tout, tout détruit tout, tout crée tout, tout remplace tout [...]. La science va sans cesse se raturant elle-même. Ratures fécondes [...]. La science est l'asymptote de la vérité. Elle approche sans cesse et ne touche jamais.

William Shakespeare, I, III, 4, 1864.

La grande science est toujours voisine de la grande chimère. Le chimiste confine à l'alchimiste. L'astronome confine à l'astrologue. Ce n'est pas, à nos yeux, une diminution. Cette ambition de l'idéal a plus d'une fois produit la conquête du vrai.

Océan, « Faits et Croyances » : « Science », 1866.

(*Voir Savant.*)

Seigneur

Je viens à vous, Seigneur ! Confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.
Les Contemplations, IV, 15, Villequier, 4 septembre 1847.
(Voir Dieu.)

Serpent

Tous ses anneaux vermeils rampaient en se tordant
Sur la grève isolée,
Et le sang empourprait d'un rouge plus ardent
Sa crête dentelée.
Les Orientales, XXVI, « Les Tronçons du serpent », novembre 1828.

Service militaire

Vous avez peut-être oublié que vous avez un confrère conscrit ; ne riez pas de cette alliance de mots, je vais la justifier. Né au commencement de 1802, je me trouve faire réellement partie de la levée annuelle des quarante mille hommes. La loi du recrutement accorde l'exemption du service militaire à tous ceux qui auront remporté l'un des grands prix de l'Institut. L'oubli fait par le législateur des prix de la seconde Académie du royaume est ici réparé par l'esprit de la loi, et, d'après les informations que j'ai prises, j'ai acquis la certitude que cet article avait été interprété favorablement jusqu'ici. J'ose donc attendre que vous voudrez bien faire valoir le droit d'exemption que me donnent les trois couronnes dont l'indulgence de l'Académie m'a honoré. Il faudrait que la réclamation que vous voudrez bien faire fût adressée à M. le ministre de l'Intérieur ; elle serait renvoyée au ministère de la Guerre et j'ai l'assurance qu'elle y serait couronnée d'un plein succès.

Correspondance, à M. Pinaud, secrétaire perpétuel de l'Académie des jeux floraux, Toulouse, 11 décembre 1822.

Sexe

Mais tu dis : quelque chose existe. J'en conviens.
Quoi ? Le sexe. Ève aux temps antédiluviens,
Daphnis suivant Chloé, Jean pourchassant Jeannette,
L'emportement énorme et noir de la planète
Tournant terrible autour d'un effrayant soleil,
La marquise agitant son éventail vermeil,
Les vers que pour Javotte un lycéen rédige,
L'arbre en fleur, tout cela c'est le même prodige.
Théâtre en liberté, « Les Gueux », 1872.
(Voir Amour.)

Siècle

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du Premier consul, déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi.

Les Feuilles d'automne, « Ce siècle avait deux ans », première strophe, 23 juin 1830.

Le XVI^e siècle a été espagnol ; le XVII^e français ; le XVIII^e, cosmopolite. Le XIX^e sera humain.

Océan, « Océan Prose », 1838-1840.

Comme j'entrais au village, une mendiante solennelle, pour le moins centenaire, s'est levée à l'angle d'un mur, et m'a demandé l'aumône avec un geste de protection formidable. J'ai donné un sou à ce siècle.

Voyage aux Pyrénées, X, 1843.

Ce siècle est le plus grand des siècles ; et savez-vous pourquoi ? Parce qu'il est le plus doux [...]. Ce siècle proclame la souveraineté du citoyen et l'inviolabilité de la vie ; il couronne le peuple et sacre l'homme.

Napoléon le Petit, conclusion, 1852.

J'eus un rêve : le mur des siècles m'apparut.
C'était de la chair vive avec du granit brut [...].
Et ce mur, composé de tout ce qui croula,
Se dressait, escarpé, triste, informe. Où cela ?
Je ne sais. Dans un lieu quelconque des ténèbres [...].
Chaos d'êtres, montant du gouffre au firmament !
Tous les monstres, chacun dans son compartiment ;
Le siècle ingrat, le siècle affreux, le siècle immonde ;
Brume et réalité ! Nuée et mappemonde !
Ce rêve était l'histoire ouverte à deux battants.

La Légende des siècles, nouvelle série, « La Vision d'où est sorti ce livre »,

26 avril 1859.

Le XIX^e siècle a une mère auguste, la Révolution française. Il a ce sang énorme dans les veines [...]. La Révolution, toute la Révolution, voilà la source de la littérature du XIX^e siècle [...]. Avouons notre gloire, nous sommes des révolutionnaires. Les penseurs de ce temps, les poètes, les écrivains, les historiens, les orateurs, les philosophes, tous, tous, tous, dérivent de la Révolution française. Ils viennent d'elle et d'elle seule.

William Shakespeare, III, II, 1864.

Ce siècle est à la barre et je suis son témoin.

L'Année terrible, prologue, 1872.

Le XIX^e siècle glorifie le XVIII^e siècle. Le XVIII^e propose, le XIX^e conclut.

« Centenaire de la mort de Voltaire », discours prononcé au théâtre de la Gaîté, 30 mai 1878.

(*Voir Histoire.*)

Sobriété

Une certaine école, dite « sérieuse », a arboré de nos jours ce programme de poésie : sobriété. Il semble que toute la question soit de préserver la littérature des indigestions. Autrefois, on disait : fécondité et puissance ; aujourd'hui l'on dit : tisane [...]. Soyez sobre. Défense de hanter le cabaret du sublime.

William Shakespeare, II, I, 4, 1864.

Sociale, question

Il y a beaucoup de questions sociales dans les questions littéraires, et toute œuvre est une action.

Lucrece Borgia, préface, 12 février 1833.

La question sociale reste, elle est terrible, mais elle est simple ; c'est la question de ceux qui ont et de ceux qui n'ont pas.

Discours de Victor Hugo lors de la dernière réunion publique qu'il présida, destinée à collecter des fonds avant la tenue du Congrès ouvrier socialiste de Marseille, 3 août 1879.

Socialisme

Il n'y a pas cent socialismes comme on le dit volontiers. Il y en a deux. Le mauvais et le bon. Il y a le socialisme qui veut substituer l'État aux activités spontanées, et qui, sous prétexte de distribuer à tous le bien-être, ôte à chacun sa liberté. La France couvent, mais couvent où l'on ne croit pas ; une espèce de théocratie à froid, sans prêtre et sans Dieu. Ce socialisme-là détruit la société. Il y a le socialisme qui abolit la misère, l'ignorance, la prostitution, les fiscalités, les vengeances par les lois, les inégalités démenties par le droit ou la nature, toutes les ligatures, depuis le mariage indissoluble jusqu'à la peine irrévocable. Ce socialisme-là ne détruit pas la société ; il la transfigure.

En d'autres termes, sous le mot socialisme comme sous tous les mots humains, il y a la vérité et il y a l'erreur. Je suis contre l'erreur et pour la vérité.

Choses vues, 1848.

Est-ce à dire que dans cet amas de notions confuses, d'aspirations obscures, d'illusions inouïes, d'instincts irréfléchis, de formules incorrectes, qu'on désigne sous ce nom vague et d'ailleurs fort peu compris de *socialisme*, il n'y ait rien de vrai, absolument rien de vrai ? [...] Eh bien, messieurs, disons-le, et disons-le précisément pour trouver le remède, il y a au fond du socialisme une partie des réalités douloureuses de notre temps et de tous les temps ; il y a le malaise éternel propre à l'infirmité humaine ; il y a l'aspiration à un monde meilleur [...]. Il y a des détresses très vives, très vraies, très guérissables. [...] En lui retirant ce qu'il a de vrai, vous lui retirez ce qu'il a de dangereux. Ce n'est plus qu'un informe nuage d'erreurs que le premier souffle emportera.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « La Misère », discours à l'Assemblée législative, 9 juillet 1849.

Le socialisme, le vrai, a pour but l'élévation des masses à la dignité civique, et pour préoccupation principale, par conséquent, l'élaboration morale et intellectuelle. La première faim, c'est l'ignorance ; le socialisme veut donc, avant tout, instruire.

William Shakespeare, II, v, 2, 1864.

Moi qui vous parle, je ne suis pas ce qu'on appelait autrefois un républicain de la veille, mais je suis un socialiste de l'avant-veille. Mon socialisme date de 1828. J'ai donc le droit d'en parler.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil » : « Discours de clôture du Congrès de la Paix », Lausanne, 17 septembre 1869.

J'ai lu les écrits de quelques socialistes célèbres, et j'ai été surpris de voir que nous avions, au XIX^e siècle, en France, tant de fondateurs de couvents.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Séance des cinq associations », 29 mai 1848.

(*Voir* Opinion politique ; Sociale, question.)

Société

J'ai toujours défendu la société du côté où il y avait péril. Devant les barricades, j'ai défendu l'ordre. Devant la dictature, j'ai défendu la liberté. En présence des chimères, j'ai défendu la propriété, la famille, l'héritage, l'éternelle vérité du cœur humain. J'ai demandé la clémence pour les égarés et la sévérité pour les traîtres : c'est-à-dire la justice pour tous. J'ai tendu une main fraternelle aux vaincus, par instinct de cœur d'abord, par instinct de la raison ensuite ; car dans des temps comme les nôtres, donner le bon exemple

quand on est vainqueur, ce n'est pas seulement de la miséricorde chrétienne,
c'est de la prévoyance politique.

Choses vues, 13 janvier 1849.

Nous avons une société nouvelle à faire sortir des entrailles de la société
ancienne, et, quant à moi, je suis de ceux qui ne veulent sacrifier ni l'enfant ni
la mère.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « La Déportation », discours à
l'Assemblée législative, 5 avril 1850.

Soldat

Soldats ! Un homme vient de briser la Constitution, il déchire le serment
qu'il avait prêté au peuple, supprime la loi, étouffe le droit, ensanglante Paris,
garrotte la France, trahit la République. Livrez à la loi ce criminel. Soldats !
C'est un faux Napoléon.

Proclamation à l'armée, 3 décembre 1851.

Ô soldats de l'an deux ! Ô guerres ! Épopées !
Contre les rois tirant ensemble leurs épées,
Prussiens, Autrichiens,
Contre toutes les Tyrans et toutes les Sodomes,
Contre le czar du Nord, contre ce chasseur d'hommes
Suivi de tous ses chiens,

Contre toute l'Europe avec ses capitaines,
Avec ses fantassins couvrant au loin les plaines,
Avec ses cavaliers,
Tout entière debout comme une hydre vivante,
Ils chantaient, ils allaient, l'âme sans épouvante
Et les pieds sans souliers !

Châtiments, II, VII, Jersey, janvier 1853.

(Voir Coup d'État du 2 décembre ; Révolution, la.)

Soleil

Marchons les yeux toujours tournés vers le soleil ;
Nous ne verrons pas l'ombre !

Les Chants du crépuscule, XXXIII, « Dans l'église de... », octobre 1834.

Et l'on voit tout au fond, quand l'œil ose y descendre,
Au-delà de la vie, et du souffle et du bruit,
Un affreux soleil noir d'où rayonne la nuit !

Les Contemplations, « Ce que dit la bouche d'ombre », Jersey, 1855.

C'était l'heure où sortaient les chevaux du soleil.

Le ciel, tout frémissant du glorieux réveil,
Ouvrait les deux battants de sa porte sonore.
La Légende des siècles, « Le Satyre », 17 mars 1859.

Quoi ! Blesser le soleil ! Tout l'enfer, s'il l'essaie,
Fera sortir des flots d'aurore de sa plaie.
L'Année terrible, « De tout ceci », 22 août 1871.

Solitude

Ce n'est que dans la solitude qu'on peut travailler pour la foule.
Marie Tudor, préface, 17 novembre 1833.

Hélas oui, c'est vrai, je suis devenu l'ours que vous dites. Cette dure solitude est la condition même de mon travail. Je n'ai plus que peu d'instantes devant moi, et je les dois au devoir, qui est le travail.

Correspondance, à Émile de Girardin, journaliste et homme politique, 8 octobre 1872.
(*Voir Travail*.)

Sommeil

Le sommeil a de sombres voisinages hors de la vie ; la pensée décomposée des endormis flotte au-dessus d'eux, vapeur vivante et morte, et se combine avec le possible qui pense probablement aussi dans l'espace. De là des enchevêtrements.

L'homme qui rit, I, III, 4, 1869.

Songe

La nuit nous appartenons aux songes ; tantôt c'est un rayon qui les traverse, tantôt c'est une flamme ; et, selon le reflet colorant, le même rêve est une gloire céleste ou une apparition de l'enfer. Effet de feux de Bengale qui se produit dans l'imagination.

Le Rhin, Lettre XX, 1842.

Il faut que le songeur soit plus fort que le songe. Autrement danger. Tout rêve est une lutte. Le possible n'aborde pas le réel sans on ne sait quelle mystérieuse colère. Un cerveau peut-être rongé par une chimère [...]. Il y a des songeurs qui sont ce pauvre insecte qui n'a point su voler et qui ne peut marcher ; le rêve, éblouissant et épouvantable, se jette sur eux et les vide et les dévore et les détruit.

Le Promontoire du songe, 1863.

Ne jamais trouver le point d'arrêt, passer d'une spirale à l'autre comme Archimède, et d'une zone à l'autre comme Alighieri, tomber en voletant dans le puits circulaire, c'est l'éternelle aventure du songeur. Il se heurte à la paroi rigide où glisse le rayon pâle. Il rencontre la certitude parfois comme un

obstacle et la clarté parfois comme une crainte. Il passe outre. Il est l'oiseau sous la voûte. C'est terrible. N'importe. On songe.

William Shakespeare, I, v, 1, 1864.

(*Voir Rêve.*)

Souvenir

Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile...
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir !

Les Rayons et les Ombres, XXXIV, « Tristesse d'Olympio », octobre 1837.

Spectre

Le spectre est effrayant. Il entre dans la salle,
Jette sur tous les fronts son ombre colossale,
Courbe chaque convive ainsi qu'un arbre au vent,
Puis il en choisit un, le plus ivre souvent,
L'arrache du milieu de la table effrayée,
Et l'emporte, la bouche encor mal essuyée !

Les Chants du crépuscule, IV, « Noces et festins », août 1832.

Squelette

On trouva deux squelettes dont l'un tenait l'autre singulièrement embrassé. L'un de ces squelettes, qui était celui d'une femme, avait encore quelques lambeaux de robe d'une étoffe qui avait été blanche [...]. L'autre, qui tenait celui-ci embrassé, était un squelette d'homme. On remarqua qu'il avait la colonne vertébrale déviée, la tête dans les omoplates, et une jambe plus courte que l'autre. Il n'avait d'ailleurs aucune rupture de vertèbre à la nuque, et il était évident qu'il n'avait pas été pendu. L'homme auquel il avait appartenu était donc venu là, et il y était mort. Quand on voulut le détacher du squelette qu'il embrassait, il tomba en poussière.

Notre-Dame de Paris, XI, iv (dernière page), 1831.

Strophe

Ainsi ce gouvernant dont l'ongle est une griffe
Ce masque impérial, Bonaparte apocryphe [...],
Cette altesse quelconque habile aux catastrophes,
Ce loup sur qui je lâche une meute de strophes.

Châtiments, VI, xi, Jersey, novembre 1852.

(*Voir Louis Napoléon Bonaparte.*)

Style

Le style jaillit de tout l'écrivain, de la racine de ses cheveux aussi bien que des profondeurs de son intelligence. Le style est âme et sang ; il provient de ce lieu profond de l'homme où l'organisme aime ; le style est entrailles.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « Les Traducteurs », 1864.

(*Voir Écrire ; Écrivain.*)

Sublime

Cette beauté universelle que l'Antiquité répandait solennellement sur tout n'était pas sans monotonie ; la même impression, toujours répétée, peut fatiguer à la longue. Le sublime sur le sublime produit malaisément un contraste, et l'on a besoin de se reposer de tout, même du beau. Il semble, au contraire, que le grotesque soit un temps d'arrêt, un terme de comparaison, un point de départ d'où l'on s'élève vers le beau avec une perception plus fraîche et plus excitée. La salamandre fait ressortir l'ondine ; le gnome embellit le sylphe. Et il serait exact aussi de dire que le contact du difforme a donné au sublime moderne quelque chose de plus pur, de plus grand, de plus sublime enfin que le beau antique.

Cromwell, Préface, octobre 1827.

(*Voir Drame ; Grotesque.*)

Succès

Je sais que la fille Succès me dira un jour : « Couche avec moi. » Mais je lui montrerai le baiser de Louis Bonaparte sur sa lèvre, et je lui laisserai mon manteau dans les mains. Je te préfère, solitude.

Choses vues, Jersey, 20 février 1854.

Je m'appelle Succès, je suis fille publique.

Océan, « Faits et Croyances » : « Moi Vers », mai-juin 1871.

Suffrage universel

Le côté merveilleux, le côté profond, efficace, politique du suffrage universel, ce fut d'aller chercher dans les régions douloureuses de la société, dans les bas-fonds, comme vous dites, l'être courbé sous le poids des négations sociales, l'être froissé qui, jusqu'alors, n'avait eu d'autre espoir que la révolte, et de lui apporter l'espérance sous une autre forme, et de lui dire : Vote ! Et ne te bats plus ! Ce fut de rendre sa part de souveraineté à celui qui jusque-là n'avait eu que sa part de souffrance !

« Le Suffrage universel », discours à l'Assemblée législative, 20 mai 1850.

(*Voir Peuple.*)

Suicide

Le suicide n'est pas une lâcheté, comme le disent les prêcheurs qui exagèrent. Ce n'est pas non plus un acte de courage. C'est une lutte entre deux

craintes. Il y a suicide quand la crainte de la vie l'emporte sur la crainte de la mort.

Océan, « Philosophie Prose », 1846-1847.

Superstition

Les superstitions, ces hideuses vipères,
Fourmillent sous nos fronts où tout germe est flétri.
Nous portons dans nos cœurs le cadavre pourri
De la religion qui vivait dans nos pères.

Les Chants du crépuscule, XXXVIII, « Que nous avons le doute en nous », octobre 1834.

Superstitions, bigotismes, cagotismes, préjugés, ces larves, toutes larves qu'elles sont, sont tenaces à la vie, elles ont des dents et des ongles dans leur fumée, et il faut les étreindre corps à corps, et leur faire la guerre, et la leur faire sans trêve, car c'est une des fatalités de l'humanité d'être condamnée à l'éternel combat des fantômes. L'ombre est difficile à prendre à la gorge et à terrasser.

Les Misérables, « Cosette », II, VII, 3, 1862.

Symbole

Entends sous chaque objet sourdre la parabole
Sous l'être universel vois l'éternel symbole.

Les Rayons et les Ombres, XXXV, mai 1837.

Syntaxe

Certains pédants, lesquels parlent un patois grave qu'ils appellent la langue classique, affirment que Molière et Saint-Simon violent la syntaxe ! Violent la syntaxe ! Voilà un crime ! Et pourquoi, s'il vous plaît, la syntaxe serait-elle plus respectable que Jeanneton ? La langue est femme. Beaucoup de choses sont permises aux mousquetaires et aux grands écrivains. Ayez la grâce, ayez le génie et violez la syntaxe et Jeanneton tant qu'il vous plaira.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », vers 1845.

(*Voir Écrire ; Langue française.*)

T

Table tournante

Les tables, qui commencent à cette heure la grande Bible nouvelle, y mêlent et y tordent le livre d'obscurité et le livre de clarté ; elles nous laissent croyant davantage et tâtonnant plus. Elles ne révèlent rien qu'à leur heure et non à la nôtre. Par moments, elles épaississent les ténèbres tout en y répandant des splendeurs-éclairs plutôt que splendeurs-rayons. Dès que nous commençons à voir un peu distinctement, le monde mystérieux se ferme. Il faut que nous ne soyons sûrs de rien, c'est là l'explication humaine. Chaque fois que l'homme, submergé à vau l'eau dans les ténèbres, ruisselant de toutes les écumes de l'abîme et de la nuit, parvient à se cramponner au bord de la barque de foi et sort de l'obscurité à mi-corps, l'ombre qui est dans la barque lui fait lâcher prise, et le rejette au gouffre et lui dit : – Va, homme, lutte, souffre, roule, nage, doute !

Le Livre des tables, « Dialogue avec Galilée », note de Victor Hugo, Jersey, 17 décembre 1854.

La foi à une chute prochaine de M. B. est dans l'air ; on me l'écrit de toutes parts. Les tables nous disent des choses surprenantes. Les tables nous commandent le silence et le secret. Vous ne trouverez donc dans *Les Contemplations* rien qui vienne des tables, à deux détails près, très importants, il est vrai, pour lesquels j'ai demandé permission (je souligne) et que j'indiquerai par une note.

Correspondance, à Delphine de Girardin, femme de lettres, Jersey, 4 janvier 1855.
(Voir Jersey.)

Ténèbres

Ténèbres ! L'univers est hagard. Chaque soir,
Le noir horizon monte et la nuit noire tombe ;
Tous deux, à l'occident, d'un mouvement de tombe,
Ils vont se rapprochant, et, dans le firmament,
Ô terreur ! Sur le jour, écrasé lentement
La tenaille de l'ombre effroyable se ferme.

Les Contemplations, VI, 26, « Ce que dit la bouche d'ombre », 1855.

(Voir Noir ; Nuit ; Obscurité ; Ombre.)

Terre

Elle est la terre, elle est la plaine, elle est le champ [...].

Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel,

Rit, et fait cercle avec les planètes du ciel

Comme des sœurs autour de l'âtre.

La Légende des siècles, nouvelle série, « La Terre », 12 août 1873.

(Voir Ciel.)

Testament

Je donne cinquante mille francs aux pauvres. Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard. Je repousse l'oraison de toutes les églises. Je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu.

Codicille au testament de Victor Hugo, 2 août 1883.

Testament littéraire

Je les prie de publier, avec des intervalles dont ils seront juges entre chaque publication :

D'abord, les œuvres terminées ; ensuite, les œuvres commencées et en partie achevées ; enfin les fragments et idées éparses. Cette dernière catégorie d'œuvres se rattachant à l'ensemble de toutes mes idées, quoique sans lien apparent, formera, je pense, plusieurs volumes et sera publiée sous le titre *Océan*. Presque tout cela a été écrit dans mon exil. Je rends à la mer ce que j'ai reçu d'elle.

Testament littéraire de Victor Hugo confiant à trois amis, Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre, tous ses manuscrits non publiés, avec leurs copies et toutes les choses écrites de sa main, 23 septembre 1875.

Je donne tous mes manuscrits et tout ce qui serait trouvé écrit ou dessiné par moi à la Bibliothèque nationale de Paris, qui sera un jour la Bibliothèque des États-Unis d'Europe.

Dernier testament, 31 août 1881.

Tête

Vous, princes, et vous, roi,

J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la-moi.

La Légende des siècles, dernière série, « Les Quatre Jours d'Elciis », 27 novembre 1857.

(Voir Prince ; Roi.)

Théâtre

Vous avez raison, mon ami, mille fois raison. Je n'ai jamais songé à

diriger un théâtre, mais à en *avoir* un à moi. Je ne veux pas être directeur d'une troupe, mais propriétaire d'une exploitation, maître d'un atelier où l'art se cisèlerait en grand, ayant tout sous moi et loin de moi, directeur et acteurs.

Correspondance, à l'écrivain Victor Pavie, 25 février 1831.

Le théâtre [...] a de nos jours une importance immense, et qui tend à s'accroître avec la civilisation même. Le théâtre est une tribune. Le théâtre est une chaire. Le théâtre parle fort et parle haut [...]. C'est une grande et sérieuse chose que le théâtre. Le drame, sans sortir des limites impartiales de l'art, a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine [...]. Le poète, aussi, a charge d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde.

Lucrèce Borgia, préface, 12 février 1833.

Il y a deux manières de passionner la foule au théâtre : par le grand et par le vrai. Le grand prend les masses, le vrai saisit l'individu. Le but du poète dramatique [...] doit donc toujours être, avant tout, de chercher le grand, comme Corneille, ou le vrai, comme Molière ; ou mieux encore, et c'est ici le plus haut sommet où puisse monter le génie, d'atteindre tout à la fois le grand et le vrai, le grand dans le vrai, le vrai dans le grand, comme Shakespeare [...]. L'écueil du vrai, c'est le petit ; l'écueil du grand, c'est le faux. Dans tous les ouvrages de Shakespeare, il y a du grand qui est vrai, et du vrai qui est grand [...]. Dégager perpétuellement le grand à travers le vrai, le vrai à travers le grand [...] tel est le but du poète au théâtre. Et ces deux mots, *grand* et *vrai*, renferment tout. La vérité contient la moralité, le grand contient le beau.

Marie Tudor, préface, 17 novembre 1833.

Le théâtre n'est pas le pays du réel : il y a des arbres de carton, des palais de toile, un ciel de haillons, des diamants de verre, de l'or de clinquant, du fard sur la pêche, du rouge sur la joue, un soleil qui sort de dessous terre. C'est le pays du vrai, il y a des cœurs humains sur la scène.

Océan, « Tas de pierres », 1830-1833

Aujourd'hui plus que jamais, le théâtre est un lieu d'enseignement [...]. Le drame doit donner à la foule une philosophie, aux idées une formule, à la poésie des muscles, du sang et de la vie, à ceux qui pensent une explication désintéressée, aux âmes altérées un breuvage, aux plaies secrètes un baume, à chacun un conseil, à tous une loi [...]. Laissez-vous charmer par le drame, mais que la leçon soit dedans, et qu'on puisse toujours l'y retrouver quand on voudra disséquer cette belle chose vivante, si ravissante, si poétique, si passionnée, si magnifiquement vêtue d'or, de soie, et de velours. Dans le plus beau drame, il doit toujours y avoir une idée sévère, comme dans la plus belle femme il y a un squelette [...]. Chaque fois qu'il croira nécessaire de faire bien voir à tous, dans ses moindres détails, une idée utile, une idée sociale,

une idée humaine, [l'auteur] posera le théâtre dessus comme un verre grossissant.

Angelo, tyran de Padoue, préface, 7 mai 1835.

Un des motifs qui font que je ne donne plus de pièces au théâtre est celui-ci : dans ces moments-là, je voyais les nudités de la bêtise publique, et cela m'était désagréable.

Choses vues, 6 décembre 1846.

Qui ferme les théâtres de Paris éteint le feu qui éclaire, pour ne plus laisser resplendir que le feu qui incendie !

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Secours aux théâtres », Assemblée constituante, 17 juillet 1848.

Les théâtres municipaux seront des espèces de dérivatifs, qui neutraliseront les bouillonnements populaires. Avec eux, le peuple parisien lira moins de mauvais pamphlets, boira moins de mauvais vins, hantera moins de mauvais lieux, fera moins de révolutions violentes.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « La Liberté du théâtre », Conseil d'État, 17 septembre 1849.

Mon répertoire n'ayant pas été joué à Paris depuis huit ans, il est évident que le théâtre m'est fermé. Je prends le parti de publier mes pièces.

Choses vues, Guernesey, 2 septembre 1859.

Une pièce de théâtre, c'est quelqu'un. C'est une voix qui parle, c'est un esprit qui éclaire, c'est une conscience qui avertit.

Océan, « Faits et Croyances », « Théâtre », 1860-1864.

Ce qu'il y a de mieux à faire au théâtre, pour les vieux tels que moi, c'est d'applaudir les jeunes.

Choses vues, Guernesey, mai 1867.

(*Voir Drame ; Public ; Vérité.*)

Tigre

L'Histoire a ses tigres. Les historiens, gardiens immortels d'animaux féroces, montrent aux nations cette ménagerie impériale [...]. Ils sont effrayants. Écoutez-les rugir, considérez-les l'un après l'autre ; l'historien vous les amène, l'historien les traîne, furieux et terribles, au bord de la cage, vous ouvre les gueules, vous fait voir les dents, vous montre les griffes ; vous pouvez dire de chacun d'eux : c'est un tigre royal. En effet, ils ont été pris sur tous les trônes. L'histoire les promène à travers les siècles. Elle empêche qu'ils ne meurent ; elle en a soin. Ce sont ses tigres. Elle ne mêle pas à eux les chacals. Elle met et garde à part les bêtes immondes. M. Bonaparte sera dans la cage des hyènes.

Tombe

Moi, c'est là que je vis ! – cueillant les roses blanches,
Consolant les tombeaux délaissés trop longtemps,
Je passe et je reviens, je déränge les branches,
Je fais du bruit dans l'herbe, et les morts sont contents.
Les Rayons et les Ombres, XIV, « Dans le cimetière de... », mars 1840.

La tombe n'oublie personne.

Mes fils, VIII, 1874.

(*Voir Mort.*)

Torture

Toute une sombre histoire est là, qui s'est infiltrée, pour ainsi dire, goutte à goutte, dans les pores de ces pierres, dans ces murailles, dans cette voûte, dans ce banc, dans cette table, dans ce pavé, dans cette porte. Elle est là tout entière ; elle n'en est jamais sortie ; elle y a été enfermée, elle est restée sous les verrous. Rien n'en a transpiré, rien dit, rien conté, rien trahi, rien révélé. Étrange horreur que cette chambre ! Étrange horreur que cette tour posée au beau milieu du quai, sans fossé et sans muraille qui la sépare des passants ! Au-dedans, les scies, les brodequins, les chevalets, les roues, les tenailles, le morceau qui enfonce les coins, le grincement de la chair touchée par le fer rouge, le pétilllement du sang sur la braise, les interrogations froides des juges, les rugissements désespérés du torturé ; au-dehors, à quatre pas, les bourgeois qui vont et viennent, les femmes qui jasant, les enfants qui jouent, les marchands qui vendent, les voitures qui roulent, les bateaux sur la rivière, le tumulte de la ville, l'air, le ciel, le soleil, la liberté !

Choses vues, visite de la chambre de torture à la Conciergerie, 10 septembre 1846.

Revu le musée. Je revois les instruments de torture. La grande lame servait à briser les membres sur la roue. Les petites menottes à écrous servaient à réunir les pouces des mains et les orteils des pieds en X dans le même écrasement ; on suspendait, par les pouces et les orteils ainsi reliés, les torturés au-dessus d'un brasier ; on ne les brûlait pas, on les cuisait. Le collier à pointes servait à faire mourir les condamnés par la privation de sommeil. Ils étaient debout le cou dans ce collier rattaché au mur par quatre cordes. Si leur tête fléchissait sous le sommeil, un coup de bâton sur les cordes les réveillait en leur enfonçant dans le cou les pointes du collier.

Choses vues, visite au musée d'Ypres (Belgique), 12 octobre 1864.

(*Voir Inquisition ; Prison.*)

Trahisson

Oui, qu'ils viennent tous ceux qui n'ont ni cœur ni flamme,
Qui boitent de l'honneur et qui louchent de l'âme ;
Oui, leur soleil se lève et leur messie est né.
C'est décrété, c'est fait, c'est dit, c'est canonné,
La France est mitraillée, escroquée et sauvée
Le hibou Trahison pond gaîment sa couvée.
Châtiments, III, VIII, Jersey, novembre 1852.

Travail

Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,
Qui produit la richesse en créant la misère,
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !
Progrès dont on demande : « Où va-t-il ? Que veut-il ?
Qui brise la jeunesse en fleur ? Qui donne, en somme,
Une âme à la machine et la retire à l'homme ?
Que ce travail, haï des mères, soit maudit !
Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,
Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !
O Dieu ! Qu'il soit maudit au nom du travail même,
Au nom du vrai travail, saint, fécond, généreux,
Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux !
Les Contemplations, III, 2, « Melancholia », juillet 1838.

Je ne dîne plus qu'à neuf heures, afin d'allonger ma journée de travail.
Je ferai ainsi, au moins pendant deux mois, pour avancer *Jean Tréjean* [ce
livre sera rebaptisé *Les Misères* puis *Les Misérables*].

Choses vues, 28 octobre 1847.

Je travaille presque nuit et jour, je vogue en pleine poésie, je suis abruti
par l'azur.

Correspondance, à l'auteur et homme politique Emile Deschanel, Jersey,
14 janvier 1855.

Je travaille éperdument. J'ai tant de choses à faire, et si peu d'années
pour tant d'œuvres. Il serait maussade pour moi de m'en aller de la terre en
emportant le secret de tant de créations ébauchées et à demi-lumineuses déjà
dans mon cerveau. De là mon travail acharné.

Correspondance, à sa femme, Guernesey, 17 avril 1866.

Je travaille debout regardant à la fois
Éclorre en moi l'idée et là-haut l'aube naître.
Je pose l'écritoire au bord de la fenêtre
Que voile et qu'assombrit, comme un antre de loups,
Une ample vigne vierge accrochée à cent clous,
Et j'écris au milieu des branches entrouvertes,

Essuyant par instants ma plume aux feuilles vertes.

Chantiers, suite de *Châtiments*, automne 1866.

Ce qui me cloue ici, c'est la nécessité de ne pas m'en aller de cette vie sans avoir fait tout mon devoir, et complété mon œuvre le plus possible. Un mois de travail ici vaut un an de travail à Paris. C'est pourquoi je me condamne à l'exil.

Correspondance, à Auguste Vacquerie, Guernesey, 3 janvier 1873.

(*Voir Écrire* ; Guernesey ; Œuvre.)

Tricolore

Je suis rouge avec les rouges, blanc avec les blancs, bleu avec les bleus, c'est-à-dire tricolore. En d'autres termes, je suis pour le peuple, pour l'ordre, et pour la liberté.

Choses vues, novembre 1849

Triste

Tu me fais représenter par tes journaux comme triste, acculé, désespéré, etc. Triste ? De quoi ? De tes crimes, oui. De la chose publique. Oui. Du châtiment qui tarde. Oui. – Mais moi personnellement, hors les chagrins du cœur, mon secret avec Dieu, de quoi serais-je triste ? Je vis dans la nature et dans la solitude.

Chantiers, suite de *Châtiments*, 1856.

Trône

Cromwell ! D'un seul côté, le trône est abordable,
On y monte ; et de l'autre on descend au tombeau.

Cromwell, III, IV, 1827.

Le trône abject s'adosse à l'illustre échafaud.

L'Année terrible, « Toujours le même fait se répète », juin 1871.

Tyran

Ô peuple ! Consentir au tyran, c'est le faire.

La Pitié suprême, X, 1879.

Tyrannie

Tyrannie ! Escalier qui dans le mal descend !
Obscur, vertigineux, fatal, croulant, glissant !
Toutes les marches vont décroissant de lumière ;
Et malheur à qui met le pied sur la première !
C'est la spirale infâme et traître aboutissant

À l'ombre, et vous teignant les semelles de sang.

La Pitié suprême, IV, 1879.

U

Ultra

L'esprit ultra caractérise spécialement la première phase de la restauration. Être ultra, c'est aller au-delà. C'est attaquer le sceptre au nom du trône et la mitre au nom de l'autel ; c'est malmenier la chose qu'on traîne ; c'est ruer dans l'attelage ; c'est chicaner le bûcher sur le degré de cuisson des hérétiques [...] ; c'est être mécontent de l'albâtre, de la neige, du cygne et du lys au nom de la blancheur ; c'est être partisan des choses au point d'en devenir l'ennemi ; c'est être si fort pour, qu'on est contre.

Les Misérables, « Marius », III, III, 3, 1862.

Unité

L'unité de temps n'est pas plus solide que l'unité de lieu. L'action, encadrée de force dans les vingt-quatre heures, est aussi ridicule qu'encadrée dans le vestibule.

Cromwell, préface, octobre 1827.

(*Voir Drame ; Théâtre.*)

Urbanisme

On veut démolir Saint-Germain-l'Auxerrois pour un alignement de place ou de rue ; quelque jour on détruira Notre-Dame pour agrandir le parvis ; quelque jour on rasera Paris pour agrandir la plaine des Sablons.

Choses vues, février 1831.

On bâtit de toutes parts ; maisons et bastions sortent de terre. La ville s'agrandit en même temps qu'elle se fortifie. Le dernier recensement constate qu'il y a ici, à cette heure, 40 000 appartements vacants. Paris pourrait, sans déplacer un seul de ses habitants, recevoir et loger la ville de Lyon tout entière.

Choses vues, mai 1843.

(*Voir Architecture.*)

Utopie

C'est toujours à ses risques et périls que l'utopie se transforme en insurrection, et se fait de protestation philosophique, protestation armée, et de Minerve, Pallas. L'utopie qui s'impatiente et devient émeute sait ce qui l'attend ; presque toujours elle arrive trop tôt. Alors elle se résigne, et accepte stoïquement, au lieu du triomphe, la catastrophe.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 20, 1862.

De même que l'idéal peut être bête, l'utopie peut être mauvaise. Le rêve à reculons existe. On peut être utopiste en arrière. Donner à l'ancien monde une sorte de vie morte, il y a des rêveurs pour faire ce rêve. Quel succès, la chute ! Quel triomphe, la décadence ! Quel bel assassinat, tuer le progrès ! Épaissir le bandeau sur la paupière humaine, masquer le point du jour, faire marcher l'homme du côté des talons, bravo ! J'ai l'honneur de vous présenter le passé, bouchez-vous le nez si vous voulez, mais embrassez-le. [...]. L'utopie d'Attila, c'est le feu aux quatre coins de la civilisation. L'utopie de Malthus, c'est la dépopulation. L'utopie du militarisme, c'est la caserne. L'utopie du communisme, c'est le couvent.

Le Promontoire du songe, 1863.

Si l'on rudoie l'utopie, on la tue.

Quatrevingt-treize, III, VII, 5, 1874.

(Voir Idée ; Idéal ; Opinion politique.)

V

Vague

La vague est hypocrite ; elle tue, vole, recèle, ignore et sourit. Elle rugit, puis moutonne.

Les Travailleurs de la mer, II, I, 1, 1866.

Pas de vision comme les vagues. Comment peindre ces creux et ces reliefs alternants, réels à peine, ces vallées, ces hamacs, ces évanouissements de poitrails, ces ébauches ?

L'homme qui rit, I, II, 6, 1869.

(Voir Mer ; Océan.)

Vaincu

La victoire, quand elle est selon le progrès, mérite l'applaudissement des peuples ; mais une défaite héroïque mérite leur attendrissement. L'une est magnifique, l'autre est sublime [...]. Il faut bien que quelqu'un soit pour les vaincus. On est injuste pour ces grands essayeurs de l'avenir quand ils avortent.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 20.

Vandalisme

À Paris, le vandalisme fleurit et prospère sous nos yeux. Le vandalisme est architecte. Le vandalisme se carre et se prélassé. Le vandalisme est fêté, applaudi, encouragé, admiré, caressé, protégé, consulté, subventionné, défrayé, naturalisé. Le vandalisme est entrepreneur de travaux pour le compte du gouvernement. Il s'est installé sournoisement dans le budget, et il le grignote à petit bruit, comme le rat son fromage. Et certes, il gagne bien son argent. Tous les jours il démolit quelque chose du peu qui nous reste de cet admirable vieux Paris [...]. Le vandalisme a pour lui les bourgeois. Il est bien nourri, bien renté, bouffi d'orgueil, presque savant, très classique, bon logicien, fort théoricien, joyeux, puissant, affable au besoin, beau parleur, et content de lui. Il tranche du Mécène. Il professe les jeunes talents. Il est professeur. Il donne des cours d'architecture. Il envoie des élèves à Rome. Il

porte habit brodé, épée au côté et culotte française. Il est de l'Institut. Il est de la Cour. Il donne le bras au roi, et flâne avec lui dans les rues, lui soufflant ses plans à l'oreille.

« Guerre aux démolisseurs ! » (article paru en 1832), *Littérature et philosophie mêlées*, 1834.

(*Voir Architecture.*)

Vendéen

Si nous avions pu en douter, ta lettre nous aurait montré, cher Adolphe, que tu es royaliste comme nous. Nous t'en félicitons et nous regrettons de n'être pas nés Bretons comme toi ; car nous sommes tous, ici, Vendéens par le cœur.

Correspondance, à son cousin Adolphe Trébuchet, 20 avril 1820.

Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine

Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne !

Les Feuilles d'automne, « Ce siècle avait deux ans », I (deux derniers vers), juin 1830.

(*Voir Hugo, Sophie.*)

Vent

Le vent, cette populace de titans que nous appelons les Souffles. L'immense canaille de l'ombre. Ce sont les invincibles oiseaux fauves de l'infini. Leurs ailes démesurées ont besoin du recul indéfini des solitudes. Ils y volent en troupes. Ils sont les sphinx de l'abîme. On les entend toujours, eux ils n'écoutent rien. Ils commettent des choses qui ressemblent à des crimes. Que de férocité impie dans le naufrage ! Quel affront à la Providence ! Ils ont l'air par moment de cracher sur Dieu. Ils sont les tyrans des lieux inconnus [...]. Les vents courent, volent, s'abattent, mugissent, rient ; frénétiques, lascifs, effrénés, prenant leurs aises sur la vague irascible [...]. Sans trêve, ils mènent la grande chasse noire des naufrages. Ils sont des maîtres de meutes. Ils s'amuse.

Les Travailleurs de la mer, II, III, 2, 1866.

Ver

Qu'est-ce que l'univers ? Qu'est-ce que le mystère ?

Une table sans fin servie au ver de terre [...].

On m'extermine en vain, je renais sous ma voûte ;

Le pied qui m'écrasa peut poursuivre sa route.

Je le dévorerai [...].

Le monde est un festin. Je mange les convives.

L'océan a des bords, ma faim n'a pas de rives ;

Et le gouffre, c'est moi [...].

La création triste, aux entrailles profondes,

Porte deux Tout-puissants, le Dieu qui fait les mondes,

Le ver qui les détruit.

La Légende des siècles, nouvelle série, « L'Épopée du ver », 31 décembre 1862.

Verbe

Dieu créa le premier verbe

Et Gutenberg le second

Les Chansons des rues et des bois, II, III, 5, « L'Ascension humaine », 31 août 1859.

(Voir Gutenberg ; Imprimerie.)

Vérité

Un homme de la campagne qui plaidait a dit au tribunal : « M. le Président, n'ayant à dire que la vérité, je n'ai pas pris d'avocat. »

Choses vues, 17 août 1847.

Vers

Le vers au théâtre doit dépouiller tout amour-propre, toute exigence, toute coquetterie. Il n'est là qu'une forme, et une forme qui doit tout admettre, qui n'a rien à imposer au drame, et au contraire doit tout recevoir de lui pour tout transmettre au spectateur : français, latin, textes de lois, jurons royaux, locutions populaires, comédie, tragédie, rire, larmes, prose et poésie. Malheur au poète si son vers fait la petite bouche !

Cromwell, préface, octobre 1827.

J'aime mieux être sifflé pour un bon vers qu'applaudi pour un méchant.

Propos de 1829 rapporté dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, 1863.

Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,

Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume

Dans le rythme profond, moule mystérieux

D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux ;

Les Feuilles d'automne, « Ce siècle avait deux ans », 23 juin 1830.

Je n'aime pas les vers, j'aime la poésie.

Océan, « Faits et Croyances » : « Moi Vers », 1836 (?).

Il faut que, par instants, on frissonne, et qu'on voie

Tout à coup, sombre, grave et terrible au passant,

Un vers fauve sortir de l'ombre en rugissant !

Il faut que le poète, aux semences fécondes,

Soit comme ces forêts vertes, fraîches, profondes,

Pleines de chants, amour du vent et du rayon,

Charmanes, où, soudain, l'on rencontre un lion.

Les Contemplations, I, 28, « Il faut que le poète », mai 1842.

Mon vers sanglant, amer et noir qui, du ciel sombre,
Ainsi que d'une bouche entrouverte dans l'ombre,
Jaillit, tombe, se rue, éclate, et sur les fronts
Se disperse en horreur, en tempête, en affronts,
Flétrit, submerge, noie, éclabousse et remonte,
Est le vomissement de Dieu sur votre honte !
Chantiers, suite de Châtiments, 1853-1854.

Mon vers vivisecteur fait saigner, mais guérit.
Chantiers, suite de Châtiments, sans date.

Et ma blême araignée, ogre illogique et las,
Aimable, aime à régner, au gris logis qu'elle a.
Vers holorime, sans date.
(Voir Poésie.)

Veuvage

Quel jour donc cessera mon veuvage ? Encore un long mois, et ce mois aura trente jours d'un siècle, et ces jours chacun vingt-quatre heures éternelles.

Correspondance, à Adèle Foucher, six semaines avant leur mariage, 26 août 1822.
(Voir Foucher, Adèle.)

Vie

Ce qui est grand, à mon avis, c'est de vivre simplement comme les autres hommes, sans effarement et sans orgueil, en voyant ce qu'ils voient, en touchant ce qu'ils touchent, et en pensant un peu plus qu'eux.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1849-1851.

À mesure que l'homme avance dans la vie, il arrive à une sorte de possession invétérée des idées et des objets, qui n'est autre chose qu'une profonde habitude de vivre. Il devient à lui-même sa propre tradition ; il s'attache étroitement par la mémoire à ce qu'il a vu, à ce qu'il a fait, à ce qu'il a senti, à ce qu'il a souffert, aux temps où il était enfant, aux temps où il était jeune, aux temps où il était homme, à ses jeux, à ses amours, à ses travaux ; il se tourne avec charme vers tout ce qui a composé son unité, vers les illusions, vers les affections, vers les passions, vers les joies, vers les douleurs surtout. Chaque jour qu'il a traversé est un chaînon, et pour lui, homme, vivre, c'est toute la chaîne. Il sent qu'il y a en lui de l'invisible. Être, c'est être la somme de tout ce qu'on a été ; voilà ce qu'il comprend par-dessus tout. Prenez-le, et faites-lui une offre quelconque de vie nouvelle et de jeunesse, à la condition de ne plus connaître ce qu'il a connu et de ne plus aimer ce qu'il a aimé, il préférera mourir. Il est plus facile de renoncer à l'avenir qu'au passé. De là, la

puissance indomptable du moi.

Choses vues, Guernesey, décembre 1855.

Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui. Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, vous vivez ce que je vis ; la destinée est une. Prenez donc ce miroir et regardez-vous-y. On se plaint quelquefois des écrivains qui disent moi. Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas ! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah, insensé, qui crois que je ne suis pas toi !

Les Contemplations, préface, 1856.

La vie c'est la communication de proche en proche : filière, transmission, chaîne. Nous sommes en même temps points d'arrivée et points de départ. Tout être est un centre du monde.

Les Travailleurs de la mer, II, III, 2, 1866.

La vie est une perpétuelle arrivée ; nous la subissons. Nous ne savons jamais de quel côté viendra la brusque descente du hasard. Les catastrophes et les félicités entrent, puis sortent, comme des personnages inattendus. Elles ont leur loi, leur orbite, leur gravitation, en dehors de l'homme. La vertu n'amène pas le bonheur, le crime n'amène pas le malheur ; la conscience a une logique, le sort en a une autre : nulle coïncidence. Rien ne peut être prévu. Nous vivons pêle-mêle et coup sur coup. La conscience est la ligne droite, la vie est le tourbillon. Ce tourbillon jette inopinément sur la tête de l'homme des chaos noirs et des ciels bleus. Le sort n'a pas l'art des transitions.

Les Travailleurs de la mer, III, III, 2, 1866.

(*Voir Homme ; Vivre.*)

Vie littéraire

Vie politique, vie littéraire, deux côtés d'une même chose qui est la vie publique. Les uns trempent dans la vie publique par l'action, les autres y trempent par l'idée. Ce sont ceux-là qu'on appelle les rêveurs, les poètes, les philosophes. On appelle les autres les hommes d'État. Il faut dire à l'avantage des premiers que les idées sont toujours des actions, tandis que rarement les actions sont des idées. On entre donc plus profondément encore dans l'âme des peuples et dans l'histoire intérieure des sociétés humaines par la vie littéraire que par la vie politique.

Choses vues, Guernesey, 25 décembre 1863.

(*Voir Écrivain ; Littérature ; Poète ; Politique.*)

Vieillesse

Je crois que la vieillesse arrive par les yeux,
Et qu'on vieillit plus vite à voir toujours des vieux !

Ruy Blas, II, I, 1838.

Tout à coup, on est vieux. On sent comme une secousse, tout est noir, on distingue une porte obscure, ce sombre cheval de la vie qui vous traînait s'arrête, et l'on voit quelqu'un de voilé et d'inconnu qui le dételle dans les ténèbres.

Les Misérables, « Fantine », I, vii, 5, 1862.

La vieillesse arrive, la mort approche ; un autre monde m'appelle. Quittez-moi tous, c'est bien. Que chacun aille à ses affaires. Le moment est venu pour tout le monde de se détacher de moi. Même moi, il faut que, moi aussi, j'aille à mes affaires.

Choses vues, 25 décembre 1863.

Nous sommes tous les deux voisins du ciel, Madame,
Puisque vous êtes belle et puisque je suis vieux.

Toute la lyre, « Ave Dea Moriturus te salutat », à Judith Gautier, 12 juillet 1872.

D'ordinaire, vivre, et surtout avoir vécu, cela refroidit. Pas moi. L'approche de la mort désintéresse. Les vieillards sentent qu'ils ne sont plus que campés. Je ne suis pas de ces doux vieillards. Je reste exaspéré et violent. Je crie et je m'indigne et je pleure. Malheur à qui fait du mal à la France ! Je ne m'apaiserai pas. Je déclare que je mourrai fanatique de ma patrie.

Choses vues, 27 décembre 1877.

(*Voir Mort ; Vie.*)

Vierge

Je ne considérerais que comme une femme ordinaire (c'est-à-dire *assez peu de chose*) une jeune fille qui épouserait un homme sans être moralement certaine non seulement qu'il est *sage*, mais encore, et j'emploie exprès le mot propre dans toute sa plénitude, qu'il est *vierge*, aussi vierge qu'elle-même. Tu m'as reproché quelquefois, chère amie, d'être bien rigide envers ton sexe ; tu vois que je le suis peut-être plus encore pour le mien puisque je lui refuse des licences qu'on ne lui accorde que trop généralement.

Correspondance, à Adèle Foucher, 23 février 1822.

Elle est vierge ; à peine née.
Son mari fut un vieillard ;
Dieu brisa cet hyménée
De Trop tôt avec Trop tard.

Les Chansons des rues et des bois, I, vi, 3, « Gare ! », 23 juin 1859.

(*Voir Foucher, Adèle.*)

Ville

Je vis soudain surgir, parfois du sein des ondes,

À côté des cités vivantes des deux mondes,
D'autres villes aux fronts étranges, inouïs,
Sépulcres ruinés des temps évanouis,
Pleines d'entassements, de tours, de pyramides,
Baignant leurs pieds aux mers, leur tête aux cieux humides.
Les Feuilles d'automne, XXIX, « La Pente de la rêverie », mai 1830.

Vivre

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime [...]
Ceux dont le cœur est bon, ceux dont les jours sont pleins
Ceux-là vivent, Seigneur ! Les autres, je les plains,
Car de son vague ennui le néant les enivre,
Car le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.
Châtiments, IV, IX, Paris, décembre 1848.

Voleur

Faites-vous voleur.

— Crûment ? Non. Je suis roi. Ça suffit.

Théâtre en liberté, « Mangeront-ils ? », II, 3, 1867.

Voyons, sans les voleurs, à quoi bon les gendarmes ?
À quoi bon avocats, gens de loi, gens du roi,
Lieutenants de police et guetteurs de beffroi,
Procureurs, présidents, robes rouges et noires,
Clercs griffonnant mandats, arrêts et compulsoires,
Guichetiers, estafiers, geôliers, paperassiers,
Piquiers, pertuisaniers, greffiers, huissiers, massiers ?
Qui vous met sur le dos la simarre et l'hermine ?
Qui vous fait cette heureuse et florissante mine ?
Qui vous nourrit, ingrats ? Nous ! Nous seuls ! Quel qu'il soit,
Tout pays opulent à deux signes se voit,
Beaucoup d'archers sur pied, des larrons plein la ville !
Les Jumeaux, I, 5, 1839 (pièce inachevée).

Volonté

La volonté grise. On peut s'enivrer de son âme. Cette ivrognerie-là
s'appelle l'héroïsme.

Les Travailleurs de la mer, II, II, 4, 1866.

Volontés, dernières

Je donne cinquante mille francs aux pauvres. Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard. Je refuse l'oraison de toutes les églises ; je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu.

Dernières volontés de Victor Hugo rédigées le 2 août 1883.

Voyage

Ce ne sont pas les événements que je cherche en voyage, ce sont les idées et les sensations.

Le Rhin, Lettre I, 1838.

L'église vue, je suis monté sur le clocher. Vous connaissez mon goût pour le voyage perpendiculaire.

Le Rhin, Lettre XXX, 1839.

Voyager à pied ! On s'appartient, on est libre, on est joyeux. On est tout entier et sans partage aux incidents de la route, à la ferme où l'on déjeune, à l'arbre où l'on s'abrite, à l'église où l'on se recueille. On part, on s'arrête, on repart. Rien ne gêne, rien ne retient. On va et on rêve devant soi. La marche berce la rêverie [...]. Et puis tout vient à l'homme qui marche. Il ne lui surgit pas seulement des idées. Il lui échoit des aventures.

Le Rhin, Lettre XX, 1840.

L'an prochain, j'irai au Portugal ou en Espagne. Puisque je ne puis rentrer en France, je veux me rapprocher du soleil. Je supprimerai du moins de ma vie cela, l'hiver. Ayant l'exil, à quoi bon l'hiver ? L'exil suffit pour avoir très froid.

Choses vues, à Guernesey, juin 1859.

Me voici voyageant ; on m'a cru très malade cet hiver, mais le changement d'air me remet ; je vais d'horizon en horizon, je quitte l'océan pour la terre, je cours à travers monts et vaux, et la grande nature du bon Dieu me guérit.

Correspondance, à Charles Baudelaire, Bruxelles, 10 avril 1861.

Voyelle

Les voyelles existent pour le regard presque autant que pour l'oreille. Elles peignent des couleurs. On les voit. *A* et *i* sont des voyelles blanches et brillantes. *O* est une voyelle rouge. *E* et *eu* sont des voyelles bleues. *U* est la voyelle noire.

Océan, « Faits et Croyances » : « Ceci et cela », 1846-1847.

(*Voir* Alphabet.)

Y

Y

L'Y est une lettre pittoresque qui a des significations sans nombre. L'arbre est un Y ; l'embranchement de deux routes est un Y ; le confluent de deux rivières est un Y ; une tête d'âne ou de bœuf est un Y ; un verre sur son pied est un Y ; un lys sur sa tige est un Y ; un suppliant qui lève ses bras au ciel est un Y.

Voyage aux Alpes, IV, 1839.

Je regrette l'Y de l'ancienne orthographe du mot abîme. Car Y était du nombre de ces lettres qui ont un double avantage : indiquer l'étymologie et faire peindre la chose par le mot : ABYME.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique, » vers 1850.

(*Voir* Alphabet.)

Z

Zéro

Zéro somme de tout ! Rien au bout de la route !

Non, l'Infini n'est point capable de cela.

L'Année terrible, « Terre et cieux ! », 19 août 1871.

(*Voir* Infini ; Nombre.)

NOMS PROPRES

« Ce siècle est à la barre et je suis son témoin. »

Victor Hugo,
L'Année terrible, prologue, 1872

Cette partie réservée aux noms propres accorde une large place aux événements politiques qui ont bouleversé la longue vie publique – et privée – de Victor Hugo. Poète happé par les turbulences de son siècle, il paya son engagement républicain de vingt ans d'exil. Elle permet aussi une évocation des grandes figures du passé, rois, tribuns ou génies littéraires qui obsèdent ou fascinent l'écrivain, des personnages, devenus universels, qui hantent ses grands romans, et de son cercle de famille, avec ses amours, ses ruptures et ses deuils. Sans oublier Dieu, l'éternelle énigme.

A

Académie des jeux floraux, nom d'un groupe de sept troubadours, qui institua un concours poétique annuel en 1323, à Toulouse. Victor Hugo obtint trois prix en 1819 et 1820, ce qui lui permit d'échapper au service militaire

Monsieur, je suis aussi confus de l'indulgence de l'Académie que pénétré de reconnaissance pour les marques éclatantes dont elle m'a honoré. Veuillez assurer messieurs vos collègues que je considère leurs suffrages plutôt comme un encouragement que comme une récompense, et que mes efforts n'auront désormais pour but que de me rendre digne des palmes glorieuses qu'il leur a plu de me décerner et que je me sens bien loin de mériter encore.

Correspondance, à M. Pinaud, secrétaire perpétuel de l'Académie des jeux floraux, Toulouse, le 29 mars 1819.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous envoyer celles des corrections indiquées auxquelles le temps m'a permis de me soumettre. Les changements que je n'ai pu faire sont en petit nombre et j'ose espérer que l'Académie voudra bien croire que, si je ne l'ai pas satisfaite en quelques points, ce n'est ni faute d'efforts ni faute de docilité. Je suis loin de croire avoir réussi partout également. Cependant j'avouerai, et vous n'en serez peut-être pas étonné, monsieur, que ces deux odes m'ont coûté plus de peine à retoucher qu'à composer. Si l'Académie trouvait le premier texte préférable, elle me rendrait un véritable service en le conservant.

Correspondance, à M. Pinaud, 9 avril 1819.

Académie française

Monsieur, retenu par une légère indisposition, je ne puis avoir l'honneur d'aller moi-même vous témoigner de ma reconnaissance de la faveur que l'Académie française a daigné me faire en accordant une mention honorable à la pièce n° 15 dont je suis l'auteur. Ayant appris que vous aviez élevé des doutes sur mon âge, je prends la liberté de vous remettre ci-inclus mon acte de naissance.

Correspondance, à M. Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, 31 août 1817.

L'Académie est un lieu où l'on sait tout, excepté ce qui doit entrer dans les douze syllabes sacrées dont se compose un vers.

Correspondance, à Amédée Pommier, homme de lettres, fin avril 1846.

Le prétendu Dictionnaire historique de la langue que fait en ce moment l'Académie est le chef-d'œuvre de la puérilité sénile.

Choses vues, 13 août 1847.

Aujourd'hui, l'Académie travaillant au Dictionnaire, à propos du mot *accroître*, on a proposé cet exemple tiré de Mme de Staël : *La misère accroît l'ignorance et l'ignorance la misère*. Trois objections ont surgi immédiatement : 1° Antithèse ; 2° Écrivain contemporain ; 3° Chose dangereuse à dire. L'Académie a rejeté l'exemple.

Choses vues, 12 septembre 1850.

Je vais ce matin à l'Académie. Je n'y ai pas mis le pied depuis le 1^{er} décembre 1851, veille du coup d'État.

Choses vues, 29 janvier 1874.

Adèle

Voir Foucher, Adèle ; Hugo, Adèle.

Algérie, conquise par la France en 1830

Je crois que notre nouvelle conquête est chose heureuse et grande. C'est la civilisation qui marche sur la barbarie. C'est un peuple éclairé qui va trouver un peuple dans la nuit. Nous sommes les Grecs du monde ; c'est à nous d'illuminer le monde. Notre mission s'accomplit, je ne chante qu'Hosanna.

Choses vues, « À propos de l'Algérie », au général Thomas-Robert Bugeaud, janvier 1841.

Monsieur le maréchal, permettez-moi d'introduire près de vous et de recommander à votre gracieux accueil mon frère aîné, le comte Abel Hugo. Ce n'est pas seulement le fils d'un de vos anciens et illustres compagnons d'armes, c'est aussi le frère d'un homme qui honore votre énergique caractère et vos grands travaux. Il est bon que des hommes comme lui visitent, connaissent et *épousent* l'Algérie.

Correspondance, au maréchal Thomas-Robert Bugeaud, 9 novembre 1846.

La barbarie est en Afrique, je le sais, mais que nos pouvoirs responsables ne l'oublient pas, nous ne devons pas l'y prendre, nous devons l'y détruire ; nous ne sommes pas venus l'y chercher, mais l'en chasser. Nous ne sommes pas venus dans cette vieille terre romaine qui sera française inoculer la

barbarie à notre armée, mais notre civilisation à tout un peuple ; nous ne sommes pas venus en Afrique pour en rapporter l'Afrique, mais pour y apporter l'Europe.

Projet de discours devant la Chambre des pairs, jamais prononcé, 1847.

L'armée – faite féroce par l'Algérie. Le général Le Flô me disait hier soir : Dans les prises d'assaut, dans les razzias, il n'était pas rare de voir des soldats jeter par les fenêtres des enfants que d'autres soldats recevaient sur la pointe de leurs baïonnettes. Ils arrachaient les boucles d'oreilles aux femmes, et les oreilles avec, ils leur coupaient les doigts des pieds et des mains pour prendre leurs anneaux [...]. Atrocités du général Négrier. Le colonel Péliissier. Les Arabes *fumés* vifs.

Choses vues, 17 octobre 1852.

L'Afrique agonisante expire dans nos serres.

Misère, poème écrit en 1869 et non publié.

Versez votre trop-plein dans cette Afrique, et du même coup résolvez vos questions sociales, changez vos prolétaires en propriétaires. Allez, faites ! Faites des routes, faites des ports, faites des villes ; croissez, cultivez, colonisez, multipliez ; et que, sur cette terre, de plus en plus dégagée des prêtres et des princes, l'Esprit divin s'affirme par la paix et l'Esprit humain par la liberté !

Actes et Paroles IV, « Depuis l'exil (1876-1885) » : « Discours sur l'Afrique », 18 mai 1879.

(Voir Bugeaud ; Question sociale.)

Allemagne (XIX^e siècle)

La France et l'Allemagne sont essentiellement l'Europe. L'Allemagne est le cœur ; la France est la tête. L'Allemagne et la France sont essentiellement la civilisation. L'Allemagne sent ; la France pense. Le sentiment et la pensée, c'est tout l'homme civilisé. Il y a entre les deux peuples connexion intime, consanguinité incontestable. Ils sortent des mêmes sources ; ils ont lutté ensemble contre les Romains ; ils sont frères dans le passé, frères dans le présent, frères dans l'avenir [...]. La France, adossée à l'Allemagne, fera front à l'Angleterre, qui est l'esprit de commerce, et la rejettera dans l'océan ; l'Allemagne, adossée à la France, fera front à la Russie, qui est l'esprit de conquête, et la rejettera dans l'Asie. L'union de l'Allemagne et de la France, ce serait le frein de l'Angleterre et de la Russie, le salut de l'Europe, la paix du monde.

Le Rhin, conclusion, IX, 1842.

(Voir Allemands, les ; Rhin.)

Allemands, les

Aimer les Allemands ? Cela viendra, le jour
Où par droit de victoire on aura droit d'amour.
La déclaration de paix n'est jamais franche
De ceux qui, terrassés, n'ont pas pris leur revanche.
L'Année terrible, « À ceux qui reparlent de fraternité », mai 1871.
(*Voir* Allemagne ; Rhin.)

Alpes

En présence de ce spectacle inexprimable, on comprend les crétins dont pullulent la Suisse et la Savoie. Les Alpes font beaucoup d'idiots. Il n'est pas donné à toutes les intelligences de faire ménage avec de telles merveilles et de promener du matin au soir sans éblouissement et sans stupeur un rayon visuel terrestre de cinquante lieues sur une circonférence de trois cents [...]. Le touriste y vient chercher un *point de vue* ; le penseur y trouve un livre immense où chaque rocher est une lettre, où chaque lac est une phrase, où chaque village est un accent, et d'où sortent pêle-mêle comme une fumée deux mille ans de souvenirs.

Voyage aux Alpes, II, 1839.

Américains, les

Aujourd'hui beaucoup de visites d'Américains et d'Anglais. Une Américaine, venue de New York pour me voir, m'a baisé la main et m'a dit : *C'est vous qui êtes le roi de France*. Du reste, recrudescence d'insultes dans les journaux royalistes, catholiques et bonapartistes. Cela se fait équilibre.

Choses vues, 11 juillet 1872.

Le soir une députation d'Américains conduite par le colonel Collman vient me demander d'assister l'année prochaine, 4 juillet 1876, au centenaire de la déclaration de l'indépendance de l'Amérique.

Choses vues, 6 août 1875.

Anglais, les

Anglais ! Je me cramponne tour à tour à toutes vos libertés, et chaque fois qu'on m'en arrachera, j'en emporterai un morceau sanglant à mes ongles. Une page dans ma vie. Une ligne dans l'histoire.

Étranger ? Que signifie ce mot ? Quoi, sur ce rocher j'ai moins de droits que dans ce champ ? Quoi, j'ai passé ce fleuve, ce sentier, cette barrière, cette ligne bleue ou rouge visible seulement sur vos cartes, et les arbres, les fleurs, le soleil ne me connaissent plus ? Quelle ineptie de prétendre que je suis moins homme sur un point de la terre que sur l'autre ! Vous me dites : « Nous sommes chez nous et vous n'êtes pas chez vous. » Où ? Ici ? Vous n'avez qu'à y creuser une fosse, et vous verrez que la terre m'y recevra tout aussi bien que vous.

Angleterre

Qui affame asservit. Depuis des siècles l'Angleterre aristocrate affame l'Angleterre peuple [...]. De cette façon, le peuple devient chien. Ajoutez ceci : un seul livre ouvert au peuple enfant des écoles, la Bible [...]. Donc, l'aristocratie anglaise, après avoir coupé au peuple l'organe intelligence, lui a fait livraison en bloc de toutes les libertés. Elle lui a bouché de cire la trompe au pavillon, le voilà sourd et elle dit aux journaux, aux orateurs, aux meetings, aux livres, aux poètes, aux penseurs : criez-lui dans l'oreille tant que vous voudrez, et tout ce que vous voudrez. Avec les ciseaux Ignorance et les ciseaux Misère elle a châtré le peuple ; cela fait, elle a lâché l'eunuque dans le sérail. L'Angleterre atrophie le cerveau du peuple, et lui dit : Pense !

Océan, « Océan Prose », 1850-1852.

Il y aura dans l'histoire deux Napoléon : le Napoléon à la colonne et le Napoléon au poteau. L'Angleterre aura eu cette fortune d'être le bourreau du premier et l'amie intime du dernier.

Choses vues, Jersey, avril 1854

Deux nations entre toutes rayonnaient sur l'Europe. Ces deux flambeaux sont éteints. La France est sous les pieds de B., l'Angleterre est dans sa main. L'une a le bâillon sur la bouche, l'autre a la laisse au cou.

Choses vues, Jersey 1855.

Un certain célibat, c'est tout le génie de l'Angleterre. Des alliances, soit ; pas de mariage. L'univers toujours un peu éconduit. Vivre seule, aller seule, régner seule, être seule.

William Shakespeare, III, 1, 3, 1864.

(*Voir Anglais*)

Annibal

Napoléon a dit que tu étais le plus grand capitaine de l'Antiquité, il te met au-dessus d'Alexandre et de César, parce que tu avais sacrifié la moitié de ton armée à conquérir ton champ de bataille, et que tu l'avais conservé pendant quinze ans malgré les légions de Rome et de Carthage.

Le Livre des tables, dialogue de Victor Hugo avec Annibal, Jersey, 8 décembre 1853.

Arago, François (1786-1853), astronome, physicien et homme politique français

Arago ne paraît plus à l'Assemblée. Quand on a ces deux spécialités de regarder le ciel et de regarder la terre, je comprends qu'on préfère la première.

Choses vues, septembre 1848.

(*Voir Lune.*)

Assemblée nationale constituante de 1848 (4 mai 1848-26 mai 1849),
élabore et vote la Constitution de la II^e République.

L'Assemblée a de l'honnêteté et du courage. Son malheur est d'être médiocre, ce qui la fait hostile aux grandes intelligences qu'elle contient. L'éloquence vraie, mâle et ferme, l'étonne et la hérisse. Le beau langage lui est patois. Elle est presque entièrement composée d'hommes qui, ne sachant pas parler, ne savent pas écouter. Ils ne savent que dire, et ils ne veulent pas se taire. Que faire ? Ils font du bruit. On sent que cette assemblée est d'hier et qu'elle n'a pas de demain. Elle vient de naître et elle va mourir. De là un bizarre amalgame des défauts de l'enfance et des misères de la décrépitude. Elle est puérile et sénile. Elle discute, dispute, avance, recule, dit oui et non, se fâche, s'impatiente, boude, bougonne ; elle se hâte et elle se traîne. Jamais de hauteur, jamais de profondeur, même dans la colère. Pas de tempêtes, des giboulées.

Choses vues, 1848.

Assemblée nationale à Bordeaux (13 février-10 mars 1871), chambre unique élue le 8 février 1871 à la suite de l'Armistice franco-allemand. Première assemblée de la III^e République, elle s'installera à Versailles le 20 mars

À deux heures je suis allé à l'Assemblée. À ma sortie, une foule immense m'attendait sur la grande place. Les gardes nationaux qui faisaient la haie ont ôté leurs képis, et tout le peuple a crié : « Vive Victor Hugo ! » J'ai répondu : « Vive la République ! Vive la France ! » Ils ont répété ce double cri. Puis cela a été un délire. Ils m'ont recommencé l'ovation de mon arrivée à Paris. J'étais ému jusqu'aux larmes. Je me suis réfugié dans un café du coin de la place. J'ai expliqué dans un speech pourquoi je ne parlais pas au peuple, puis je me suis évadé, c'est le mot, en voiture. Ils ont suivi la voiture en criant : « Vive Victor Hugo ! »

Choses vues, à Bordeaux, 15 février 1871.

Aujourd'hui séance tragique. On a exécuté l'empire – puis la France, hélas ! On a voté le traité Shylock-Bismarck. J'ai parlé.

Choses vues, 1^{er} mars 1871.

Discours contre la « paix infâme »

Je ne voterai point cette paix, parce que, avant tout, il faut sauver l'honneur de son pays ; je ne la voterai point, parce qu'une paix infâme est une paix terrible. Et pourtant, peut-être aurait-elle un mérite à mes yeux : c'est qu'une telle paix, ce n'est plus la guerre, soit, mais c'est la haine. La haine contre qui ? Contre les peuples ? Non ! Contre les rois ! Que les rois recueillent ce qu'ils ont semé. Faites, princes, mutilez ; coupez, tranchez, volez, annexe, démembrez ! Vous créez la haine profonde ; vous indignez la conscience universelle. La vengeance couve, l'explosion sera en raison de

l'oppression. Tout ce que la France perdra, la Révolution le gagnera.

Oh ! Une heure sonnera – nous la sentons venir – cette revanche prodigieuse. Dès demain, la France n'aura plus qu'une pensée : se recueillir, se reposer dans la rêverie redoutable du désespoir ; reprendre des forces, élever ses enfants ; nourrir de saintes colères ces petits qui deviendront grands ; forger des canons et former des citoyens, créer une armée qui soit un peuple ; appeler la science au secours de la guerre ; étudier le procédé prussien, comme Rome a étudié le procédé punique ; se fortifier, s'affermir, se régénérer, redevenir la grande France, la France de 92, la France de l'idée et la France de l'épée.

Puis, tout à coup, un jour, elle se redressera ! Oh ! Elle sera formidable ; on la verra, d'un bond, ressaisir la Lorraine, ressaisir l'Alsace ! Et puis, est-ce tout ? Non... saisir Trèves, Mayence, Cologne, Coblenz, toute la rive gauche du Rhin... Et on entendra la France crier : C'est mon tour ! Allemagne, me voilà ! Suis-je ton ennemie ? Non ! Je suis ta sœur. Je t'ai tout repris, et je te rends tout, à une condition : c'est que nous ne ferons plus qu'un seul peuple, qu'une seule famille, qu'une seule république. Je vais démolir mes forteresses, tu vas démolir les tiennes. Ma vengeance, c'est la fraternité ! Plus de frontières ! Le Rhin à tous ! Soyons la même république, soyons les États-Unis d'Europe, soyons la fédération continentale, soyons la liberté européenne, soyons la paix universelle ! Et maintenant, serrons-nous la main, car nous nous sommes rendu service l'une à l'autre ; tu m'as délivrée de mon empereur, et je te délivre du tien.

Actes et Paroles, « Depuis l'exil (1870-1871) » : « Discours sur la guerre », Bordeaux, 1^{er} mars 1871.

Victor Hugo démissionne de l'Assemblée

Je viens de donner ma démission. Voici comment et pourquoi. Garibaldi a été nommé dans je ne sais plus quel département. Le rapporteur est monté à la tribune et a proposé l'annulation de l'élection, *vu que Garibaldi n'est pas français*. Personne ne demande la parole ? J'ai dit : si ! Moi. J'ai bien parlé. Mais la droite était furieuse. Elle a insulté Garibaldi. Alors j'ai dit : Garibaldi est le seul des généraux français engagés dans cette guerre qui n'ait pas été vaincu. Là-dessus, épouvantable tempête. Cris : à l'ordre ! Dans un intervalle entre deux ouragans, j'ai dit : *je demande la validation de l'élection de Garibaldi*. Cris plus effroyables encore. Tumulte et orage furieux. J'ai dit : « Il y a trois semaines vous avez refusé d'entendre Garibaldi. Aujourd'hui vous refusez de m'entendre, cela me suffit. Je donne ma démission. »

Correspondance, à l'écrivain Paul Meurice, Bordeaux, 8 mars 1871.

Liberté de tribune, liberté d'interruption

Je ne juge pas cette Assemblée, je la constate. Je me sens même indulgent pour elle. Elle est comme un enfant mal venu. Elle est le produit de la France mutilée. Elle m'afflige et m'attendrit comme un nouveau-né

infirmes. Elle se croit issue du suffrage universel. Or le suffrage universel qui l'a nommé était séparé de Paris. C'est le malheur du moment. L'Assemblée en est plus victime que coupable. Tout en souhaitant qu'elle disparaisse vite, je lui suis bienveillant. Plus elle m'a insulté, plus je lui pardonne.

Je suis pour la liberté de tribune, et je suis pour la liberté de l'interruption. D'abord, l'interruption est une liberté ; cela suffit pour qu'elle me plaise. Ensuite l'interruption aide l'improvisation ; elle suggère à l'orateur l'inattendu. Je fais donc plus que d'absoudre l'interruption, je l'aime ; à une condition, c'est qu'elle sera passionnée, c'est-à-dire loyale. Je ne lui demande pas d'être polie, je lui demande d'être honnête. Un jour, on m'a crié : *Vous êtes un infâme calomniateur !* C'était vif, j'ai souri. Pourquoi ? Parce que l'interrupteur était tout simplement un imbécile. Or être un imbécile, c'est un droit ; bien des gens en usent. Je n'interromps jamais, mais j'aime qu'on m'interrompe. Cela me repose. En fait d'injures, j'admets tout. Mais en fait de servitude, je n'admets rien. Je n'admets pas que la tribune soit supprimée par l'interruption. Opprimée, oui, supprimée, non. Là commence ma résistance. Je n'admets pas que celui qui crie bâillonne celui qui pense ; criez tant que vous voudrez, mais laissez-moi parler. Le 17 juillet 1851, j'ai pu dénoncer et menacer Bonaparte, et le 8 mars 1871, je n'ai pu défendre Garibaldi. Cela, je ne l'admets pas. Je ne consens pas à cette dérision : avoir la parole et avoir un bâillon. Être à la tribune et être au bagne.

Je n'espère rien de cette Assemblée, j'attends tout du peuple. C'est pourquoi je sors de l'Assemblée, et je rentre dans le peuple. Il y a dans l'Assemblée bien des hommes du dernier empire ; en entrant dans l'Assemblée, j'ai oublié que j'avais fait *Les Châtiments* ; mais eux, ils s'en souviennent. De là ces cris furieux. J'amnistie ces clameurs, mais je veux rester libre. Et encore une fois, je m'en vais.

Choses vues, mars 1871.

(Voir Chute du second Empire ; Commune ; Louis Napoléon Bonaparte.)

B

Balzac, Honoré de (1799-1850), écrivain français

Aujourd'hui, à l'Académie, je chapitrais Dupin aîné [jurisconsulte, 1783-1865] sur Balzac. Il m'interrompt : « Diable ! Diable ! Vous voudriez que Balzac entrât à l'Académie d'emblée, du premier coup, comme ça ! Songez donc ! Balzac d'emblée à l'Académie ! Vous n'avez pas réfléchi. Est-ce que cela se peut ? Mais c'est que vous ne pensez pas à une chose : il le mérite ! »

Choses vues, 17 décembre 1846.

Mort de Balzac

Ma femme, qui avait été dans la journée pour voir Mme de Balzac, me dit que M. de Balzac se mourait. J'y courus. M. de Balzac était atteint depuis dix-huit mois d'une hypertrophie du cœur. J'étais dans la chambre de Balzac. Une odeur insupportable s'exhalait du lit. Je soulevai la couverture et pris la main de Balzac. Elle était couverte de sueur. Je la pressai. Il ne répondit pas à la pression. C'était dans cette même chambre où je l'étais venu voir un mois auparavant. Il était gai, plein d'espoir, ne doutant pas de sa guérison, montrant son enflure en riant. Nous avions beaucoup causé et disputé politique. Il me reprochait « ma démagogie ». Lui était légitimiste. Il me disait : « Comment avez-vous pu renoncer avec tant de sérénité à ce titre de pair de France, le plus beau titre après le titre de roi de France ! » Quand je l'avais quitté il m'avait reconduit, marchant péniblement, et il avait crié à sa femme : « Surtout, fais bien voir à Hugo tous mes tableaux. » Le garde me dit : « Il mourra au point du jour. » Je redescendis, emportant dans ma pensée cette figure livide. Rentré chez moi, c'était un dimanche, je trouvai plusieurs personnes qui m'attendaient. Je leur dis : « Messieurs, l'Europe va perdre un grand homme. » Il mourut dans la nuit. Il avait cinquante et un ans.

Choses vues, 18 août 1850.

L'adieu à Balzac

Le nom de Balzac se mêlera à la trace lumineuse que notre époque laissera dans l'avenir [...]. Tous ses livres ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir et marcher et se mouvoir avec je

ne sais quoi d'effaré et de terrible mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine ; livre merveilleux que le poète a intitulé comédie et qu'il aurait pu intituler histoire, qui prend toutes les formes et tous les styles, qui dépasse Tacite et qui va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais et qui va jusqu'à Rabelais ; livre qui est l'observation et qui est l'imagination ; qui prodigue le vrai, l'intime, le bourgeois, le trivial, le matériel, et qui par moments, à travers toutes les réalités brusquement et largement déchirées, laisse tout à coup entrevoir le plus sombre et le plus tragique idéal. À son insu, qu'il le veuille ou non, qu'il y consente ou non, l'auteur de cette œuvre immense et étrange est de la forte race des écrivains révolutionnaires. Balzac va droit au but. Il saisit corps à corps la société moderne. Il arrache à tous quelque chose, aux uns l'illusion, aux autres l'espérance, à ceux-ci un cri, à ceux-là un masque. Il fouille le vice, il dissèque la passion. Il creuse et sonde l'homme, l'âme, le cœur, les entrailles, le cerveau, l'abîme que chacun a en soi. Et par un don de sa libre et vigoureuse nature, par un privilège des intelligences de notre temps qui, ayant vu de près les révolutions, aperçoivent mieux la fin de l'humanité et comprennent mieux la Providence, Balzac se dégage souriant et serein de ces redoutables études qui produisaient la mélancolie chez Molière et la misanthropie chez Rousseau.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) », éloge funèbre au Père-Lachaise, 20 août 1850.

(Voir Académie française ; Écrivain.)

Barabbas, personnage du Nouveau Testament, présenté dans les Évangiles comme un prisonnier dont la foule a réclamé la libération plutôt que celle de Jésus

Celui-ci, c'est Jésus ; ceci, c'est Barabbas.

L'archange est mort, et moi, l'assassin, je suis libre ! [...]

Oh ! Si c'était à moi qu'on se fût adressé,

Si, quand j'avais le cou scellé dans la muraille,

Pilate était venu me trouver sur ma paille,

S'il m'avait dit : « Voyons, on te laisse le choix,

C'est une fête, il faut mettre quelqu'un en croix,

Ce Christ de Galilée, ou toi la bête fauve ;

Réponds, bandit, lequel des deux veux-tu qu'on sauve ? »

J'aurais tendu mes poings et j'aurais dit : Clouez !

La Fin de Satan, « Le Gibet », II, XXI, 1886.

(Voir Jésus.)

Barbès, Armand (1809-1870), républicain démocrate et conspirateur, exilé volontaire sous le Second Empire

Si jamais vous éprouviez le désir d'un tête-à-tête, je dis mieux, d'un

cœur à cœur, souvenez-vous qu'il y a une chambre pour vous dans ma mesure d'exil. Vous avez un frère à Barcelone, mais vous en avez un aussi à Guernesey.

Correspondance, à Armand Barbès exilé à La Haye, Guernesey, 14 mai 1869.

Barbey d'Aurevilly, Jules (1808-1889), écrivain français

Je ne demande pas à m'occuper de toi [...].

Pourtant prends garde à toi, car volontiers, ô cuistre,

Je t'assaisonnerais de quelque vers sinistre,

Et si ton impudence inepte m'y forçait,

Je te ferais crever de rage en ton corset.

Chantiers, suite de *Châtiments*, à Barbey d'Aurevilly, sans date.

Bartholdi, Auguste (1834-1904), sculpteur français

J'ai été visiter la statue colossale en bronze de Bartholdi pour l'Amérique. C'est très beau. J'ai dit en voyant la statue : *La mer, cette grande agitée, constate l'union des deux grandes terres apaisées*. On me demande de laisser graver ces paroles sur le piédestal.

Choses vues, 30 novembre 1884.

Baudelaire, Charles (1821-1867), poète français

Vous ne vous trompez pas en prévoyant quelque dissidence entre vous et moi. Je comprends toute votre philosophie (car comme tout poète, vous contenez un philosophe) ; je fais plus que la comprendre, je l'admets ; mais je garde la mienne. Je n'ai jamais dit : l'art pour l'art ; j'ai dit : l'art pour le progrès. Au fond, c'est la même chose. En avant ! C'est le mot du progrès ; c'est aussi le cri de l'art. Tout le verbe de la poésie est là. L'art n'est pas perfectible, je l'ai dit, je crois, un des premiers ; donc je le sais ; personne ne dépassera Eschyle ; personne ne dépassera Phidias ; mais on peut les égaler, il faut déplacer les horizons de l'art, monter plus haut, aller plus loin, marcher. Le poète ne peut aller seul, il faut que l'homme aussi se déplace.

Correspondance, à Charles Baudelaire, Jersey, 6 octobre 1855.

L'art est comme l'azur, c'est le champ infini : vous venez de le prouver. Vos *Fleurs du mal* rayonnent et éblouissent comme des étoiles. Je crie bravo de toutes mes forces à votre vigoureux esprit.

Correspondance, à Charles Baudelaire, Guernesey, 30 avril 1857.

Vous dotez le ciel de l'art d'on ne sait quel rayon macabre. Vous créez un frisson nouveau.

Correspondance, à Charles Baudelaire à propos de ses *Petits poèmes en prose*,

Beethoven, Ludwig van (1770-1827), compositeur allemand

La musique est le verbe de l'Allemagne. Les plus grands poètes de l'Allemagne sont ses musiciens, merveilleuse famille dont Beethoven est le chef.

William Shakespeare, I, II, 4, 1864.

Belgique

Nuit du 27 au 28 mai, Bruxelles

Ce soir, je suis rentré à onze heures et demie ; par un hasard qui m'a sauvé peut-être, au lieu de rentrer par mon chemin ordinaire, la rue Sablonnière, je suis rentré par la rue Notre-Dame-aux-Neiges. Vers minuit et demi, comme je venais de me coucher et comme j'allais m'endormir, on sonne. J'écoute. On sonne. Je me lève, je passe mon caban. Je vais à la fenêtre et je l'ouvre encore à demi endormi. « Qui est là ? » Une voix répond : « Dombrowsky » [révolutionnaire polonais devenu l'un des chefs militaires de la Commune de Paris, mort à Montmartre le 23 mai 1871]. Je pense ou je rêve : Est-ce qu'il ne serait pas mort, aurait-il lu ma lettre et vient-il me demander asile ? Comme j'allais descendre pour ouvrir, une grosse pierre frappe le mur, et je vois une foule d'hommes dans la place. Je comprends que c'est un guet-apens. Je m'avance à mi-corps hors de la fenêtre et je crie à ces hommes : « Vous êtes des misérables ! » Puis je referme la fenêtre. En ce moment une pierre énorme brise la vitre-glace juste au-dessus de ma tête et vient tomber dans la chambre. Le rideau s'envole et s'accroche au lustre de Saxe qui est au plafond. Et j'entends ces cris : « À mort Victor Hugo ! À mort Jean Valjean ! À la lanterne ! À la potence ! À mort le brigand ! Tuons Victor Hugo ! »

L'assaut de la maison a commencé en règle. La vaillante Mariette a été verrouiller la porte. La porte a résisté. Ils ont tenté l'escalade. Les volets du rez-de-chaussée ont résisté. Une pluie de pierres a lapidé la maison. Ils criaient : « À mort ! » Jeanne, qu'une pierre a effleurée dans ma chambre, me regardait avec ses grands yeux étonnés. Petit Georges disait : « Ce sont les Prussiens. » Louise et Adeline poussaient des cris de terreur. Alice et Mariette, montées sur le châssis de la serre, appelaient éperdument au secours. Je me taisais. J'attendais. Pas une fenêtre ne s'est ouverte. Pas un secours n'est venu. Il paraît que la police était occupée ailleurs.

C'était un guet-apens réactionnaire et bonapartiste que le ministère clérical belge tolérait un peu. Cela a duré deux heures. La porte ayant tenu bon, grâce au verrou mis par Mariette, ils s'en sont allés au petit jour. Quand tout a été fini, la police est venue. Le cri : « À mort Victor Hugo ! À mort le brigand ! » emplissait la place. Comme je défends le droit d'asile, je suis un

brigand, et comme je ne veux pas qu'on tue, il faut me tuer. Cinquante ou soixante hommes armés de pierres et de bâtons ont assiégé pendant deux heures, la nuit, dans une maison, un homme de soixante-neuf ans, quatre femmes et deux petits enfants. J'étais sans armes. Je n'avais pas même une canne. J'ai vu de près cette vilaine mort, l'assassinat. L'assaut a eu trois reprises furieuses. Puis il y avait des silences. Dans les intervalles, j'entendais au fond de la place le chant du rossignol.

Choses vues, Bruxelles, nuit du 27 au 28 mai 1871.

Je reçois beaucoup d'injures anonymes. Les réactionnaires belges sont exaspérés contre moi. Que m'importe ! Je reçois aussi une foule de marques de sympathie.

Choses vues, Bruxelles, 29 mai 1871.

Expulsion

Foule chez moi. Mon expulsion indigne les Belges. Victor est venu. Nous comptons partir demain. Nous irons au Luxembourg. Là nous attendrons et verrons venir. La réaction commet à Paris tous les crimes. Nous sommes en pleine terreur blanche.

Choses vues, 31 mai 1871.

(Voir Bruxelles ; Exil.)

Bernhardt, Sarah (1844-1923), actrice française

Après le dîner, je suis allé à *Hernani*. J'ai été complimenter dans sa loge Mlle Sarah Bernhardt.

Choses vues, 21 novembre 1877.

Besançon

Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
[...] C'est moi.

Les Feuilles d'automne, « Ce siècle avait deux ans », juin 1830.

(Voir Siècle.)

Bienvenu, Charles-François de Miollis (1753-1843), évêque de Digne, modèle de Mgr Myriel des *Misérables*

Monseigneur Bienvenu, humble, pauvre, particulier, n'était pas compté parmi les grosses mitres. Cela était visible à l'absence complète de jeunes prêtres autour de lui [...]. Un saint qui vit dans un excès d'abnégation est un voisinage dangereux ; il pourrait bien vous communiquer par contagion une pauvreté incurable, l'ankylose des articulations utiles à l'avancement, et, en

somme, plus de renoncement que vous n'en voulez ; et l'on fuit cette vertu galeuse.

Les Misérables, I, 1, 12, 1862.

Boileau, Nicolas (1636-1711), poète français

Boileau partage avec notre Racine le mérite *unique* d'avoir fixé la langue française.

Nouvelles Odes, préface, 1824.

(Voir Langue française.)

Booz, personnage d'un poème de *La Légende des siècles*

Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

La Légende des siècles, « Booz endormi », 1^{er} mai 1859.

Brésil

Elle est joyeuse et céleste !

Elle vient de ce Brésil

Si doré qu'il fait du reste

De l'univers un exil.

Les Chansons des rues et des bois, I, vi, 3, « Gare ! », 23 juin 1859.

Vous désirez une épitaphe pour cette tombe. Je suis heureux de l'appel que vous me faites. Je m'empresse d'y répondre. Vous êtes de nobles hommes, vous êtes une généreuse nation ; vous avez le double avantage d'une terre vierge et d'une race ancienne ; vous vous rattachez au grand passé historique du continent civilisateur ; vous mêlez au soleil d'Amérique la lumière de l'Europe.

Correspondance, à MM. les membres du comité pour le monument de Charles Ribeyrolles, Rio de Janeiro, 4 novembre 1860.

Après le déjeuner, Mme Judith Mendès m'a dit que l'empereur du Brésil, qui est à Paris en ce moment, avait dit à [son père] Théophile Gautier : « Mon voyage en Europe me semblera manqué si je ne vois pas Victor Hugo. »

Choses vues, 1^{er} janvier 1872.

9 heures du matin. Visite de l'empereur du Brésil. Longue conversation. Très noble esprit. Il a vu sur une table *L'Art d'être grand-père*. Je le lui ai offert, et j'ai pris une plume. Il m'a dit : « Qu'allez-vous écrire ? » J'ai

répondu : « Deux noms, le vôtre et le mien. » Il m'a dit : « Rien de plus. J'allais vous le demander. » J'ai écrit : *À don Pedro de Alcantara. Victor Hugo*. Il m'a dit : « Je voudrais un de vos dessins. » J'avais là une vue que j'avais faite du château de Vianden. Je la lui ai donnée. En parlant des rois et des empereurs, il dit : « Mes collègues. » Un moment, il a dit : « Mes droits... » Il s'est repris. « Je n'ai pas de droits, je n'ai qu'un pouvoir dû au hasard. Je dois l'employer pour le bien. Progrès et liberté ! » Il a comblé de caresses Georges et Jeanne. En lui présentant Georges, je lui ai dit : « Sire, je présente mon petit-fils à votre majesté. » Il a dit à Georges : « Mon enfant, il n'y a qu'une majesté ici, c'est Victor Hugo. » Il m'a parlé d'une façon si grave et si intelligente qu'en nous séparant, je lui ai dit : « Sire, vous êtes un grand citoyen. » À deux heures, je suis allé à la réunion de l'extrême gauche du Sénat.

Choses vues, 22 mai 1877.

Bruxelles

Détail local : 2, rue Rempart-du-Nord, derrière la place des Barricades, on a un cigare, un verre d'eau-de-vie, une tasse de café, et une femme, pour 25 centimes.

Choses vues, Bruxelles, 7 mai 1871.

(Voir Belgique ; Exil.)

Bug-Jargal, roman de Victor Hugo écrit en 1818, modifié et publié en 1826, accompagné d'une nouvelle préface en 1832

En 1818, l'auteur de ce livre avait seize ans ; il paria qu'il écrirait un volume en quinze jours. Il fit *Bug-Jargal*. Seize ans, c'est l'âge où l'on parie pour tout et où l'on improvise sur tout [...]. Il a voulu donner ici un souvenir à cette époque de sérénité, d'audace et de confiance, où il abordait de front un si immense sujet, la révolte des Noirs de Saint-Domingue en 1791, lutte de géants, trois mondes intéressés dans la question, l'Europe et l'Afrique pour combattants, l'Amérique pour champ de bataille.

Bug-Jargal, préface, 24 mars 1832.

Bugeaud, Thomas-Robert (1784-1849), maréchal de France, « pacificateur » de l'Algérie

On a offert à Bugeaud le gouvernement d'Afrique. Il a refusé et a bien fait. Je l'approuve. Il vaut mieux manier de la civilisation que de la barbarie.

Choses vues, 13 janvier 1849.

Mon nez est en larmes.

Mon ami Bugeaud,

Prêt'-moi tes gendarmes

Pour leur dire un mot.

En capote bleue,
La poule au shako,
Voici la banlieue !
Co-Cocorico !

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, xiv, 1 (Gavroche chante), 1862.
(*Voir* Algérie)

Burgraves (Les), drame en vers de Victor Hugo (1843)

Rossini s'est tu après *Guillaume Tell*, je me suis tu après *Les Burgraves*.
Guillaume Tell chuté, *Les Burgraves* sifflés, c'est une raison pour que l'auteur
sourie et se taise. Il y a de la dignité dans ces silences-là.

Correspondance, à Albert Lacroix, 12 juin 1864.

C

Caïn, personnage de la Bible. Il tue son frère cadet Abel, devenant ainsi le premier meurtrier de l'histoire de l'humanité.

Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre

Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

La Légende des siècles, « La Conscience », janvier 1853.

Cambronne, Pierre (1784-1849), général d'Empire

L'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, c'est Cambronne.
Foudroyer d'un tel mot le tonnerre qui vous tue, c'est vaincre.

Les Misérables, « Cosette », II, I, 15, 1862.

Cambronne – pourquoi j'ai mis son mot ? Il entrait de droit dans mon livre. C'est le misérable des mots. À un moment donné, il se dresse sur le champ de bataille, et devient un héros. Le misérable du langage fait une action d'éclat. Je l'enregistre.

Chantiers, dossier des *Misérables*, 1863-1864.

(*Voir Waterloo.*)

Cervantès, Miguel de (1547-1616), écrivain espagnol, auteur de *Don Quichotte*

Cervantès a détruit la chevalerie.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Réponse à M. Saint-Marc Girardin », 16 janvier 1845.

Cervantès a en lui la chimère [...]. Il voit le dedans de l'homme. Cette philosophie se combine avec l'instinct comique et romanesque. De là le soudain, faisant irruption à chaque instant dans ses personnages, dans son action, dans son style ; l'imprévu, magnifique aventure [...]. Cervantès, comme poète, a les trois dons souverains : la création, qui produit les types, et qui recouvre de chair et d'os les idées ; l'invention, qui heurte les passions contre les événements, fait étinceler l'homme sur le destin, et produit le drame ; l'imagination, qui, soleil, met le clair-obscur partout, et, donnant le

relief, fait vivre.

William Shakespeare, I, II, 2, 1864.

César, Jules (101-44 av. J.-C.)

Siècle bizarre [...]. Nos grands Césars sont des lézards.

Cromwell, III, I, 1827.

Charlemagne (742-814), roi des Francs et empereur d'Occident

Charlemagne est ici ! – Comment, sépulcre sombre,

Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre ?

Es-tu bien là, géant d'un monde créateur,

Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur ? [...]

Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,

Quelque chose de grand, de sublime et de beau !

Hernani, IV, II, 1829.

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,

Revient d'Espagne ; il a le cœur triste, il s'écrie :

« Roncevaux, Roncevaux ! Ô traître Ganelon ! »

Car son neveu Roland est mort dans ce vallon

Avec les douze pairs et toute son armée.

La Légende des siècles, « Aymerillot », 1846.

Charles X (1757-1836), roi de France (1824-1830)

Ce bonheur à Charles est donné !

Charles sera sacré suivant l'ancien usage.

Odes et Ballades, III, 4, « Le Sacre de Charles X », Reims, mai-juin 1825.

(Voir Louis XV ; Louis XVI ; Restauration.)

Charles Quint (1500-1558), empereur germanique (1519-1556), roi d'Espagne

Charles Quint ! Dans ces temps d'opprobre et de terreur,

Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur ?

Oh ! Lève-toi ! Viens voir ! – Les bons font place aux pires.

Ce royaume effrayant, fait d'un amas d'empires,

Penche... Il nous faut ton bras ! Au secours, Charles Quint !

Car l'Espagne se meurt, car l'Espagne s'éteint !

Ruy Blas, III, 2, 1838.

(Voir Espagne.)

Chartres (Eure-et-Loir)

Ici il faudrait des volumes et des millions de points d'exclamation. La

cathédrale de Chartres est une merveille. Nous avons passé trente-six heures dedans, dessus, et dessous, arpentant les nefs, descendant dans la crypte, grimpant dans les clochers, regardant avidement l'édifice dans tous les sens, et nous n'en savons rien, sinon qu'il faudrait au moins six mois d'études pour avoir une idée un peu complète de ce qu'il contient. Moi, j'en suis encore à cette première impression que font les grandes choses et qui est tout éblouissement.

Correspondance, à sa femme, La Loupe, 18 juin 1836.

Chateaubriand, François-René de (1768-1848), écrivain français

Je veux être Chateaubriand ou rien.

Phrase qu'aurait écrite Victor Hugo dans un cahier d'écolier, le 10 juillet 1816, à l'âge de 14 ans, et rapportée dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, 1863.

M. de Chateaubriand, causant avec un député de la droite, M. Agier, lui parla de l'ode en termes enthousiastes et lui dit que l'auteur était un *enfant sublime*.

Jugement porté par Chateaubriand sur Victor Hugo, après la publication de *L'Ode sur la mort du duc de Berry* (1820), rapporté dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, 1863.

Chateaubriand, je t'en atteste,
Toi, qui, déplacé parmi nous,
Reçus du ciel le don funeste
Qui blesse notre orgueil jaloux ;
Quand ton nom doit survivre aux âges,
Que t'importe, avec ses outrages,
À toi, géant, un peuple nain ?
Odes et Ballades, IV, 6, « Le Génie », juin 1820.

Les journaux ont pu vous apprendre que j'ai été choisi pour remettre à M. de Chateaubriand ses lettres de maître ès-Jeux floraux. Il y avait pourtant à Paris cinq autres académiciens plus dignes que moi, dont un est son collègue à la Chambre des pairs. Ce qui me cause une joie véritable, c'est que d'après la hiérarchie académique, c'est Chateaubriand qui sera chargé de mon oraison funèbre. Je vous parle de tout cela comme un enfant égayé par un jouet. J'ai été heureux de cet incident, parce qu'il établit un nouveau rapport entre Chateaubriand et moi.

Correspondance, à Pierre Foucher, 3 août 1821.

M. de Chateaubriand vieillit par le caractère plus encore que par le talent. Le voilà qui devient bougon et hargneux. Le voilà qui invective, à côté de la monarchie de Louis-Philippe, les nouvelles écoles d'art et de poésie, le drame actuel, les romantiques, tout ce qu'un certain monde est convenu d'invectiver en certains termes. Le voilà qui mêle aux passions politiques les

passions littéraires, la jalousie à l'opposition, les petites haines aux grandes. Triste chose qu'un lion qui aboie.

Choses vues, 1836.

M. de Chateaubriand est mort à huit heures du matin. Il était depuis cinq ou six mois atteint d'une paralysie qui avait presque éteint le cerveau et, depuis cinq jours, d'une fluxion de poitrine qui éteignit la vie. J'allais chez M. de Chateaubriand, rue du Bac, 110. M. de Chateaubriand était couché sur son lit, petit lit en fer à rideaux blancs avec une couronne de fer d'assez mauvais goût. La face était découverte ; le front, le nez, les yeux fermés apparaissaient avec cette expression de noblesse qu'il avait pendant la vie et à laquelle se mêlait la majesté de la mort. La bouche et le menton étaient cachés par un mouchoir de batiste. Il était coiffé d'un bonnet de coton blanc qui laissait voir les cheveux gris sur les tempes ; une cravate blanche lui montait jusqu'aux oreilles. Dans l'angle que faisait le lit avec le mur de la chambre, il y avait deux caisses de bois blanc posées l'une sur l'autre. La plus grande contenait le manuscrit complet de ses *Mémoires*, divisé en quarante-huit cahiers.

Choses vues, 4 juillet 1848.

Les obsèques de M. de Chateaubriand se firent le 8 juillet. Paris était comme abruti par les journées de juin, et tout ce bruit de fusillades, de canon et de tocsin qu'il avait encore dans les oreilles l'empêcha d'entendre, à la mort de M. de Chateaubriand, cette espèce de silence qui se fait autour des grands hommes disparus.

Choses vues, 8 juillet 1848.

Coquins, n'invoquez pas le nom de Chateaubriand ! « Il était royaliste comme nous », dites-vous ? Il y avait cette différence entre vous et lui qu'il portait des fleurs de lys dans le cœur et que vous les portez sur l'épaule.

Choses vues, décembre 1851.

Chateaubriand, Céleste de (1774-1847), épouse de François-René de Chateaubriand

Mme de Chateaubriand est morte. C'était une personne maigre, sèche, noire, très marquée de petite vérole, laide, charitable sans être bonne, spirituelle sans être intelligente. Dans mon extrême jeunesse, quand je venais voir M. de Chateaubriand, j'avais peur d'elle. Elle me recevait d'ailleurs assez mal. Elle avait la bonté officielle, ce qui ne fait aucun tort à la méchanceté domestique. M. de Chateaubriand la craignait, la détestait, la ménageait, la cajolait.

Choses vues, 11 février 1847.

Châtiments, recueil poétique de Victor Hugo, publié à Bruxelles en novembre 1853

D'après l'avis unanime, je m'arrête à ce titre : *Châtiments*. Ce titre est menaçant et simple, c'est-à-dire beau.

Correspondance, à l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, Jersey, 23 janvier 1853.

Je vous déclare que je suis violent. *Napoléon le Petit* est violent. Ce livre-ci sera violent. Ma poésie est honnête, mais pas modérée.

Correspondance, à l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, Jersey, 6 février 1853.

J'ai passé mon hiver à faire des vers sombres. Cela sera intitulé : *Châtiments*. Vous devinez ce que c'est. *Napoléon le Petit*, étant en prose, n'est que la moitié de la tâche ; ce misérable n'était cuit que d'un côté, je le retourne sur le gril.

Correspondance, à l'écrivain Alphonse Esquiros, Jersey, 5 mars 1853.

L'édition des *Châtiments*, tirée à 3 000, est épuisée en deux jours. J'ai signé ce soir un second tirage de 3 000 [...]. Les cinq mille premiers exemplaires de l'édition parisienne des *Châtiments* m'ont rapporté 500 francs que j'offre à la souscription nationale pour les canons dont Paris a besoin.

Choses vues, 21-22 octobre 1870.

J'ai fait les *Châtiments*. J'ai dû faire ce livre.

Moi que toute blancheur et toute grâce enivre,

Je me suis approché de la haine à regret [...]

Haïr m'est dur. Mais quoi ! Lorsqu'un séditieux

Interrompt du progrès les glorieuses tâches,

Tue un peuple, et devient l'infâme dieu des lâches,

Il faut qu'une lueur s'allume au firmament.

J'ai donc mis des rayons dans un livre inclément ;

J'ai soulevé du mal l'immense et triste voile ;

J'ai violé la nuit pour lui faire une étoile.

Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre satirique », XXXII, vers 1872.

(Voir Coup d'État du 2 décembre ; *Histoire d'un crime* ; Louis Napoléon Bonaparte ; *Napoléon le Petit*.)

Chénier, André (1762-1794), poète français, mort guillotiné sous la Terreur, deux jours avant l'arrestation de Robespierre

André, tu désires et nous désirons comme toi voir ton œuvre complétée. Nous recueillerons pieusement et avec le respect dû à ton génie et à la tombe les vers que tu nous dicteras des deux époques de la pensée, avant et après la mort [...]. Pour que le travail soit ce qu'il doit être, pour qu'il ait à la fois le cachet humain et surhumain que comporte cette publication faite de compte à demi avec le tombeau, diverses questions sont nécessaires. Veux-tu répondre ?

Le Livre des tables, dialogue entre Victor Hugo et André Chénier, Jersey, 6 janvier 1854.

(Voir Table tournante.)

Chine

Un jour deux bandits sont entrés dans le Palais d'été. L'un a pillé, l'autre a incendié [...]. Devant l'histoire, l'un des deux bandits s'appellera la France, l'autre s'appellera l'Angleterre. L'empire français a empoché la moitié de cette victoire, et il étale aujourd'hui, avec une sorte de naïveté de propriétaire, le splendide bric-à-brac du Palais d'été. J'espère qu'un jour viendra où la France, délivrée et nettoyée, renverra ce butin à la Chine spoliée.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « L'Expédition de Chine », 25 novembre 1861.

Ô ciel ! Toute la Chine est par terre en morceaux ! [...]

Mariette, en faisant la chambre, l'a poussé

Du coude par mégarde, et le voilà brisé !

L'Art d'être grand-père, « Grand âge et bas âge mêlés », VIII, 4 avril 1877.

Chute du second Empire (septembre 1870)

La guerre franco-allemande

Les journaux arrivent. La guerre tourne à la catastrophe. Nouvelles foudroyantes. Trois batailles perdues coup sur coup, dont une grande, par Mac-Mahon ; 8 000 Français prisonniers, 30 canons, 6 mitrailleuses, 2 drapeaux pris. Paris en état de siège.

Choses vues, Guernesey, 9 août 1870.

Je rentre comme garde national de Paris. Je me ferai inscrire dans l'arrondissement où je logerai, et j'irai au rempart, mon fusil sur l'épaule.

Correspondance, à l'écrivain Paul Meurice, Bruxelles, 19 août 1870.

Hier, après la bataille décisive perdue, Louis Bonaparte, fait prisonnier dans Sedan, a rendu son épée au roi de Prusse. Maintenant, sauver la France, ce sera sauver l'Europe. Des crieurs de journaux passent, portant d'énormes affiches où on lit : « Napoléon prisonnier. »

Choses vues, Bruxelles, 3 septembre 1870.

La déchéance de l'empereur est proclamée. À une heure, réunion des proscrits chez moi. À trois heures, reçu un télégramme de Paris, ainsi conçu : « Amenez immédiatement les enfants » (signé : Émile Allix), ce qui veut dire : « Venez. »

Choses vues, Bruxelles, 4 septembre 1870.

Le retour d'exil de Victor Hugo, 5 septembre 1870

À midi, comme j'allais partir, un jeune homme, un Français, m'a abordé sur la place de la Monnaie et m'a dit : « Monsieur, on me dit que vous êtes Victor Hugo ? — Oui. — Soyez assez bon pour m'éclairer. Je voudrais savoir s'il est prudent d'aller à Paris en ce moment. » Je lui ai répondu : « Monsieur,

c'est très imprudent, mais il faut y aller. » Nous sommes entrés en France à quatre heures. Profonds respects du commissaire de police, à la frontière. Dans les gares où s'arrêtait le train, on m'a reconnu presque partout et l'on criait : « Vive Victor Hugo ! »

Nous sommes arrivés à Paris à neuf heures trente-cinq. Une foule immense m'attendait. Accueil indescriptible. J'ai parlé quatre fois. Une fois du balcon d'un café, trois fois de ma calèche.

Gare du Nord. Victor Hugo s'adresse à la foule

« Les paroles me manquent pour dire à quel point m'émeut l'inexprimable accueil que me fait le généreux peuple de Paris. Citoyens, j'avais dit : le jour où la République rentrera, je rentrerai. Me voici. Deux grandes choses m'appellent. La première, la République. La seconde, le danger. Je viens ici faire mon devoir. Quel est mon devoir ? C'est le vôtre, c'est celui de tous. Défendre Paris, garder Paris. Sauver Paris, c'est plus que sauver la France, c'est sauver le monde. Paris triomphera, mais à une condition : c'est que vous, moi, nous tous qui sommes ici, nous ne serons qu'une seule âme ; c'est que nous ne serons qu'un seul soldat et un seul citoyen, un seul citoyen pour aimer Paris, un seul soldat pour le défendre. Je ne vous demande qu'une chose, l'union ! »

En me séparant de cette foule, toujours grossie, qui m'a conduit jusque chez Paul Meurice, 26 rue de Laval, avenue Frochot, j'ai dit au peuple : « Vous me payez en une heure vingt ans d'exil. » On chantait *La Marseillaise* et *Le Chant du départ*. On criait : « Vive Victor Hugo ! » À chaque instant, on entendait dans la foule des vers des *Châtiments*. J'ai donné plus de dix mille poignées de main. Le trajet de la gare du Nord à la rue de Laval a duré deux heures. On voulait me mener à l'Hôtel de Ville. J'ai crié : « Non, citoyens ! Je ne suis pas venu ébranler le gouvernement provisoire de la République, mais l'appuyer. » On voulait dételer ma voiture. Je m'y suis opposé. Une femme a tenu tout le temps la bride de l'un des chevaux. Un bataillon de soldats passait sur le boulevard. Les soldats se sont arrêtés et m'ont présenté les armes. Je leur ai dit : « Vous êtes toujours les premiers soldats du monde. Jamais l'armée française n'a été plus héroïque ; l'Europe, émue, vous admire. Dans cette effroyable guerre, la victoire est pour la Prusse, mais la gloire est pour la France. » Nous sommes arrivés chez Meurice à minuit. J'y ai soupé avec mes compagnons de route, plus Victor. Mme Meurice m'a loué et meublé un appartement analogue au sien. Je me suis couché à deux heures du matin.

Choses vues, départ de Bruxelles, arrivée à Paris.

L'appel aux Allemands

« Allemands, celui qui vous parle est un ami. Deux nations ont fait l'Europe. Ces deux nations sont la France et l'Allemagne. Aujourd'hui, cette Europe, que l'Allemagne a construite par son expansion et la France par son rayonnement, l'Allemagne veut la défaire. Est-ce possible ? Cette guerre, est-

ce qu'elle vient de nous ? C'est l'Empire qui l'a voulue, c'est l'Empire qui l'a faite. Il est mort. C'est bien. Nous n'avons rien de commun avec ce cadavre. Cette guerre, Allemands, quel sens a-t-elle ? Elle est finie, puisque l'Empire est fini. Vous avez tué votre ennemi qui était le nôtre. Que voulez-vous de plus ? Savez-vous ce que serait pour vous cette victoire ? Ce serait le déshonneur. La mort de Paris, quel deuil ! L'assassinat de Paris, quel crime ! Le monde aurait le deuil, vous auriez le crime. N'acceptez pas cette responsabilité formidable. Arrêtez-vous. Si vous persistez, soit, vous êtes avertis. Faites, allez, attaquez la muraille de Paris. Sous vos bombes et vos mitrailles, elle se défendra. Quant à moi, vieillard, j'y serai, sans armes. Il me convient d'être avec les peuples qui meurent, je vous plains d'être avec les rois qui tuent. »

Actes et Paroles III, « Depuis l'exil (1870-1876) », 9 septembre 1870.

L'appel aux Français

« Nous avons fraternellement averti l'Allemagne. L'Allemagne a continué sa marche sur Paris. Elle est aux portes. L'Histoire jugera. Que toutes les communes se lèvent ! Que toutes les campagnes prennent feu ! Que toutes les forêts s'emplissent de voix tonnantes ! Tocsin ! Tocsin ! Que de chaque maison il sorte un soldat ; que le faubourg devienne régiment ; que la ville se fasse armée. Cités, cités, cités, faites des forêts de piques, épaississez vos baïonnettes, attellez vos canons, et toi village, prends ta fourche. Combattez avec tout ce qui vous tombe sous la main, prenez les pierres de notre terre sacrée, lapidez les envahisseurs avec les ossements de notre mère la France. Ô citoyens, dans les cailloux du chemin, ce que vous leur jetez à la face, c'est la patrie. Que les rues dévorent l'ennemi, que la fenêtre s'ouvre furieuse, que le logis jette ses meubles, que le toit jette ses tuiles, que les vieilles mères indignées attestent leurs cheveux blancs. Que les tombeaux crient, que derrière toute muraille on sente le peuple et Dieu, qu'une flamme sorte partout de terre, que toute broussaille soit le buisson ardent ! Harcelez ici, foudroyez là, interceptez les convois, coupez les prolonges, brisez les ponts, rompez les routes, effondrez le sol, et que la France sous la Prusse devienne abîme. »

Actes et Paroles III, « Depuis l'exil (1870-1876) », 17 septembre 1870.

(Voir Siège de Paris ; Commune.)

Clamart, commune des Hauts-de-Seine au sud-ouest de Paris

Il y a près de Paris un champ hideux, Clamart. C'est le lieu des fosses maudites ; c'est le rendez-vous des suppliciés ; pas un squelette n'est là avec sa tête. Et la société humaine dort tranquille à côté de cela ! Qu'il y ait sur la terre des cimetières faits par Dieu, cela ne nous regarde pas, et Dieu sait pourquoi. Mais peut-on songer sans horreur à ceci, à un cimetière fait par l'homme !

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Genève et la peine de mort », 17 novembre 1862.

Colonne Vendôme, monument érigé en 1810 par Napoléon I^{er} pour commémorer la victoire d'Austerlitz

Débris du Grand Empire et de la Grande Armée,

Colonne d'où si haut parle la renommée !

Je t'aime : l'étranger t'admire avec effroi.

Odes et Ballades, III, 7, « À la colonne de la place Vendôme », février 1827.

Commune, la, période insurrectionnelle de l'histoire de Paris entre le 18 mars et la « semaine sanglante » du 21-28 mai 1871

Cette commune est aussi idiote que l'Assemblée est féroce. Des deux côtés, folie. Mais la France, Paris et la République s'en tireront.

Choses vues (1849-1885), Bruxelles, 9 avril 1871.

Contre la guerre civile

« Quoi ! D'un côté la France et de l'autre la France !

Arrêtez ! C'est le deuil qui sort de vos succès.

Chaque coup de canon de Français à Français

Jette – car l'attentat à sa source remonte –

Devant lui le trépas, derrière lui la honte.

Verser, mêler, après septembre et février,

Le sang du paysan, le sang de l'ouvrier,

Sans plus s'en soucier que de l'eau des fontaines !

Les Latins contre Rome et les Grecs contre Athènes !

Qui donc a décrété ce sombre égorgement ? »

Actes et Paroles III, « Depuis l'exil (1870-1876) » : « Un cri », Bruxelles, 15 avril 1871.

La Commune, chose admirable, a été stupidement compromise par cinq ou six meneurs déplorables.

Lettre à MM. Meurice et Vacquerie, 18 avril 1871.

Contre le talion et l'arbitraire auxquels recourt la Commune

« Quoi ! Bannir celui-ci ! Jeter l'autre aux bastilles !

Jamais ! Quoi ! Déclarer que les prisons, les grilles,

Les barreaux, les geôliers et l'exil ténébreux,

Ayant été mauvais pour nous, sont bons pour eux ! [...]

J'ai payé de vingt ans d'exil ce droit austère

D'opposer aux fureurs un refus solitaire

Et de fermer mon âme aux aveugles courroux. »

Actes et Paroles III, « Depuis l'exil (1870-1876) », « Pas de représailles », Bruxelles, 21 avril 1871.

Le crime du 18 mars

« Comme vous, je suis pour la Commune en principe, et contre la Commune dans l'application. Le droit de Paris de se déclarer Commune est incontestable. Mais à côté du droit, il y a l'opportunité. Ici apparaît la vraie question. Faire éclater un conflit à une pareille heure ! La guerre civile après la guerre étrangère ! Ne pas même attendre que les ennemis soient partis ! Amuser la nation victorieuse du suicide de la nation vaincue ! Donner à la Prusse, à cet empire, à cet empereur, ce spectacle, un cirque de bêtes s'entre-dévorent, et que ce cirque soit la France ! En dehors de toute appréciation politique, et avant d'examiner qui a tort et qui a raison, c'est là le crime du 18 mars.

« Depuis le 18 mars, Paris est mené par des inconnus, ce qui n'est pas bon, mais par des ignorants, ce qui est pire. À part quelques chefs, qui suivent plutôt qu'ils ne guident, la Commune, c'est l'ignorance. Je n'en veux pas d'autre preuve que les motifs donnés pour la destruction de la Colonne ; ces motifs, ce sont les souvenirs que la Colonne rappelle. S'il faut détruire un monument à cause des souvenirs qu'il rappelle, jetons bas le Parthénon qui rappelle la superstition païenne, jetons bas l'Alhambra qui rappelle la superstition mahométane, jetons bas le Colisée qui rappelle ces fêtes atroces où les bêtes mangeaient les hommes, jetons bas les Pyramides qui rappellent et éternisent d'affreux rois, les Pharaons, dont elles sont les tombeaux ; jetons bas toutes les mosquées à commencer par Sainte-Sophie, toutes les cathédrales à commencer par Notre-Dame. En un mot, détruisons tout : car jusqu'à ce jour, tous les monuments ont été faits par la royauté et sous la royauté, et le peuple n'a pas commencé les siens.

« La Commune a la même excuse que l'Assemblée, l'ignorance. L'ignorance, c'est la grande plaie publique. C'est l'explication de tout le contresens actuel. Dans la nuit on peut aller à des précipices, et dans l'ignorance on peut aller à des crimes. Tel acte commence par être imbécile et finit par être féroce. Tenez, en voici un qui s'ébauche, il est monstrueux ; c'est le décret des otages [...]. C'est l'œuvre de quatre ou cinq despotes, mais c'est abominable. Emprisonner des innocents et les rendre responsables des crimes d'autrui, c'est faire du brigandage un moyen de gouvernement. C'est de la politique de caverne.

« Entendons-nous. Je suis un homme de révolution. J'étais même cet homme-là sans le savoir, dès mon adolescence, du temps où, subissant à la fois mon éducation qui me retenait dans le passé et mon instinct qui me poussait vers l'avenir, j'étais royaliste en politique et révolutionnaire en littérature ; j'accepte donc les grandes nécessités ; à une seule condition, c'est qu'elles soient la confirmation des principes, et non leur ébranlement. Toute ma pensée oscille entre ces deux pôles ! Civilisation, Révolution. Quand la liberté est en péril ! Je dis : civilisation, mais révolution ; quand c'est l'ordre qui est en danger, je dis : révolution, mais civilisation. Ce qu'on appelle l'exagération est parfois utile et peut même, à de certains moments, sembler

nécessaire. Mais dans les actes de la Commune, ce n'est pas à l'exagération des principes qu'on a affaire, c'est à leur négation. La Commune est une bonne chose mal faite. Toutes les fautes commises se résument en deux malheurs : mauvais choix du moment, mauvais choix des hommes.

Actes et Paroles, « Depuis l'exil (1870-1871) », lettre à Paul Meurice et Auguste Vacquerie, Bruxelles, 28 avril 1871.

La Commune fait démolir la maison de Thiers. Odieux et bête.

Choses vues, Bruxelles, 15 mai 1871.

En ce moment, voici toute ma pensée en deux mots : la Commune me fait pitié, l'Assemblée me fait horreur. Pourquoi ? Parce que l'une et l'autre font rire la Prusse aux dépens de la France.

Choses vues, Bruxelles, 1871.

La Colonne [Vendôme] a été renversée hier mardi 16 mai 1871, à cinq heures du soir. Elle est maintenant sur le pavé, en trois morceaux.

Choses vues, Bruxelles, 17 mai 1871.

L'Assemblée de Versailles a voté la reconstruction de la Colonne. On mettra en haut la statue de la France. C'est le conseil que j'avais donné. Fait monstrueux. Ils ont mis le feu à Paris. On envoie jusqu'en Belgique chercher des pompiers. Ceux de Bruxelles viennent de partir à toute vapeur.

Choses vues, Bruxelles, 25 mai 1871.

Férocity des deux côtés. La Commune a exécrablement tué soixante-quatre otages. L'Assemblée a riposté en fusillant six mille prisonniers (fait du général Cissey : cent pour un). Ces hommes, ils disent : tout avec la loi, tout pour la loi, tout par la loi. Qu'avez-vous fait ? Fusillades sommaires, tueries sans jugement, cours martiales de hasard, justices improvisées, c'est-à-dire aveugles.

Choses vues, Bruxelles, 1871.

Une protestation pour le droit d'asile, et contre la réaction, était nécessaire ; je l'eusse faite dans l'Assemblée, je l'ai faite hors de l'Assemblée ; je ne veux ni du crime rouge ni du crime blanc ; j'ai combattu le *vae victis* ; l'avenir jugera.

Choses vues, Vianden (Luxembourg), 13 juin 1871.

La Protestation

Je proteste contre la déclaration du gouvernement belge relative aux vaincus de Paris. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, ces vaincus sont des hommes politiques. J'ai protesté contre leurs actes, loi des otages, représailles, arrestations arbitraires, violation des libertés, suppression des journaux, spoliations, confiscations, démolitions, destruction de la Colonne, attaques au

droit, attaques au peuple. Leurs violences m'ont indigné comme m'indigneraient aujourd'hui les violences du parti contraire. Ne faisons pas verser l'indignation d'un seul côté. Ici le crime est aussi bien dans les agents de l'Assemblée que dans ceux de la Commune, et le crime est évident.

Je reviens au gouvernement belge. Il a tort de refuser l'asile. L'asile est un vieux droit. C'est le droit sacré des malheureux. Au Moyen Âge, l'Église accordait l'asile même aux parricides. Quant à moi, je déclare ceci : cet asile, que le gouvernement belge refuse aux vaincus, je l'offre. Où ? En Belgique. Je fais à la Belgique cet honneur. J'offre l'asile à Bruxelles. J'offre l'asile, place des Barricades, n° 4. Qu'un vaincu de Paris, qu'un homme de la réunion dite Commune, que Paris a fort peu élue et que, pour ma part, je n'ai jamais approuvée, qu'un de ces hommes, fût-il mon ennemi personnel, frappe à ma porte, j'ouvre. Il est dans ma maison : il est inviolable. Est-ce que, par hasard, je serais un étranger en Belgique ? Je ne le crois pas. Je me sens le frère de tous les hommes et l'hôte de tous les peuples. Dans tous les cas, un fugitif de la Commune chez moi, ce sera un vaincu chez un proscrit ; le vaincu d'aujourd'hui chez le proscrit d'hier.

Actes et Paroles, « Depuis l'exil (1870-1876) », « L'Incident belge », 26 mai 1871.

Poème adressé aux vaincus de la Commune

Oh, je suis avec vous ! J'ai cette sombre joie.
Ceux qu'on accable, ceux qu'on frappe et qu'on foudroie
M'attirent ; je me sens leur frère ; je défends
Terrassés ceux que j'ai combattus triomphants ;
Je veux, car ce qui fait la nuit sur tous m'éclaire,
Oublier leur injure, oublier leur colère,
Et de quels noms de haine ils m'appelaient entre eux.
Je n'ai plus d'ennemis quand ils sont malheureux.

L'Année terrible, « Juin », XIII (extrait du poème *À ceux qu'on foule aux pieds*, écrit à Vianden, Luxembourg, en juin 1871), 1872.

Visite de d'Alton-Shée [Edmond d'Alton-Shée de Lignières, homme politique français (1810-1874)]. Sa femme vient d'accoucher. Demeurant à Passy, elle a été fin mai et au commencement de juin douze jours et douze nuits sans dormir, à cause des feux de peloton, des fusillades et des cris d'hommes et d'enfants qu'on fusillait dans le bois de Boulogne sans interruption jour et nuit.

Choses vues, 29 septembre 1871

Je défends les vaincus. J'ai défendu la Commune vaincue contre l'Assemblée victorieuse. Si la chance eût été pour l'Hôtel de Ville de Paris contre le palais de Versailles, j'eusse défendu l'Assemblée contre la Commune.

Choses vues, 15 décembre 1871.

(Voir Chute du second Empire ; Siège de Paris.)

Constant, Benjamin (1767-1830), homme politique et romancier français

Madame, votre malheur privé est une calamité publique. La perte qui vous frappe nous frappe tous. En France, en Europe, dans le monde entier, tous les yeux ouverts à la lumière pleureront Benjamin Constant avec vous. Il laisse deux veuves, vous et la France.

Correspondance, à la veuve de Benjamin Constant, 6 novembre 1830.

Contemplations (Les), recueil de poésies publié en mai 1854

D'ici à deux mois, vous recevrez *Les Contemplations*. C'est un sombre livre, serein pourtant. Là aussi vous reverrez toute la vie passée. Ce livre pourrait être divisé en quatre parties qui auraient pour titres – ma jeunesse morte – mon cœur mort – ma fille morte – ma patrie morte – hélas !

Correspondance, à Jules Janin, Jersey, 26 décembre 1854.

Comme Napoléon [I^{er}], je fais donner ma réserve. Je vide mes légions sur le champ de bataille. Ce que je gardais à part moi, je le donne, pour que *Les Contemplations* soient mon œuvre de poésie la plus complète. Mon premier volume aura 4 500 vers, le second 5 000, près de 10 000 vers en tout. *Les Châtiments* n'en avaient que 7 000. Je n'ai encore bâti sur mon sable que des Giseh ; il est temps de construire Chéops. *Les Contemplations* seront ma grande pyramide.

Correspondance, à l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, Jersey, 31 mai 1855.

Qu'est-ce que *Les Contemplations* ? C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention, *Les Mémoires d'une âme*. Ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, riants ou funèbres, que peut contenir une conscience, revenus ou rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil ; c'est un esprit qui marche de lueur en lueur en laissant derrière lui la jeunesse, l'illusion, le combat, le désespoir, et qui s'arrête éperdu « au bord de l'infini ». Cela commence par un sourire, continue par un sanglot, et finit par un bruit du clairon de l'abîme.

Les Contemplations, préface, Guernesey, mars 1856.

Convention nationale (Assemblée constituante,
21 septembre 1792-26 octobre 1795)

La Convention est le premier avatar du peuple. C'est par la Convention que s'ouvrit la grande page nouvelle et que l'avenir d'aujourd'hui commença.

[...] Telle était cette Convention démesurée ; camp retranché du genre humain attaqué par toutes les ténèbres à la fois, feux nocturnes d'une armée d'idées assiégées, immense bivouac d'esprits sur un versant d'abîme. Rien dans l'histoire n'est comparable à ce groupe, à la fois sénat et populace,

conclave et carrefour, aréopage et place publique, tribunal et accusé.

[...] La Convention déclarait la morale universelle base de la société et la conscience universelle base de la loi [...]. La Convention le faisait, ayant dans les entrailles cette hydre, la Vendée, et sur les épaules ce tas de tigres, les rois.

Quatrevingt-treize, II, III, 1, 1874.

(*Voir Révolution française*, la.)

Corneille, Pierre (1606-1684), dramaturge et poète français

Hier, on m'a apporté à la Chambre un papier plié. « Qu'est-ce que c'est ? » ai-je dit à l'huissier. L'huissier m'a répondu : « C'est un monsieur qui vous demande. » J'ai ouvert le papier et j'y ai lu ce nom : Pierre Corneille. Je suis allé à la salle des quatre colonnes où quelqu'un m'attendait en effet. J'avais devant moi un petit-fils du grand Corneille. Cet homme me remit une demande pour le président Louis Bonaparte, dans laquelle il y avait force fautes d'orthographe.

Choses vues, 1^{er} avril 1849.

Corday, Charlotte (1768-1793), poignarde Marat le 13 juillet 1793

Que penses-tu de Marat ? — Victime qui se fit bourreau. — Vous voyez-vous dans l'autre monde ? — Non. — Pourquoi ? Je suis son remords et il est le mien.

Le Livre des tables, dialogue de Victor Hugo avec Charlotte Corday, Jersey, un jour entre le 29 septembre et le 8 décembre 1853.

(*Voir Marat*.)

Corse

Dans la Constitution actuelle de l'Europe, chaque État a son esclave, chaque royaume traîne son boulet. La Turquie a la Grèce, la Russie la Pologne [...] l'Angleterre l'Irlande [...] et la France a la Corse. À côté de chaque peuple maître, un peuple esclave. Édifice mal bâti : moitié marbre, moitié plâtras.

Littérature et philosophie mêlées, « Journal d'un révolutionnaire de 1830 », septembre 1830.

Cosette, personnage du roman *Les Misérables*

Toute la personne de Cosette était naïveté, ingénuité, transparence, blancheur, candeur, rayon. On eût pu dire de Cosette qu'elle était claire. Elle faisait à qui la voyait une sensation d'avril et de point du jour. Il y avait de la rosée dans ses yeux. Cosette était une condensation de lumière aurorale en forme de femme.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, VIII, 2, 1862.

(*Voir Valjean, Jean ; Misérables, Les*.)

Prémices

C'est une guerre à outrance. Toute ma crainte, c'est que *L'Événement* ne soit suspendu. Ce serait peut-être sa mort. Que ferait-on ? J'avais songé à défendre Victor. Tout bien considéré, il est sage d'y renoncer. J'irriterais le jury et la Cour qui me haïssent si profondément, et cela retomberait sur ce pauvre enfant. Nous avons passé toute la semaine dernière dans l'attente du fameux coup d'État. On devait nous arrêter, une trentaine de représentants dont Changarnier, Cavaignac, Girardin et moi, et nous déporter. La frégate était, disait-on, au Havre, prête à appareiller. *Cela n'a jamais été plus près d'être sérieux*, m'a dit Girardin.

Correspondance, à sa femme, 4 décembre 1851

Le premier exil à Bruxelles

Chère amie, un mot à la hâte. Je suis ici. Ce n'est pas sans peine. Écris-moi à cette adresse : *M. Lanvin, Bruxelles, poste restante*. Si tu as des lettres pour moi, garde-les toutes, *et ne les remets à personne*. On te remettra mes clefs. Tu trouveras les titres de rente dans un portefeuille sur le carton rouge qui est dans mon armoire de laque (celle de ton père). Aies-en grand soin.

Correspondance, à Mme Rivièrè (nom d'emprunt de sa femme), Bruxelles, 12 décembre 1851, 7 heures du matin.

Pendant douze jours, j'ai été entre la vie et la mort, mais je n'ai pas eu un moment de trouble. J'ai été content de moi. Et puis je sais que j'ai fait mon devoir et que je l'ai fait tout entier. Cela rend content. Je n'ai trouvé autour de moi que dévouement absolu. Ma vie a été quelquefois à la discrétion de dix personnes à la fois. Un mot pouvait me perdre. Jamais le mot n'a été dit. Je dois énormément à M. et Mme de M. que je t'ai nommés. Ce sont eux qui m'ont sauvé au moment le plus critique. Cela est d'autant plus méritoire à eux qu'ils sont dans l'autre camp, et que le service qu'ils m'ont rendu *pouvait les compromettre gravement*. Fais durer longtemps l'argent que je t'ai laissé. Je suis sans vêtements et sans linge. Prends la malle vide. Mets-y mes nippes.

Correspondance, à sa femme, 14 décembre 1851.

Vous vous rappelez, cher Auguste, je disais il y a vingt-cinq ans : nous chantons comme on combattrait. Eh bien ! Je viens de combattre, et j'ai un peu montré ce qu'est un poète.

Correspondance, au poète Auguste Vacquerie, 14 décembre 1851.

Heureusement la gauche a vaillamment tenu le drapeau. Ces misérables ont accumulé crimes sur crimes, férocité sur trahison, lâcheté sur atrocité. Si je ne suis pas fusillé, ce n'est pas leur faute, ni la mienne. Si nous pouvions coloniser un petit coin d'une terre libre ! L'exil ne serait plus l'exil. Je fais ce

rêve.

Correspondance, au romancier Paul Meurice, 19 décembre 1851.

Dumas va à Paris et se charge de te porter cette lettre. J'ai eu hier la visite de deux gendarmes. On m'a un peu pris au corps, fort poliment du reste ; on m'a un peu mené chez le procureur du roi ; on m'a un peu traîné à la police, pour m'expliquer *sur mon faux passeport*. Le tout s'est terminé par des quasi-excuses de leur part, par un éclat de rire de mon côté, et bonsoir.

Correspondance, à sa femme, 28 décembre 1851.

Je suis plus populaire ici que je ne croyais. Hier, dans un banquet de typographes, on a porté un toast aux trois hommes qui personnifient la résistance au despotisme, à Mazzini, à Kossuth, à Victor Hugo.

Correspondance, à sa femme, 30 décembre 1851.

Une fois ceux que j'aime en sûreté, qu'importe le reste : un grenier, un lit de sangle, une chaise de paille, une table et de quoi écrire, cela me suffit.

Vous qui me lisez, vous qui m'approuvez ou me combattez, vous qui, depuis vingt-cinq ans, fixez quelquefois les yeux sur moi, amis ou ennemis, compagnons d'armes ou adversaires dans la grande et sombre bataille des idées, écoutez-moi : j'en prends l'engagement devant vous ; si jamais les malheurs voulaient qu'il n'y eût plus en France que cent hommes de cœur voulant et défendant la liberté, je serais du nombre ; le jour où il n'y en aurait plus que dix, je serai dans les dix ; le jour où il n'y en aura plus qu'un, ce sera moi.

Choses vues, Bruxelles, décembre 1851.

Le coup d'État a pour lui tous les ventres et contre lui tous les cœurs et tous les cerveaux.

Choses vues, Jersey, 1852.

Depuis le 2 décembre, il n'y a plus en France de fonctionnaires, il n'y a que des complices.

Napoléon le Petit, II, III, 1852.

La trahison du 2 décembre est accouchée de l'empire. La mère et l'enfant se portent mal.

Napoléon le Petit, II, VIII, 1852.

Ce que nous voyons depuis le 2 décembre, c'est le galop, à travers l'absurde, d'un homme médiocre échappé.

Napoléon le Petit, II, IX, 1852.

Le 2 décembre est un crime couvert de nuit, un cercueil fermé et muet, des fentes duquel sortent des ruisseaux de sang.

Napoléon le Petit, III, I, 1852.

Le 2 décembre 1851, car il faut toujours remonter là, et, tant que M. Bonaparte sera debout, c'est de cette source horrible que sortiront tous les événements, et tous les événements, quels qu'ils soient, ayant ce poison dans les veines, seront malsains et vénéneux et se gangrèneront rapidement.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « La Guerre d'Orient », 29 novembre 1854.

(Voir Louis Napoléon Bonaparte ; *Châtiments* ; *Histoire d'un crime* ; *Napoléon le Petit*.)

Cour des Miracles, espace de non-droit dans certains quartiers de Paris sous l'Ancien Régime

Le pauvre poète jeta les yeux autour de lui. Il était en effet dans cette redoutable cour des Miracles ; cité des voleurs, hideuse verrue à la face de Paris ; égout d'où s'échappait chaque matin, et où revenait croupir chaque nuit ce ruisseau de vices, de mendicité et de vagabondage, toujours débordé dans les rues des capitales ; ruche monstrueuse où rentraient le soir avec leur butin tous les frelons de l'ordre social ; hôpital menteur où le bohémien, le moine défroqué, l'écolier perdu, les vauriens de toutes nations, espagnols, italiens, allemands, de toutes les religions, juifs, chrétiens, mahométans, idolâtres, couverts de plaies fardées, mendiants le jour, se transfiguraient la nuit en brigands ; immense vestiaire, en un mot, où s'habillaient et se déshabillaient à cette époque tous les acteurs de cette comédie éternelle que le vol, la prostitution et le meurtre jouent sur le pavé de Paris.

Notre-Dame de Paris, II, IV, 1831.

Cromwell, Olivier (1599-1658), militaire et homme politique anglais, lord-protecteur d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande (1653-1658)

Que veux-tu donc, Cromwell ? Dis ! Un trône ! À quoi bon ?

Te nommes-tu Stuart ? Plantagenêt ? Bourbon ? [...]

Quel sceptre, heureux soldat, sous ton poids ne se rompt ?

Quelle couronne est faite à l'ampleur de ton front ?

Cromwell, II, xv, 1827.

Cuba

Aucune nation n'a le droit de poser son ongle sur l'autre, pas plus l'Espagne sur Cuba que l'Angleterre sur Gibraltar [...]. Cuba est majeure. Cuba n'appartient qu'à Cuba. Cuba, à cette heure, subit un affreux et inexprimable supplice. Elle est traquée et battue dans ses forêts, dans ses vallées, dans ses montagnes. Elle a toutes les angoisses de l'esclave évadé.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Cuba », 1870.

J'ai reçu la visite de deux notables cubains venus pour me remercier au

nom de leurs compatriotes de ce que j'ai fait, en toute occasion, pour soutenir les droits de Cuba.

Choses vues, Bruxelles, 18 mai 1871.

Cupidon, dieu de l'amour dans la mythologie romaine

Derrière Jupiter rayonnait Cupidon,

L'enfant cruel, sans pleurs, sans remords, sans pardon,

Qui, le jour qu'il naquit, riait, se sentant d'âge

À commencer, du haut des cieux, son brigandage.

La Légende des siècles, « Le Satyre », 17 mars 1859.

D

Dante, Alighieri (1265-1321), poète, écrivain et homme politique italien

Dante fouette avec les flammes. Dante damne. Malheur à celui des vivants sur lequel ce passant fixe l'inexplicable lueur de ses yeux !

William Shakespeare, I, II, 2, 1864.

Danube, deuxième fleuve d'Europe par sa longueur

Car je suis le Danube immense,

Malheur à vous si je commence !

Je vous souffre ici par clémence.

Si je voulais, de leur prison,

Mes flots lâchés dans les campagnes,

Emportant vous et vos compagnes

Se lèveraient à l'horizon !

Les Orientales, XXXV, « Le Danube en colère », septembre 1828.

David d'Angers (1788-1856), sculpteur français

Maintenant, toi qui vas hors des routes tracées,

Ô pétrisseur de bronze, ô mouleur de pensées,

Considère combien les hommes sont petits,

Et maintiens-toi superbe au-dessus des partis !

Garde la dignité de ton ciseau sublime.

Ne laisse pas toucher ton marbre par la lime

Des sombres passions qui rongent tant d'esprits

Michel-Ange avait Rome et David a Paris.

Les Rayons et les Ombres, XX, « Au statuaire David », avril 1840.

Delacroix, Eugène (1798-1863), peintre français

Delacroix eût été le plus grand peintre du temps et eût dépassé Géricault, s'il eût eu comme homme la sincérité qu'il avait comme artiste. Mais il n'avait qu'une demi-foi. Son pinceau disait oui, ses opinions disaient non. Pour que la grandeur soit complète, il faut que l'homme égale l'artiste. Petit homme ne fait pas grand poète.

Diderot, Denis (1713-1784), écrivain et philosophe français

Diderot, vaste intelligence curieuse, cœur tendre altéré de justice, a voulu donner les notions certaines pour base aux idées vraies.

« Centenaire de la mort de Voltaire », discours prononcé au théâtre de la Gaîté, 30 mai 1878.

Dieu

Prouver l'intelligence, et puis ajouter : et maintenant pas de Dieu ! Y songez-vous ? Quoi ! Nous, cet atome, ce grain de poussière, cette chose périssable, chétive, infirme, imperceptible et vile, nous aurions ce qui manquerait à cet immense et profond univers où l'infini rayonne dans tous les sens ! La créature pleine de misère serait mieux partagée que la création pleine de soleil ! Nous aurions une âme et le monde n'en aurait pas ! L'homme serait un œil ouvert au milieu de l'univers aveugle ! Un œil ouvert ! Et pour voir quoi ? Le néant ?

Choses vues, janvier 1852.

Chaque fois qu'ici-bas, l'homme, en proie aux désastres,
Rit, blasphème, et secoue, en regardant les astres,
Le sarcasme, ce vil lambeau,
Les morts se dressent froids au fond du caveau sombre,
Et de leur doigt de spectre écrivent – DIEU – dans l'ombre,
Sous la pierre de leur tombeau.

Les Contemplations, VI, 17, 31 mars 1854.

Dieu n'est pas ! Ce seul mot serait une torture.
Vous n'avez donc jamais regardé la nature ? [...]
Vous n'avez donc jamais contemplé l'invisible ? [...]
Vous n'avez donc jamais vu dans votre pensée
L'étendue, où s'en vont, d'une course insensée,
Les ténèbres, fuyant le jour ?
Jamais vu l'infini, qui rit à la chaumière,
Que le soleil ne peut emplir de sa lumière,
Mais que l'âme remplit d'amour

La Légende des siècles, nouvelle série, « Tout le passé et tout l'avenir », juin 1854.

Dieu fait évanouir les gonds des villes fortes [...]
Il est le grand poète, il est le grand prophète.
Il est la base, il est le centre, il est le faite ;
Il est celui qui songe, il est celui qui voit ;
Il connaît l'avenir auquel tout homme a droit.

Dieu, VI, « Le Griffon » (1855), 1891.

Oui, Dieu, c'est l'équilibre. Êtres, Dieu pèse et crée :
À droite l'étendue, à gauche la durée ;
L'évident, l'incompris ;
Les éblouissements, contrepoids des désastres ;
L'abîme balançant l'âme ; ici tous les astres,
Et là tous les esprits.
Dieu, VII, « L'Ange » (1855), 1891.

Laisse Dieu dans son ciel, comme il te laisse en bas
Suer tes durs labeurs, saigner tes durs combats.
Laisse l'éternité tranquille, sois la vie.
Sois l'inquiet désir que le réel convie.
Chantiers, « Dieu » (fragments), 1856.

En voulant saisir Dieu c'est la terre qu'on lâche ;
Et la terre est le but. Bornez vos pas hardis.
C'est sur terre qu'il faut chercher le paradis
Laissez-le ciel au ciel...
Chantiers, « Dieu » (fragments), 1856.
Ah ça, si nous disions un peu son fait à Dieu ? [...]
— Tu deviens fatigant, tu deviens pluvieux,
Mon pauvre éternel ! Prends ta retraite, mon vieux !
Oui, rentre dans ton trou biblique ou druidique.
Cède la place au diable, au singe, à l'homme. Abdique.
Tout autre fera mieux que toi ta fonction.
Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre satirique », XLII, 1857-1860.

Tu veux voir Dieu ? Renonce à disputer. Contemple [...]
Dieu n'est pas au fond d'un syllogisme.
Chantiers, « Dieu » (fragments), 1856 ou peu après.

On admire un peu trop l'éternel ; on le gâte ;
J'en conviens, Homme, il faut s'en déshabituer.
Dieu finirait par croire et par s'infatuer.
Chantiers, « Dieu » (fragments), 1856.

Nous contestions sur Dieu autrefois ; je suis sûr que nous serions
d'accord aujourd'hui. Il faut détruire toutes les religions afin de reconstruire
Dieu. J'entends : le reconstruire dans l'homme. Dieu, c'est la vérité, c'est la
justice, c'est la bonté ; c'est le droit et c'est l'amour.

Correspondance, au journaliste Auguste Nefftzer, 12 juin 1860.

Le moi d'en bas, c'est l'âme ; le moi d'en haut, c'est Dieu.
Les Misérables, « Cosette », II, VII, 5, 1862.

Le monde dense, c'est Dieu. Dieu dilaté, c'est le monde. Nous qui parlons ici, nous ne croyons à rien hors de Dieu.

William Shakespeare, I, II, 1, 1864.

On est bien plus dévot aux saints qu'à Dieu. Les Saints, les Saintes, les bonnes Vierges, les madones, les bambino, le saint-sang, le Sacré-Cœur, voilà les dévotions vives. Pour Dieu proprement dit, on est froid.

Dieu est de toutes les religions ; cela lui nuit dans l'esprit des prêtres.

Mille francs de récompense, II, II, 1866.

Erreurs, préjugés, superstitions, fanatismes, faux textes, faux mystères, faux miracles, choses divines d'invention humaine, ce sont là les serrures, les verrous et les grilles de la casemate de ténèbres où les prêtres ont mis Dieu. Dieu à cette heure est en quelque sorte captif des religions. Quel serrement de cœur, apercevoir à travers les barreaux du dogme ce grand prisonnier étoilé ! La philosophie doit avoir un but, la délivrance de Dieu.

Océan, « Philosophie Prose », 1866.

Je crois à l'incrée, à l'idéal, à l'éternel, à l'absolu, au vrai, au beau, au juste – en un mot à l'infini ayant un moi. L'infini sans *moi* serait limité, quelque chose lui manquerait, il serait fini. Or, il est l'infini. Je crois donc à ce moi de l'abîme qui est Dieu. La foi en Dieu, c'est plus que ma vie, c'est mon âme. C'est plus que mon âme, c'est ma conscience. Je ne suis pas panthéiste. Le panthéisme dit : *tout est Dieu*. Moi, je dis : *Dieu est tout*.

Correspondance, au rédacteur en chef du *Croisé*, Bruxelles, 31 juillet 1867.

Ce sera une des grandeurs de ce XIX^e siècle d'avoir posé, dans une sorte d'immense débat public et libre, avec toute latitude laissée à la négation comme à l'affirmation, en dehors et au-dessus de religions, la question suprême : Dieu. Nous sommes de ceux que sollicite et étreint ce point d'interrogation formidable, sans cesse aperçu sur l'horizon sombre le jour, lumineux, la nuit.

Dieu, projet de préface, 1868.

Mon Cher Éditeur. Je vais publier un poème intitulé *Dieu*. Bien que dans ma pensée aucun de mes ouvrages ne dépasse celui-là, pour des raisons diverses, je ne crois pas au succès. Je ne puis donc accepter les 40 000 francs qu'aux termes de notre traité, vous me devez pour ce volume.

Correspondance, à son éditeur, printemps 1869.

Dieu prend dans notre cœur la haine et la dévore [...]

Il pille nos instincts mauvais, il nous dépouille

De ce qui nous tourmente et de ce qui nous souille ;

Et, quand il nous a faits pareils au ciel béni,

Bons et purs, il s'envole, et rentre à l'infini.

L'Art d'être grand-père, « Que les petits liront quand ils seront grands », III, 1857-1858, révisé à partir d'avril 1870.

L'éternel, l'infini, Dieu n'est pas insolvable !

L'Année terrible, « Terre et cieux ! », 19 août 1871.

J'aime mieux, ne voyant à personne un bon lot,
Douter qu'il soit, plutôt que de conclure en somme
Que cet honnête Dieu n'est pas un honnête homme.

Moi, je plains Dieu. Peut-être on le calomnia.

Je voudrais l'opérer ; il a pour ténia

La religion ; Rome exploite son mystère.

Pauvre Dieu dont le pape est le ver solitaire.

Théâtre en liberté, « Les Gueux », 1872.

Eh bien, sois économe

D'axiomes sur Dieu, de sentences sur l'homme,

Et ne prononce pas d'arrêts dans l'infini.

L'Année terrible, « Loi de formation du progrès », 1871.

Ils nous apportent Dieu dans une diatribe.

Ils sont le prêtre, ils sont le reître, ils sont le scribe.

Regardez écumer leur prose de bedeau.

L'Année terrible, « Les Pamphlétaires d'église », 1871.

Ma conscience en moi, c'est Dieu que j'ai pour hôte.

Je puis, par un faux cercle, avec un faux compas,

Le mettre hors du ciel ; mais hors de moi, non pas.

L'Année terrible, « Terres et cieux ! », 19 août 1871.

Dieu, certes, a des écarts d'imagination ;

Il ne sait pas garder la mesure, il abuse [...]

Moi, je n'exige pas que Dieu toujours s'observe,

Il faut bien tolérer quelques excès de verve

Chez un si grand poète, et ne point se fâcher [...].

C'est son humeur à lui d'être de mauvais goût,

D'ajouter l'hydre au gouffre et le ver à l'égout,

D'avoir en toute chose une stature étrange,

Et d'être un Rabelais d'où sort un Michel-Ange.

C'est Dieu ; moi je l'accepte.

L'Art d'être grand-père, « Le Poème du Jardin des plantes », I, 12 septembre 1875.

Je l'ai dit, Dieu prête à la critique.

Il n'est pas sobre. Il est débordant, frénétique,

Inconvenant ; ici le nain, là le géant,

Tout à la fois ; énorme ; il manque de néant.

Il abuse du gouffre, il abuse du prisme [...]

Et partout l'antithèse ! Il faut qu'on s'y résigne.

L'Art d'être grand-père, « Le Poème du Jardin des plantes », V, après le 12 septembre 1875.

Ah ! Noir vivant, tu veux un Dieu ! Qu'en feras-tu ? [...]

Tu veux un Dieu, de peur d'en perdre l'habitude,

Parce que du passé tu subis l'ascendant,

Tu veux un Dieu, pour rien, pour faire, en attendant

Que ton cadavre tombe au sépulcre et pourrisse,

Ce que ton père a fait, ce qu'a fait la nourrice,

Par ennui, pour sentir sur ta tête un patron,

Pour avoir quelque chose à mettre en ton juron.

Religions et Religion, II, « Philosophie », 1880.

De tout temps les rêveurs ont fait dans le ciel bleu

Des fouilles du côté de ce qu'ils nomment Dieu.

Religions et Religion, IV, « Des voix », 1880.

Faire un dogme, et l'y mettre ! Ô rêve ! Inventer Dieu !

Il est ! Contentez-vous du monde, cet aveu ! [...]

Il est ! Il est ! Il est ! Il est éperdument [...]

Renonce, ver de terre, à créer le soleil.

Religions et Religion, V, « Conclusion », 1880.

Dieu, l'âme, la responsabilité [...]. C'est la religion vraie. J'ai vécu en elle. Je meurs en elle. Vérité, lumière, justice, conscience, c'est Dieu.

Testament de Victor Hugo, 31 août 1881.

(Voir Dogme ; Religion ; Prêtre ; Prier.)

Dix-huitième siècle

Vénérons-le, ce XVIII^e siècle, le siècle concluant qui commence par la mort de Louis XIV et qui finit par la mort de la monarchie. Ce fut un siècle gai et redoutable. Le XVIII^e siècle a mis en évidence la souveraineté de l'ironie.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Le Rappel », 25 avril 1869.

Dreux (Eure-et-Loir)

Monsieur, j'ai eu le plaisir de vous voir aujourd'hui ici même, à Dreux, et je me suis demandé si je rêvais. Je ne crois pas que vous m'ayez vu, j'ai pris du moins mille soins pour que cela ne fût pas ; cependant, comme il serait possible que vous me rencontrassiez de manière ou d'autre ces jours-ci, et que ma présence ici fût diversement interprétée, je crois convenable de vous en avertir. Je ne serais pas franc si je ne vous disais que la vue inespérée de Mlle

votre fille m'a fait un vif plaisir. Je l'aime de toutes les forces de mon âme, et dans mon abandon complet, il n'y a que son idée qui puisse encore m'offrir de la joie.

Correspondance, à Pierre Foucher, père d'Adèle, 20 juillet 1821.

Vous ne vous doutez guère, mon bon Alfred, d'où cette lettre est écrite ; je suis à Dreux ! J'ai fait tout le voyage à pied sous un soleil ardent et des chemins sans ombre d'ombre. Je suis harassé, mais tout glorieux d'avoir fait vingt lieues sur mes jambes ; je regarde toutes les voitures avec pitié ; si vous étiez avec moi en ce moment, jamais vous n'auriez vu plus insolent bipède. Cette expérience m'a prouvé qu'on peut marcher avec ses pieds.

Correspondance, à M. le comte Alfred de Vigny, au 5^e régiment de la Garde royale, Rouen, 20 juillet 1821.

(*Voir Foucher, Adèle ; Vigny, Alfred de.*)

Drouet, Juliette (1806-1883), actrice, épistolière, amante de Victor Hugo à partir de 1833 et sa fidèle compagne jusqu'à sa mort

Je vous aime, mon pauvre ange, vous le savez bien, et pourtant vous voulez que je vous l'écrive. Vous avez raison. Il faut s'aimer, et puis il faut se le dire, et puis il faut se l'écrire, et puis il faut se baisser sur la bouche, sur les yeux, et ailleurs. Vous êtes ma Juliette bien-aimée. Quand je suis triste, je pense à vous, comme l'hiver on pense au soleil, et quand je suis gai, je pense à vous, comme en plein soleil on pense à l'ombre.

Correspondance, à Juliette Drouet, 7 mars 1833

Cet argent est à vous. Je viens de le gagner pour vous. C'est le reste de ma nuit que j'ai voulu vous donner. Il fallait avoir fait la chose qu'on me demandait ce matin, ou pas. La plume m'est vingt fois tombée des mains. Mais c'était pour vous. J'ai travaillé.

Correspondance, à Juliette Drouet, août-septembre 1833

Tu as brûlé mes lettres, ma Juliette, mais tu n'as pas détruit mon amour. Il est entier et vivant dans mon cœur comme au premier jour. Ces lettres, quand tu les as détruites, je sais tout ce qu'il y avait de douleur, de générosité et d'amour dans ton âme. C'était tout mon cœur, c'était tout ce que j'avais jamais écrit de plus vrai et de plus profondément senti, c'était mes entrailles, c'était mon sang, c'était ma vie et ma pensée pendant six mois, c'était la trace de toi dans moi, le passage, le sillon creusé bien avant de ton existence dans la mienne. Sur un mot de moi que tu as mal interprété, et qui n'a jamais eu le sens injuste que tu lui prêtais, tu as détruit tout cela. J'en ai plus d'une fois amèrement gémi. Mais je n'ai jamais accusé [*sic*] de l'avoir fait. Ma belle âme, mon ange, ma pauvre chère Juliette, je te comprends et je t'aime ! Je ne veux pas pourtant que cette trace de ta vie dans la mienne soit à toujours effacée. Je veux qu'elle reste, je veux qu'on la retrouve un jour, quand nous ne serons plus que cendres tous les deux, quand cette révélation ne pourra plus

briser le cœur de personne, je veux qu'on sache que je t'ai aimée, que je t'ai estimée, que j'ai baisé tes pieds, que j'ai eu le cœur plein de culte et d'adoration pour toi.

Correspondance, à Juliette Drouet, octobre (?) 1833

Hélas ! Pourquoi as-tu voulu partir ! Attends, ne désespère de rien, ne précipite rien. Juliette, Juliette ! Ma bien-aimée ! Je retire toutes mes dures paroles de désespoir. Je suis dans les ténèbres. Je baise tes pieds. Le ciel est bien noir, mais je ne sais pourquoi j'espère. Tu es faite pour moi, Juliette. Il me semble impossible que je ne te revoie pas, et bientôt.

Correspondance, à Juliette Drouet, 2 août 1834.

Je viens de prendre à tout événement un nouveau passeport sur lequel je t'ai fait inscrire ainsi que ta fille, comme ma femme et ma fille. Oh ! Quel vide et quelle solitude d'ici là ! Souffres-tu autant que moi ? Je n'ai plus qu'une crainte. Tu es partie sans passeport. Tu es partie malade. Pourvu que tu n'aies pas été arrêtée en route par un gendarme ou par la fièvre, pourvu que tu ne sois pas à cette heure malade et retenue dans quelque bouge sur la route devant lequel passera au galop la voiture qui m'emporterait vers St Renan vide et désert !

Correspondance, à Juliette Drouet, 3 août 1834.

Je pars demain à 6 h. Je serai à Brest par la malle vendredi matin. *J'arriverai avec de bonnes nouvelles*. Je ne veux pas qu'il soit dit que je t'ai abandonnée dans la plus affreuse des positions. Je ne veux pas qu'il y ait sous le ciel une preuve de dévouement possible que je ne t'ai pas donnée. D'abord, avant tout, te sauver !

Correspondance, à Juliette Drouet, 4 août 1834.

Ici, notre union s'est scellée dans une promesse solennelle. Ici, nos deux vies se sont soudées à jamais.

Écrit par Victor Hugo dans le carnet de Juliette Drouet, Brest, 9 août 1834.

Je t'aime au-delà de tous les mots, au-delà de tous les rêves. Je t'aime parce que tu es belle, je t'aime parce que tu es bonne, je t'aime parce que tu es noble et grande et généreuse, je t'aime parce que tu es une admirable intelligence, je t'aime parce que tu es un cœur profond et dévoué, je t'aime parce que tu es une femme, je t'aime parce que tu es un ange, je t'aime parce que je t'aime.

Correspondance, à Juliette Drouet, 28 mars 1835.

Ma pauvre bien-aimée, souvenons-nous toute notre vie de la journée d'hier. La pluie tombait à torrents, les feuilles de l'arbre ne servaient qu'à la conduire plus froide sur nos têtes, le ciel était plein de tonnerres, tu étais nue entre mes bras, ton beau visage caché dans mes genoux ne se détournant que

pour me sourire, et ta chemise collée par l'eau sur tes belles épaules. Et pendant cette longue tempête d'une heure et demie, pas un mot qui n'ait été un mot d'amour. Quel affreux tumulte hors de nous, en nous quelle délicieuse harmonie !

Correspondance, à Juliette Drouet, 25 septembre 1835

Jamais je ne t'ai aimée plus qu'hier, cela est pourtant vrai, dans cette frénésie, dans cette furie, dans cette férocité où j'étais. Pardonne-moi. J'ai été un misérable fou atroce et perdu de jalousie, perdu de rage, perdu d'amour. Je t'aime jusqu'à mourir, jusqu'à te tuer. Ne te plains pas trop de cela, va. Il n'y a rien de meilleur ni de plus beau sous le soleil que d'être aimée ainsi.

Correspondance, à Juliette Drouet, automne 1835.

Je ne veux pas d'autres choses/ Que ton sourire et ta voix/ De l'air, de l'ombre et des roses/ Et des rayons dans les bois !

Je veux, dût mon nom suprême/ Au front des cieux s'allumer/ Qu'une moitié de moi-même/ Reste ici-bas pour t'aimer !

Laisse-moi t'aimer dans l'ombre/ Triste, ou du moins sérieux/ La tristesse est un lieu sombre/ Où l'amour rayonne mieux.

Ange aux yeux pleins d'étincelles/ Femme aux jours de pleurs noyés/ Prends mon âme sur tes ailes/ Laisse mon cœur à tes pieds !

Correspondance, à Juliette Drouet 12 octobre 1837.

T'en souviens-tu, ma bien-aimée ? Notre première nuit, c'était une nuit de carnaval, la nuit du mardi-gras de 1833. On donnait je ne sais dans quel théâtre je ne sais quel bal où nous devions aller tous les deux, et où nous manquâmes tous les deux (j'interromps ce que j'écris pour prendre un baiser sur ta belle bouche, et puis je continue). Rien – pas même la mort, j'en suis sûr – n'effacera en moi ce souvenir. Toutes les heures de cette nuit-là traversent ma pensée en ce moment l'une après l'autre comme des étoiles qui passent devant l'œil de mon âme. Oui, tu devais aller au bal, et tu n'y allas pas, et tu m'attendis, pauvre ange que tu es de beauté et d'amour. Ta petite chambre était d'un adorable silence. Au-dehors, nous entendions Paris rire et chanter et les masques passer avec de grands cris. Au milieu de la grande fête générale, nous avions mis à part et caché dans l'ombre notre douce fête à nous. Paris avait la fausse ivresse, nous avions la vraie. N'oublie jamais, mon ange, cette heure mystérieuse qui a changé ta vie. Cette nuit du 17 février 1833 a été un symbole et comme une figure de la grande et solennelle chose qui s'accomplissait en toi. Cette nuit-là, tu as laissé au-dehors, loin de toi, le tumulte, le bruit, les faux éblouissements, la foule, pour entrer dans le mystère, dans la solitude et dans l'amour. Cette nuit-là, j'ai passé huit heures près de toi. Chacune de ces heures a déjà engendré une année. Pendant ces huit ans, mon cœur a été plein de toi, et rien ne le changera, vois-tu, quand même chacune de ces années engendrerait un siècle.

Correspondance, à Juliette Drouet, nuit du 17 au 18 février 1841.

Janvier est revenu – Ne crains rien, noble femme !/ Qu’importe l’an qui passe et ceux qui passeront !/ Mon amour toujours jeune est en fleur dans mon âme/ Ta beauté toujours jeune est en fleur sur ton front !

Sois toujours grave et douce, ô toi que j’idolâtre !/ Que ton humble auréole éblouisse les yeux !/ Comme on verse un lait pur dans un vase d’albâtre/ Emplis de dignité ton cœur religieux !

Brave le temps qui fuit ! La beauté te protège/ Brave l’hiver ! Bientôt mai sera de retour/ Dieu, pour effacer l’âge et pour fondre la neige/ Nous rendra le printemps et nous laisse l’amour !

Correspondance, à Juliette Drouet, 1^{er} janvier 1842.

Comprends-tu que je t’adore ? Le sais-tu ? Le vois-tu ? Le sens-tu ? Veux-tu que je te le redise ? Veux-tu que je baise tes pieds ? Oh ! Les chers petits pieds ! Je les regarde chaque soir quand tu sors de ton lit pour fermer la porte, tu ne t’en aperçois pas, mais je tressaille de désir, en les voyant, si blancs, si charmants et si doux ! Tiens, je suis fou de toi plus que jamais. Je t’aime. Oh, quand m’enivrerais-je à *mon aise* dans ton lit de tous les baisers de tes lèvres, de toutes les caresses de ton âme ! Je t’adore ! Songe à moi ! À toute heure, doux ange !

Correspondance, à Juliette Drouet, 31 décembre 1846

Tous les jours je prie l’ange que j’ai dans le ciel pour toi, l’ange que j’ai sur la terre. Je lui dis d’unir ses prières à celles de ta Claire bien-aimée. Je leur demande à toutes deux que tu sois heureuse, que tu sois calme, souriante, résignée sous la main de Dieu, satisfaite de ta destinée telle qu’elle est, et qui est bonne, vois-tu, puisqu’elle se compose d’amour en cette vie et d’espérance au-delà. Voilà les idées que je les supplie, ces deux anges, de mettre dans ta pensée. Oh ! Qu’elles nous protègent et qu’elles nous sourient, nos deux filles, que tu m’adores toujours, que Dieu ne m’ôte rien maintenant de ce qui fait ma consolation et ma joie, et j’accepte avec reconnaissance tous les fardeaux et les labeurs de la vie. Sois bénie, ma bien-aimée ! Nos deux enfants veillent sur toi ; à certaines heures, il me semble voir sur ton beau visage l’ombre de leurs ailes.

Correspondance, à Juliette Drouet, 22 mai 1847

Tu as raison, ce jour-ci est un doux et charmant anniversaire. Je n’oublierai jamais cette matinée où je sortis de chez toi, le cœur ébloui. Le jour naissait, il pleuvait à verse, les Masques déguenillés et souillés de boue descendaient de la Courtille avec de grands cris et inondaient le boulevard du Temple. Ils étaient ivres et moi aussi ; eux de vin, moi d’amour. À travers leurs hurlements, j’entendais un chant que j’avais dans le cœur. Je ne voyais pas tous ces spectres autour de moi, spectres de la joie morte, fantômes de l’orgie éteinte, je te voyais, toi douce ombre rayonnante dans la nuit, tes yeux, ton front, ta beauté, et ton sourire aussi enivrant que tes baisers. Ô matinée

glaciale et pluvieuse dans le ciel, radieuse et ardente dans mon âme ! Souvenir ! Tout cela me revient en ce moment, au milieu d'un autre tumulte, au milieu d'une autre cohue, au milieu de cette autre foule de masques qu'on appelle l'Assemblée nationale, et qui, eux aussi, sont des fantômes. Je t'écris comme je te parlerais, au hasard, mais sûr de ne rien tirer de mon cœur, ô mon doux ange, qui ne soit de l'amour. Je t'envoie toute mon âme pour remplir les rêves de cette nuit.

Correspondance, à Juliette Drouet, 20 février 1849.

Elle [Juliette Drouet] m'a sauvé la vie. C'est un dévouement absolu, complet, de vingt ans, qui ne s'est jamais démenti. De plus, abnégation profonde et résignation à tout. Sans cette personne, je te le dis comme je le dirais à Dieu, je serais mort ou déporté à l'heure qu'il est. Elle est ici dans une solitude complète, ne sortant jamais, sous un nom inconnu. Je ne la vois que la nuit tombée.

Correspondance, à sa femme, Bruxelles, 24 janvier 1852.

Nous voilà maintenant l'un à l'autre, à jamais, sans anxiété, sans ombre, sans trouble, sans angoisse. Nous avons traversé et vaincu tout ce qui était mauvais et pouvait être fatal. Nous sommes en pleine et unique possession de nos deux destinées fondues en une seule. Nous n'avons plus l'amour frais éclos pareil à l'aube ; mais nous avons l'amour éprouvé, l'amour qui se sait fort et qui regarde au-delà du tombeau sa continuation indéfinie. L'amour en naissant ne voit que la vie ; l'amour qui dure voit l'éternité. Bien-aimée, tournons, toi et moi, nos idées vers les admirables horizons, toujours renouvelés, de l'amour sans fin. Dans la nuit de l'exil, dans l'ombre commençante de l'âge, regardons rayonner nos cœurs, et remercions Dieu.

Correspondance, à Juliette Drouet, Jersey, 21 mai 1853.

Tu dis que tu vieillis, ma JJ, quand le premier J qui signifie Jeunesse aura disparu, il restera le second J qui signifie Joie.

Correspondance, à Juliette Drouet, 1^{er} octobre 1854.

Les années qui s'accumulent derrière nous font le piédestal de notre amour ; plus il y en a, plus il grandit ; nous vieillissons en nous aimant ; nous mourrons en nous aimant ; le jour où nous entrerons dans cette vie qu'on appelle la mort, notre chair tombera, et avec la chair les fautes, les taches, les ombres, les douleurs, et il ne restera que les âmes ; ton âme, la mienne, mêlées, mariées, enlacées, amalgamées, confondues, faisant un seul rayon de l'œil de Dieu.

Correspondance, à Juliette Drouet, Guernesey, 31 décembre 1855.

L'ordre de me fusiller si j'étais pris avait été donné dans les journées de décembre 1851. J'en avais été prévenu le 3 décembre par le représentant Napoléon, fils de Jérôme, cousin de Louis Bonaparte et faisant alors cause

commune avec nous contre la trahison du président. Si je n'ai pas été pris et, par conséquent, fusillé, si je suis vivant à cette heure, je le dois à Mme Juliette Drouet qui, au péril de sa propre liberté et de sa propre vie, m'a préservé de tout piège, a veillé sur moi sans relâche, m'a trouvé des asiles sûrs et m'a sauvé, avec quelle admirable intelligence, avec quel zèle, avec quelle héroïque bravoure, Dieu le sait et l'en récompensera ! Elle était sur pied la nuit comme le jour, errait seule à travers les ténèbres dans les rues de Paris, trompait les sentinelles, dépitait les espions, passait intrépidement les boulevards au milieu de la mitraille, devinait toujours où j'étais et, quand il s'agissait de me sauver, me retrouvait toujours. Un mandat d'amener a été lancé contre elle et elle paie aujourd'hui de l'exil son dévouement. Elle ne veut pas qu'on parle de ces choses, mais il faut pourtant que cela soit connu. Je la supplie de me permettre de lui rendre ici respectueusement témoignage, du fond de mon cœur et de mon âme.

Choses vues, Guernesey, au commencement de la neuvième année d'exil.

Je transpire l'amour, je le respire, je l'aspire ; c'est mon atmosphère et c'est mon souffle ; je te le prends et je te le rends. Si tu ne sens pas ce va et vient charmant de nos deux âmes entrant sans cesse l'une dans l'autre, que dire ? Est-ce qu'il y a des mots pour cela ? Je t'aime et je ne veux pas que tu sois méchante ; il n'est pas permis aux anges d'être diables et aux jujus d'être grognons.

Correspondance, à Juliette Drouet, 20 juillet 1860.

Je me prosterne devant Dieu, et je le supplie de nous faire vivre ensemble, mourir ensemble, revivre ensemble. Je lui demande de faire un total des années qu'il nous réserve à tous les deux, et de nous partager ce chiffre par moitié, à une minute près. J'espère qu'il m'exaucera. Si tu survis je vieillerais sur toi. Quiconque te ferait du mal après ma mort serait regardé par moi du fond de mon tombeau. Toute mon ombre te protégera. Sois bénie.

Correspondance, à Juliette Drouet, 31 décembre 1861.

Ta fête c'est ma fête. Elle coïncide avec ma délivrance de ce livre. Demain, j'envoie la fin du manuscrit. Demain je suis libre. Je sors des *Misérables*. C'est là ton bouquet. Tu vois à quel point ta destinée est mêlée à ma destinée. Je fais une œuvre ; ta fête en marque l'éclosion.

Correspondance, à Juliette Drouet, 19 mai 1862.

Ne t'imaginer pas que tu vieillis. Tu mûris pour le ciel, voilà tout. Tes cheveux semblent blancs parce qu'ils ont le reflet de l'aube des paradis.

Correspondance, à Juliette Drouet, 31 décembre 1863.

La nuit, quand je me réveille, je m'adresse à ma fille morte et à ta fille morte, qui sont là, je le crois, toutes deux vivantes de la grande vie, et je leur dis de prier avec moi cette prière : ô Dieu, ne nous séparez pas ! Il me semble

que je sens leur douce ombre au-dessus de nous.

Correspondance, à Juliette Drouet, 31 décembre 1864.

Nous avons dix-sept ans d'exil et trente-quatre ans d'amour, juste le double. Et grâce à l'amour, ô mon doux ange, il n'y a pas eu d'exil. Tu as été pour moi une patrie.

Correspondance, à Juliette Drouet, 31 décembre 1867.

J'ai aujourd'hui fait part à mes fils du testament de leur mère. Elle me lègue, à titre d'usufruit, la moitié disponible de la moitié de la communauté. Mme Drouet m'ayant sauvé la vie au 2 décembre, je lui avais donné 100 000 francs. Elle les a refusés. Il y a dans sa lettre : « Pour votre vie que vous croyez sauvée par moi, vous me donnez cent mille francs ; c'est tout simple ; et moi je les refuse ; c'est tout simple aussi. » Ces 100 000 francs refusés par Mme Drouet reviennent à ma famille.

Choses vues, Bruxelles, 30 août 1868.

Je veux te redire que depuis quarante ans, tu as été un grand cœur et une grande âme, que je t'ai dû deux fois la vie, une fois dans la guerre civile, une fois dans la maladie, que ta lumière fidèle a toujours accompagné mon ombre.

Correspondance, à Juliette Drouet, 20 mai 1873.

Naît-on deux fois ? Oui. La première fois, le jour où l'on naît à la vie ; la seconde fois, le jour où l'on naît à l'amour. Le 26 février 1802, je suis né à la vie, le 16 février 1833, je suis né à l'amour. Ma mère m'a fait, et tu m'as créé. Ces deux dates sont dans le même mois ; cette condensation mystérieuse est une volonté de Dieu. J'ai tété ma mère qui a été ma nourrice ; j'ai bu ton âme sur tes lèvres, et tu es ma nourrice aussi, car tu m'as rempli d'idéal.

Correspondance, à Juliette Drouet, 26 février 1874.

Je vais bientôt te rejoindre, ma bien-aimée.

Choses vues, 20 juin 1883, après la mort, le 11 mai, de Juliette.

Il y a aujourd'hui un an, à trois heures. Femme admirable ! Nous nous reverrons dans la vie future.

Choses vues, 11 mai 1884.

Dumas, Alexandre (1802-1870), romancier et dramaturge français

J'ai vu hier soir Dumas. Il était très *monté*. Je l'ai rassuré pleinement, je lui ai dit ce que je vous ai dit tant de fois à vous-même : que nous serions à votre théâtre tous les deux sur le pied d'une entière égalité ; que je supporterais fort bien des préférences pour lui, mais que je n'en voulais pas pour moi. Tout cela a dissipé le nuage qui était fort gros et fort noir dans son esprit.

Correspondance, à Anténor Joly, directeur du théâtre de la Renaissance,

19 janvier 1838.

De vous, rien ne m'étonne en vaillance, et, en fait de lâcheté, rien de m'étonne de ces gens-là. Vous êtes la lumière ; l'empire est la nuit ; il vous hait, c'est tout simple, il veut vous éteindre, c'est moins simple. Il y perdra son souffle et sa peine.

Correspondance, à Alexandre Dumas, Guernesey, 16 juin 1865.

Le nom d'Alexandre Dumas est plus que français, il est européen ; il est plus qu'européen, il est universel [...]. Il est un de ces hommes qu'on peut appeler les semeurs de civilisation ; il assainit et améliore les esprits par on ne sait quelle clarté gaie et forte ; il féconde les âmes, les cerveaux, les intelligences ; il crée la soif de lire ; il creuse le génie humain, et il l'ensemence [...]. Votre père et moi, nous avons été jeunes ensemble. Je l'aimais, et il m'aimait [...]. Aujourd'hui, je manque à son dernier cortège. Mais son âme voit la mienne. Avant peu de jours, bientôt je ferai ce que je n'ai pu faire en ce moment ; j'irai, solitaire, dans le champ où il repose, et cette visite qu'il a faite à mon exil, je la rendrai à son tombeau.

Correspondance, à Alexandre Dumas fils, 15 avril 1872 (à la veille du transfert de la dépouille de son père à Villers-Cotterêts).

E

Élysée, palais de l'

L'Élysée, si misérable qu'il soit, tient de la place dans le siècle. L'Élysée a engendré des catastrophes et des ridicules. On ne peut le passer sous silence. L'Élysée fut dans Paris le coin inquiétant et noir. Dans ce lieu mauvais on était petit et redoutable. On était en famille, entre nains. On avait cette maxime : jouir. On vivait de la mort publique. Là on respirait de la honte, et l'on se nourrissait de ce qui tue les autres. C'est là que se construisait avec art, intention, industrie et volonté, l'amoindrissement de la France. Là travaillaient, vendus, repus, et complaisants, des hommes publics, lisez : prostitués. [...] Il y a là un salon qui a vu la seconde abdication, l'abdication après Waterloo. C'est à l'Élysée que Napoléon I^{er} a fini et que Napoléon III a commencé.

Histoire d'un crime, III, 4, 1878.

(Voir Louis Napoléon Bonaparte.)

Empire, second

L'Empire du Deux-Décembre est un aigle à gibets.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) », à Lord Palmerston, 11 février 1854.

(Voir Louis Napoléon Bonaparte.)

Eschyle

Shakespeare l'Ancien, c'est Eschyle. Il est l'aïeul du théâtre.

[...]

Un génie est un accusé. Tant qu'Eschyle vécut, il fut contesté. On le contesta, puis on le persécuta, progression naturelle.

William Shakespeare, I, IV, 1-3, 1864.

Espagne

Je vous remercie, citoyens, de m'ouvrir les portes de l'Espagne et de me les ouvrir au lendemain d'une révolution. L'air du midi est nécessaire à ma santé, et l'air de la liberté est nécessaire à ma vie. J'ajoute que l'Espagne est pour moi comme une patrie. J'ai passé à Madrid une partie de mon enfance ;

la langue, le passé et l'histoire de l'Espagne sont mêlés à ma pensée depuis mon plus jeune âge, et par moments je crois avoir deux mères : la France et l'Espagne.

Correspondance, à la junte de salut en Espagne, 17 août 1854.

Ce peuple a l'Alhambra, comme Athènes a le Parthénon, et a Cervantès, comme nous avons Voltaire. L'âme immense de ce peuple a jeté sur la terre tant de lumière que pour l'étouffer il a fallu Torquemada ; sur ce flambeau, les papes ont posé la tiare, éteignoir énorme. Le papisme et l'absolutisme se sont ligüés pour venir à bout de cette nation. Puis toute la lumière, ils la lui ont rendue en flamme, et l'on a vu l'Espagne liée au bûcher. Ce *quemadero* démesuré a couvert le monde, sa fumée a été pendant trois siècles le nuage hideux de la civilisation, et, le supplice fini, le brûlement achevé on a pu dire : cette cendre, c'est ce peuple.

Correspondance, à Émile de Girardin, Guernesey, 22 octobre (année incertaine)

États-Unis d'Amérique

Une députation d'Américains des États-Unis vient m'exprimer son indignation contre le gouvernement de la République américaine et contre le président Grant, qui abandonne la France. « ... à laquelle la République américaine doit tant », ai-je dit. « Doit tout », a repris un des Américains présents.

Choses vues, 25 novembre 1870.

Europe

Oui, j'irai prochainement vous voir. Nous parlerons de ce grand parlement fédératif continental où j'aurai peut-être l'immense joie un jour de m'asseoir à côté de vous.

Correspondance, au poète et homme politique piémontais Angelo Brofferio, 2 février 1852.

Le continent serait un seul peuple, les nationalités vivraient de leur vie propre dans la vie commune [...]. Plus de frontières, plus de douanes, plus d'octrois ; le libre échange [...]. Une monnaie continentale, à double base métallique et fiduciaire, ayant pour point d'appui le capital Europe tout entier et pour moteur l'activité libre de deux cents millions d'hommes, cette monnaie, une, remplacerait et résorberait toutes les absurdes variétés monétaires d'aujourd'hui, effigies de princes, figures de misères [...]. Liberté d'aller et venir ; liberté de s'associer, liberté de posséder, liberté d'enseigner, liberté de parler, liberté d'écrire, liberté de penser, liberté d'aimer, liberté de croire, toutes les libertés feraient faisceau autour du citoyen gardé par elles et devenu inviolable [...]. Dans la vieille cité du dix août et du vingt-deux septembre, déclarée désormais la Ville d'Europe, *Urbs*, une colossale assemblée, l'assemblée des États-Unis d'Europe, arbitre de la civilisation,

sortie du suffrage universel de tous les peuples du continent, traiterait et réglerait, en présence de ce majestueux mandant, juge définitif, et avec l'aide de la presse universelle libre, toutes les questions de l'humanité, et ferait de Paris au centre du monde un volcan de lumière.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Ce que pourrait être l'Europe », I, Jersey, discours du 24 février 1855.

Il ne peut sortir de cette guerre que la fin des guerres, et de cet affreux choc des monarchies que les États-Unis d'Europe. Vous les verrez. Je ne les verrai pas. C'est parce que je les ai prédits. J'ai, le premier, le 17 juillet 1851, prononcé (au milieu des huées) ce mot : les États-Unis d'Europe. Donc j'en serai exclu. Jamais les Moïses n'ont vu les Chanaans.

Correspondance, à l'écrivain Paul Meurice, Bruxelles, 1^{er} septembre 1870.

F

Fantine, héroïne des *Misérables*

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Fantine ? C'est la société achetant une esclave. À qui ? À la misère. À la fin, au froid, à l'isolement, à l'abandon, au dénuement. Marché douloureux. Une âme pour un morceau de pain. La misère offre, la société accepte.

Les Misérables, « Fantine », I, v, 11, 1862.

Flaubert, Gustave (1821-1880), écrivain français

Vous êtes de ces hauts sommets que tous les coups frappent, mais qu'aucun n'abat. Mon cœur est profondément à vous.

Correspondance, à Gustave Flaubert, Guernesey, 12 avril 1857.

Vous avez fait un beau livre, monsieur, et je suis heureux de vous le dire. Je me rappelle vos charmantes et nobles lettres d'il y a quatre ans, et il me semble que je les revois à travers les belles pages que vous me faites lire aujourd'hui. *Madame Bovary* est une œuvre.

Correspondance, à Gustave Flaubert, Guernesey, 30 août 1857.

Monsieur, je vous remercie de m'avoir fait lire *Salammbô*. C'est un beau, puissant et savant livre. Si l'Institut de France, au lieu d'être une coterie, était la grande institution nationale qu'a voulu faire la Convention, cette année même vous entreriez, portes ouvertes à deux battants, dans l'Académie française. Vous avez ressuscité un monde évanoui, et à cette résurrection surprenante vous avez mêlé un drame poignant.

Correspondance, à Gustave Flaubert, Guernesey, 6 décembre 1862.

Je suis un solitaire et j'aime vos livres. Ils sont profonds et puissants. Ceux qui peignent la vie actuelle ont un arrière-goût doux et amer. Votre dernier livre me charme et m'attriste. Je le relirai comme je relis, en ouvrant au hasard, ça et là. Il n'y a que les écrivains penseurs qui résistent à cette façon de lire. Vous êtes de cette forte race. Vous avez la pénétration comme Balzac, et le style de plus.

Correspondance, à Gustave Flaubert, Guernesey, 20 décembre 1869.

Fouché, Joseph (1759-1820), ministre de la Police sous le Directoire et l'Empire

Fouché, âme de démon, face de cadavre.

Quatrevingt-treize, II, III, 1, 1874.

Foucher, Adèle (1803-1868), future épouse de Victor Hugo

Tu ne sais pas, mon Adèle, à quel point je t'aime. Je ne puis voir un autre seulement t'approcher, sans tressaillir d'envie et d'impatience, mes muscles se tendent, ma poitrine se gonfle, et il me faut toute ma force et ma circonspection pour me contenir. Juge de ce que je souffre quand tu vales, quand tu embrasses un autre que moi. Songe à ta précieuse santé, évite d'humiliantes altercations à mon sujet, informe-moi de tout le mal que l'on dira de moi, ma vanité n'est pas encore si facile à blesser que tu parais le supposer. Es-tu bien sûre du lieu où tu caches mes lettres ? Songe qu'elles pourraient te perdre. Je t'engage à les brûler. Je t'embrasse. Ton mari. Victor.

Correspondance, « premier billet » à Adèle Foucher, 19 février 1820.

Sais-tu, Adèle, te rappelles-tu que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour qui a décidé de toute ma vie ? C'est le 26 avril 1819, un soir où j'étais assis à tes pieds, que tu me demandas mon plus grand secret en me promettant de me dire le tien. Tous les détails de cette enivrante soirée sont dans ma mémoire comme si c'était d'hier, et cependant depuis il s'est écoulé bien des jours de découragement et de malheur. J'hésitai quelques minutes avant de te livrer toute ma vie, puis je t'avouai en tremblant que je t'aimais, et après ta réponse, mon Adèle, j'eus un courage de lion.

Correspondance, à Adèle Foucher, 26 avril 1821.

Réponds oui ou non à cette question, dussé-je en mourir : N'en as-tu JAMAIS EN AUCUN TEMPS AIMÉ un autre que moi ? Oh ! Mon Adèle, si en lisant cette phrase, ton cœur pouvait se soulever d'indignation, si tu pouvais dans ta candeur et dans ta colère me répondre non ! Avec quelle joie, avec quel indicible ravissement je voudrais baiser la poussière de tes pieds en reconnaissant combien je suis insensé et coupable d'avoir pu interpréter un moment si mal une de tes lettres et te soupçonner, toi, l'être que je respecte, que j'admire, que j'estime, que j'aime le plus au monde !

Correspondance, à Adèle Foucher, 15 octobre 1821.

Je suis fou, mais fou d'amour. Toute mon âme se consume à t'aimer, tu es ma pensée unique, et il m'est impossible de trouver, je ne dirai pas du bonheur, mais le moindre plaisir hors de toi. Tout le reste m'est odieux. Je n'épouserai jamais que toi ou une boîte de sapin.

Correspondance, à Adèle Foucher, 12 novembre 1821.

Je fuis les distractions, je hais les *plaisirs*. La vie de garçon tout entière

m'est insupportable, isolement au-dedans, isolement au-dehors. Je n'aspire qu'au bonheur du ménage, à la félicité de la famille. Je suis, je veux être insipide, ennuyeux, nul pour l'univers entier, parce que tu es le seul être au monde pour lequel je puisse prodiguer toutes mes facultés de penser et de sentir.

Correspondance, à Adèle Foucher, 17 novembre 1821.

Il me serait affreux de mourir avant de t'avoir possédée, avant de t'avoir appartenu.

Correspondance, à Adèle Foucher, 24 novembre 1821.

L'amour n'est ni vrai, ni pur, s'il n'est jaloux. Crois que ceux qui aiment toutes les femmes ne sont jaloux d'aucune.

Correspondance, à Adèle Foucher, 21 décembre 1821.

Je crains, en vérité, que le jour où je pourrai m'écrier à la face de tous les hommes : elle est à moi, entièrement, uniquement et éternellement à moi ! Oui, je crains que ce jour-là mon être ne se brise de bonheur. Tant de joie, en entrant violemment dans mon âme, devra, ce me semble, la bouleverser.

Correspondance, à Adèle Foucher, 16 août 1822.

(Voir Hugo, Adèle.)

Français

Je voudrais n'être pas Français pour pouvoir dire
Que je te choisis, France, et que, dans ton martyre,
Je te proclame, toi que ronge le vautour,
Ma patrie et ma gloire et mon unique amour !

L'Année terrible, « À la France », 1870.

France

Les Algonquins traduisent ce mot si court, si simple et si doux, France, par *Mittigouchiouekendalakiank*.

Le Rhin, Lettre XX, 1840.

En dépit de tout, la France est et sera toujours la nation qui pense et conclut, qui se dévoue, qui se répand, qui s'offre, qui se donne, qui dit : naissez, aux idées, et aux hommes : venez, qui ouvre les sources, qui délire les âmes, qui agite les drapeaux, qui secoue les flambeaux. Et cela toujours ! Pourquoi ? Parce que la France s'appelle Logique. Quand sa politique s'interrompt, sa philosophie continue le travail.

Océan, « Océan Prose », Jersey, 1^{er} février 1854.

La grandeur et la beauté de la France, c'est qu'elle prend moins de ventre que les autres peuples ; elle se noue plus aisément la corde aux reins. Elle est la première éveillée, la dernière endormie. Elle va en avant. Elle est

chercheuse.

La France est de la même qualité de peuple que la Grèce et l'Italie. Elle est athénienne par le beau et romaine par le grand. En outre elle est bonne. Elle se donne. Elle est plus souvent que les autres peuples en humeur de dévouement et de sacrifice. Seulement cette humeur la prend et la quitte. Et c'est là le grand péril pour ceux qui courent quand elle ne veut que marcher, ou qui marchent quand elle veut s'arrêter. La France a ses rechutes de matérialisme [...]. La géante joue la naine : l'immense France a ses fantaisies de petitesse.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 20, 1862.

G

Garibaldi, Giuseppe (1807-1882), homme politique italien

Qu'est-ce que c'est que Garibaldi ? C'est un homme, rien de plus. Mais un homme dans toute l'acception sublime du mot. Un homme de la liberté ; un homme de l'humanité. *Vir*, disait son compatriote Virgile. [...] Quelle est donc sa force ? Qu'est-ce qui le fait vaincre ? Qu'a-t-il avec lui ? L'âme des peuples.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Garibaldi », Jersey, 18 juin 1860.

Garibaldi m'écrit. Il m'envoie dans sa lettre des feuilles de roses cueillies sur le tombeau de ses filles à Caprera.

Choses vues, 14 janvier 1874.

(*Voir Italie.*)

Gastibelza, personnage d'un poème de Victor Hugo

Gastibelza, l'homme à la carabine,

Chantait ainsi :

« Quelqu'un a-t-il connu doña Sabine ?

Quelqu'un d'ici ?

Dansez, chantez, villageois ! La nuit gagne

Le mont Falu.

Le vent qui vient à travers la montagne

Me rendra fou !

Les Rayons et les Ombres, XXII, « Guitare », mars 1837.

Gautier, Théophile (1811-1872), poète et prosateur français

M. Théophile Gautier insultait les yeux par un gilet de satin écarlate et par l'épaisse chevelure qui lui descendait jusqu'aux reins.

Description de Théophile Gautier, grand ami de Victor Hugo, lors de la bataille d'Hernani (1830), rapportée dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, 1863.

Gautier vient de venir pour *Ruy Blas*. Il demande sa place. Cela nous a rajeunis. C'est comme autrefois.

Choses vues, 16 février 1872.

Quel maître vous êtes, cher Théophile ! Quelle prose de poète ! Quelle poésie de philosophe ! Votre critique a la puissance de la création. J'aime votre noble esprit. Ruy Blas salue le capitaine Fracasse, et vous prie de me faire la grâce de dîner avec moi lundi 4 mars.

Correspondance, à Théophile Gautier, 1^{er} mars 1872.

Une dépêche télégraphique de Catulle Mendès m'annonce la mort de Théophile Gautier. Un grand esprit et un bon cœur de moins. Gautier mort, je suis le seul survivant de ce qu'on a appelé *les hommes de 1830*.

Choses vues, Guernesey, 22 octobre 1872.

Je te salue au seuil sévère du tombeau !
Va chercher le vrai, toi qui sus trouver le beau.
Monte l'âpre escalier. Du haut des sombres marches,
Du noir pont de l'abîme on entrevoit les arches ;
Va ! Meurs ! La dernière heure est le dernier degré !
Pars, aigle, tu vas voir des gouffres à ton gré ;
Tu vas voir l'absolu, le réel, le sublime.
Tu vas sentir le vent sinistre de la cîme
Et l'éblouissement du prodige éternel [...]
Oh ! Quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !
Les chevaux de la Mort se mettent à hennir [...]
Expire... Ô Gautier ! Toi, leur égal et leur frère,
Tu pars après Dumas, Lamartine et Musset,
L'onde antique est tarie où l'on rajeunissait.

Toute la lyre, IV, « L'Art », XXXIV, à Théophile Gautier, Hauteville House, novembre 1872, jour des morts.

(*Voir Hernani*, bataille d'.)

Gavroche, personnage des *Misérables*

Son père ne songeait pas à lui et sa mère ne l'aimait point. C'était un de ces enfants dignes de pitié entre tous qui ont père et mère et qui sont orphelins. Cet enfant ne se sentait jamais si bien que dans la rue. Le pavé lui était moins dur que le cœur de sa mère.

Les Misérables, « Marius », III, 1, 13, 1862.

Gavroche, complètement envolé et radieux [...] allait, venait, montait, descendait, remontait, bruissait, étincelait. Il semblait être là pour l'encouragement de tous. Avait-il un aiguillon ? Oui, certes, sa misère ; avait-il des ailes ? Oui, certes, sa joie. Gavroche était un tourbillonnement. On le voyait sans cesse, on l'entendait toujours. Il remplissait l'air, étant partout à la fois. C'était une espèce d'ubiquité presque irritante ; pas d'arrêt possible avec lui. L'énorme barricade le sentait sur sa croupe. Il gênait les flâneurs, il

excitait les paresseux, il ranimait les fatigués, il impatientait les pensifs, mettait les uns en gaîté, les autres en haleine, les autres en colère, tous en mouvement, piquait un étudiant, mordait un ouvrier ; se posait, s'arrêtait, repartait, volait au-dessus du tumulte et de l'effort, sautait de ceux-ci à ceux-là ; mouche de l'immense Coche révolutionnaire.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, XII, 4, 1862.

Genève

Genève, c'est un petit monde complet qui tiendrait dans la main de Gargantua.

Océan, « Philosophie Prose », 1828.

Girardin, Émile de (1802-1881), journaliste et homme politique français

Vous créez un journal [*La Presse*] que les uns pourront lire comme un répertoire et les autres comme un évangile. Vous faites semer les idées par les faits. Vous préparez ces réalisations pacifiques qui, si les hommes comme vous réussissent, désarmeront les révolutions de l'avenir. Vous offrez au suffrage universel un flambeau à cent mille branches, allumé à la fois sur toute la surface du pays. Vous ouvrez un vaste enseignement public et presque gratuit.

Correspondance, à Émile de Girardin, 15 février 1851.

Émile de Girardin est un veilleur public ; son journal, c'est son poste ; il attend, il regarde, il épie, il éclaire, il guette, il crie qui vive ; à la moindre alerte, il fait feu avec sa plume.

Histoire d'un crime, II, VI, 1877.

(Voir Presse.)

Goethe, Johann Wolfgang von (1749-1832), romancier, dramaturge et poète allemand

Les poètes impersonnels comme Goethe sont en même temps les poètes indifférents. Ils n'ont qu'un intérêt : vivre bien en cour et se faire renter par les puissances. Chose frappante, en poésie, ce n'est pas le moi qui est égoïste, c'est le non-moi.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1858 (?).

Le poète qui voit dans l'art plus que l'art, le poète qui dans la poésie voit l'homme, le poète qui civilise à bon escient, le poète, maître parce qu'il est serviteur, c'est celui-là que nous saluons. Qu'un Goethe est petit à côté d'un Dante ! En toute chose, nous préférons celui qui peut s'écrier : j'ai voulu !

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, 1863-1864.

Grèce

En Grèce ! En Grèce ! Adieu, vous tous ! Il faut partir !
Qu'enfin, après le sang de ce peuple martyr,
Le sang vil des bourreaux ruisselle !
En Grèce, ô mes amis ! Vengeance ! Liberté !
Ce turban sur mon front ! Ce sabre à mon côté !
Allons ! Ce cheval, qu'on le selle !

Les Orientales, IV, « Enthousiasme », 1827.

Grenade

Il est des filles à Grenade,
Il en est à Séville aussi,
Qui, pour la moindre sérénade,
À l'amour demandent merci ;
Il en est que d'abord embrassent,
Le soir, les hardis cavaliers.
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Odes et Ballades, ballade XIII, « La Légende de la nonne », avril 1828.

Guernesey, île anglo-normande où Victor Hugo vécut en exil du 31 octobre 1855 au 15 août 1870

Parti de Jersey à 7 heures et quart du matin. Arrivée à Guernesey à 10 heures. Mer grosse. Pluies. Rafales. Jersey : rocher, puis nuage, puis ombre, puis rien. Abordage difficile. Vagues énormes. Petites barques chargées d'hommes et de bagages. Foule sur le quai. Les proscrits. Le consul en cravate blanche. Toutes les têtes se sont découvertes quand j'ai traversé la foule. La réception n'est pas de mauvais augure.

Choses vues, arrivée à Guernesey après l'expulsion de Jersey, 31 octobre 1855.

M. de S, un des aristocrates de Guernesey, est venu me voir. Il m'a dit : « Eh bien, monsieur Victor Hugo, comment trouvez-vous notre île ? » J'ai répondu : « Je l'aime beaucoup. C'est un petit pays. J'aime les petits pays entourés de grands spectacles : un canton suisse, Guernesey. Et puis vous êtes restés vieux, c'est amusant à voir. Vous avez une petite cour, une petite féodalité, une petite aristocratie, de tout petits grands personnages, votre *Governor*, votre bailli. Nous autres, Français, nous regardons cela avec curiosité dans le creux de notre main. »

Choses vues, Guernesey, 1859.

Je dédie ce livre au rocher d'hospitalité et de liberté, à ce coin de vieille terre normande où vit le noble petit peuple de la mer, à l'île de Guernesey, sévère et douce, mon asile actuel, mon tombeau probable.

Les Travailleurs de la mer, dédicace, 1866.

Laissez-moi retourner à mon noir Guernesey.
Là point de lâcheté, là point de bâtardise ;
Là je pense, et ne vois rien qui me contredise,
Et librement je marche et respire, et je vis,
Le grand océan sombre étant de mon avis.

Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre satirique », XXXIX, 27 juillet 1872.
(Voir Exil ; Proscrit.)

Guizot, François (1787-1874), homme politique français

Tout à l'heure, un enfant déguenillé passait rue de la Tour-d'Auvergne avec un affreux caniche. L'enfant siffla le chien et l'appela : « Hé ! Guizot ! » Le chien accourut. Puis l'enfant continua sa marche en chantant : « Guizot, Gui, gui, gui, zo, zo. » Faites-vous donc un grand nom pour que les gamins le jettent aux chiens !

Choses vues, 28 juillet 1843.

Gutenberg, Johannes (1400-1468), inventeur de l'imprimerie

Gutenberg est comme le second père des créations de l'esprit. Avant lui, oui, ceci était possible, un chef-d'œuvre mourait. Chose lamentable à dire, la Grèce et Rome ont laissé des ruines de livres. Toute une façade de l'esprit humain à demi-écroulée, voilà l'Antiquité. Ici, la mesure d'une épopée, là une tragédie démantelée ; de grands vers frustes enfouis et défigurés, des frontons d'idées aux trois quarts tombés, des génies tronqués comme des colonnes, des palais de pensée sans plafond et sans porte, des ossements de poèmes, une tête de mort qui a été une strophe, l'immortalité en décombres.

William Shakespeare, I, IV, 10, 1864.

(Voir Imprimerie ; Livre ; Presse.)

Gwynplaine, personnage de *L'homme qui rit*

La nature avait été prodigue de ses bienfaits envers Gwynplaine. Elle lui avait donné une bouche s'ouvrant jusqu'aux oreilles, des oreilles se repliant jusque sur les yeux [...] et un visage qu'on ne pouvait regarder sans rire [...]. Deux yeux pareils à des jours de souffrance, un hiatus pour bouche, une protubérance camuse avec deux trous qui étaient les narines, pour face un écrasement, et tout cela ayant pour résultante le rire [...]. Gwynplaine était saltimbanque. Il se faisait voir en public. Pas d'effet comparable au sien [...]. On voyait Gwynplaine, on se tenait les côtes ; il parlait, on se roulait à terre [...]. C'est en riant que Gwynplaine faisait rire. Et pourtant il ne riait pas. Sa face riait, sa pensée non.

L'homme qui rit, II, II, 1, 1869.

H

Haïti

Votre île magnifique et douce plaît à cette heure aux âmes libres : elle vient de donner un grand exemple ; elle a brisé le despotisme [...]. Haïti est maintenant une lumière. Il est beau que parmi les flambeaux du progrès, éclairant la route des hommes, on en voit un tenu par la main d'un nègre.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Réponse au rédacteur en chef du journal de Port-au-Prince, *Le Progrès* », 31 mars 1860.

Hamlet

Avez-vous jamais eu en dormant le cauchemar de la course ou de la fuite, et essayé de vous hâter, et senti l'ankylose de vos genoux, la pesanteur de vos bras, l'horreur de vos mains paralysées, l'impossibilité du geste ? Ce cauchemar, Hamlet le subit éveillé.

William Shakespeare, II, II, 5, 1864.

(Voir Shakespeare, William.)

Han d'Islande, roman de Victor Hugo paru en 1823

Han d'Islande est un livre de jeune homme, et de très jeune homme. On sent en le lisant que l'enfant de dix-huit ans qui écrivait *Han d'Islande* dans un accès de fièvre en 1821 n'avait encore aucune expérience des choses, aucune expérience des hommes, aucune expérience des idées, et qu'il cherchait à deviner tout cela [...]. Dans le roman, pour qu'il soit bon, il faut qu'il y ait beaucoup de choses senties, beaucoup de choses observées, et que les choses devinées dérivent logiquement et simplement et sans solution de continuité des choses observées et des choses senties. En appliquant cette loi à *Han d'Islande*, on ferait saillir aisément ce qui constitue avant tout le défaut de ce livre. Il n'y a dans *Han d'Islande* qu'une chose sentie, l'amour du jeune homme ; qu'une chose observée, l'amour de la jeune fille. Tout le reste est deviné, c'est-à-dire inventé.

Han d'Islande, préface de 1833.

Hauteville House, maison de Victor Hugo à Guernesey

Figurez-vous qu'en ce moment, je fais bâtir presque une maison ; n'ayant plus la patrie, je veux avoir le toit. Ce pauvre foyer, la France l'a brisé, la Belgique l'a brisé, Jersey l'a brisé ; je le rebâti avec une patience de fourmi. La maison de Guernesey, avec ses trois étages, son toit, son jardin, son perron, sa crypte, sa basse-cour, son *look-out* et sa plate-forme, sort tout entière des *Contemplations*. Depuis la première poutre jusqu'à la dernière tuile, *Les Contemplations* paieront tout.

Correspondance, à l'écrivain Jules Janin, Guernesey, 16 août 1856.

J'ai trouvé en arrivant ma mesure tellement empirée dans son délabrement après deux ans d'absence, que je n'oserais vous y offrir un méchant coin. Mais n'espérez pas m'échapper. Il y a en face de Hauteville House un petit *family-hotel* créé exprès pour moi. Vous y habiteriez des chambres fort propres, à 1 f 50 par jour, et vous n'auriez que la rue à enjamber pour venir, matin et soir, prendre place à notre table de famille dont vous êtes. Le mois de septembre est très beau à Guernesey. Venez tous les trois, vous, votre belle convalescente et votre chère enfant, passer avec nous ce mois, qui est superbe et que vous ferez charmant. On se lève et on se couche de bonne heure, les incorrigibles travaillent, les sages s'amuse, on mange du bon raisin et d'excellent poisson ; on s'aime de tout cœur, on vit tranquilles, et je vous dis : venez.

Correspondance, à l'écrivain Pierre Véron, Guernesey, 25 août 1872.

Je fais plus ici en une semaine qu'en un mois à Paris.

Correspondance, à l'écrivain Auguste Vacquerie, Guernesey, 10 septembre 1872.

(*Voir Exil ; Guernesey ; Proscrit.*)

Henri IV (1553-1610), roi de France (1589-1610)

Ô ma lyre, tais-toi dans la publique ivresse ;

Que seraient tes concerts près des chants d'allégresse

De la France aux pieds de Henri ?

Odes et Ballades, I, 11, « La Statue de Henri IV », février 1819.

Ce qui n'empêche pas que ce roi Henri Quatre,

Ce Vert-Galant qui sut aimer, boire et combattre,

Soit le meilleur de ceux qu'on appelle les rois.

Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre épique », II, 1881.

***Hernani*, pièce de Victor Hugo, parue en 1830.**

Hernani n'est jusqu'ici que la première pierre d'un édifice qui existe tout construit dans la tête de son auteur, mais dont l'ensemble peut seul donner quelque valeur à ce drame.

Hernani, préface, 9 mars 1830.

Hernani, bataille d'

La cabale classique a voulu mordre, et a mordu, mais grâce à nos amis elle s'y est brisé les dents. Les deux premières recettes ont déjà 9 000 francs, *ce qui est sans exemple au théâtre*. Ne nous endormons pas pourtant. L'ennemi veille. Aussi, au nom de notre chère liberté littéraire, convoquez pour lundi tout notre arrière-ban d'amis fidèles et forts. Je compte sur vous pour m'aider à arracher cette dernière dent au vieux pégase classique, à mon aide, et avançons !

Correspondance, à Paul Lacroix, 27 février 1830, minuit.

On joue *Hernani* au Théâtre-Français. Cela fait chaque fois cinq mille francs de recette. Le public siffle tous les soirs tous les vers ; c'est un rare vacarme, le parterre hue, les loges éclatent de rire. Les comédiens sont décontenancés et hostiles ; la plupart se moquent de ce qu'ils ont à dire. La presse a été à peu près unanime et continue tous les matins de railler la pièce et l'auteur. Si j'entre dans un cabinet de lecture, je ne puis prendre un journal sans y lire : « Absurde comme *Hernani* ; monstrueux comme *Hernani* ; niais, faux, ampoulé, prétentieux, extravagant et amphigourique comme *Hernani*. » Si je vais au théâtre pendant la représentation, je vois à chaque instant, dans les corridors où je me hasarde, des spectateurs sortir de leur loge et en jeter la porte avec indignation. À quoi bon avoir sifflé *Hernani* ? Empêche-t-on l'arbre de verdier en en écrasant un bourgeon ?

Choses vues, 7 mars 1830, minuit.

(Voir Gautier, Théophile ; Romantisme.)

Histoire d'un crime, ouvrage historique relatant les faits liés au coup d'État du 2 décembre 1851, écrit du 14 décembre 1851 au 5 mai 1852, paru seulement en 1877

Calmann-Lévy me dit que l'*Histoire d'un crime* se vend à dix mille exemplaires par jour. Il y a soixante-dix mille exemplaires vendus à cette heure. Le tirage ne peut suffire. On n'a plus le temps de satiner le papier.

Choses vues, 11 octobre 1877.

(Voir Coup d'État du 2 décembre ; Louis Napoléon Bonaparte)

Homère

Homère est l'énorme poète-enfant. Le monde naît, Homère chante. C'est l'oiseau de cette aurore.

William Shakespeare, I, II, 2, 1864.

Homme qui rit (L'), roman de Victor Hugo, paru en 1869

L'homme qui rit est un livre qui a eu en naissant des malheurs dont le principal est son éditeur. Ce livre est si peu jugé qu'on pourrait dire qu'il n'est pas même publié. Attendons. Il m'importe de constater l'insuccès de

L'homme qui rit. Cet insuccès se compose de deux éléments : l'un, mon éditeur ; l'autre, moi. Mon éditeur : — Spéculation absurde, délais inexplicables, perte du bon moment, publication morcelée, retards comme pour attendre le moment d'engouffrer le livre dans le brouhaha des élections. Moi. — J'ai voulu abuser du roman, j'ai voulu en faire une épopée. J'ai voulu forcer le lecteur à penser à chaque ligne. De là une sorte de colère du public contre moi.

Choses vues, Guernesey, 1869.

(Voir Gwynplaine ; Ursus.)

Hugo, Adèle (1803-1868), épouse de Victor Hugo

Tu me manques trop. Oh ! Comme je sens cela surtout aux moments d'absence. Ce lit où tu pourrais être (quoique tu ne veuilles plus, méchante !), cette chambre où je pourrais voir tes robes, tes bas, tes chiffons traîner sur les fauteuils à côté des miens, cette table même où j'écris et où tu viendrais me déranger par un baiser, tout cela m'est douloureux et poignant. Je n'ai pas dormi de la nuit ; je pensais à toi comme à dix-huit ans.

Correspondance, à Adèle Foucher, 17 juillet 1831.

Morte ce matin, à six heures et demie. Je lui ai fermé les yeux. Hélas ! Dieu recevra cette douce et grande âme. Je la lui rends. Qu'elle soit bénie ! Suivant son vœu, nous transporterons son cercueil à Villequier, près de notre douce fille morte [Léopoldine]. Je l'accompagnerai jusqu'à la frontière. Pour entrer le cercueil en France, il faut l'autorisation du gouvernement français. Télégramme à Paul Foucher pour qu'il fasse les démarches. Depuis la mort de ma fille, 4 septembre 1843, je ne cachète plus mes lettres que de noir.

Choses vues, Bruxelles, 27 août 1868.

Toute la journée, formalités accablantes. Quatre heures de l'après-midi. Le cercueil est double, un cercueil de plomb dans un cercueil de chêne. On l'y a enveloppée d'un suaire blanc doublé de mousseline. Le docteur Allix l'a couverte d'aromates, laissant le visage à nu. J'ai pris des fleurs qui étaient là. J'ai mis autour de la tête un cercle de marguerites blanches, sans cacher le visage, j'ai ensuite semé des fleurs sur tout le corps et j'en ai rempli le cercueil. Puis je l'ai baisée au front, et je lui ai dit tout bas : sois bénie ! Et je suis resté près d'elle. Charles s'est approché, puis Victor. Ils l'ont embrassée en pleurant et sont restés debout derrière moi. Avant qu'on posât le couvercle sur le cercueil de chêne, j'ai, avec une petite clef que j'avais dans ma poche, gravé sur le plomb, au-dessus de sa tête : V.H. Le cercueil fermé, je l'ai baisé. Il y a vingt-deux clous au couvercle. Je l'avais épousée en 1822. J'ai mis, avant de partir, le vêtement noir que je ne quitterai plus.

Choses vues, Bruxelles, 28 août 1868.

(Voir Foucher, Adèle.)

Hugo, Adèle (1830-1915), fille cadette de Victor Hugo

Ma fille s'est couchée gravement souffrante ; sa mère a disposé un fauteuil au pied de son lit pour passer la nuit près d'elle. Je me suis couché inquiet. J'ai prié ardemment, ou du moins le plus ardemment que j'ai pu. J'ai recommandé la sœur à la sœur, puis je me suis rendormi. Au plus profond de la nuit, je me suis réveillé, et j'ai songé tristement, en priant.

Choses vues, Guernesey, nuit du 6 au 7 décembre 1856.

Je n'aurai pas de repos tant que cette pauvre enfant ne sera pas heureuse.

Correspondance, à son fils François-Victor, 15 mars 1865.

Adèle est arrivée cette nuit à 4 heures chez le docteur Allix. Il vient me rendre compte de son état. Ma pauvre chère enfant ! Victor la verra aujourd'hui. Elle n'a pas reconnu Émile. La négresse qui l'accompagne, Mme Baa, est honnête et lui est dévouée.

Je suis allé chez Allix, 178, rue de Rivoli. C'est là qu'elle est. Je l'ai revue. Elle n'avait pas reconnu Victor. Elle m'a reconnu. Je l'ai embrassée. Je lui ai dit tous les mots de tendresse et d'espérance. Elle est très calme et semble, par instants, endormie. Il y a aujourd'hui juste un an que je partais pour Bordeaux avec Charles, que je ne devais pas ramener vivant. Aujourd'hui, je revois Adèle. Que de deuils !

Adèle. Tristesse profonde.

Le docteur Allix est venu. Il s'est entendu avec le docteur Axenfeld pour le transfèrement de la pauvre enfant dans une maison de santé, la meilleure possible. J'ai vu Adèle. J'ai le cœur brisé.

Choses vues, 13-15 février 1872.

Il y a des émotions dont je ne voudrais pas laisser trace. Ma visite d'hier à ma pauvre fille, quel accablement !

Choses vues, 6 juin 1874.

Saint-Mandé. Adèle. Toujours le même état. Elle veut que je la fasse sortir hélas ! Nous voir nous fait mal à tous les deux.

Choses vues, 20 juin 1876.

Hugo, Charles (1826-1871), deuxième fils de Victor Hugo

Il faut, mon gros Charlot bien-aimé, que tu m'écrives une grande lettre. Tu me feras aussi ton petit journal. Je veux que tu restes un bon garçon laborieux et un vaillant écolier. À propos, je vous avais donné une version à faire dans une de mes lettres. Ni toi ni Toto ne me l'avez envoyée. Maintenant voici les vacances presque finies ; vous n'avez plus que quelques jours de jeu, je vous fais grâce de ma version.

Correspondance, à son fils Charles, Mayence, 1^{er} octobre 1840.

Mon fils, te voilà frappé pour la seconde fois. La première fois, il y a

dix-neuf ans, tu combattais l'échafaud ; on t'a condamné. La deuxième fois, aujourd'hui, en rappelant le soldat à la fraternité, tu combattais la guerre ; on t'a condamné. Je t'envie ces deux gloires.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Après la condamnation de Charles Hugo à quatre mois de prison et mille francs d'amende », 18 décembre 1869.

La mort de Charles Hugo, à Bordeaux

À six heures et demie, je suis allé au restaurant Lanta. Sept heures du soir. Le garçon qui me sert est entré et m'a dit qu'on me demandait. Je suis sorti. J'ai trouvé dans l'antichambre M. Porte qui loue à Charles l'appartement de la rue Saint-Maur, n° 13. M. Porte m'a dit d'éloigner Alice qui me suivait. Alice est rentrée dans le salon. M. Porte m'a dit : « Monsieur, ayez de la force. M. Charles... — Eh bien ? — Il est mort. » Mort ! Je n'y croyais pas. Charles ! Je me suis appuyé sur le mur. M. Porte m'a dit que Charles, ayant pris un fiacre pour venir chez Lanta, avait donné ordre au cocher d'aller d'abord au café de Bordeaux. Arrivé, le cocher en ouvrant la portière avait trouvé Charles mort. Charles avait été frappé d'apoplexie foudroyante. Quelque vaisseau s'était rompu. Il était baigné de sang. Ce sang lui sortait par le nez et par la bouche. Un médecin appelé a constaté la mort.

Choses vues, Bordeaux, 13 mars 1871.

À quatre heures on a mis Charles dans le cercueil. J'ai empêché qu'on fit descendre Alice [femme de Charles]. J'ai baisé au front mon bien-aimé, puis on a soudé la feuille de plomb. Ensuite, on a ajouté le couvercle de chêne et serré les écrous du cercueil ; et en voilà pour l'éternité. Mais l'âme nous reste. Si je ne croyais pas à l'âme, je ne vivrais pas une heure de plus. Avant que le cercueil fût fermé, j'ai pris la pince du plombier et j'ai tracé sur la feuille de plomb au-dessus ces deux lettres : V.H. Une femme qui était là m'a dit : « On ne le verra pas. » J'ai dit : « N'importe. Cela y est. » J'ai dîné près du lit de JJ avec mes deux petits-enfants. Petit Georges et Petite Jeanne. J'ai consolé Alice. J'ai pleuré avec elle. Je lui ai dit tu pour la première fois.

Choses vues, Bordeaux, 14 mars 1871.

Edgar Quinet est venu hier soir. Il a dit en voyant le cercueil de Charles déposé dans le salon : « Je te dis adieu et au revoir, grand esprit, grand talent, grande âme, beau par le visage, plus beau par la pensée, fils de Victor Hugo ! » Nous avons parlé ensemble de ce superbe esprit envolé. Nous étions calmes. Le veilleur de nuit pleurait en nous entendant.

Alice était en syncope. Je lui ai fait respirer du vinaigre et je lui ai frappé dans les mains. Elle s'est réveillée et a dit : « Charles, où es-tu ? » Je suis accablé de douleur.

Choses vues, Bordeaux, 15 mars 1871.

Foule au cimetière. On a descendu le cercueil. Avant qu'il entrât dans la fosse, je me suis mis à genoux et je l'ai baisé. Le caveau était béant. J'ai

regardé le tombeau de mon père que je n'avais pas vu depuis l'exil. L'ouverture était trop étroite. Il a fallu limer la pierre. Cela a duré une demi-heure. Pendant ce temps-là, je regardais le tombeau de mon père et le cercueil de mon fils. Charles sera là avec mon père, ma mère et mon frère. Puis je m'en suis allé. La foule m'entourait. On me prenait les mains. Comme ce peuple m'aime, et comme je l'aime ! Je suis brisé, mon Charles, sois béni.

Choses vues, au Père-Lachaise, 18 mars 1871.

Charles ! Charles ! Ô mon fils ! Quoi donc ! Tu m'as quitté.

Ah ! Tout fuit ! Rien ne dure !

Tu t'es évanoui dans la grande clarté

Qui pour nous est obscure.

L'Année terrible, « Le Deuil », 3 juin 1871.

Hugo, Eugène (1800-1837), deuxième frère de Victor Hugo, de seize mois son aîné

C'est auprès du lit d'Eugène dangereusement malade que je t'écris. Le déplorable état de sa raison, dont je t'avais si souvent entretenu, empirait depuis plusieurs mois d'une manière qui nous alarmait tous profondément, sans que nous puissions y porter sérieusement remède, puisqu'ayant conservé le libre exercice de sa volonté, il se refusait obstinément à tous les secours et à tous les soins. Son amour pour la solitude poussé à un excès effrayant a hâté une crise qui sera peut-être salutaire, du moins il faut l'espérer, mais qui n'en est pas moins extrêmement grave et le laissera pour longtemps dans une position bien délicate.

Correspondance, à son père, 20 décembre 1822.

Il paraît qu'on n'a point assez caché à Eugène qu'il fût parmi des *fous* ; aussi est-il très affecté de cette idée [...] Ce qui est le plus funeste, c'est la solitude et l'oisiveté auxquelles il est entièrement livré dans cette maison. Quelques mots qui lui sont échappés m'ont montré que dans l'incandescence de sa tête il prenait cette *prison* en horreur ; il m'a dit à voix basse qu'*on y assassinait des femmes dans les souterrains et qu'il avait entendu leurs cris*.

Correspondance, à son père, 24 mai 1823.

Je suis triste et par moment accablé, j'ai perdu un frère qui avant sa maladie avait été le compagnon de mon enfance et de ma jeunesse. Ainsi mon père, ma mère, un enfant, ce frère ! Je regarde avec douleur s'élargir cette solitude que la mort fait autour de moi.

Correspondance, à Auguste Vacquerie, après la mort d'Eugène, 7 mars 1837.

Hugo, famille

Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine

Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne !

Les Hugo dont je descends sont, je crois, une branche cadette, et peut-être bâtarde, déchue par indigence et misère. Il y a dans ma famille un cordonnier et un évêque, des gueux et des monseigneurs. C'est un peu l'histoire de tout le monde. Si j'avais le choix des aïeux, j'aimerais mieux avoir pour ancêtre un savetier laborieux qu'un roi fainéant.

Correspondance, à l'écrivain Albert Caize, Guernesey, 20 mars 1867.

Hugo, François-Victor (1828-1873), fils cadet de Victor Hugo

L'homme vaut ce que l'enfant a valu : n'oublie jamais cela, mon petit Toto. Sois un laborieux écolier, je te réponds que tu seras un jour ce qu'on appelle un homme, *vir*.

Correspondance, à son fils François-Victor, 1^{er} octobre 1840.

Tout ceci est une grande lutte. Traversons-la grandement. C'est un honneur pour vous, c'est un orgueil pour moi que vous y soyez mêlés si jeunes, mes enfants, que vous y ayez déjà vos chevrons et vos cicatrices et que j'aie, moi, le droit de dire à ceux qui combattent avec nous pour le progrès : j'ai souffert dans moi et dans mes fils. Et puis, songes-y, ces six mois passeront. Qui sait, même, si le régime actuel durera six mois ?

Correspondance, à son fils François-Victor détenu à la Conciergerie depuis le 18 novembre 1851, Bruxelles, 28 janvier 1852.

Ce matin, vendredi, à midi, mon fils, mon bienaimé Victor, nous a quittés. Il est mort.

[...]

C'était hier. Il était midi. J'étais rue Pigalle. Je travaillais. On m'a apporté un mot. Une voiture était en bas. Je m'y suis jeté comme j'étais, en caban de chambre, en pantalon à pieds et en pantoufles. Je suis arrivé rue Drouot. Je suis monté, je suis entré dans la chambre. Les rideaux du lit étaient fermés. Alice [belle-sœur de François-Victor] était sur un fauteuil comme évanouie. J'ai écarté les rideaux. Victor semblait dormir. J'ai soulevé sa main, qui était souple et chaude. Il venait d'expirer, et si son souffle n'était plus sur sa bouche, son âme était sur son visage. J'ai baisé Victor au front, et je lui ai parlé bas. Qui donc entendrait si ce n'est la mort ? Oh ! J'ai une foi profonde. Je vous reverrai tous, vous que j'aime et qui m'aimez. Encore une fracture, et une fracture suprême, dans ma vie. Je n'ai plus devant moi que Georges et Jeanne.

[...]

Dix heures du matin. Victor est couché sur son lit dans des draps blancs avec des fleurs sur la tête et autour de lui. Il est pâle et beau. J'entre de temps en temps et je lui parle. Je baise son front qui est de marbre.

C'est au Père-Lachaise qu'on l'a porté. Il n'y avait plus de place dans le

caveau de mon père. On l'a mis dans un caveau provisoire. Je l'ai suivi à pied de la rue Drouot jusque-là. Le peuple l'a suivi comme moi. Louis Blanc a parlé. Ce qu'il a dit est beau. Il a attesté, comme je le souhaitais, le Dieu infini et l'âme immortelle. La foule m'a entouré. J'ai serré des mains innombrables. En voilà un de plus parmi mes bien-aimés invisibles, mais présents. Car vous n'êtes pas morts, et je sens l'ombre de vos ailes sur moi.

Choses vues, 26, 27 et 29 décembre 1873.

Hugo, Jeanne (1869-1941), petite-fille de Victor Hugo

Voir la Jeanne de Jeanne ! Oh, ce serait mon rêve ! [...]

Ma Jeanne, ô rêve ! Azur ! Contempera sa Jeanne ;

Elle l'empêchera de pleurer, de crier,

Et lui joindra les mains, et la fera prier,

Et sentira sa vie à ce souffle mêlée [...]

Moi je ne serai plus qu'un œil profond dans l'ombre.

L'Art d'être grand-père, « Mariée et mère », 16 juin 1875.

Hugo, Léopold (1773-1828), général, père de Victor Hugo

Je rêve quelquefois que je saisis ton glaive,

Ô mon père ! Et je vais, dans l'ardeur qui m'enlève,

Suivre au pays du Cid nos glorieux soldats [...].

Va, tes fils sont contents de ton noble héritage :

Le plus beau patrimoine est un nom révééré.

Odes et Ballades, II, 4, « À mon père », août 1823.

Hugo, Léopoldine (1824-1843), fille aînée de Victor Hugo

Bonjour ma Poupée, mon cher petit ange. J'ai vu la mer, j'ai vu de belles églises, j'ai vu de jolies campagnes, la mer est grande, les églises sont belles, les campagnes sont jolies ; mais les campagnes sont moins jolies que toi, les églises sont moins belles que ta maman, la mer est aussi grande que mon amour pour vous tous. Garde toujours cette lettre. Quand tu seras grande, je serai vieux, tu me la montreras, et nous nous aimerons bien ; quand tu seras vieille, je n'y serai plus, tu la montreras à tes enfants, et ils t'aimeront comme je t'aime.

Correspondance, d'Étampes, 22 août 1834.

Hier, j'ai marié ma fille, mon enfant bien-aimée. Elle me quitte. Je suis triste, triste de cette tristesse profonde que doit avoir, qu'a peut-être (qui le sait ?) le rosier au moment où la main d'un passant lui cueille sa rose.

Correspondance, à Juliette Drouet, 17 février 1843.

Ce bonheur désolant de marier sa fille.

Choses vues, au lendemain du mariage de Léopoldine avec Charles Vacquerie,

16 février 1843.

Chère amie, ma femme bienaimée, pauvre mère éprouvée, que te dire ? Je viens de lire un journal par hasard, ô mon Dieu ! Que vous ai-je fait ? J'ai le cœur brisé... Je n'irai pas jusqu'à La Rochelle. Il me tarde de pleurer avec toi et avec mes trois pauvres enfants bien-aimés... Mon Adèle chérie, que ces affreux coups du moins resserrent et rapprochent nos cœurs qui s'aiment.

Correspondance, à sa femme, Rochefort, 10 septembre 1843 (jour où il apprend la mort de Léopoldine et de son mari, Charles Vacquerie).

Chère Mademoiselle Louise, je souffre, j'ai le cœur brisé. J'ai besoin de vous écrire, à vous qui l'aimiez comme une autre mère. Elle vous aimait bien aussi, vous le savez. Hier je venais de faire une grande course à pied au soleil dans les marais ; j'étais las, j'avais soif, j'arrive à un village qu'on appelle, je crois, Soubise, et j'entre dans un café. On m'apporte de la bière et un journal, *Le Siècle*. J'ai lu. C'est ainsi que j'ai appris que la moitié de ma vie et de mon cœur était morte. J'aimais cette pauvre enfant plus que les mots ne peuvent le dire. Vous vous rappelez comme elle était charmante. C'était la plus douce et la plus gracieuse femme. Ô mon Dieu, que vous ai-je fait ! Elle était trop heureuse, elle avait tout, la beauté, l'esprit, la jeunesse, l'amour. Ce bonheur complet me faisait trembler. J'acceptais l'éloignement où j'étais d'elle afin qu'il lui manquât quelque chose. Il faut toujours un nuage. Celui-là n'a pas suffi. Dieu ne veut pas qu'on ait le paradis sur la terre. Il l'a reprise. Oh ! Mon pauvre ange, dire que je ne la verrai plus !

Correspondance, à Louise Bertin, 10 septembre 1843.

La mort a des révélations ; les grands coups qui ouvrent le cœur ouvrent l'esprit ; la lumière pénètre en nous en même temps que la douleur. Quant à moi, je crois ; j'attends une autre vie. Comment n'y croirais-je pas ? Ma fille était une âme, je l'ai vue, je l'ai touchée pour ainsi dire, elle est restée dix-huit ans près de moi, et j'ai encore le regard plein de son rayonnement ; dans ce monde même elle vivait visiblement de la vie supérieure.

Correspondance, à Édouard Thierry, homme de théâtre et futur administrateur de la Comédie-Française (1859-1871), 23 septembre 1843.

Et elle, l'ombre, l'ange, la lumière de mon deuil, elle redevient Didine.

Correspondance, à l'écrivain Jules Janin, 26 décembre 1854.

Mon doux ange, veille et prie. Je nous mets sous tes ailes.

Choses vues, 4 septembre 1870, anniversaire de la mort de Léopoldine.

Cette nuit, je ne dormais pas ; il était environ trois heures du matin. Un coup sec et très fort a été frappé, au pied de mon lit, contre la porte même de ma chambre. J'ai pensé à ma fille morte et j'ai dit en moi-même : « Est-ce toi ? » Puis j'ai songé au complot bonapartiste dont on parle, à un nouveau 2 décembre possible, et j'ai demandé en moi-même : « Est-ce un

avertissement ? » J'ai ajouté mentalement : « Si c'est bien toi qui es là et si tu viens m'avertir à l'occasion de ce complot, frappe deux coups. » Et j'ai attendu. Une demi-heure environ s'est écoulée. La nuit était profonde et tout faisait silence dans la maison. Tout à coup, deux frappaements se sont fait entendre contre la porte. Ils étaient, cette fois, sourds, mais distincts et très nets. J'ai voulu continuer ce dialogue avec l'inconnu et, m'adressant toujours à ma fille, j'ai dit dans ma pensée : « Si tu crois nécessaire que je mette ma famille en sûreté à Guernesey, frappe trois coups. » J'ai attendu encore deux heures, mais il n'y a pas eu de frappaement. Je ne me suis endormi qu'au jour.

Choses vues, 24 octobre 1871.

(Voir Villequier.)

Hugo, Petit Georges et Petite Jeanne, petits-enfants de Victor Hugo, enfants de Charles Hugo et Alice Lehaene

Petit Georges vient très bien. Il tète maintenant les deux seins. Il a longtemps voulu ne téter que le sein *gauche*. Tendance démocratique.

Choses vues, 25 août 1868.

Si je suis tué, je lègue Georges et Jeanne à la nation.

Choses vues, Bruxelles, 19 août 1870.

Je promène Petit Georges et Petite Jeanne à tous mes moments de liberté. On pourrait me qualifier ainsi : *Victor Hugo, représentant du peuple et bonne d'enfants*.

Choses vues, Bruxelles, mars 1871.

Vocabulaire actuel de Jeanne : *Papa* (son père), *Papapa* (moi), *Ouaoua* (les bêtes à quatre pattes), *Coco* (les bêtes à deux pattes), *Cocohouco* (les poules), *Aboua* (prenez-moi dans les bras), *Paté* (par terre ; je veux marcher), *Cacane* (une petite fille).

Choses vues, Bruxelles, 30 mars 1871.

Georges et Jeanne, les deux qui me restent, avec ma pauvre fille Adèle, plus morte que les morts, hélas !

Choses vues, 13 mai 1874.

J'ai donné à mes petits la première leçon de latin. J'ai fait conjuguer à Georges, *Amo*, j'aime, et à Jeanne, *Rosa*, la rose. Ils ont ri, ces doux êtres.

Choses vues, 18 juin 1875.

Hugo, Sophie, née Trébuchet (1772-1821), mère de Victor Hugo

Mme Hugo n'avait accepté du royalisme catholique de son père et de ses sœurs que le royalisme tout seul ; elle était toujours aussi royaliste, malgré son mari, mais elle était toujours aussi voltairienne, malgré son père. Elle avait sa

croyance à elle, qu'elle avait prise moitié dans la religion et moitié dans la philosophie. Elle voulait que ses fils eussent aussi leur religion, telle que la leur feraient la vie et la pensée. Elle aimait mieux les confier à la conscience qu'au catéchisme.

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, 1863.

Mon cher papa. Nous avons une nouvelle affreuse à t'annoncer. Aujourd'hui que tout est fini et que nous sommes plus calmes, je trouverai des expressions pour te l'apprendre. Tu sais bien que maman était malade depuis longtemps. Eh bien ! Hier, à trois heures de l'après-midi, après trois années de souffrances, un mois de maladie et huit jours d'agonie, elle est morte. Elle a été enterrée à six heures du soir. Notre perte est immense, irréparable. Elle a expiré dans nos bras, plus heureuse que nous. Nous ne doutons pas, cher papa, que tu ne la pleures et la regrettes avec nous, pour nous et pour toi. Il ne nous appartient pas, il ne nous a jamais appartenu de mêler notre jugement dans les déplorables différends qui t'ont séparé d'elle, mais maintenant qu'il ne reste plus d'elle que sa mémoire pure et sans tache, tout le reste n'est-il pas effacé ? Tout notre but, mon cher papa, est de cesser d'être à ta charge le plus tôt possible. Nous allons, si telles sont tes intentions, nous hâter d'achever notre droit, que la maladie de maman nous avait fait suspendre pendant quelque temps. Nous gagnerons quelque peu de chose par nous-mêmes, afin de t'alléger le fardeau. Au reste, viens si tu le peux, ou veuille nous mander tes intentions. Adieu, mon cher papa, je t'embrasse au nom de mes frères abîmés comme moi dans la douleur.

Correspondance, à son père, 28 juin 1821.

(Voir Hugo Léopold ; Hugo, famille.)

Hus, Jean (1369-1415), réformateur religieux tchèque, mort sur le bûcher

Jean Hus était lié sur la pile de bois ;

Le feu partout sous lui pétillait à la fois ;

Jean Hus vit s'approcher le bourreau de la ville,

La face monstrueuse, épouvantable et vile [...]

Et Jean Hus, par le feu léché lugubrement,

Leva les yeux au ciel et murmura : Pauvre homme !

La Pitié suprême, XIV, 1879.

I

Inquisition

L'Inquisition, qui a brûlé sur le bûcher ou étouffé dans les cachots cinq millions d'hommes ! L'Inquisition, qui exhumait les morts pour les brûler comme hérétiques ! L'Inquisition, qui, à l'heure où je parle, tient encore dans la bibliothèque vaticane les manuscrits de Galilée clos et scellés sous le scellé de l'Index !

« La Liberté de l'enseignement », discours à l'Assemblée législative, 15 janvier 1850.

Balbutiant en plein XIX^e siècle son infâme éloge de l'Inquisition, au milieu des haussements d'épaules et des éclats de rire, le parti jésuite ne peut plus être parmi nous qu'un objet d'étonnement, un accident, un phénomène, une curiosité, un miracle, si c'est là le mot qui lui plaît, quelque chose d'étrange et de hideux comme une orfraie qui volerait en plein midi, rien de plus. Il fait horreur, soit, mais il ne fait pas peur.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « La Liberté de la presse », discours à l'Assemblée législative, 9 juillet 1850.

(Voir Torquemada.)

Irlande

Le reine Victoria vient d'ordonner dans toute l'Angleterre un jour de jeûne liturgique et d'humiliation pour obtenir de la divine providence qu'elle daigne ne plus appesantir son bras sur l'Irlande. Quelle dérision, l'Angleterre jeûne pour l'Irlande qui meurt de faim ! Ne jeûnez pas, nourrissez-la !

Choses vues, 5 mars 1847.

Italie

L'Italie, la grande morte, s'est réveillée ; voyez-la, elle se lève et sourit au genre humain. Elle dit à la Grèce : je suis ta fille ; elle dit à la France : je suis ta mère. Elle a autour d'elle ses poètes, ses orateurs, ses artistes, ses philosophes, tous ces conseillers de l'humanité, tous ces pères conscrits de l'intelligence universelle, tous ces membres du sénat des siècles, et à sa droite

et à sa gauche ces deux effrayants grands hommes, Dante et Michel-Ange.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Garibaldi », Jersey, 18 juin 1860.

Toutes les guerres se dissoudront dans la fraternité des races. Ce sera le grand jour de la patrie humaine. En attendant ces sublimes réalisations de l'avenir, continuez, persévérez, marchez ; que tous les hommes d'intelligence et de cœur fassent leur devoir actuel ; que chaque nation réclame son unité, apport nécessaire de chaque peuple dans l'immense pacte fédéral futur. Il faut que l'Italie ait Venise et Rome ; car sans Rome et Venise, pas d'Italie, et sans Italie pas d'Europe.

Correspondance, à MM. Giuseppe Palmeri, Luigi Porta et Saverio Friscia, membres du comité unitaire italien, à Palerme, Bruxelles, 21 juin 1861.

Vous pouvez compter sur le peu que je puis et le peu que je suis. Je saisirai la première occasion d'élever la voix. Il vous faut le million de bras, le million de cœurs, le million d'âmes. Il vous faut la grande levée des peuples. Elle viendra.

Correspondance, au général Giuseppe Garibaldi, Guernesey, 18 novembre 1863.

(*Voir Garibaldi.*)

Italien

Il est deux choses qu'il n'est pas aisé de trouver sous le ciel ; c'est un Italien sans poignard, et une Italienne sans amant.

Lucrece Borgia, II, II, 1, 1832.

J

Javert, policier, personnage des *Misérables*

L'idéal pour Javert, ce n'était pas d'être humain, d'être grand, d'être sublime ; c'était d'être irréprochable.

Il apercevait dans les ténèbres l'effrayant lever d'un soleil moral inconnu ; il en avait l'horreur et l'éblouissement. Hibou forcé à des regards d'aigle.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, iv, 1862.

(Voir Valjean, Jean.)

Jersey, île anglo-normande où Victor Hugo vécut en exil du 5 août 1852 au 31 octobre 1855

J'ai trouvé à Jersey d'immenses sympathies ; toute l'île m'a reçu sur le quai au débarquement.

Correspondance, à M. Tarride, Jersey, 8 août 1852.

Je m'installe demain lundi avec ma famille dans une jolie petite maison que j'ai louée au bord de la mer. Mon adresse sera désormais : *St Lukes, 3, Marine Terrace*. Du reste il n'y a pas besoin d'adresse. Toutes les lettres simplement adressées à Jersey me parviennent.

Correspondance, à M. Luthereau, 15 août 1852.

Jersey et Guernesey sont des morceaux de la Gaule, cassée au VIII^e siècle par la mer. Jersey a eu plus de coquetterie que Guernesey ; elle y a gagné d'être plus jolie et moins belle. À Jersey, la forêt s'est faite jardin ; à Guernesey, le rocher est resté colosse.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Ce que c'est que l'exil », novembre 1875.

Jersey dort dans les flots, ces étranges grondeurs,
Et dans sa petitesse elle a les deux grands,
Île, elle a l'océan ; roche, elle est la montagne.
Par le sud Normandie et par le nord Bretagne,
Elle est pour nous la France, et dans son lit de fleurs,

Elle en a le sourire et quelquefois les pleurs.

Les Quatre Vents de l'esprit, « Le Livre lyrique », XIV, 8 octobre 1854.

Il faudrait pour faire la France deux mille sept cents Jersey.

L'Archipel de la Manche, IX, 1883.

(*Voir Exil ; Proscrit.*)

Jésus

Un grand bien. Il était bon, fraternel, austère ;

Il a montré que tout, excepté l'âme, est vain ;

Sans doute il n'est pas Dieu, mais certes il est divin.

Il fit l'homme nouveau meilleur que l'homme antique.

Quel malheur qu'il se soit mêlé de politique !

Toute la lyre, I, « L'Humanité. Bourgeois parlant de Jésus-Christ », vers 1850.

Là-haut, le grand passant mystérieux, Jésus.

Le Pape, « Malédiction et bénédiction », 1878.

(*Voir Dieu.*)

Job, personnage de la Bible

Job commence le drame, et il y a quarante siècles de cela, par la mise en présence de Jéhovah et de Satan ; le mal défie le bien, et voilà l'action engagée. La terre est le lieu de la scène, et l'homme est le champ de bataille.

William Shakespeare, I, II, 2, 1864.

Journal de ce que j'apprends chaque jour (20 juillet 1846-20 février 1848)

J'ai remarqué qu'il ne se passe pas de jour qui ne nous apprenne une chose que nous ignorions, surtout dans la région des faits. Souvent même, ce sont des choses que nous sommes surpris et presque honteux d'ignorer. Un homme quelconque qui tiendrait note jour par jour de ces choses laisserait un livre intéressant. Ce serait le registre curieux des accroissements d'un esprit. Du moins de la partie de l'esprit qui peut s'accroître par ce qui arrive du dehors. Une pensée contient toujours deux sortes de choses, celles qui y sont venues par inspiration, et celles qui y sont venues par alluvion. Ce serait l'histoire de ces dernières. J'ai l'intention, pour ce qui me concerne, d'écrire ce journal. Je le ferai sommairement, car le temps me manque. Je le commence aujourd'hui 20 juillet 1846, jour de ma fête. Je regrette de le commencer si tard.

20 juillet 1846.

Après un an, je reconnais et je constate que le plan que je me traçais est presque impossible à réaliser. Je le regrette, car cela eût pu être neuf, intéressant, curieux. Mais le naturel et la vie manqueraient à un pareil livre.

Comment écrire froidement, chaque jour, ce qu'on a appris ou cru apprendre ? Cela, à travers les émotions, les passions, les affaires, les ennuis, les catastrophes, les événements, la vie ? D'ailleurs, être ému, c'est apprendre. Il est impossible, quand on écrit tous les jours, de faire autre chose que de noter, chemin faisant, ce qui vient de vous toucher. C'est ce que j'ai fini par faire, presque sans m'en douter, en tâchant pourtant que ce livre de notes fût aussi impersonnel que possible. J'écris tout cela en songeant à ma fille que j'ai perdue il y a bientôt quatre ans, et je tourne mon cœur et mon âme vers la Providence.

29 juillet 1847.

Journées des 24 et 25 février 1848, chute de la monarchie de Juillet

24 février, Lamartine proclame la République

Au jour, je vois, de mon balcon, arriver en tumulte devant la mairie une colonne du peuple mêlé de garde nationale. Une trentaine de gardes municipaux gardaient la mairie. On leur demande à grands cris leurs armes. Refus énergique des gardes municipaux, clameurs menaçantes de la foule. Deux officiers de la garde nationale interviennent : « À quoi bon répandre encore le sang ? Toute résistance serait inutile. » Les gardes municipaux déposent leurs fusils et leurs munitions et se retirent sans être inquiétés. De quart d'heure en quart d'heure, d'autres nouvelles arrivent de plus en plus graves. La garde nationale prend décidément parti cette fois contre le gouvernement et crie : *Vive la Réforme !* Je fais une reconnaissance autour de la place Royale. Partout l'agitation, l'anxiété, une attente fiévreuse. Partout on travaille activement aux barricades déjà formidables. C'est plus qu'une émeute, cette fois, c'est une insurrection. Je rentre. Un soldat de la ligne, en faction à l'entrée de la place Royale, cause amicalement avec la vedette d'une barricade construite à vingt pas de lui.

Le Palais-Bourbon était encombré d'une cohue de députés, de pairs et de hauts fonctionnaires. D'un groupe assez nombreux est sortie la voix aigrette de M. Thiers : « Ah ! Voilà Victor Hugo ! » Je me dirige vers les Tuileries. Rue Bellechasse, chevaux au galop. Un escadron de dragons passe comme un éclair et a l'air de s'enfuir devant un homme aux bras nus qui court derrière lui en brandissant un coupe-chou. À l'entrée du pont du Carrousel, des balles sifflent à nos oreilles. Ce sont les insurgés qui tirent sur les voitures de la Cour sortant des petites écuries. Un cocher a été tué sur son siège. Au Pont-Neuf, nous nous croisons avec une troupe armée de piques, de haches et de fusils, conduite, tambour en tête, par un homme agitant un sabre et vêtu d'un grand habit à la livrée du roi. C'est l'habit du cocher qui vient d'être tué rue Saint-Thomas-du-Louvre.

Vers la place de la Bastille s'agitait une foule ardente, où les ouvriers dominaient. Beaucoup armés de fusils pris aux casernes ou livrés par les

soldats. J'entends murmurer mon nom avec des sentiments divers : « Victor Hugo ! C'est Victor Hugo ! » Quand nous arrivons à la colonne de Juillet, une affluence considérable nous entoure. Je monte, pour me faire entendre, sur le soubassement de la colonne. Je ne rapporterai de mes paroles que celles qu'il me fut possible de faire arriver à mon orageux auditoire. Ce fut bien moins un discours qu'un dialogue, mais le dialogue d'une seule voix avec dix, vingt, cent voix plus ou moins hostiles. Je commençai par annoncer l'abdication de Louis-Philippe.

Quand j'annonçai la Régence de la duchesse d'Orléans, ce furent de violentes dénégations : « Non ! Non ! Pas de Régence ! À bas les Bourbons ! Ni roi ni reine ! Pas de maîtres ! » Je répétais : « Pas de maîtres ! Je n'en veux pas plus que vous, j'ai défendu toute ma vie la liberté ! — Alors pourquoi proclamez-vous la Régence ? — Parce qu'une régente n'est pas un maître. D'ailleurs, je n'ai aucun droit de proclamer la Régence, je l'annonce. » Un homme en blouse cria : « Silence au pair de France ! À bas le pair de France ! » Et il m'ajusta de son fusil. Je le regardai fixement, et j'élevai la voix si haut qu'on fit silence. « Oui, je suis pair de France et je parle comme pair de France. J'ai juré fidélité, non à une personne royale, mais à la monarchie constitutionnelle. Tant qu'un autre gouvernement ne sera pas établi, c'est mon devoir d'être fidèle à celui-là. Et j'ai toujours pensé que le peuple n'aimait pas que l'on manquât, quel qu'il fût, à son devoir. »

Il y eut autour de moi un murmure d'approbation et même quelques bravos, çà et là. Une voix, une seule voix, cria : *Vive la République* ! Pas une autre voix ne lui fit écho. Pauvre grand peuple, inconscient et aveugle ! Il sait ce qu'il ne veut pas, mais il ne sait pas ce qu'il veut ! La foule s'ouvrit devant nous, curieuse et inoffensive. Mais à vingt pas de la colonne, l'homme qui m'avait menacé de son fusil me rejoignit et de nouveau me coucha en joue, en criant : « À mort le pair de France ! — Non, respect au grand homme ! » fit un jeune ouvrier, qui vivement avait abaissé l'arme. Je remerciai de la main cet ami inconnu et je passai.

Pendant que ces choses se passaient place de la Bastille, la Chambre des députés s'évanouissait sous une sorte d'assemblée révolutionnaire. Tout était dit. Les noms d'un gouvernement provisoire étaient jetés au peuple. Dans les discours des orateurs, pas une fois le mot République n'avait été prononcé. Mais maintenant, au-dehors, dans la rue, ce mot, ce cri, les élus du peuple le trouvèrent partout, il volait sur toutes les bouches, il emplissait l'air de Paris.

Les quelques hommes qui, dans ces jours suprêmes et extrêmes, tenaient dans leur main le sort de la France, étaient eux-mêmes, à la fois, outils et hochets dans la main de la foule, qui n'est pas le peuple, et du hasard, qui n'est pas la Providence. On prit une demi-feuille de papier en tête de laquelle étaient imprimés les mots : *Préfecture de la Seine. Cabinet du Préfet*. M. de Rambuteau avait peut-être, le matin même, employé l'autre moitié de cette feuille à écrire quelque billet doux galant ou rassurant à ce qu'il appelait ses petites bourgeoises. M. de Lamartine traça cette phrase sous la dictée des cris

terribles qui rugissaient au-dehors : « Le gouvernement provisoire déclare que le gouvernement provisoire de la France est le gouvernement républicain, et que la nation sera immédiatement appelée à ratifier la résolution du gouvernement provisoire et du peuple de Paris. »

J'ai tenu dans mes mains cette pièce, cette feuille sordide, maculée, tachée d'encre, qu'un insurgé emporta et alla livrer à la foule furieuse et ravie. La fièvre du moment est encore empreinte sur ce papier, et y palpite. Les mots jetés avec emportement sont à peine formés. Appelée est écrit *appelée*. Le cachet de la ville de Paris était sur la table. Ledru-Rollin prit le cachet et l'apposa au bas du papier, si précipitamment qu'il l'imprima renversé. Personne ne songea à mettre une date. Quelques minutes après, ce chiffon de papier était l'avenir d'un peuple, ce chiffon de papier était l'avenir du monde. La République était proclamée. *Alea jacta*, comme l'a dit plus tard Lamartine. Il a été fait à Paris, dans la nuit du 24 février, 1 574 barricades.

25 février, Hugo et Lamartine à l'Hôtel de Ville

Dans la matinée, je crus pouvoir quitter la place Royale et me diriger vers le centre avec mon fils Victor. Le bouillonnement d'un peuple le lendemain d'une révolution, c'était là un spectacle qui m'attirait invinciblement. Les rues étaient toutes frémissantes d'une foule en rumeur et en joie. On continuait avec une incroyable ardeur à fortifier les barricades déjà faites et à en construire de nouvelles. J'allai ainsi par les quais jusqu'au Pont-Neuf. Là, je lus au bas d'une proclamation le nom de Lamartine, et, ayant vu le peuple, j'éprouvai je ne sais quel besoin d'aller voir mon grand ami. Je rebroussai donc chemin, avec Victor, vers l'Hôtel de Ville. La place était, comme la veille, couverte de foule, et cette foule, autour de l'Hôtel de Ville, était si serrée qu'elle s'immobilisait elle-même. En nous voyant passer, un homme du peuple se détacha d'un groupe et se campa devant moi. « Citoyen Victor Hugo, dit-il, criez : *Vive la République !* — Je ne crie rien par ordre, dis-je. Comprenez-vous la liberté ? Moi, je la pratique. Je crierai aujourd'hui : *Vive le peuple !* Parce que ça me plaît. Le jour où je crierai : *Vive la République !* C'est parce que je le voudrai. — Il a raison ! C'est très bien ! » murmurèrent plusieurs voix. Et nous passâmes.

J'aurais souhaité trouver Lamartine seul, mais il y avait là avec lui, dispersés dans la pièce et causant avec des amis ou écrivant, trois ou quatre de ses collègues du gouvernement provisoire. Lamartine se leva à mon entrée. Il fit quelques pas à ma rencontre et, me tendant la main : « Ah ! Vous venez à nous, Victor Hugo ! C'est pour la République une fière recrue ! — N'allez pas si vite, mon ami ! lui dis-je en riant, je viens tout simplement à mon ami Lamartine. Vous ne savez peut-être pas qu'hier, tandis que vous combattiez la Régence à la Chambre, je la défendais place de la Bastille. — Hier, bien ; mais aujourd'hui ! Il n'y a plus aujourd'hui ni Régence ni royauté. Il n'est pas possible qu'au fond Victor Hugo ne soit pas républicain. — En principe, oui, je le suis. La République est, à mon avis, le seul gouvernement rationnel, le

seul digne des nations. La République universelle sera le dernier mot du progrès. Mais son heure est-elle venue en France ? C'est parce que je veux la République que je la veux viable, que je la veux définitive. Vous allez consulter la nation, n'est-ce pas ? Toute la nation ? — Toute la nation, certes. Nous nous sommes tous prononcés, au gouvernement provisoire, pour le suffrage universel. »

Lamartine m'entraîna dans l'embrasement d'une croisée. « Ce n'est pas une mairie que je voudrais pour vous, reprit-il, c'est un ministère. Victor Hugo, ministre de l'Instruction publique de la République !... Voyons, puisque vous dites que vous êtes républicain ! — Républicain... en principe. Mais, en fait, j'étais hier pour la Régence, et, croyant la République prématurée, je serais encore pour la Régence aujourd'hui. — Les nations sont au-dessus des dynasties, reprit Lamartine ; moi aussi, j'ai été royaliste... — Vous étiez, vous, député, élu par la nation ; moi, j'étais pair, nommé par le roi. Vous voyez les choses du dehors, je regarde dans ma conscience. » Nous fûmes interrompus par le bruit d'une fusillade prolongée qui éclata tout à coup sur la place. Une balle vint briser un carreau au-dessus de nos têtes. « Qu'est-ce encore que cela ? s'écria douloureusement Lamartine. Ah ! mon ami, que ce pouvoir révolutionnaire est dur à porter ! On a de telles responsabilités, et si soudaines, à prendre devant la conscience et devant l'histoire ! Depuis deux jours je ne sais comment je vis. Hier j'avais quelques cheveux gris, ils seront tous blancs demain. — Oui, mais vous faites grandement votre devoir de génie », lui dis-je.

Choses vues.

(Voir Lamartine ; Révolution de 1848.)

Journées des 24 et 25 juin 1848, insurrection à Paris après la dissolution des Ateliers nationaux

Samedi 24 juin

Il était onze heures, je revenais de ma visite à la barricade de la place Baudoyer où j'étais allé à quatre heures du matin, je m'étais assis à ma place ordinaire à l'Assemblée, un représentant que je ne connaissais pas et que j'ai su, depuis, être M. Belley, ingénieur, républicain rouge, demeurant rue des Tournelles, vint s'asseoir près de moi et me dit : « Monsieur Victor Hugo, la place Royale est brûlée ; on a mis le feu à votre maison ; les insurgés sont entrés par la petite porte sur le cul-de-sac Guéménée. — Et ma famille ? dis-je. — En sûreté. — Comment le savez-vous ? — J'en arrive. J'ai pu, n'étant pas connu, franchir les barricades pour arriver jusqu'ici. Votre famille s'est réfugiée d'abord à la mairie. J'y étais aussi. Voyant le danger grossir, j'ai engagé Mme Victor Hugo à chercher quelque autre asile. Elle a trouvé abri, avec ses enfants, chez un fumiste appelé Martignoni qui demeure à côté de votre maison, sous les arcades. Je connaissais cette digne famille

Martignoni. » Cela me rassura. « Et où en l'émeute ? dis-je à M. Belley. — C'est une révolution. L'insurrection est maîtresse de Paris en ce moment. Nous sommes perdus. »

Je courus à Lamartine qui fit quelques pas vers moi. Il était blême, défait, la barbe longue, l'habit non broissé et tout poudreux. Il me tendit la main : « Ah ! Bonjour Hugo. — Où en sommes-nous, Lamartine ? — Nous sommes f... ! — Qu'est-ce que cela veut dire ? — Cela veut dire que dans un quart d'heure l'Assemblée sera envahie. — Comment ! Et les troupes ? — Il n'y en a pas. — Mais vous m'avez dit mercredi, et répété hier, que vous aviez soixante mille hommes ! — Je le croyais. — Comment, vous le croyiez ! Vous vous êtes borné à le croire ! Vous ne vous en êtes pas assuré, vous gouvernement ! — Que voulez-vous ! — Eh bien ! Mais on ne s'abandonne pas ainsi ! Ce n'est pas vous qui êtes en jeu, c'est l'Assemblée, c'est la France, c'est la civilisation tout entière ! Voilà que vous vous perdez dans une partie mal jouée et où évidemment quelqu'un triche ! Pourquoi n'avoir pas donné hier les ordres pour faire venir les garnisons des villes dans un rayon de quarante lieues ? Cela vous ferait tout de suite trente mille hommes. — Nous avons donné des ordres. — Eh bien ? — Les troupes ne viennent pas. »

Dimanche 25 juin

Les insurgés tirent sur toute la longueur du boulevard Beaumarchais, du haut des maisons neuves. Beaucoup s'étaient embusqués dans la grande maison en construction vis-à-vis la Galiote. Ils avaient mis aux fenêtres des mannequins, bottes de paille revêtues de blouses et coiffées de casquettes. Je voyais distinctement un homme qui s'était retranché derrière une petite barricade de briques bâtie à l'angle du balcon du quatrième de la maison qui fait face à la rue du Pont-aux-Choux. Cet homme visait longtemps et tuait beaucoup de monde. Quatorze balles ont frappé ma porte cochère, onze en dehors, trois en dedans ! Un soldat de la ligne a été atteint mortellement dans ma cour. On voit encore la traînée de sang sur les pavés.

Choses vues.

Lundi 26 juin

Mon doux ange adoré, me voici. J'ai usé de mon mandat depuis trois jours pour concilier les cœurs et arrêter l'effusion de sang. J'ai un peu réussi. Je suis exténué de fatigue. J'ai passé trois jours et trois nuits debout, dans la mêlée, sans un lit pour dormir, m'asseyant par instants sur un pavé, presque sans boire et sans manger. De braves gens m'ont donné un morceau de pain et un verre d'eau, un autre m'a donné du linge. Enfin cette affreuse guerre de frères à frères est finie ! Je suis quant à moi sain et sauf, mais que de désastres ! Jamais je n'oublierai tout ce que j'ai vu de terrible depuis quarante heures. Ma bien-aimée, si tu ne me revois pas ce soir, ne t'inquiète pas, c'est que mes fonctions m'auront empêché de rentrer, mais sois tranquille, tout est fini, il n'y a plus de danger, absolument rien à craindre. Oh ! Je t'aime ! J'ai

soif de te revoir et de t'embrasser.

Correspondance, à Juliette Drouet, 26 juin 1848.

K

Kléber, Jean-Baptiste (1753-1800), général français

Kléber après sa mort, embaumé et scellé dans le cercueil, a été apporté en France et déposé au château d'If. Là on l'a oublié. Oui, oublié pendant trente ans, jusqu'en 1829 ! Ainsi pendant trente ans ce cercueil est resté dans cette prison ! Ce cercueil a été oublié dans le coin de quelque grenier comme une vieille malle ! Il a disparu sous les toiles d'araignée.

Océan, « Océan Prose », 1846-1848.

L

Lacenaire, Pierre-François (1803-1836), escroc et criminel français, guillotiné le 9 janvier 1836

Le père de Lacenaire sévère et dévot lui avait dit : *Tu mourras sur l'échafaud*. Ce mot hideux resta dans l'âme de Lacenaire. Condamné à mort, il écrit : *Que de fois j'ai été guillotiné en rêve ! Cette cérémonie n'aura pas pour moi le charme de la nouveauté*.

Océan, « Faits et Croyances » : « Ceci et cela », 1871 (?).

La Fontaine, Jean de (1621-1695)

La Fontaine offrait ses fables ;

Et, soudain, autour de lui,

Les courtisans, presque affables,

Les ducs au sinistre ennui [...]

Gais, tournaient leur noir sourire

Vers ce charmeur de serpents.

Les Chansons des rues et des bois, I, v, 1, « Le Chêne du parc détruit », 2 août 1859.

Lahorie, Victor Fanneau de (1766-1812), général français, parrain de Victor Hugo, amant de Sophie Hugo, fusillé le 29 octobre 1812

Il était mon parrain. Il m'avait vu naître ; il avait dit à mon père : *Hugo est un mot du Nord, il faut l'adoucir par un mot du Midi, et compléter le germain par le romain*. Et il me donna le nom de Victor, qui du reste était le sien [...]. Tel est le fantôme que j'aperçois dans les profondeurs de mon enfance. Cette figure est une de celles qui n'ont jamais disparu de mon horizon [...]. L'influence sur moi a été ineffaçable. Ce n'est pas vraiment que j'ai eu, tout petit, de l'ombre de proscrit sur ma tête, et que j'ai entendu la voix de celui qui devait mourir dire ce mot du droit et du devoir : Liberté.

Le Droit et la Loi, juin 1875.

(Voir Hugo Sophie.)

Lamartine, Alphonse de (1780-1869), poète et homme politique français

Je vous parlerai en détail de vos *Harmonies* quand vous serez de retour à Paris. C'est toujours vous. Génie, génie et génie ! Il faudra cependant que je vous fasse mes chicanes, puisqu'il paraît que c'est aujourd'hui de bon goût en amitié d'avoir ses restrictions, et qu'on appelle cela dire la vérité. Michel-Ange renaîtrait qu'on exigerait de lui qu'il critiquât Raphaël ; et nous ririons de cette sublime adoration de Beethoven pour Mozart.

Correspondance, à Lamartine, 12 juillet 1830.

C'est une chose si douce pour moi que cette fraternité entre Lamartine et moi sans nuage depuis vingt-six ans !

Correspondance, à Delphine de Girardin, femme de lettres, 2 juin 1846.

Lamartine a dîné hier à l'Élysée-Bourbon. Il a refusé la vice-présidence. Il a bien fait. Il n'a plus qu'une manière de grandir. C'est de descendre de tout. Il se retrouvera de plain-pied dans sa gloire.

Choses vues, 13 janvier 1849.

Lamartine a fait des fautes grandes comme lui, mais il a été quinze jours l'homme le plus lumineux d'une révolution sombre.

Choses vues, 24 juin 1849.

(Voir Journées de février 1848.)

Lausanne, congrès de (septembre 1869)

Départ pour Lausanne. À partir de Fribourg, la foule est sur le passage du train et m'attend. Cris : *Vive Victor Hugo ! Vive la République !* À Romond, ils entrent dans le wagon en foule et me serrent la main. Un prêtre nous regarde de travers. Nous arrivons à Lausanne à six heures. La foule m'attend au débarcadère. Acclamations. Poignées de main à tous. Nous allons à l'Hôtel des Alpes. On m'y présente les membres des Comités, les notables, les pasteurs protestants.

Choses vues, Lausanne (où Victor Hugo est l'invité du Congrès de la Ligue internationale pour la paix et la liberté), 13 septembre 1869.

Légende des siècles (La), recueils poétiques de Victor Hugo publiés en 1859, 1877 et 1883

J'hésite entre *La Légende de l'homme* ou *La Légende des siècles*. Les deux titres sont beaux.

Correspondance, à Auguste Vacquerie, Guernesey, 27 mars 1859.

Exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique ; la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects : histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière ; faire apparaître, dans une sorte de

miroir sombre et clair [...] cette grande figure une et multiple, lugubre et rayonnante, fatale et sacrée, l'Homme ; voilà de quelle pensée, de quelle ambition, si l'on veut, est sortie *La Légende des siècles*.

La Légende des siècles, préface, septembre 1859.

M. Calmann-Lévy nous a annoncé que l'édition entière de la nouvelle série de *La Légende des siècles* avait été enlevée dans la journée. Il ne lui reste plus un seul exemplaire. Six ateliers de brochure travaillent pour la nouvelle édition qui sera mise en vente demain.

Choses vues, 27 février 1877.

Lille

Messieurs, quand nous sommes allés à Lille, voici ce que nous avons trouvé [...]. Dans une autre cave, il y avait quatre enfants seuls. Le père et la mère étaient au travail. L'aînée, une fille de sept ans qui en paraissait cinq, berçait le plus petit qui pleurait. Les deux autres étaient accroupis à côté de la sœur aînée dans une attitude de stupeur. Messieurs, ces quatre enfants dans cette cave, seuls, vêtus de lambeaux, livides, immobiles, silencieux, accablés, une atmosphère fétide, des guenilles séchant sur des cordes, à terre des flaques d'eau produites par le suintement des eaux de la cour le long des murs de la cave, je renonce à vous donner une idée de cette misère !

« Les Caves de Lille », discours écrit mais non prononcé, mars 1851.

Liszt, Franz (1811-1886), compositeur et pianiste virtuose hongrois

Je vous aime toujours de tout cœur. J'y vois à peine clair pour vous écrire, excusez-moi. Mais la seule chose qui m'affligerait, quand je pense à vous, ce serait de devenir sourd.

Correspondance, à Franz Liszt, 15 juin 1834.

Londres

Voir Londres est un saisissement. C'est une rumeur sous une fumée.

William Shakespeare, I, 1, 3, 1864.

Miss Yung m'écrit de Londres qu'on vient de placer dans le foyer du théâtre de Drury Lane quatre bustes de grandeur colossale : Shakespeare, Walter Scott, Byron et moi.

Choses vues, 25 janvier 1876.

Louis XI (1423-1483), roi de France (1461-1483)

Il tenait sa tête tellement courbée sur sa poitrine qu'on n'apercevait rien de son visage recouvert d'ombre, si ce n'est le bout de son nez sur lequel tombait un rayon de lumière, et qui devait être long. À la maigreur de sa main ridée, on devinait un vieillard. C'était Louis XI.

Ce roi a une main qui prend et une main qui pend. C'est le procureur de dame Gabelle et de monseigneur Gibet.

Notre-Dame de Paris, XI, 1, 1831.

Louis XIV (1638-1715), roi de France (1643-1715)

Louis XIV. Napoléon. Je préfère ce qu'est la gloire, même ensanglantée, à ce qui n'est que la pompe. J'aime encore mieux l'empereur-Austerlitz que le roi-Versailles.

Choses vues, 25 décembre 1863.

Louis XV (1710-1774), roi de France (1715-1774)

Votre *Louis XV* est un de vos plus beaux livres. Ce roi gisait, pourri. Vous êtes venu, résurrecteur. Vous avez dit à ce cadavre : debout !

Correspondance, à Jules Michelet, historien et écrivain, Guernesey, 27 mai 1866.

Louis XVI (1754-1793), roi de France (1774-1792)

Quelle que fût la séance de la Convention à laquelle on assistât, on voyait s'y projeter l'ombre portée de l'échafaud de Louis XVI [...]. Au moment où ils condamnèrent à mort Louis XVI, Robespierre avait encore dix-huit mois à vivre, Danton quinze mois, Marat cinq mois et trois semaines. Court et terrible souffle des bouches humaines !

Quatrevingt-treize, II, III, 1, 1874.

Louis XVIII (1755-1824), roi de France (1814-1815 et 1815-1824)

Oh ! Qu'il s'endorme en paix dans la nuit funéraire !

N'a-t-il pas oublié ses maux pour nos malheurs ?

Ne nous lègue-t-il pas à son généreux frère,

Qui pleure en essuyant nos pleurs ?

Odes et Ballades, III, 3, « Les Funérailles de Louis XVIII », septembre 1824.

(Voir Charles X ; Restauration.)

Louis-Philippe (1773-1850), roi de France (1830-1848)

Être le prince Égalité, porter en soi la contradiction de la Restauration et de la Révolution, avoir ce côté inquiétant du révolutionnaire qui devient rassurant dans le gouvernement, ce fut-là la fortune de Louis-Philippe en 1830 ; jamais il n'y eut adaptation plus complète d'un homme à un événement ; l'un entra dans l'autre, et l'incarnation se fit. Louis-Philippe, c'est 1830 fait homme.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, 1, 3, 1862.

(Voir Restauration, la ; Révolution de 1848, la.)

Luther, Martin (1483-1546), réformateur religieux allemand, père du protestantisme

C'est une joie pour nous de parler avec toi [...]. Tu dois être un des esprits les plus disposés à nous ouvrir les portes du mystère. Une foule d'hommes qui ont influé par la pensée sur les destinées du genre humain nous sont représentés comme ayant à leur oreille des êtres mystérieux leur disant des paroles du monde inconnu. Socrate avait un démon familier, Jeanne d'Arc un ange, Mahomet un pigeon, les quatre évangélistes passent pour avoir écrit l'Évangile sous l'inspiration de quatre êtres surnaturels : un lion, un aigle, un bœuf et un ange. Toi, tu parles souvent dans tes écrits des diables qui se mêlaient à tes travaux. Tu as raconté même que tu avais souvent avec eux des disputes. Car ces démons semblaient plutôt pour toi des êtres importuns que des visiteurs amis. Peux-tu nous dire si les diverses manifestations du mystère que je viens d'énumérer se rapportent au phénomène actuel ?

Le Livre des tables, dialogue entre Victor Hugo et Luther, Jersey, 3 février 1854.

M

Mahomet

Le divin Mahomet enfourchait tour à tour
Son mulet Daïdol et son âne Yafour ;
Car le sage lui-même a, selon l'occurrence,
Son jour d'entêtement et son jour d'ignorance.

La Légende des siècles, « Mahomet », 11 février 1859.

Manche, la

Avec ces trois milliards [dépensés par la France et l'Angleterre dans la guerre de Crimée] on eût complété le réseau des chemins de fer anglais et français, on eût construit le tunnel tubulaire de la Manche, meilleur trait d'union des deux peuples que la poignée de mains de lord Palmerston et de M. Bonaparte.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « Ce que pourrait être l'Europe », 24 février 1855.

La Manche étant une quasi-Méditerranée, la vague est courte et violente, le flot est un clapotement.

L'Archipel de la Manche, VI, 1883.

Marais, le

En 93, au-dessous même de la Plaine, il y avait le Marais. Stagnation hideuse laissant voir les transparences de l'égoïsme. Là grelottait l'attente muette des trembleurs.

Quatrevingt-treize, II, III, 1, 1874.

(*Voir* Convention, la ; Révolution, la.)

Marat, Jean-Paul (1743-1793), député à la Convention, figure majeure de la Révolution, poignardé à mort par Charlotte Corday

Danton et Robespierre veulent. Marat hait. Marat n'appartient pas spécialement à la Révolution française ; Marat est un type antérieur, profond et terrible. Marat, c'est le vieux spectre immense. Si vous voulez savoir son

vrai nom, criez dans l'abîme ce mot : *Marat*, l'écho, du fond de l'infini, vous répondra : *Misère* ! Le gouffre, questionné sur Marat, sanglote. Marat est un malade. Malade de l'antique maladie du genre humain.

Quatrevingt-treize, reliquat, note de Victor Hugo, 1862.

(*Voir* Corday, Charlotte.)

Marianne

Marianne, un mari et un âne. Comprend-on qu'on ait fait un nom aussi charmant avec deux si vilaines bêtes ?

Chantiers, « Dieu » (fragments), juillet-août 1861.

Marion de Lorme, drame en vers écrit par Victor Hugo en 1829 et monté en 1831

Il [Victor Hugo] lut donc un soir de juillet 1829 *Marion de Lorme*, qui s'appelait alors *Un duel sous Richelieu*, devant une réunion nombreuse dans laquelle on remarquait MM. de Balzac, Eugène Delacroix, Alfred de Musset, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Mérimée, etc.

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, 1863.

Marius, personnage des *Misérables*, dont ce portrait est un autoportrait avoué de l'auteur

Marius à cette époque était un beau jeune homme de moyenne taille, avec d'épais cheveux très noirs, un front haut et intelligent, les narines ouvertes et passionnées, l'air sincère et calme, et sur tout son visage je ne sais quoi qui était hautain, pensif et innocent [...]. Il était à cette saison de la vie où l'esprit des hommes qui pensent se compose, presque à proportions égales, de profondeur et de naïveté. Une situation grave étant donnée, il avait tout ce qu'il fallait pour être stupide ; un tour de clef de plus, il pouvait être sublime. Ses façons étaient réservées, froides, polies, peu ouvertes. Comme sa bouche était charmante, ses lèvres les plus vermeilles et ses dents les plus blanches du monde, son sourire corrigeait ce que toute sa physionomie avait de sévère. À de certains moments, c'était un singulier contraste que ce front chaste et ce sourire voluptueux. Il avait l'œil petit et le regard grand.

Les Misérables, III, VI, 1, 1862.

(*Voir* Cosette.)

Marquises, îles, archipel de Polynésie française, lieu éphémère de déportation entre 1852 et 1854

Dans votre citadelle des îles Marquises, le patient sera réduit à soupirer douloureusement. Oui, là-bas, à cette épouvantable distance, dans ce silence, dans cette solitude murée, où n'arrivera et d'où ne sortira aucune voix humaine, à qui se plaindra le misérable prisonnier ? Qui l'entendra ? Il y aura entre sa plainte et vous le bruit de toutes les vagues de l'océan.

Marseillaise (la)

Cette *Marseillaise*, voyez-vous, c'est un projectile. Il s'agit de jeter bas le vieux monde. *La Marseillaise* part, tonne et frappe. Il s'agit de délivrer, de sauver, de régénérer, d'écraser toutes les bastilles, d'abolir toutes les exploitations, de délier l'esclave, de racheter le pauvre, d'anéantir tous les despotismes, le despotisme de l'or comme le despotisme du dogme ; il s'agit de payer la vieille dette de toutes les fatalités et de toutes les misères ; il s'agit de remuer le fond de l'homme ; il s'agit de faire ouvrir ses ailes toutes grandes à l'âme du peuple.

Mille francs de récompense, I, VI, 1866.

Martin, Mme, tante de Victor Hugo

Mme Martin est restée un mois sans daigner s'informer de nos besoins, et depuis deux mois nous a retranché nos deux sous par jour. Comme nous lui avons poliment représenté que, comptant sur cet argent, nous avions été dans la nécessité d'emprunter, tant pour payer nos chaises à l'église que pour faire repasser nos canifs, relier nos livres, acheter des instruments de mathématiques, elle nous a répondu qu'elle ne nous écouterait pas, et nous a ordonné impérieusement de sortir de la salle. Elle ne le fera pas une seconde fois, mon cher papa. Nous aimons mieux renoncer à nos semaines à venir que d'avoir désormais aucun rapport avec elle.

Correspondance, à son père, 22 juin 1816.

Mérimée, Prosper (1803-1870), écrivain français

Monsieur, il résulte de ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire que vous êtes resté complètement étranger aux influences qui ont déterminé le gouvernement à arrêter illégalement ma pièce (*Le roi s'amuse*). En pareille matière, l'affirmation d'un homme d'honneur suffit à un homme d'honneur. Ma loyauté m'impose en effet le devoir de ne laisser aucun nuage sur la vôtre.

Correspondance, à Prosper Mérimée, décembre 1832.

Et j'ai pour tout plaisir de voir à l'horizon
Un groupe de toits bas d'où sort une fumée,
Le paysage étant plat comme Mérimée.

Toute la lyre, II, « La Nature », vers 1850.

M. Mérimée était naturellement vil ; il ne faut pas lui en vouloir [...]. M. Mérimée s'est donné à tort pour un des confidents du coup d'État. Il n'y avait pourtant pas de quoi se vanter. Mais la vérité c'est que M. Mérimée n'était confident de rien. Louis Bonaparte n'avait pas de confiance inutile.

Mexique

Hommes de Puebla, vous avez raison de me croire avec vous. Ce n'est pas la France qui vous fait la guerre, c'est l'empire [...]. Vaillants hommes du Mexique, résistez. La République est avec vous, et dresse au-dessus de vos têtes aussi bien son drapeau de France où est l'arc-en-ciel, que son drapeau d'Amérique où sont les étoiles.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « La Guerre du Mexique », Guernesey, 1863.

Michelet, Jules (1798-1874), historien et écrivain français

Je suis tout charmé que ma pensée se rencontre sur tant de points avec la vôtre. Quelquefois, la rencontre va jusqu'à l'expression même. Nous trempions parfois notre plume au même encrier ; permettez-moi de m'en vanter. Cet encrier qui nous est commun, c'est le grand encrier des ténèbres où il y a tant de lumière ; c'est l'inconnu, c'est l'infini, c'est l'absolu. Ce n'est pas dans l'exil, c'est dans la contemplation que vit ma pensée ; face à face avec l'insondable, je songe dans cette solitude-là ; et j'y sens votre voisinage.

Correspondance, à Jules Michelet, Guernesey, 16 mai 1858.

Je viens de recevoir votre livre et je l'ai lu sans respirer. Puisque les siècles sont des sphynx, il faut qu'ils aient des Œdipes. Vous arrivez devant ces sombres énigmes, et vous en dites le mot terrible. Ce faux grand siècle, ce faux grand règne, il fallait le démasquer, lui ôter cette perruque qui cachait la tête de mort, montrer le crime sous la pompe, vous l'avez fait. Je vous remercie, oui, je vous remercie de ce livre comme d'un fait personnel. Ce Louis XIV me pèse. Dans un poème encore inédit, j'en ai parlé comme vous. J'aime cet accord entre nos deux âmes. Tous vos livres sont des actions. Comme historien, comme philosophe, comme poète, vous gagnez des batailles. Le progrès et la pensée vous compteront parmi leurs héros.

Correspondance, à Jules Michelet, Guernesey, 14 juillet 1860.

Mirabeau (1749-1791), figure majeure des débuts de la Révolution

Alors on entendit sortir de cette face difforme une parole sublime. C'était la voix du monde nouveau qui parlait par la bouche du vieux monde [...]. C'était le passé qui appelait à grands cris l'avenir libérateur [...]. À sa parole, qui par moments était un tonnerre, préjugés, fictions, abus, superstitions, erreurs, intolérance, ignorance, fiscalités infâmes, pénalités barbares, autorités caduques, magistratures vermoulues, codes décrépits, lois pourries, tout ce qui devait périr eut un tremblement, et l'écroulement de ces choses commença. Cette apparition formidable a laissé un nom dans la mémoire des hommes ; on devrait l'appeler la Révolution, on l'appelle

Mirabeau.

Napoléon le Petit, V, II, 1852.

Misérables (Les), roman de Victor Hugo, publié en 1862

Pour les uns ce livre sera une faute, pour les autres ce sera une bonne action. Ce n'est ni une bonne action ni une faute ; c'est un devoir accompli. Je me suis baissé, j'ai regardé. Voilà tout.

Les Misérables, projet de préface, 1846.

Montrer l'ascension d'une âme, et à cette occasion peindre dans leur réalité tragique les bas-fonds d'où elle sort, afin que les sociétés humaines se rendent compte de l'enfer qu'elles ont à leur base, et qu'elles songent enfin à faire lever une aube dans ces ténèbres ; avertir, sinon conseiller ; tel est le but de ce livre.

Les Misérables, projet de préface, 1858.

Ce livre n'est pas autre chose qu'une protestation contre l'inexorable.

Les Misérables, projet de préface, 1860-1862.

Ce matin, à huit heures et demie, avec un beau soleil dans mes fenêtres, j'ai fini *Les Misérables*. Je vous écris ces quelques lignes avec la dernière goutte d'encre du livre. Et ce livre, savez-vous où le hasard m'a amené pour le finir ? Dans le champ de Waterloo. J'y suis depuis six semaines, tapi. Je m'y suis fait un antre à côté du lion, et j'y ai écrit le dénouement de mon drame. C'est dans la plaine de Waterloo et dans le mois de Waterloo que j'ai livré ma bataille. J'espère ne l'avoir point perdue.

Correspondance, à l'écrivain Auguste Vacquerie, Waterloo, 30 juin 1861.

Les Misérables sont finis, mais ne sont pas terminés [...]. Il faut que je passe l'inspection de mon monstre de la tête aux pieds. C'est mon Léviathan que je vais lancer sur mer ; il a sept mâts, cinq cheminées, les roues ont cent pieds de diamètre [...]. Cela ne pourra entrer dans aucun port et devra braver toutes les tempêtes, toujours en pleine mer.

Correspondance, à l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, 4 juillet 1861.

L'ouvrage n'est pas politique. La partie politique est purement historique et le livre, commençant en 1815, finit en 1835. Aucune allusion donc au régime présent. D'ailleurs, c'est un drame ; un drame social ; le drame de notre société et de notre temps. Le livre pourrait paraître en février, comme *Notre-Dame de Paris*, et, si c'était le 13 février, ce serait trente ans après, jour pour jour. Ce 13 n'a pas porté malheur à Notre-Dame.

Correspondance, à l'éditeur Albert Lacroix, Spa (Belgique), 9 septembre 1861.

Les contrefaçons des *Misérables* s'annoncent et menacent avec pas mal d'effronterie. Mes éditeurs vont redoubler de précautions, et je les en

approuve. Conseillez-les.

Correspondance, à l'écrivain Auguste Vacquerie, Guernesey, 8 décembre 1861.

Le cas échéant, ah ! L'univers en verrait de belles ; par Dieu je reprendrais mon fouet, mon chat à neuf queues, ma poignée de verges et l'on entendrait les fesses de Louis Bonaparte sonner jusqu'au soleil !

Choses vues, 1862, à propos d'une possible interdiction des *Misérables* en France.

Ma conviction est que ce livre sera un des principaux sommets, sinon le principal, de mon œuvre.

Correspondance, à l'éditeur Albert Lacroix, Guernesey, 23 mars 1862.

Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que dans certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles.

Les Misérables, exergue, Guernesey, 1862.

Le livre que le lecteur a sous les yeux en ce moment, c'est, d'un bout à l'autre, dans son ensemble et dans ses détails, quelles que soient les intermittences, les exceptions ou les défaillances, la marche du mal au bien, de l'injuste au juste, du faux au vrai, de la nuit au jour, de l'appétit à la conscience, de la pourriture à la vie, de la bestialité au devoir, de l'enfer au ciel, du néant à Dieu. Point de départ : la matière ; point d'arrivée : l'âme. L'hydre au commencement ; l'ange à la fin.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 21, 1862.

On se méprend étrangement sur ce livre. C'est un livre d'amour et de pitié ; c'est un cri de réconciliation ; je tends la main, d'en bas, pour ceux qui souffrent, mes frères, à ceux qui pensent, mes frères aussi. D'où vient que quelques-uns de ceux sur qui je croyais pouvoir compter pour coopérer à cet utile travail d'entente m'accueillent avec une sorte de haine ?

Correspondance, à Jules Janin, Guernesey, 18 mai 1862.

Mon illustre ami, si le radical, c'est l'idéal, oui, je suis radical. Oui, à tous les points de vue, je comprends, je veux et j'appelle le mieux. Le mieux est l'ennemi du mal. Oui, autant qu'il est permis à l'homme de vouloir, je veux détruire la fatalité humaine ; je condamne l'esclavage, je chasse la misère, j'enseigne l'ignorance, je traite la maladie, j'éclaire la nuit, je hais la haine. Voilà ce que je suis et voilà pourquoi j'ai fait *Les Misérables*. Nous

nous aimons depuis quarante ans, et nous ne sommes pas morts ; vous ne voudrez gâter ni ce passé, ni cet avenir, j'en suis sûr. Faites de mon livre et de moi ce que vous voudrez. Il ne peut sortir de vos mains que de la lumière.

Correspondance, à Lamartine, Guernesey, 24 juin 1862.

Pour modérer la pluie de lettres pendant mon absence, voudrez-vous faire publier quelque chose comme ceci : « Sur l'avis des médecins qui lui ont conseillé le changement d'air après le grand travail des *Misérables*, M. Victor Hugo a quitté Guernesey pour un voyage de quelques semaines » (je n'en voyagerai pas moins incognito).

Correspondance, à l'écrivain Paul Meurice, 24 juillet 1862.

Vu les cachots de l'abbaye sur la Dyle ; la boîte de pierre à mettre les hommes n'y est plus. Les débris des dalles plates encombrant l'angle à gauche du 4^e cachot où elle était. Des ouvriers (?) inconnus ont brisé cette chose au mois de mars dernier. Ne serait-ce pas plutôt au mois de juin ? La chose était dénoncée dans *Les Misérables*. Il était bon de la faire disparaître.

Choses vues, Villers (Belgique), 4 septembre 1862.

Monsieur, on m'apprend aujourd'hui que vous existez et même que vous êtes évêque. Je le crois. Vous avez eu la bonté d'écrire sur moi des lignes qu'on me communique et que voici : « Victor Hugo, le grand, l'austère, le magnifique poète de la démocratie et de la république universelle, est également un pauvre homme affligé de plus de *trois cent mille livres de rente* ; quelques-uns disent même de *cinq cent mille*. Son infâme livre des *Misérables* lui a rapporté d'un coup cinq cent mille francs. On le dit aussi avare, aussi égoïste qu'il est vantard. » Je me contente de noter dans ces lignes une appréciation littéraire, la qualification *infâme* appliquée aux *Misérables*. Il y a dans *Les Misérables* un évêque qui est bon, sincère, humble, fraternel : c'est pourquoi *Les Misérables* sont un livre infâme. D'où il faut conclure que *Les Misérables* seraient un livre admirable si l'évêque était un homme d'imposture et de haine, un insulteur, un plat et grossier écrivain, un idiot vénéneux, un vil scribe de la plus basse espèce, un colporteur de calomnies de police, un menteur crossé et mitré. Le second évêque serait-il plus vrai que le premier ? Cette question vous regarde, monsieur. Vous vous connaissez en évêques mieux que moi.

Correspondance, à M. de Ségur, évêque, 17 décembre 1872.

(Voir Argent ; Cosette ; Fantine ; Gavroche ; Javert ; Valjean, Jean ; Marius ; Mgr Myriel ; Thénardier.)

Molière (1622-1673), auteur dramatique français

Molière occupe la sommité de notre drame, non seulement comme poète, mais encore comme écrivain. Chez lui, le vers embrasse l'idée, s'y incorpore étroitement, la resserre et la développe tout à la fois, lui prête une figure plus svelte, plus stricte, plus complète, et nous la donne en quelque

sorte en élixir.

Cromwell, préface, octobre 1827.

Molière a corrigé la noblesse par la bourgeoisie, et la bourgeoisie par la noblesse.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Réponse à M. Saint-Marc Girardin », 16 janvier 1845.

Molière, ce moqueur pensif comme un apôtre.

L'Année terrible, « Les Pamphlétaires d'Église », 1871.

Molière est sceptique. Il est le critique perpétuel de son propre enthousiasme ; il est Alceste, mais il est Philinte.

Le Promontoire du songe, 1863.

Mont-Blanc, le

Le Mont-Blanc que cent monts entourent de leur chaîne [...].

L'immensité le baise et le prend pour amant ;

Une mer de cristal, d'azur, de diamant,

Crinière de glaçons digne du Lion Pôle,

Tombe, effrayant manteau, de sa farouche épaule.

La Légende des siècles, nouvelle série, « Les Montagnes », 26-27 mai 1855.

Mont-Saint-Michel

Un lieu bien étrange que ce Mont-Saint-Michel, autour de nous, partout à perte de vue, l'espace, l'infini, l'horizon bleu de la mer, l'horizon vert de la terre, les nuages, l'air, la liberté, les oiseaux envolés à toutes ailes, ces vaisseaux à toutes voiles, et puis tout à coup, là, dans une crête de vieux murs, au-dessus de nos têtes, à travers une fenêtre grillée, la pâle figure d'un prisonnier. Jamais je n'ai senti plus vivement qu'ici ces cruelles antithèses que l'homme fait quelquefois avec la nature.

Correspondance, à Louise Bertin, Mont-Saint-Michel, 27 juin 1836.

Saint Michel surgissait, seul sur les flots amers,

Chéops de l'Occident, pyramide des mers.

Les Quatre Vents de l'esprit, III, 6, « Près d'Avranches », mai 1843.

Moyen Âge

Le Moyen Âge est lugubre. Ce pauvre paysan féodal, ne lui marchandez pas son rêve. C'est à peu près tout ce qu'il possède. Son champ n'est pas à lui, son toit n'est pas à lui, sa vache n'est pas à lui, sa famille n'est pas à lui, son souffle n'est pas à lui, son âme n'est pas à lui. Le seigneur a la carcasse, le prêtre a l'âme. Le serf végète entre les deux, une moitié dans un enfer, une moitié dans l'autre [...]. Il est vêtu d'une loque ; il a une corde autour des

reins qui, à la moindre infraction, lui monte au cou [...]. Tout arbre est gibet possible. S'il cueille, il est maraudeur ; s'il chasse, il est braconnier ; s'il respire, il est hardi, s'il regarde, il est insolent. Il rentre enfin la nuit tombée, las, triste, humble, et il se couche. Le voilà qui dort, ce ver de terre. C'est bien le moins qu'il ait la visite de l'infini.

Le Promontoire du songe, 1863.

Musset, Alfred de (1810-1857), poète et dramaturge français

Je suis vôtre de la tête aux pieds. Je voterai effrontément pour vous à la face de tous les Falloux et de tous les Montalembert possibles. Vous n'avez pas besoin de me faire visite. Mais vous savez que je serai heureux de vous serrer la main. Je rentre tous les soirs à neuf heures de la pension où je dîne tous les jours.

Correspondance, à Alfred de Musset, 21 novembre 1851.

N

Nadar (1820-1910), photographe français

Vous donnez dans le combat le plus beau des exemples, la persévérance gaie. Quelle arme que le dédain ! Et comme vous en usez bien ! Je vous remercie au nom de tous les lutteurs. J'aime les gens d'épée, en étant moi-même un. Épée signifie pensée.

Correspondance, à Nadar, Guernesey, 3 février 1866.

Naples

Naples s'émeut ; pleurante, effarée et lascive,
Elle accourt, elle étreint la terre convulsive [...].
La lave se répand comme une chevelure
Sur les épaules du volcan.

Les Chants du crépuscule, I, dicté après juillet 1830, 10 août 1830.

Napoléon Bonaparte (1769-1821), empereur des Français (1804-1814 et 20 mars-22 juin 1815)

Le grand Napoléon
Combat comme un lion

Les tout premiers vers de Victor Hugo, datant de sa première enfance, conservés par sa fille Adèle.

Naguère, de lois affranchie,
Quand la Reine des nations
Descendit de la monarchie,
Prostituée aux factions ;
On vit, dans ce chaos fétide,
Naître de l'hydre régicide
Un despote, empereur d'un camp.

Odes et Ballades, I, 11, « Buonaparte », mars 1822.

Napoléon ne fut ni sournois ni hypocrite. Napoléon ne nous filouta pas nos droits l'un après l'autre à la faveur de notre assoupissement, comme on fait maintenant. Napoléon prit tout, à la fois, d'un seul coup, et d'une seule

main. Le lion n'a pas les mœurs du renard. Alors, Messieurs, c'était grand ! L'empire, comme gouvernement et comme administration, fut assurément une époque d'intolérable tyrannie ; mais souvenons-nous que notre liberté nous fut largement payée en gloire. La France d'alors avait, comme Rome sous César, une attitude tout à la fois soumise et superbe. Ce n'était pas la France comme nous la voulons, la France libre, la France souveraine d'elle-même, c'était la France esclave d'un homme et maîtresse du monde. Alors, on nous prenait la liberté, c'est vrai ; mais on nous donnait un bien sublime spectacle [...]. Il n'y a eu dans ce siècle qu'un grand homme et une grande chose : Napoléon et la liberté. Nous n'avons plus le grand homme, tâchons d'avoir la grande chose.

Discours devant le Tribunal de commerce pour contraindre le Théâtre-Français à représenter et le gouvernement à laisser représenter *Le roi s'amuse*, 19 décembre 1832.

Transfert du corps de Napoléon aux Invalides

J'ai entendu battre le rappel dans les rues depuis six heures et demie du matin. Je sors à onze heures. Les rues sont désertes, les boutiques fermées ; à peine voit-on passer une vieille femme çà et là. On sent que Paris tout entier s'est versé d'un seul côté de la ville comme un liquide dans un vase qui penche. Il fait très froid ; un beau soleil, de légères brumes au ciel. Les ruisseaux sont gelés. Rue Saint-André-des-Arcs, le mouvement fébrile de la fête commence à se faire sentir. Oui, c'est une fête ; la fête d'un cercueil exilé qui revient en triomphe.

Au moment où j'arrive, le mur des estrades de droite me cache encore la place. J'entends un bruit formidable et lugubre. On dirait d'innombrables marteaux frappant en cadence sur des planches. Ce sont les cent mille spectateurs entassés sur les échafauds qui, glacés par la bise, piétinent pour se réchauffer en attendant que le cortège passe. Je monte sur l'estrade. Il est midi. Le canon de l'hôtel tire de quart d'heure en quart d'heure. La foule piétine et bat la semelle. De temps en temps des musiciens militaires envahissent un orchestre dressé entre les deux estrades du côté opposé, y exécutent une fanfare funèbre, puis redescendent en hâte et disparaissent dans la foule, sauf à reparaître le moment d'après.

Il est midi et demi. En ce moment le soleil fait son devoir et apparaît magnifiquement. Nous sommes dans le mois d'Austerlitz. La garde nationale à cheval paraît. Brouhaha dans la foule. Elle est en assez bon ordre pourtant ; mais c'est une troupe sans gloire, et cela fait un trou dans un pareil cortège. On rit. Au moment où la garde nationale a paru, le soleil d'Austerlitz s'est voilé. Au reste, pendant toute cette journée, il s'est comporté avec une intelligence rare et il a fait plus d'une malice.

Tout à coup le canon éclate à la fois à trois points différents de l'horizon. Ce triple bruit simultané enferme l'oreille dans une sorte de triangle formidable et superbe. Des tambours éloignés battent aux champs. Le char de l'empereur apparaît. Le soleil, voilé jusqu'à ce moment, reparaît en même temps. L'effet est prodigieux. Voici un cheval blanc couvert de la tête aux

pieds d'un crêpe violet, accompagné d'un chambellan bleu ciel brodé d'argent et conduit par deux valets de pied vêtus de vert et galonnés d'or. C'est la livrée de l'empereur. Frémissement dans la foule : « C'est le cheval de bataille de Napoléon ! » La plupart le croyaient fortement. Pour peu que le cheval eût servi deux ans à l'empereur, il aurait trente ans, ce qui est un bel âge de cheval. Le char s'arrête. Je puis le regarder à mon aise. Sous le crêpe violet semé d'abeilles, qui le recouvre du haut en bas, on distingue d'assez beaux détails : les aigles effarés du soubassement, les quatorze Victoires du couronnement portant sur une table d'or un simulacre de cercueil. Le vrai cercueil est invisible. On l'a déposé dans la cave du soubassement, ce qui diminue l'émotion. C'est là le grave défaut de ce char. Il cache ce qu'on voudrait voir, ce que la France a réclamé, ce que le peuple attend, ce que tous les yeux cherchent, le cercueil de Napoléon.

Les spectateurs des estrades n'ont cessé de battre la semelle qu'au moment où le char-catafalque a passé devant eux. Alors seulement les pieds font silence. On sent qu'une grande pensée traverse cette foule. Cependant je ne suis pas content d'elle ; pas une acclamation. J'ôte mon chapeau ; personne ne m'imité. Je suis obligé de crier : « Chapeau bas ! » à une douzaine d'hommes, types bourgeois-de-Paris, placés devant moi. Alors seulement ils se découvrent. Cette façon d'être tient probablement à la saison. Il est vrai qu'ils sont gelés. En ce moment, un spectateur qui arrive des Champs-Élysées raconte que le peuple, le vrai peuple, a été tout autre. Il a crié : « Vive l'Empereur ! » Il voulait dételé les chevaux et traîner le char. Une compagnie de la banlieue s'est mise à genoux ; hommes et femmes baisaient les crêpes du sarcophage. Le char n'entre pas dans la cour des Invalides, la grille posée par Louis XIV serait trop basse. Il se détourne à droite. C'est fini pour les spectateurs du dehors.

Il est trois heures. Une salve d'artillerie annonce que la cérémonie vient de s'achever aux Invalides. Je reviens chez moi par les boulevards. La foule y est immense. Devant la porte Saint-Martin, une espèce de petit homme monstrueux, haut d'une aune, bossu par-derrière et par-devant, s'arrête au beau milieu de la chaussée et crie à tue-tête : « Vive Napoléon ! » C'est la première fois que j'entends un nain crier : Vive le géant !

Choses vues, « Funérailles de l'empereur », extraits de notes prises sur place, 15 décembre 1840.

Que penses-tu de mon livre *Napoléon le Petit* ? [...] Tu sais que c'est pour moi une véritable douleur que ce misérable ait diminué ton nom, que, malgré ses crimes, je te respecte et je t'admire ?

Le Livre des tables, dialogue entre Victor Hugo et Napoléon I^{er}, Jersey, 5 octobre 1853.

Ce grand bûcheron de l'Europe qu'on appelait Napoléon.

Les Misérables, « Cosette », 1, 2, 1862.

Quelle quantité de faute y a-t-il de la part de Napoléon dans la perte de

cette bataille [Waterloo] ? Le naufrage est-il imputable au pilote ? [...] Napoléon avait-il perdu le sens direct de la victoire ? [...] Était-il pris, à quarante-six ans, d'une folie suprême ? Ce cocher titanique du destin n'était-il plus qu'un immense casse-cou ? Nous ne le pensons point.

Les Misérables, « Cosette », II, I, 3, 1862.

Rendons justice à Napoléon ; il fut subversif. Personne n'a rudoyé le droit divin comme lui. C'est lui qui a disloqué le vieux continent monarchique [...]. Bonaparte a été sans respect. Il a tué le droit divin par le tutoiement.

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, « La Civilisation », 1864.

(*Voir Waterloo*.)

Napoléon Bonaparte, Louis (1808-1873), empereur des Français sous le nom de **Napoléon III (1852-1870)**

J'ai dîné chez Odilon Barrot à Bougival. Vers le milieu du dîner, Louis Bonaparte est venu avec son cousin, Jérôme. Louis Bonaparte est distingué, froid, doux, intelligent avec une certaine mesure de déférence et de dignité, l'air allemand, des moustaches noires, nulle ressemblance avec l'empereur. Il a peu mangé, peu parlé, peu ri, quoiqu'on fût très gai.

Choses vues, 19 novembre 1848.

On vint me proposer de signer une affiche qui recommandait Louis Bonaparte. Je refusai. Je dis en propres termes : « Je ne réponds de personne, pas même de moi. Je réponds que je ne ferai jamais une lâcheté, mais je ne réponds pas que je ne ferai jamais une bêtise. » Pendant que les hommes équivoques qui tenaient le pouvoir balbutiaient le mot *coup d'État*, les ouvriers disaient dans les faubourgs : « Nous allons avoir un coup de chien. » Les symptômes de juin revenaient en décembre ; les solstices sont favorables aux révolutions. À ces époques, il semble que le poulx des masses s'élève. De même que les marées de l'océan correspondent aux équinoxes, les hautes marées du peuple correspondent aux solstices.

Choses vues, décembre 1848.

La proclamation de Louis Bonaparte comme président de la République se fit le 20 décembre. Le temps, admirable jusque-là et qui ressemblait plutôt à la venue du printemps qu'au commencement de l'hiver, avait brusquement changé. Ce fut le premier jour de froid de l'hiver. Les superstitions populaires purent dire que le soleil d'Austerlitz se voilait.

Choses vues, 20 décembre 1848.

Quoi ! Après Auguste, Augustule ! Quoi ! Parce que nous avons eu Napoléon le Grand, il faut que nous ayons Napoléon le Petit !

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Révision de la Constitution », discours à l'Assemblée législative, 17 juillet 1851.

Machiavel a fait des petits. Louis Bonaparte en est un.

Napoléon le Petit, I, VI, 1852.

Crassus a écrasé les gladiateurs ; Hérode a égorgé les enfants ; Charles IX a exterminé les huguenots [...]. Danton a massacré les prisonniers. Louis Bonaparte venait d'inventer un massacre nouveau, le massacre des passants.

Napoléon le Petit, III, IX, 1852.

Qu'est-ce que Louis Bonaparte ? C'est le parjure vivant, c'est la restriction mentale incarnée, c'est la félonie en chair et en os, c'est le faux serment coiffé d'un chapeau de général et se faisant appeler monseigneur.

Napoléon le Petit, VII, I, 1852.

Donc, c'est fait. Dût rugir de honte le canon,
Te voilà, nain immonde, accroupi sur ce nom ! [...]
Faquin ! Tu t'es soudé, chargé d'un vil butin,
Toi, l'homme du hasard, à l'homme du destin !
Tu fourres, impudent, ton front dans ses couronnes !
Nous entendons claquer dans tes mains fanfaronnes
Ce fouet prodigieux qui conduisait les rois ;
Et tranquille, attelant à ton numéro trois
Austerlitz, Marengo, Rivoli, Saint-Jean-d'Acre,
Aux chevaux du soleil tu fais traîner ton fiacre !

Châtiments, VI, I, « Napoléon III », poème écrit à Jersey après la proclamation le 2 décembre 1852 de Louis Napoléon Bonaparte comme empereur.

Napoléon III. Il est possible qu'il y ait trois Napoléon. Mais ce que j'affirme, c'est qu'il n'y en a pas deux.

Choses vues, sans date.

Le Bonaparte me fait l'effet de se faisander. Il n'en a pas pour longtemps.

Correspondance, à l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, Jersey, 23 janvier 1853.

C'est l'hiver [...]. Il fait un temps horrible, un temps à mettre un Bonaparte dehors.

Chantiers, suite de *Châtiments*, 1854.

Il est des choses impossibles [...]
Être un diminutif de Napoléon trois.

Chantiers, suite de *Châtiments*, 1854-1855.

M. Louis Bonaparte était mon obligé. J'avais contribué à faire rentrer en France sa famille exilée. De là nos relations.

Choses vues, sans date.

La nouvelle arrive que Louis Bonaparte est mort. C'eût été un bonheur il y a trois ans, ce n'est même plus un malheur aujourd'hui. L'ancien proscrit qui parle ici n'a jamais eu de haine contre Bonaparte. Il a combattu cet homme avec l'outrance nécessaire, mais avec cette fureur loyale que donne dans le combat l'oubli de soi-même ; il était peu irrité de son propre exil, et il ne songeait, cela du reste va sans dire, qu'à l'immense calamité publique. Il ne s'est jamais servi dans la lutte que d'armes vérifiables et de faits patents ; Bonaparte dans le tombeau lui rend cette justice que, jamais, par exemple, il n'a, lui, le proscrit, usé contre le proscripateur de détails intimes ou de conversations privées, jugeant que ces choses avaient pu être dites avec une certaine bonne foi momentanée, et ne voulant pas trahir, même un traître.

Choses vues, 10 janvier 1873.

Louis Bonaparte n'a jamais été qu'un homme qui guette le hasard ; espion tâchant de duper Dieu. Il avait la rêverie livide du joueur, qui triche [...]. Que lui importait son oncle ? Il ne le servait pas, il s'en servait. Il mettait sa chétive pensée dans Austerlitz. Il empaillait l'aigle.

Histoire d'un crime, I, XIII, 1877.

Le carnage du boulevard Montmartre [le 4 décembre 1851] constitue l'originalité du coup d'État. Sans cette tuerie, le 2 décembre ne serait qu'un 18 brumaire. Louis Bonaparte échappe par le massacre au plagiat [...]. Louis Bonaparte a créé un genre [...]. Cette idée, le massacre pour le trône, habitait depuis longtemps l'esprit de Louis Bonaparte. Elle était dans le possible de cette âme. Elle y allait et venait comme une larve dans un aquarium, mêlée aux crépuscules, aux doutes, aux appétits, aux expédients, aux songes d'on ne sait quel socialisme césarien, comme une hydre entrevue dans une transparence de chaos. À peine savait-il que cette idée difforme était en lui. Quand il en eut besoin, il la trouva, armée et prête à le servir. Son cerveau insondable l'avait obscurément nourrie [...]. Le massacre du boulevard déshabilla brusquement cette âme [...]. On a essayé des apologies. Non, non, aucune atténuation n'est possible. Infortuné Bonaparte ! Le sang est tiré, il faut le boire.

Histoire d'un crime, III, XVII, 1877.

Napoléon Mathilde, princesse (1820-1904), fille du prince Jérôme Napoléon, le plus jeune frère de Napoléon I^{er}

J'ai vu hier Mme la Princesse Mathilde Napoléon. Elle est de la classe des grosses jolies femmes. Elle est blanche, grasse, fraîche. C'est une beauté à la fois commune et royale. On en pourrait faire à volonté une superbe poissarde ou une magnifique reine. C'est très imposant et très appétissant. Elle a de beaux bras, de belles épaules, un beau cou, les yeux petits, mais vifs et doux. Elle rit souvent, comme toutes les personnes qui ont de belles dents.

Napoléon le Petit, pamphlet politique de Victor Hugo contre Louis Napoléon Bonaparte, publié à Bruxelles en août 1852

Je travaille à force au récit du 2 décembre. Tous les jours les matériaux m'arrivent. J'ai des faits incroyables. Ce sera de l'histoire, et on croira lire du roman. Le livre sera évidemment dévoré en Europe. Quand pourrai-je le publier ? Je ne sais pas encore.

Correspondance, à sa femme, Bruxelles, 11 janvier 1852.

Mon livre avance. Il serait fini dans huit jours (en travaillant les nuits) s'il le fallait. Mais je ne vois pas encore urgence. Il m'arrive tous les jours de nouveaux renseignements qui me forcent à refaire des parties déjà écrites. Cela m'est fort pénible. Je ne crains pas le travail, mais je hais le travail perdu.

Correspondance, à sa femme, Bruxelles, 22 février 1852.

J'ai lu à des amis quelques pages qui ont fait grand effet. Je crois que ce sera une bonne revanche de l'intelligence contre la force brutale. Encrier contre canon. L'encrier brisera les canons.

Correspondance, à sa femme, Bruxelles, 26 février 1852.

J'ai écrit hier à ma femme : « Je suis jusqu'au cou dans le cloaque du 2 décembre. Cette vidange faite, je lèverai les ailes de mon esprit et je publierai des vers. Louis Bonaparte est mon essuie-plume. »

Choses vues, 23 mars 1852.

Aujourd'hui même on met sous presse à Londres un volume de moi. *Personne n'a osé l'acheter* ; on l'imprime, c'est ça toute la hardiesse anglaise. Cela paraîtra le 25 juillet et sera intitulé *Napoléon le Petit*. C'est une de mes meilleures choses. J'ai improvisé ce volume en un mois. J'ai travaillé presque nuit et jour. Je publierai l'histoire du deux décembre plus tard.

Correspondance, à sa femme, 1^{er} juillet 1852.

On me dit que mon petit livre s'infiltré en France et y tombe goutte à goutte sur le Bonaparte. Il finira peut-être par faire le trou. Depuis que je suis ici, on me fait l'honneur de tripler les douaniers, les gendarmes et les mouchards à Saint-Malo. Cet imbécile hérissé les baïonnettes contre le débarquement d'un livre.

Correspondance, au représentant Charras, proscrit à Bruxelles, Jersey, 29 août 1852.
(Voir Coup d'État du 2 décembre ; *Histoire d'un crime* ; Empire, second.)

Nodier, Charles (1780-1844), écrivain français

Et vous aussi, Charles ! Je voudrais pour beaucoup n'avoir pas lu *La*

Quotidienne d'hier. Car c'est une des plus violentes secousses de la vie que celle qui déracine du cœur une vieille et profonde amitié. L'attaque d'hier est sourde, obscure, ambiguë, j'en conviens, mais elle ne m'en a pas moins frappé au cœur. Et quel moment avez-vous pris pour cela ? Celui où mes ennemis se rallient de toutes parts plus nombreux et plus acharnés que jamais, où les voilà ourdissant sans relâche et de toutes mains un réseau de haines et de calomnies autour de moi. Ah ! Charles ! Dans un instant pareil j'avais droit du moins de compter sur votre silence. Je suis fait comme cela. Je ne m'occupe pas des coups de stylet de mes ennemis ; je sens le coup d'épingle d'un ami.

Correspondance, à Charles Nodier, 2 novembre 1829.

Noël

Écrit aujourd'hui, où je donne à mes quarante enfants pauvres leur fête de Christmas, vêtements, linge, laine, souliers, et leurs deux arbres de Noël chargés de jouets, l'un couvert de bonshommes et de dadas pour les garçons, l'autre de poupées pour les filles. Il manque à ma petite fête mes deux petits à moi, mon Georges et ma Jeanne. Comme je passerai à l'avenir mes hivers dans le Midi, et que je serai absent à Christmas, désormais ce sera à la Saint-Jean que je vous donnerai cette petite fête, et puis, si vous voulez, à partir d'aujourd'hui, nous n'en parlerons plus. Il y a des personnes qui disent que nous nous vantons, que nous faisons de l'étalage pour peu de chose et que nous ferions mieux de nous taire. Eh bien, taisons-nous. Les bons cœurs pourront continuer leur œuvre en silence.

Choses vues, 19 décembre 1872

Noël. Je donne une petite fête d'enfants. Sénat de polichinelles. Chambre de poupées. Amnistie. Quatre moineaux en cage. On les met en liberté. Loterie des poupées. Quarante enfants. Chaque enfant gagne trois joujoux. Je termine par le lot des pauvres – 500 francs. Après la loterie, luncheon en haut et danse des enfants. « Ceux qui se débattent dans cette prison sont de grands coupables. Ce sont des communeux. Ce sont des partageux. Ils ont commis une foule de crimes de droit commun : *vol*, pillage, etc. Ils ne respectent aucune loi ni aucune institution. Cependant, comme ils sont faibles et désarmés, je propose à la Chambre des poupées, au Sénat des polichinelles, et à vous, messieurs les bébés, qui représentez ici le pouvoir exécutif, de décréter pour ces grands criminels l'amnistie pleine et entière. La Chambre et le Sénat ne faisant pas d'opposition, le pouvoir exécutif a la parole. » Les enfants battirent des mains, la cage fut ouverte et l'amnistie proclamée.

Choses vues, 25 décembre 1876.

(Voir Amnistie ; Commune, la.)

Notre-Dame de Paris, roman de Victor Hugo, publié en 1831

Je suis plongé jusqu'au cou dans *Notre-Dame*. J'empile page sur page, et

la matière s'étend et se prolonge tellement devant moi à mesure que j'avance que je ne sais si je n'en écrirai pas la hauteur des tours.

Correspondance, à l'écrivain Victor Pavie, 17 septembre 1830.

Sans doute, c'est encore aujourd'hui un majestueux et sublime édifice que l'église de Notre-Dame de Paris. Mais, si belle qu'elle se soit conservée en vieillissant, il est difficile de ne pas soupirer, de ne pas s'indigner devant les dégradations, les mutilations sans nombre que simultanément le temps et les hommes ont fait subir au vénérable monument, sans respect pour Charlemagne qui en avait posé la première pierre, pour Philippe-Auguste qui en avait posé la dernière. Sur la face de cette vieille reine de nos cathédrales, à côté d'une ride on trouve toujours une cicatrice.

Notre-Dame de Paris, III, 1, 1831.

O

Olympio, surnom que prend Victor Hugo dans quelques poèmes lyriques autour de 1835-1840

Vous avez raison, Olympio est un symbole, toute noble nature calomniée et méconnue peut trouver là quelque chose de sa figure, vous avez bien compris Olympio.

Correspondance, à l'écrivain Astolphe de Custine, 12 octobre 1837.

Il vient une certaine heure dans la vie où, l'horizon s'agrandissant sans cesse, un homme se sent trop petit pour parler en son nom. Il crée alors, poète, philosophe ou penseur, une figure dans laquelle il se personnifie et s'incarne. C'est encore l'homme, mais ce n'est plus le moi.

Note jointe au manuscrit des *Voix intérieures* (1837) où Victor Hugo explique ainsi la naissance d'Olympio.

Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile... –
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir !

Les Rayons et les Ombres, « Tristesse d'Olympio » (dernière strophe), 21 octobre 1837.

Orientales (Les), recueil poétique de Victor Hugo, publié en 1829

Le nouveau sultan, Mourad V, a fait traduire *Les Orientales* en turc.

Choses vues, 4 juin 1876.

P

Palmerston, Henry, lord (1784-1865), Premier ministre du Royaume-Uni (1855-1858)

Vous pendez cet homme, Monsieur. Fort bien. Je vous fais mon compliment. Un jour, il y a quelques années de cela, je dînai avec vous. Vous l'avez, je suppose, oublié ; moi, je m'en souviens. Ce qui me frappa en vous, c'était la façon rare dont votre cravate était mise. On me dit que vous étiez célèbre par l'art de faire votre nœud. Je vois que vous savez aussi faire le nœud d'autrui.

Choses vues, à lord Palmerston, ministre de l'Intérieur et futur Premier ministre britannique, Jersey, 11 février 1854, au lendemain de l'exécution par pendaison de Tapner (assassin condamné à mort à Guernesey).

(Voir Peine de mort.)

Paris

Paris est dans une crue perpétuelle. Il n'y a que ces villes-là qui deviennent capitales. Ce sont des entonnoirs où viennent aboutir tous les versants géographiques, politiques, moraux, intellectuels d'un pays, toutes les pentes naturelles d'un peuple ; des puits de civilisation, pour ainsi dire, et aussi des égouts, où commerce, industrie, intelligence, population, tout ce qui est sève, tout ce qui est vie, tout ce qui est âme dans une nation, filtre et s'amasse sans cesse, goutte à goutte, siècle à siècle.

Notre-Dame de Paris, III, II, 1831.

Paris ! Feu sombre ou pure étoile [...]

Araignée à l'immense toile

Où se prennent les nations ! [...]

Mamelles sans cesse inondées

Où pour se nourrir de l'idée

Viennent les générations !

Les Voix intérieures, IV, « À l'Arc de triomphe », février 1837.

Paris montre toujours les dents ; quand il ne gronde pas, il rit.

Les Misérables, « Marius », III, I, 11, 1862.

Par son initiative, par son cosmopolitisme, par son impartialité, par sa bonne volonté, par ses arts, par sa littérature, par sa langue, par son industrie, par son esprit d'invention, par son instinct de justice et de liberté, par sa lutte de tous les temps, par son héroïsme d'hier et de toujours, par ses révolutions, Paris est l'éblouissant et mystérieux moteur du progrès universel.

Actes et Paroles III, « Depuis l'exil (1870-1876) » : « La Question de Paris », discours à l'Assemblée nationale, Bordeaux, 6 mars 1871.

Paris a un rôle européen à remplir. Paris est un propulseur. Paris est l'initiateur universel. Il marche et prouve le mouvement [...]. Paris est l'immense essayeur.

Correspondance, à MM. Meurice et Vacquerie, Bruxelles, 28 avril 1871.

Passy

C'est la fête de Passy. Passy fait de sa fête ma fête. Elle a envoyé une marche aux flambeaux, deux bouquets d'artifice, etc., devant ma maison. Depuis deux heures ce soir, foule énorme et acclamations devant ma porte.

[...] La fête continue. Musiques et fanfares ne cessent de défiler.

[...] On met aujourd'hui à l'avenue d'Eylau le nom d'avenue Victor-Hugo.

Choses vues, 9, 10 et 12 juillet 1881.

Père-Lachaise

Si un souvenir sacré n'y emplissait mon âme [celui du père de Victor Hugo qui y repose], je haïrais votre Père-Lachaise, avec ses hideux petits édifices maniérés, à cases et à compartiments, où le brave Parisien met dans des tiroirs son père, sa mère, sa femme, ses enfants, toute sa race. Ô tombeau de famille, dernière commode du bourgeois !

Choses vues, 5 mai 1839.

(Voir Cimetière.)

Philippe II (1527-1598), roi d'Espagne de 1556 à sa mort

Philippe Deux était le mal tenant le glaive.

Il occupait le haut du monde comme un rêve.

Il vivait : nul n'osait le regarder ; l'effroi

Faisait une lumière étrange autour du roi [...].

C'était Satan régnant au nom de Jésus-Christ ;

Les choses qui sortaient de son nocturne esprit

Semblaient un glissement sinistre de vipères.

La Légende des siècles, « La Rose de l'infante », 23 mai 1859.

(Voir Espagne.)

Pie IX (1792-1878), élu pape en 1846

Léopold me contait ce soir qu'il y avait eu dialogue à mon sujet entre le pape Pie IX et Jules Hugo, mon neveu, frère de Léopold, mort camérier du pape. Le pape avait dit à Jules en le voyant : « Vous vous appelez Hugo ? — Oui, Saint-Père. — Vous êtes parent de Victor Hugo ? — Son neveu, Saint-Père. — Quel âge a-t-il ? (c'était en 1857). — Cinquante-cinq ans. — Hélas ! Il est trop vieux pour revenir à l'Église ! »

Choses vues, 28 janvier 1871.

Aujourd'hui, fête ici pour le jubilé de la vingt-cinquième année de Pie IX. Ce soir la ville est illuminée. Mes hôtes avaient mis des lampions à mes fenêtres. Je les ai fait retirer. C'est l'anniversaire de la bataille de Waterloo.

Choses vues, Vianden (Luxembourg), 18 juin 1871.

(*Voir Pape.*)

Plébiscite du 20 décembre 1851, qui ratifie à une large majorité le coup d'État du 2 décembre

Le vote du 20 décembre a terrassé l'honneur, l'initiative, l'intelligence et la vie morale de la nation. La France a été à ce vote comme le troupeau va à l'abattoir.

Napoléon le Petit, VI, III, 1852.

M. Bonaparte a eu pour lui la tourbe des fonctionnaires, les douze cent mille parasites du budget, et leurs tenants et aboutissants, les corrompus, les compromis, les habiles ; et à leur suite, les crétins, masse notable. Il a eu pour lui MM. les cardinaux, MM. les évêques, MM. les chanoines, MM. les vicaires, MM. les archidiacres, diacres et sous-diacres, MM. les prébendiers, MM. les marguilliers, MM. les sacristains, MM. les bedeaux, MM. les suisses de paroisse, et les hommes « religieux », comme on dit [...] race précieuse, ancienne, mais fort accrue et recrutée depuis les terreurs propriétaires de 1848, lesquels prient en ces termes : ô mon Dieu ! Faites hausser les actions de Lyon ! Doux seigneur Jésus, faites-moi gagner vingt-cinq pour cent sur mon Naples-certificats-Rothschild ! Saints apôtres, vendez mes vins ! Bienheureux martyrs, doublez mes loyers ! Sainte Marie, mère de Dieu, vierge immaculée, daignez jeter un œil favorable sur mon petit commerce situé au coin de la rue Tirechappe et de la rue Quincampoix !

Napoléon le Petit, VI, IV, 1852.

(*Voir Coup d'État du 2 décembre ; Louis Napoléon Bonaparte.*)

Pologne

Avoir démembré la Pologne, c'était le remords de Frédéric II ; n'avoir pas relevé la Pologne, c'était le regret de Napoléon.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « La Pologne », discours à la Chambre des pairs, 19 mars 1846.

La barbarie, marée montante, écumait sur la Pologne comme l'océan sur la falaise, et la Pologne disait à la barbarie comme la falaise à l'océan : tu n'iras pas plus loin. Cela a duré trois cents ans. Quelle a été la récompense ? Un beau jour, l'Europe, que la Pologne avait sauvée de la Turquie, a livré la Pologne à la Russie.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Banquet polonais », 29 novembre 1852.

Le partage de la Pologne en 1772 est un théorème dont tous les forfaits politiques actuels sont les corollaires. Pas un despote, pas un traître, depuis tout à l'heure un siècle, qui n'ait visé, homologué, contresigné et paraphé, *ne varietur*, le partage de la Pologne. Quand on compulse le dossier des trahisons modernes, celle-là apparaît la première.

Les Misérables, « Marius », III, IV, 1, 1862.

Où palpite l'âme de la Pologne, le cœur de la France bat. La Pologne représente les nations. Pas un peuple, à cette heure, qui, ainsi que la Pologne, ne soit supplicié. La Grèce est mutilée dans sa nationalité, l'Italie dans sa grandeur, l'Irlande dans sa conscience, la Hongrie dans son indépendance, la France dans son avenir. Mais l'avenir, c'est la restitution. Aucun peuple n'est dans le sépulcre. La Pologne, demain, sera debout.

Correspondance, à l'historien polonais Leonard Chodźko, Bruxelles, 11 août 1868.

Proudhon, Pierre-Joseph (1809-1865), philosophe français

Proudhon.

Le bœuf qui laboure mais qui est eunuque.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1874.

Prusse

La géante féline,

La Prusse tient Paris, et, tigresse, elle mord

Ce grand cœur palpitant du monde à moitié mort.

L'Année terrible, « Lettre à une femme (par ballon monté) », 10 janvier 1871.

Si nous terminions cette guerre

Comme la Prusse le voudrait,

La France serait comme un verre

Sur la table d'un cabaret ;

On le vide, puis on le brise.

Notre fier pays disparaît.

L'Année terrible, « Avant la conclusion du traité », Bordeaux, 14 février 1871.

Tant que la Prusse tient prisonnière la France,

Penser est un affront, vivre est une souffrance.

Toute la lyre, « La Corde d'airain », XI, « La Libération du territoire »,
16 septembre 1873.

(*Voir* Chute du second Empire ; Siège de Paris.)

Q

Quasimodo, personnage du roman *Notre-Dame de Paris*

La grimace était son visage. Ou plutôt, toute sa personne était une grimace. Une grosse tête hérissée de cheveux roux ; entre les deux épaules une bosse énorme dont le contrecoup se faisait sentir par-devant ; un système de cuisses et de jambes si étrangement fourvoyées qu'elles ne pouvaient se toucher que par les genoux, et, vues de face, ressemblaient à deux croissants de faucilles qui se rejoignent par la poignée ; de larges pieds, des mains monstrueuses ; et, avec toute cette difformité, je ne sais quelle allure redoutable de vigueur, d'agilité et de courage ; étrange exception à la règle éternelle qui veut que la force, comme la beauté, résulte de l'harmonie. Tel était le pape que les fous venaient de se donner. On eût dit un géant brisé et mal ressoudé. Quand cette espèce de cyclope parut [...] la populace le reconnut sur-le-champ, et s'écria d'une voix : « C'est Quasimodo, le sonneur de cloches ! »

Notre-Dame de Paris, I, v, 1831.

Quatrevingt-treize, roman de Victor Hugo, publié en 1874

Je suis au seuil d'un très grand ouvrage à faire. J'hésite devant l'immensité, qui en même temps m'attire. C'est 93.

Correspondance, à l'éditeur d'Albert Lacroix, 10 janvier 1863.

Je viens de terminer le livre, commencé il y a six mois, *Quatrevingt-treize*. Mon esprit, quand il accouche, envoie une lettre de faire-part à votre esprit. Ce n'est que la première partie d'un tout qui serait colossal si j'avais le temps de le réaliser, mais je ne l'aurai pas.

Correspondance, à l'écrivain Auguste Vacquerie, 9 juin 1873.

93 est la guerre de l'Europe contre la France et de la France contre Paris. Et qu'est-ce que la Révolution ? C'est la victoire de la France sur l'Europe et de Paris sur la France. De là, l'immensité de cette minute épouvantable, 93, plus grande que tout le reste du siècle.

Quatrevingt-treize, II, I, 2, 1874.

(Voir Vendée.)

R

Rabelais, François (1494-1553), écrivain humaniste français, prêtre et médecin

Rabelais, c'est le masque formidable de la comédie antique détaché du proscenium grec, de bronze fait chair, désormais visage humain et vivant, resté énorme, et venant rire de nous chez nous et avec nous [...] Quiconque a lu Rabelais a devant les yeux à jamais cette confrontation sévère ; le masque de la Théocratie regardé fixement par le masque de la Comédie.

William Shakespeare, I, II, 2, 1864.

Racine, Jean (1639-1699), poète et dramaturge français

Il y a en France un écrivain qu'on n'a pas le droit de discuter : c'est Racine [...]. Racine est inviolable. On dirait qu'il marque la frontière de France dans les vagues régions de la poésie. Pour ses admirateurs, c'est un dieu, pour les farouches, c'est une idole ; pour les plus sauvages, c'est un fétiche [...]. Cette divinité, cette inviolabilité tiennent à beaucoup de causes dangereuses à énumérer, et en particulier à ce que Racine n'a pas d'imagination. Je me reprends. Racine, et c'est pour cela qu'il est *le divin*, a juste la quantité d'imagination que peuvent admettre « les esprits bourgeois ». C'est le poète tempéré et moyen. Homère, Eschyle, Isaïe, Dante, Shakespeare, Molière extravaguent.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1840-1842.

Pêcher à la ligne ou écouter les tragédies de Racine, même genre de plaisir. Cela a ses fanatiques.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1840-1845.

À mon sens, le style de Racine a beaucoup plus vieilli que le style de Corneille. Corneille est ridé ; Racine est fané. Corneille reste magnifique, vénérable et puissant. Corneille a vieilli comme un vieil homme ; Racine comme une vieille femme.

Racine est le premier des seconds.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1846 (?).

Récamier, Juliette (1777-1849), femme d'esprit tenant un célèbre salon

M. de Chateaubriand, au commencement de 1847, était paralytique ; Mme Récamier était aveugle. Tous les jours, à trois heures, on portait M. de Chateaubriand près du lit de Mme Récamier. Cela était touchant et triste. La femme qui ne voyait plus cherchait l'homme qui ne sentait plus ; leurs deux mains se rencontraient. Que Dieu soit béni ! On va cesser de vivre qu'on s'aime encore.

Choses vues, 12 février 1847

Rembrandt (1606-1669), peintre néerlandais

L'équinoxe commence à traverser notre ciel et notre mer avec ses splendeurs et ses furies [...]. On dirait que le bon Dieu consulte Rembrandt sur les horizons qu'il me fait. J'habite le plus magnifique des clairs-obscur.

Océan, « Faits et Croyances » : « Moi Prose », Guernesey, 12 février 1856.

Rembrandt. Vu ce qu'on appelle *la Ronde de nuit*. Il y a deux miracles dans la peinture : la chapelle Sixtine et cela.

Choses vues, à Amsterdam, 6 août 1861.

Restauration, la, période de l'Histoire de France comprise entre la chute du premier Empire (6 avril 1814) et la révolution des Trois Glorieuses (28 juillet 1830)

La Restauration avait été une de ces phases intermédiaires difficiles à définir, où il y a de la fatigue, du bourdonnement, des murmures, du sommeil, du tumulte, et qui ne sont autre chose que l'arrivée d'une grande nation à une étape. Ces époques sont singulières et trompent les politiques qui veulent les exploiter. Au début, la nation ne demande que du repos ; on n'a qu'une soif, la paix ; on n'a qu'une ambition, être petit. Ce qui est la traduction de rester tranquille. Les grands événements, les grandes aventures, les grands hommes, Dieu merci, on en a assez vu, on en a par-dessus la tête [...]. On a marché depuis le point du jour, on est au soir d'une longue et rude journée ; on a fait le premier relais avec Mirabeau, le second avec Robespierre, le troisième avec Bonaparte, on est éreinté. Chacun demande un lit [...]. Cependant, en même temps, certains faits surgissent, se font reconnaître et frappent à la porte de leur côté. Ces faits sont sortis des révolutions et des guerres, ils sont, ils vivent, ils ont le droit de s'installer dans la société, et ils s'y installent.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, I, 1, 1862.

(Voir Charles X ; Louis XVIII.)

Révolution française, la

Cette immense cataracte de la civilisation, qu'on appelle la Révolution française.

Océan, « Philosophie Prose », 17 février 1847.

La Révolution française
C'est le salut, d'horreur mêlé.
De la tête de Louis seize,
Hélas ! La lumière a coulé.

La Légende des siècles, dernière série, « Rupture avec ce qui amoindrit », 1859.

La Révolution française a eu ses raisons. Sa colère sera absoute par l'avenir.

Les Misérables, « Fantine », I, I, 10, 1862.

Pour que la révolution soit, il ne suffit pas que Montesquieu la pressente, que Diderot la prêche, que Beaumarchais l'annonce, que Condorcet la calcule, qu'Arouet la prépare, que Rousseau la prémédite ; il faut que Danton l'ose.

Les Misérables, « Marius », III, I, 12, 1862.

La Révolution française, qui n'est pas autre chose que l'idéal armé du glaive, se dressa, et du même mouvement brusque, ferma la porte du mal et ouvrit la porte du bien. Elle dégagea la question, promulgua la vérité, assainit le siècle, couronna le peuple. On peut dire qu'elle a créé l'homme une deuxième fois, en lui donnant une seconde âme, le droit.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, VII, 3, 1862.

La Révolution française est un geste de Dieu.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 20, 1862.

Désormais ce mot, Révolution, sera le nom de la civilisation jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le mot Harmonie. Ne cherchez pas ailleurs le point d'origine et de lieu de naissance de la littérature du XIX^e siècle. Oui, tous autant que nous sommes, grands et petits [...] oui, nous sommes tes fils, Révolution.

William Shakespeare, III, II, 1864.

La Révolution est une forme du phénomène immanent qui nous presse de toutes parts et que nous appelons la Nécessité [...]. Blâmer ou louer les hommes à cause du résultat, c'est presque comme si on louait ou blâmait les chiffres à cause du total.

Quatrevingt-treize, II, III, 1, 1874.

La révolution française racontée par un homme, c'est un volcan expliqué par une fourmi.

Le Droit et la Loi, juin 1875.

Révolution de 1830, la

La France a marché vite en juillet 1830 ; elle a fait trois bonnes

journées ; elle a fait trois grandes étapes dans le champ de la civilisation et du progrès. Maintenant beaucoup sont harassés, beaucoup sont essoufflés, beaucoup demandent à faire halte. On veut retenir les esprits généreux qui ne se lassent pas et qui vont toujours. On veut attendre les tardifs qui sont restés en arrière et leur donner le temps de rejoindre. De là une crainte singulière de tout ce qui marche, de tout ce qui remue, de tout ce qui parle, de tout ce qui pense. Situation bizarre, facile à comprendre, difficile à définir. Ce sont toutes les existences qui ont peur de toutes les idées. C'est la ligue des intérêts froissés du mouvement des théories. C'est le commerce qui s'effarouche des systèmes ; c'est le marchand qui veut vendre ; c'est la rue qui effraie le comptoir ; c'est la boutique armée qui se défend.

Le roi s'amuse, préface, 30 novembre 1832.

1830 est une révolution arrêtée à mi-côte. Moitié de progrès ; quasi-droit. Or la logique ignore l'à peu près ; absolument comme le soleil ignore la chandelle. Qui arrête les révolutions à mi-côte ? La bourgeoisie. Pourquoi ? Parce que la bourgeoisie est l'intérêt arrivé à satisfaction. Hier c'était l'appétit, aujourd'hui c'est la plénitude, demain ce sera la satiété.

Les Misérables, « L'Idylle rue Plumet », IV, I, 3, 1862.

(Voir Trois Glorieuses.)

Révolution de 1848, la

Juin 1848 fut un fait à part et presque impossible à classer dans la philosophie de l'histoire [...], une émeute extraordinaire où l'on sentit la sainte anxiété du travail réclamant ses droits. Il fallut la combattre, et c'était le devoir, car elle attaquait la République. Mais, au fond, que fut juin 1848 ? Une révolte du peuple contre lui-même.

Les Misérables, « Jean Valjean », V, I, 1, 1862.

(Voir Journées des 24-25 février 1848 ; Journées des 24-25 juin 1848.)

Rhin, le

Le Rhin réunit tout. Le Rhin est rapide comme le Rhône, large comme la Loire, encaissé comme la Meuse, tortueux comme la Seine, limpide et vert comme la Somme, historique comme le Tibre, royal comme le Danube, mystérieux comme le Nil, pailleté d'or comme un fleuve d'Amérique, couvert de fables et de fantômes comme un fleuve d'Asie.

Le Rhin, Lettre XIV, 1840.

Le Rhin est le fleuve dont tout le monde parle et que personne n'étudie, que tout le monde visite et que personne ne connaît, qu'on voit en passant et qu'on oublie en courant, que tout regard effleure et qu'aucun esprit n'approfondit. Pourtant ses ruines occupent les imaginations élevées, sa destinée occupe les intelligences sérieuses : et cet admirable fleuve laisse entrevoir [...] sous la transparence de ses flots, le passé et l'avenir de

l'Europe.

Le Rhin, introduction, 1842.

Robespierre, Maximilien de (1758-1794), figure majeure de la Révolution française, chef de file des Jacobins

« Je n'ai jamais vu, me disait le roi, qu'une seule fois Robespierre en chambre (*dans une chambre, de près*, mais je conserve l'expression même du roi). C'était dans un endroit appelé Mignot, près de Poissy, qui existe encore. Cela appartenait à un riche fabricant de drap de Louviers appelé M. Decréteau. C'était en quatre-vingt-onze ou douze, M. Decréteau m'invita un jour à venir dîner à Mignot. J'y allai. L'heure venue, on se mit à table. Il y avait Robespierre et Pétion. Je connaissais beaucoup Pétion, mais je n'avais jamais vu Robespierre. C'était bien la figure dont Mirabeau avait fait le portrait d'un mot, *un chat qui boit du vinaigre*. Il fut très maussade et desserra à peine les dents, laissant à regret échapper une parole de temps en temps, et fort âcre. Il paraissait contrarié d'être venu, et que je fusse là. Au milieu du dîner, Pétion s'adressant à M. Decréteau s'écria : "Mon cher amphitryon, mariez-moi donc ce gaillard-là !" Il montrait Robespierre. Robespierre de s'exclamer : "Qu'est-ce cela et que veux-tu dire, Pétion ? — Pardieu, fit Pétion, je veux dire qu'il faut que tu te maries. Je veux te marier. Tu es plein d'âcreté, d'hypocondrie et de fiel, d'humeur noire, de bile et d'atrabile. J'ai peur de tout cela pour nous. Il faudrait une femme pour fondre toutes ces amertumes et faire de toi un bonhomme." Robespierre hocha la tête et voulut faire un sourire, mais ne parvint qu'à faire une grimace. C'est la seule fois, reprit le roi, que j'ai vu Robespierre en chambre. Depuis je l'ai retrouvé à la tribune de la Convention. Il était ennuyeux au suprême degré, parlait lentement, longuement et pesamment, et était plus âcre, plus maussade et plus amer que jamais. On voyait bien que Pétion ne l'avait pas marié. »

Choses vues, récit de Louis-Philippe à Victor Hugo, relaté par ce dernier, 6 septembre 1844.

Robespierre était un homme d'exécution ; et quelquefois, dans les crises finales des sociétés vieilles, exécution signifie extermination.

Quatrevingt-treize, II, III, 1, 1874.

(*Voir* Convention, la ; Révolution, la.)

Rochefort, Henri (1831-1913), journaliste français

Arrestation de *La Lanterne*. Rochefort est à Bruxelles. Je lui offre l'hospitalité. Rochefort est venu. Il dîne avec nous. Je lui montre sa chambre. Il viendra l'occuper s'il est inquiet. Il viendra tous les jours dîner avec moi, avec ses deux enfants, qu'il attend après-demain à Bruxelles. Je crois ces détails séditieux difficiles à publier.

Choses vues, Bruxelles, 11 août 1868.

Reçu *La Lanterne* de Rochefort. C'est toujours le grand pamphlétaire.
Choses vues, 20 août 1874.
(*Voir Journal ; Journaliste ; Presse.*)

Rome

Rome, toujours vivante au fond de ses tombeaux.
Odes et Ballades, V, 9, « Mon enfance », 1825.

Rossel, Louis (1844-1871), un des principaux acteurs de la Commune de Paris, seul officier supérieur français à avoir rejoint celle-ci

J'apprends à l'instant que Rossel, Ferré et un sergent appelé Bourgeois, condamné dont on ne savait pas même le nom, ont été fusillés ce mardi matin à Satory. Ils sont morts avec fermeté, Rossel assisté du pasteur protestant Passa, Bourgeois de l'aumônier catholique Pollet, Ferré sans prêtre. Rossel a voulu commander le feu. On le lui a refusé. Il s'est laissé bander les yeux. Voilà la peine de mort politique rétablie. Crime.

Choses vues, 28 novembre 1871.
(*Voir Commune, la.*)

Rousseau, Jean-Jacques (1712-1778), écrivain et philosophe

J.-J. Rousseau. Faux misanthrope rococo.
Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1837.

Rousseau, écrivain éloquent et pathétique, profond rêveur oratoire, a souvent deviné et proclamé la vérité politique ; son idéal confine au réel ; il a eu cette gloire d'être le premier en France qui se soit appelé citoyen.

« Centenaire de la mort de Voltaire », discours prononcé au théâtre de la Gaîté, le 30 mai 1878.
(*Voir Voltaire.*)

Ruy Blas, drame en vers de Victor Hugo, publié et représenté en 1838

Le sujet philosophique de *Ruy Blas*, c'est le peuple aspirant aux régions élevées.

Ruy Blas, préface, 25 novembre 1838.

S

Sade, marquis de (1740-1814)

J'ai sous les yeux le livre du marquis de Sade. C'est le dernier mot logique du matérialisme.

Choses vues, « Album », juillet-septembre 1865.

Sainte-Beuve (1804-1869), critique littéraire et poète français ; amant d'Adèle Hugo

Vos deux lettres, cher ami, ont été une vive joie pour moi. J'avais pris, je l'avoue, cette douce habitude de vous voir souvent ; votre absence me laissait un grand vide. Revenez-nous vite.

Correspondance, à Sainte-Beuve, Oxford, 17 septembre 1828.

Si vous saviez combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps ! Combien il y a eu de vide et de tristesse pour nous. Comme à chaque instant, vos conseils, votre concours, vos soins nous manquaient, et le soir, votre conversation, et toujours votre amitié ! Vous n'aurez plus désormais, j'espère, la mauvaise volonté de nous désertier ainsi.

Correspondance, à Sainte-Beuve, Rouen, 16 mai 1830.

Nous lisons vos lettres ensemble ma femme et moi, et nous parlons de vous avec une profonde amitié. Écrivons-nous, écrivons-nous souvent. Ce sont nos cœurs qui continuent à se voir. Rien n'est rompu.

Correspondance, à Sainte-Beuve, 24 décembre 1830, après que ce dernier eut avoué à Victor Hugo son amour pour Adèle.

Je ne croyais pas, je dois vous le dire, que ce qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde*, pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu. Oh ! Oui, je vous le dis avec plus de tristesse encore pour vous que pour moi, vous êtes bien changé ! Vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous. Toujours votre ami, malgré vous.

Correspondance, à Sainte-Beuve, 18 mars 1831.

Nous ne sommes plus libres l'un avec l'autre ! Nous ne sommes plus ces deux frères que nous étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus, il y a quelque chose entre nous. L'obligation même, qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici, d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois. Mon pauvre ami, il y a quelque chose d'absent dans votre présence qui me la rend plus insupportable que votre absence même. Au moins, le vide sera complet.

Correspondance, à Sainte-Beuve, 6 juillet 1831.

Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux.

Correspondance, à Sainte-Beuve, 7 juillet 1831.

Vous connaissez bien peu ma nature, Sainte-Beuve, vous m'avez cru vivant par l'esprit, et je ne vis que par le cœur.

Correspondance, à Sainte-Beuve, 22 août 1833.

Adieu donc, mon ami. Enterrons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu.

Correspondance, à Sainte-Beuve, 1^{er} avril 1834.

Sainte-Beuve devient amer et haineux. Il m'attaque, je le plains. Et puis pourquoi s'entortiller de tant de doucereux éloges ? À travers ses phrases ouatées, on sent percer la pointe d'envie.

Choses vues, 22 novembre 1834.

Sainte-Beuve n'était pas poète et n'a jamais pu me le pardonner.

Choses vues, date incertaine.

Il y avait Sainte-Beuve, homme distingué et inférieur, ayant l'envie pardonnable à la laideur.

Histoire d'un crime, III, IV, 1877.

(Voir Hugo, Adèle.)

Sand, George (1804-1876), romancière française

Ne prenez pas mes longs silences pour oubli. Je travaille et je songe dans ma solitude, et je pense aux nobles esprits qui comme vous entretiennent en France le feu de cette grande vestale qu'on appelle l'idée. Oui, vous avez l'idéal en vous ; répandez-le sur cette pauvre foule d'à présent saturée de matière et de brutalité ; faites votre auguste fonction de prêtresse. Cher et grand esprit, je vous aime et je vous vénère.

Correspondance, à George Sand, Jersey, 21 août 1855.

L'admiration, vous le savez, madame, est une sorte d'amour, et c'est cet

amour-là que je sens pour vous, comme je le sens pour Virgile, pour Dante, pour Horace, et pour quiconque est philosophe. Ma solitude aime la vôtre, mon âpreté aime votre douceur, et il y a dans les belles choses que vous écrivez un rayonnement qui me convient.

Correspondance, à George Sand, Guernesey, 11 février 1860.

Votre lettre m'a attristé. Je m'étais figuré que ce livre nous rapprocherait encore, et voici qu'il nous éloigne, qu'il nous désunit presque. J'en voudrais à ce livre si je ne le savais pas si honnête. L'un de nous deux évidemment se trompe. Est-ce vous ? Est-ce moi ? Votre franchise provoquant la mienne, laissez-moi vous dire que je crois que c'est vous.

Correspondance, à George Sand, à propos des *Misérables*, Guernesey, 6 mai 1862.

Vous êtes la grande femme de ce siècle, une âme noble entre toutes, une sorte de postérité vivante.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) », Guernesey, 8 février 1870.

Il fallait que la femme prouvât qu'elle peut avoir tous les dons virils sans rien perdre de ses dons angéliques ; être forte sans cesser d'être douce. George Sand est cette preuve [...]. Rien n'a manqué à cette femme pleine de gloire. Elle a été un grand cœur comme Barbès, un grand esprit comme Balzac, une grande âme comme Lamartine [...]. George Sand était bonne ; aussi a-t-elle été haïe. L'admiration a une doublure, la haine, et l'enthousiasme a un revers, l'outrage.

Éloge funèbre de George Sand, lu lors de ses obsèques à Nohant par Paul Meurice, 10 juin 1876.

George Sand est un cœur lumineux, une belle âme, un généreux combattant du progrès, une flamme dans notre temps.

Actes et Paroles IV, « Depuis l'exil (1876-1885) », lu par Paul Meurice lors de l'inauguration de la statue de George Sand à La Châtre, 10 août 1884.

Satan

Satan, c'est l'appétit, pourceau qui mord l'idée.

La Légende des siècles, nouvelle série, « Tout le passé et tout l'avenir », juin 1854.

Satan parle :

Ton splendide univers, chef-d'œuvre de ton Dieu,
Ce barbouillage d'or, de noir, de vert, de bleu,
Parlons-en. Ô songeur, ton Dieu ne sait rien faire
Et n'est qu'un maladroït à qui je me préfère ;
On te l'a déjà dit, et tu l'as remarqué,
Sa création boîte et son monde est manqué.

Chantiers, « Dieu » (fragments), 1856-1857.

Je contemplois les fers, les voluptés, les maux,
La mort, les avatars et les métempsycoses,
Et dans l'obscur taillis des êtres et des choses
Je regardais rôder, noir, riant, l'œil en feu,
Satan, ce braconnier de la forêt de Dieu.

La Légende des siècles, nouvelle série, « La vision d'où est sorti ce livre »,
26 avril 1859.

(*Voir Diable ; Dieu.*)

Schœlcher, Victor (1804-1893), homme politique qui fit adopter en 1848 le décret d'abolition de l'esclavage en France

J'ai écrit à Schœlcher : « Je suis votre esclave (attrapez-moi ça) cher Schœlcher, le jour que vous voudrez, je ferai le discours que vous voudrez. Prévenez-moi seulement quinze jours d'avance. Vous obéir est ma loi. » Il s'agit d'un speech contre l'esclavage. Je suis autant que Schœlcher l'ennemi de l'esclavage. Mais je ne suis l'esclave que du devoir, et je n'obéis qu'à la conscience.

Choses vues, 11 avril 1879

(*Voir Esclavage.*)

Scott, Walter (1771-1832), écrivain écossais

Peu de romanciers ont aussi bien rempli que Walter Scott les devoirs du romancier relativement à son art et à son siècle ; car ce serait une erreur presque coupable dans l'homme de lettres que de se croire au-dessus de l'intérêt général et des besoins nationaux, d'exempter son esprit de toute action sur les contemporains et d'isoler sa vie égoïste de la grande vie du corps social. Et qui donc se dévouera, si ce n'est le poète ? Quelle voix s'élèvera dans l'orage, si ce n'est celle de la lyre qui peut le calmer ? Et qui bravera les haines de l'anarchie et les dédains du despotisme, sinon celui auquel la sagesse antique attribuait le pouvoir de réconcilier les peuples et les rois, et auquel la sagesse moderne a donné celui de les diviser ?

Comme tout créateur, Walter Scott a été assailli jusqu'à présent par d'inextinguibles critiques. Il faut que celui qui défriche un marais se résigne à entendre les grenouilles coasser autour de lui.

Sur Walter Scott, à propos de Quentin Durward, juillet 1823.

Sébastopol, ville d'Ukraine, dont le siège en 1854-1855 fut la principale opération de la guerre de Crimée

Sébastopol était hier une plaie, aujourd'hui c'est un ulcère, demain ce sera un cancer ; et ce cancer dévore la France, l'Angleterre, la Turquie et la Russie. Voilà l'Europe des Rois. Ô avenir ! Quand nous donneras-tu l'Europe des peuples ?

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) » : « La Guerre d'Orient », Jersey, 29 novembre 1854.

Sedan, ville des Ardennes où la reddition des troupes françaises face à l'armée prussienne provoqua la chute du second Empire

Nous avons traversé le champ de bataille de Sedan. Le chef de train nous l'a expliqué. La plaine est couverte de petites éminences couvertes de touffes de chanvre qu'on y a semé. Ce sont des tombes. Dans une petite Île de la Meuse, il y a quinze cents chevaux enterrés. La place est marquée par l'épaisseur de l'herbe. Tout ce pays est sombre et a un air indigné.

Choses vues, Sedan, 24 septembre 1871.

La bataille de Sedan est plus qu'une bataille qui se livre ; c'est un syllogisme qui s'achève ; redoutable préméditation du destin [...]. Ce qui s'est noué le 2 décembre 1851 s'est dénoué le 2 septembre 1870 ; le carnage du boulevard Montmartre et la capitulation de Sedan sont, nous y insistons, les deux parties d'un syllogisme ; la logique et la justice ont la même balance ; il était dans cette destinée funeste de commencer par un drapeau noir, le massacre, et de finir par un drapeau blanc, le déshonneur. Il n'y avait pas d'autre choix que la mort ou l'opprobre ; il fallait rendre son âme, ou son épée. Louis Bonaparte rendit son épée.

Histoire d'un crime, IV, VI, 1877.

(Voir Chute du second Empire.)

Sercq, petite île anglo-normande voisine de Guernesey

Tempête qui approche. Tout le ciel fond gris comme une grande ardoise. En travers, du sud au nord, un immense nuage blanchâtre transversal. Au point où il touche l'horizon, un vaste écrasement de vapeur rouge, sorte de lueur sinistre diffuse. La mer, autre ardoise énorme. De petits nuages noirs, près de terre, volent en sens contraire du grand, comme s'ils ne savaient que devenir. Les oiseaux se cachent. Feux de peloton dans la nuée. Pas de vent, pas de vagues ; pas une voile en mer. On sent de la trahison dans l'infini. Le nuage crève. De grandes araignées de pluie s'écrasent autour de moi sur le rocher.

Choses vues, « Voyage à l'île de Sercq », 7 juin 1859.

L'homme glissé entre ces rochers. Serré dans la partie étroite et ne pouvant remonter, forcé d'attendre la marée qui vient remplir cette crevasse. Mort terrible.

Choses vues, port de Sercq, 10 juin 1859.

(Voir Guernesey.)

Shakespeare, William (1564-1616), poète et dramaturge anglais

En présence d'un génie tel que toi, les pensées abondent et se pressent, et voici celle qui s'offre d'abord à mon esprit [...]. Tu vis, Shakespeare ; or il y a des idées indivisibles. Pour Shakespeare, vivre, c'est créer. Continues-tu de créer ? Continues-tu ton œuvre ? Si tu la continues, si cela est de toi, cela

doit être de tous les autres génies. De sorte qu'à côté de la création directe de Dieu, il y aurait ce qu'on pourrait appeler la création indirecte, c'est-à-dire la création de Dieu à travers les grands esprits. Ceci ouvre un horizon immense et nouveau. Veux-tu répondre à ma question ?

Le Livre des tables, dialogue entre Victor Hugo et Shakespeare, Jersey, 13 janvier 1854.

Les défauts de Shakespeare sont des excès ; les défauts de Racine sont des défauts. Shakespeare submerge l'esprit, Racine l'échoie.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1860-1862.

En 1666, il n'y avait encore qu'une édition du poète de Stratford-sur-Avon, tirée à trois cents exemplaires. Shakespeare, avec cette obscure et chétive édition attendant en vain le public, était une sorte de pauvre honteux de la gloire. Ces trois cents exemplaires étaient à peu près tous à Londres en magasin, quand l'incendie de 1666 éclata. Il brûla Londres et faillit brûler Shakespeare. Toute l'édition y disparut, à l'exception de quarante-huit exemplaires vendus en cinquante ans. Ces quarante-huit acheteurs ont sauvé la vie à l'œuvre de Shakespeare.

William Shakespeare, I, IV, 5, 1864.

Shakespeare a la tragédie, la comédie, la féerie, l'hymne, la farce, le vaste rire divin, la terreur et l'horreur, et pour tout dire en un mot, le drame. Il touche aux deux pôles. Il est de l'Olympe et du théâtre de foire.

William Shakespeare, II, I, 1, 1864.

Shakespeare, c'est la fertilité, la force, l'exubérance, la mamelle gonflée, la coupe écumante, la cuve à plein bord, la sève par excès, la lave en torrent, les germes en tourbillons, la vaste pluie de vie [...]. Son écritoire fume comme un cratère. Il est toujours en travail, en fonction, en verve, en marche. Il a la plume au poing, la flamme au front, le diable au corps [...]. Shakespeare n'a point de réserve, de retenue, de frontière, de lacune. Ce qui lui manque, c'est le manque. Nulle caisse d'épargne. Il ne fait pas carême. Il déborde, comme la végétation, comme la germination, comme la lumière, comme la flamme [...]. Vous pouvez vous chauffer les mains à son incendie.

William Shakespeare, II, I, 5, 1864.

L'école hait Shakespeare. Elle le prend en flagrant délit de fréquentation populaire, allant et venant dans les carrefours, « trivial », disant à tous le mot de tous, parlant la langue publique, jetant le cri humain comme le premier venu, accepté de ceux qu'il accepte, applaudi par des mains noires de goudron, acclamé par les rauques enrouements qui sortent du travail et de la fatigue.

William Shakespeare, II, IV, 6, 1864.

Shakespeare, s'échappant au milieu des huées,
Surgit, front orageux, de l'ombre des nuées.
Ce noir poète fit une œuvre, en vérité,
Si rude et si superbe en son énormité,
Si pleine de splendeurs, de vertiges, d'abîmes,
Et de rayonnements s'épandant sur les cimes,
Si sombre et si féconde en gouffres inouïs,
Que, depuis trois cents ans les penseurs éblouis
La contemplent, surpris que tout les y ramène,
Ainsi qu'une montagne au fond de l'âme humaine.
Toute la lyre, IV, « L'Art », xx.
(*Voir Hamlet* ; Racine.)

Siège de Paris, le (septembre 1870-mars 1871)

À partir d'aujourd'hui, je renonce aux deux œufs crus que j'avalais le matin. Il n'y a plus d'œufs dans Paris. Le lait aussi manque.

Choses vues, 29 septembre 1870.

Nous avons fait le tour de Paris par le chemin de fer de ceinture. Paris se démolissant lui-même pour se défendre est magnifique. Il fait de sa ruine une barricade.

Choses vues, 2 octobre 1870.

Ma photographie populaire se crie dans les rues. Je l'achète (25 c.).

Choses vues, 4 octobre 1870.

Gambetta s'envole en ballon

Ce matin, en errant sur le boulevard de Clichy, j'ai aperçu, au bout d'une rue entrant à Montmartre, un ballon. J'y suis allé. Une certaine foule entourait un grand espace carré, muré par les falaises à pic de Montmartre. Dans cet espace se gonflaient trois ballons, un grand, un moyen et un petit. Le grand, jaune, le moyen, blanc, le petit, à côtes, jaune et rouge. On chuchotait dans la foule : « Gambetta va partir ! » J'ai aperçu, en effet, dans un gros paletot, sous une casquette de loutre, près du ballon jaune, dans un groupe, Gambetta. Il s'est assis sur un pavé, et a mis des bottes fourrées. Il avait un sac de cuir en bandoulière. Il l'a ôté, est entré dans le ballon, et un jeune homme, l'aéronaute, a attaché le sac aux cordages, au-dessus de la tête de Gambetta. Il était dix heures et demie. Il faisait beau. Un vent du sud faible. Un doux soleil d'automne. Tout à coup, le ballon jaune s'est enlevé avec trois hommes dont Gambetta. Puis le ballon blanc, avec trois hommes aussi, dont un agitait un drapeau tricolore. Au-dessous du ballon de Gambetta pendait une flamme tricolore. On a crié : « Vive la République ! » Les deux ballons ont monté, le blanc plus haut que le jaune, puis on les a vus baisser. Ils ont jeté du lest, mais ils ont continué de baisser. Ils ont disparu derrière la butte Montmartre. Ils ont

dû descendre vers Saint-Denis. Ils étaient trop chargés, ou le vent manquait.

Choses vues, 7 octobre 1870.

Demain, on lance, place de la Concorde, un ballon-poste qui s'appelle le *Victor-Hugo*. J'envoie par ce ballon une lettre à Londres.

[...]

Les journaux annoncent que le ballon *Victor-Hugo* est allé tomber en Belgique. C'est le premier ballon-poste qui a franchi la frontière.

Choses vues, 17 et 20 octobre 1870.

Nous mangeons du cheval sous toutes les formes. J'ai vu à la devanture d'un charcutier cette annonce : « Saucisson chevaleresque. »

Choses vues, 22 octobre 1870.

Le 17^e bataillon me demande d'être le premier souscripteur à un sou pour un canon. On recueillera 300 000 sous. Cela fera 15 000 francs et l'on aura une pièce de 24 centimètres portant 8 500 mètres, égale aux canons Krupp.

Choses vues, 23 octobre 1870.

Les blessés de l'ambulance de la Porte-Saint-Martin m'ont fait prier de les venir voir. J'ai dit : « De grand cœur ! » et j'y suis allé. Ils sont couchés dans plusieurs salles, dont la principale est l'ancien foyer du théâtre à grandes glaces rondes, où j'ai lu, en 1831, *Marion de Lorme* aux acteurs. En entrant, j'ai dit aux blessés : « Vous voyez un envieux. Je ne désire plus rien sur la terre qu'une de vos blessures. Je vous salue, enfants de la France, fils préférés de la République, élus qui souffrez pour la patrie ! » Ils semblaient très émus. J'ai pris la main à tous. Un m'a tendu son poignet mutilé. Un n'avait plus de nez. Un avait subi le matin même deux opérations douloureuses. Un tout jeune avait reçu, le matin même, la médaille militaire. Un convalescent m'a dit : « Je suis franc-comtois. — Comme moi », ai-je dit. Et je l'ai embrassé. Les infirmières, en tabliers blancs, qui sont les actrices du théâtre, pleuraient. En m'en allant, j'ai laissé, pour l'ambulance, 100 francs.

[...]

Parce qu'il y a trois canons produits par les deux lectures des *Châtiments* à la Porte-Saint-Martin, la Société des gens de lettres désire que le premier étant nommé par moi *Châteaudun*, le second s'appelle *Châtiment* et le troisième *Victor-Hugo*. J'y ai consenti.

[...]

Je mentionne ici une fois pour toutes que j'autorise qui le veut à dire ou à représenter tout ce qu'on veut de moi, sur n'importe quelle scène, pour les canons, les blessés, les ambulances, les ateliers, les orphelinats, les victimes de la guerre, les pauvres, et que j'abandonne tous mes droits d'auteur sur ces lectures ou ces représentations.

Choses vues, 12, 15 et 18 novembre 1870.

On dit des pièces des *Châtiments* à tous les spectacles. C'est affiché partout. Le mot *Châtiments* couvre les murs. Ce soir, on crie dans les rues *Napoléon le Petit*. On a renoncé à me demander l'autorisation de dire mes œuvres sur les théâtres. On les dit partout sans me demander la permission. On a raison. Ce que j'écris n'est pas à moi. Je suis une chose publique.

[...]

Ce matin, un colporteur vendait *Napoléon le Petit* sur le boulevard Rochechouart et la foule criait autour de lui : « Vive Victor Hugo ! » ce qui a fait que j'ai rebroussé chemin.

Choses vues, 27 et 30 novembre 1870.

Depuis deux jours, Paris est à la viande salée. Un rat coûte huit sous.

[...]

On fait des pâtés de rats. On dit que c'est bon.

Choses vues, 23 et 27 novembre 1870.

On entend le canon sur trois points autour de Paris, à l'est, à l'ouest et au sud. Il y a, en effet, une triple attaque contre le cercle que font les Prussiens autour de nous. Ce qu'on éprouve en entendant le canon, c'est un immense besoin d'y être.

Choses vues, 30 novembre 1870.

J'ai dit à Schœlcher que je voulais sortir avec mes fils si les batteries de la garde nationale dont ils font partie sortaient au-devant de l'ennemi. Les dix batteries ont tiré au sort. Quatre sont désignées. Une d'elles est la dixième batterie. Nous serons ensemble au combat. Je vais me faire faire un capuchon de zouave. Ce que je crains, c'est le froid de la nuit.

Hier nous avons mangé du cerf : avant-hier, de l'ours ; les deux jours précédents, de l'antilope. Ce sont des cadeaux du Jardin des Plantes.

Choses vues, 3 décembre 1870

Cette nuit, je me suis réveillé et j'ai fait des vers. En même temps, j'entendais le canon.

Choses vues, 9 décembre 1870.

Rostan [ouvrier, ami de Victor Hugo] est venu me voir. Il a le bras en écharpe. Il a été blessé à Créteil. C'était le soir. Un soldat allemand se jette sur lui et lui perce le bras d'un coup de baïonnette. Rostan réplique par un coup de baïonnette dans l'épaule de l'Allemand. Tous deux tombent et roulent dans un fossé. Les voilà bons amis. Rostan baragouine un peu l'Allemand. « Qui es-tu ? — Je suis wurtembourgeois. J'ai vingt-deux ans. Mon père est horloger à Leipsick. » Ils restent trois heures dans ce fossé, sanglants, glacés, s'entraidant. Rostan blessé a ramené son blessé, qui est son prisonnier. Il va le voir à l'hôpital. Ces deux hommes s'adorent. Ils ont voulu s'entre-tuer, ils

se feraient tuer l'un pour l'autre. Ôtez donc les rois de la question.

Choses vues, 11 décembre 1870.

Léopold [neveu de Victor Hugo] m'a envoyé treize œufs frais, que je ferai manger à Petit Georges et à Petite Jeanne.

Choses vues, 22 décembre 1870.

J'ai acheté aux magasins du Louvre une capote grise de soldat pour aller au rempart. 19 francs.

Choses vues, 23 décembre 1870.

Th. Gautier a un cheval. Ce cheval est arrêté. On veut le manger. Gautier m'écrit et me prie d'obtenir sa grâce. Je l'ai demandée au ministre.

Choses vues, 29 décembre 1870.

Hier, j'ai mangé du rat, et j'ai eu pour hoquet ce quatrain : Ô mesdames les hétaires/ Dans vos greniers je me nourris/ Moi qui mourais de vos sourires/ Je vais vivre de vos souris.

À partir de la semaine prochaine, on ne blanchira plus le linge dans Paris, faute de charbon.

On me dit que le roi de Prusse a déclaré que, s'il me faisait prisonnier, il me ferait mourir dans la forteresse de Spandau.

Ce n'est même plus du cheval que nous mangeons. C'est peut-être du chien ? C'est peut-être du rat ? Je commence à avoir des maux d'estomac. Nous mangeons de l'inconnu.

Choses vues, 30 décembre 1870.

Décidément, je digère mal le cheval. J'en mange pourtant. Il me donne des tranchées. Je m'en suis vengé, au dessert, par ce distique : Mon dîner m'inquiète et même me harcèle/ J'ai mangé du cheval et je songe à la selle.

On a abattu l'éléphant du Jardin des Plantes. Il a pleuré. On va le manger.

De mardi à dimanche, les Prussiens nous ont envoyé vingt-cinq mille projectiles. Il a fallu pour les transporter deux cent vingt wagons. Chaque coup coûte 60 francs ; total : 1 500 000 francs. Il y a eu une dizaine de tués. Chacun de nos morts coûte aux Prussiens 150 000 francs.

Les Parisiens vont, par curiosité, voir les quartiers bombardés. On va aux bombes comme on irait au feu d'artifice. Il faut des gardes nationaux pour maintenir la foule.

Choses vues, 1^{er}-6 janvier 1871.

(Voir Chute du second Empire ; Commune, la.)

Sieyès, Emmanuel-Joseph, abbé (1748-1836), figure majeure de la Révolution française, député, auteur de la brochure *Qu'est-ce que le tiers-état ?*

Sieyès, homme profond qui était devenu creux. Il s'était arrêté au tiers-état, et n'avait pu monter jusqu'au peuple. De certains esprits sont faits pour rester à mi-côte.

Quatrevingt-treize, II, III, 1, 1874.

(*Voir Révolution*, la.)

Stendhal (1783-1842), écrivain français

Quand Beyle, dit Stendhal, le même qui préférait les Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr à Homère, et qui tous les matins lisait une page du Code pour s'enseigner les secrets du style, quand Beyle raille Chateaubriand pour cette belle expression, d'un vague si précis : « la cime indéterminée des forêts », l'honnête Beyle n'a pas conscience que le sentiment de la nature lui fait défaut et ressemble à un sourd qui, voyant chanter la Malibran [célèbre mezzo-soprano d'origine espagnole, 1808-1836], s'écrit : qu'est-ce que cette grimace ?

« Reliquats-marges » du *William Shakespeare*, 1863-1864.

Suisse

Sur la terre où tout jette un miasme empoisonneur,

Où même cet instinct qu'on appelle l'honneur

De pente en pente au fond de la bassesse glisse,

Il n'est qu'un peuple libre, un montagnard, la Suisse [...].

La Suisse, dans l'histoire aura le dernier mot

Puisqu'elle est deux fois grande, étant pauvre, et là-haut [...].

La Suisse trait sa vache et vit paisiblement.

Sa blanche liberté s'adosse au firmament.

La Légende des siècles, « Le Régiment du baron Madruce », 6 février 1859.

(*Voir Genève*.)

T

Tacite (58-120), historien romain

Tacite saisit dans leur flagrant délit ces coupables, les césars [...]. Les hommes comme Tacite sont malsains pour l'autorité. Tacite applique son style sur une épaule d'empereur, et la marque reste. Tacite fait toujours sa plaie au lieu voulu. Plaie profonde [...]. Tacite a la concision du fer rouge.

William Shakespeare, I, II, 2, 1864.

Talleyrand (1754-1838), évêque, puis ministre des Affaires étrangères et président du Conseil

M. de Talleyrand disait, il y a un an, à une époque où l'on parlait beaucoup de trilogie en littérature : « Je veux avoir fait aussi, moi, ma trilogie ; j'ai fait Napoléon, j'ai fait la maison de Bourbon, je finirai par la maison d'Orléans. » Pourvu que la pièce que M. de Talleyrand nous joue n'ait en effet que trois actes !

Choses vues, septembre 1830.

Rue Saint-Florentin, il y a un palais et un égout.

Le palais s'est appelé longtemps : *Hotel de l'Infantado* ; aujourd'hui on lit sur le fronton de sa porte principale : *Hôtel Talleyrand*. Pendant les quarante années qu'il a habité cette rue, l'hôte dernier de ce palais n'a peut-être jamais laissé tomber son regard sur cet égout. C'était un personnage étrange, redouté et considérable ; il était noble comme Machiavel, défroqué comme Fouché, spirituel comme Voltaire et boiteux comme le diable. On pourrait dire que tout en lui boitait comme lui ; la noblesse, qu'il avait faite servante de la république, la prêtrise, qu'il avait traînée au Champ de Mars, puis jetée au ruisseau, le mariage, qu'il avait rompu par vingt scandales et par une séparation volontaire, l'esprit, qu'il déshonorait par la bassesse.

Cet homme avait pourtant sa grandeur. Pendant trente ans, du fond de son palais, du fond de sa pensée, il avait à peu près mené l'Europe. Il s'était laissé tutoyer par la Révolution, et lui avait souri ; ironiquement il est vrai ; mais elle ne s'en était pas aperçue. Il avait approché, connu, observé, pénétré, remué, retourné, approfondi, raillé, fécondé tous les hommes de son temps, toutes les idées de son siècle, et il y avait eu dans sa vie des minutes, où,

tenant en sa main les quatre ou cinq fils formidables qui faisaient mouvoir l'univers civilisé, il avait pour pantin Napoléon I^{er}. Voilà à quoi jouait cet homme. Dans ce palais, il avait successivement attiré et pris héros, penseurs, grands hommes, conquérants, rois, princes, empereurs.

Eh bien ! Avant-hier, cet homme est mort. Des médecins sont venus et ont embaumé le cadavre. Pour cela, à la manière des Égyptiens, ils ont retiré les entrailles du ventre et le cerveau du crâne. La chose faite, après avoir transformé le prince de Talleyrand en momie et cloué la momie dans une bière tapissée de satin blanc, ils se sont retirés, laissant sur une table la cervelle, cette cervelle qui avait pensé tant de choses, inspiré tant d'hommes, construit tant d'édifices, conduit deux révolutions, trompé vingt rois, contenu le monde. Les médecins partis, un valet est entré, il a vu ce qu'ils avaient laissé : Tiens ! Ils ont oublié cela. Qu'en faire ? Il s'est souvenu qu'il y avait un égout dans la rue, il y est allé et a jeté ce cerveau dans cet égout.

Choses vues, 19 mai 1838.

Thénardier, les, couple d'aubergistes dans *Les Misérables*

C'étaient de ces natures naines qui, si quelque feu sombre les chauffe par hasard, deviennent facilement monstrueuses. Il y avait dans la femme le fond d'une brute et dans l'homme l'étoffe d'un gueux. Tous deux étaient, au plus haut degré, susceptibles de l'espèce de hideux progrès qui se fait dans le sens du mal. Il existe des âmes écrevisses reculant continuellement vers les ténèbres, rétrogradant dans la vie plutôt qu'elles n'y avancent, employant l'expérience à augmenter leur difformité, empirant sans cesse, et s'empregnant de plus en plus d'une noirceur croissante. Cet homme et cette femme étaient de ces âmes-là.

Les Misérables, « Fantine », I, IV, 2, 1862.

(Voir Cosette ; Valjean, Jean.)

Thiers, Adolphe (1797-1877), homme politique et historien français

M. Thiers, c'est le petit homme à l'état complet. De l'esprit, de la finesse, de l'envie, de la supériorité par instants, quand il a réussi à se hisser sur quelque chose ; force geste pour dissimuler la petitesse par le mouvement ; de la familiarité avec les grands événements, les grandes idées et les grands hommes, pour marquer peu d'étonnement, et par conséquent quelque égalité ; de l'entrain, du partage, de l'impertinence, des expédients, de l'abondance, qualités qui prennent les gens médiocres ; dans la conversation, ni rayons, ni éclairs, mais cette espèce particulière d'étincelles qui éblouit les myopes. Dans le style, beaucoup de vulgarité naturelle, que le gros des lecteurs érige en clarté ; par-dessus tout, de l'aplomb, de l'audace, de la confiance ; taille basse et tête haute ; derrière soi, à portée de la main, dans le bagage, une foule de théories de toutes dimensions, c'est-à-dire des échelles pour monter à tout. J'ai toujours éprouvé pour cet illustre homme d'État, pour

cet éminent orateur, pour cet historien distingué, pour cet écrivain médiocre, pour ce cœur étroit et petit, un sentiment indéfinissable d'enthousiasme, d'aversion et de dédain. Thiers est un grand petit esprit.

Choses vues, 1848.

Savez-vous qui est-ce qui prépare et qui est-ce qui fera toutes les catastrophes de l'avenir ? C'est M. Thiers. Toutes les fois que je vois M. Thiers, j'admire qu'un réactionnaire si petit puisse être un si grand révolutionnaire.

Choses vues, décembre 1850.

Je suis allé voir M. Thiers pour Rochefort. La commission dite des grâces est tellement féroce qu'il n'y a aucune commutation officielle à espérer pour Rochefort. Mais, à défaut de commutation officielle, il peut y avoir une commutation de fait. Voici ce que j'ai obtenu de Thiers pour Rochefort : Rochefort ne sera pas embarqué. Il subira sa peine dans une forteresse, en France. Je me suis récrié contre une forteresse, et contre Belle-Ile et contre le Mont-Saint-Michel. Thiers m'a dit : *Je prends note de votre désir. Je ferai mieux.* J'ai appelé son attention sur les atrocités déjà commises, et je l'ai engagé à ne laisser exécuter aucun condamné. J'ai demandé qu'il muselât les gens à épauettes. J'ai insisté pour l'amnistie. Il m'a dit : *Je ne suis qu'un pauvre diable de dictateur en habit noir.*

Choses vues, 1^{er} octobre 1871.

Aujourd'hui réunion (réactionnaire) des électeurs sénatoriaux. J'y suis allé. Thiers et moi, sans nous parler, avons échangé un sourire qui était peut-être une grimace. Il a travaillé contre moi dans l'ombre et moi contre lui au grand jour.

Choses vues, 23 janvier 1876.

(Voir Commune, la.)

Thionville, ville de Lorraine que le général Hugo, père de Victor, fut chargé de défendre en 1814 et 1815, et où il refusa à deux reprises de capituler, après l'abdication, puis la chute de Napoléon I^{er}

Une vieille dame a connu mon père. Elle s'appelle Mlle Durand. Elle a aujourd'hui soixante-dix-huit ans. Elle est infirme et marche difficilement. En 1814, c'était une belle jeune fille de vingt et un ans. Elle s'est levée, m'a fait la grande révérence lorraine, et m'a dit : « Ah ! Monsieur, je vous ai vu bien jeune ! » C'est mon frère Abel qu'elle a vu. Je ne suis jamais venu à Thionville qu'aujourd'hui. Je ne l'ai pas détrompée, ce qui lui eût fait de la peine. En 1814, Abel avait seize ans, et était aide de camp de mon père. Il était officier depuis l'âge de quatorze ans, sous-lieutenant en sortant des pages du roi d'Espagne. Quand vint la Restauration, à seize ans, il avait déjà porté trois cocardes, la rouge d'Espagne, la tricolore de l'Empire, la blanche des

Bourbons. Ce n'était pas la faute de cet enfant.

Pendant que je dessinais, j'entendais des enfants dans le jardin chanter *la Marseillaise*. J'ai dit : « Cela fera de mauvais Prussiens. » Dans la rue, on me saluait ; on me regardait, les larmes aux yeux, et je disais aux passants : « Soyez tranquilles, nous vous délivrerons. Ou la France cessera d'être la France, ou vous cesserez d'être prussiens. »

Choses vues, Thionville, 30 août 1871.

(Voir Hugo, Léopold.)

Torquemada (1420-1498), grand Inquisiteur en Espagne de 1483 à sa mort, et titre d'un drame en vers de Victor Hugo écrit en 1869 et publié en 1882

Oui, avec ce système-là et cette histoire-là, que le parti clérical le sache, partout où il sera, il engendrera des révolutions ; partout, pour éviter Torquemada, on se jettera dans Robespierre.

« La Liberté de l'enseignement », discours à l'Assemblée législative, 15 janvier 1850.

L'histoire un jour dira : ce fut l'âge de feu.

Ce siècle fut un temps d'ombre et de vasselage.

Qu'a-t-il fait ? De la cendre. Au glaive de Pélage

La fourche à remuer la braise succéda.

Et comment se nommait le roi ? Torquemada.

Torquemada, II, II, 2 (1869), 1882.

(Voir Inquisition.)

Travailleurs de la mer (Les), roman de Victor Hugo, publié en 1866

La question d'argent n'est rien pour moi devant la question d'art. *Les Travailleurs de la mer* ne peuvent être morcelés en feuilletons. Je décline à regret ces offres qui devenaient de plus en plus magnifiques.

Correspondance, à l'éditeur Albert Lacroix, Guernesey, 27 février 1866.

Trois Glorieuses, les, journées des 27, 28 et 29 juillet 1830 à la suite desquelles un nouveau régime, la monarchie de Juillet, succède à la seconde Restauration

Entre votre lettre et cette réponse, mon cher ami, il y a une révolution. Le 28 juillet, au moment où j'allais vous écrire, la canonnade m'a fait tomber la plume des mains. Depuis, dans ce tourbillon qui nous enveloppe et nous donne le vertige, il m'a été impossible de rallier trois pensées de poésie et d'amitié. La fièvre prend toutes les têtes et il n'y a pas moyen de se murer contre les impressions du dehors ; la contagion est dans l'atmosphère, elle vous gagne malgré vous : plus d'art, plus de théâtre, plus de poésie en pareil moment. Les chambres, le pays, la nation, rien que cela. On fait de la politique comme on respire. Cependant, ce tremblement de terre passé, j'ai la

conviction que nous retrouverons notre édifice de poésie debout et plus solide de toutes les secousses auxquelles il aura résisté. C'est aussi une question de liberté que la nôtre, c'est aussi une révolution : elle marchera intacte à côté de sa sœur, la politique. Les révolutions comme les loups ne se mangent pas.

Correspondance, à Lamartine, 7 septembre.

(*Voir Révolution de 1830.*)

Tuileries, palais des, résidence royale

On juge aujourd'hui vingt-cinq frères et amis dont le projet était de faire sauter les Tuileries (ils avaient trouvé un moyen bien simple pour le faire sans le miner), de massacrer toute la famille royale et d'égorger la garde pour rétablir le gâchis (la République). Je voudrais que l'on exterminât de tels scélérats.

Correspondance, extrait du « Journal » du collégien Victor Hugo, le jour du procès du complot dit « des patriotes », 28 juin 1816.

Turc

Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil.

Les Orientales, XVIII, « L'Enfant », juin 1828.

U

Ursus, personnage du roman *L'homme qui rit*

Ursus et Homo étaient liés d'une amitié étroite. Ursus était un homme. Homo était un loup. Leurs humeurs s'étaient convenues. C'était l'homme qui avait baptisé le loup. Probablement il s'était aussi choisi lui-même son nom ; ayant trouvé *Ursus* bon pour lui, il avait trouvé *Homo* bon pour la bête. L'association de cet homme et de ce loup profitait aux foires, aux fêtes de paroisse, aux coins de rue où les passants s'attroupent [...]. Homo, une sébile dans sa gueule, faisait poliment la quête dans l'assistance. Ils gagnaient leur vie. Le loup était lettré, l'homme aussi. Le loup avait été dressé par l'homme, ou s'était dressé tout seul, à diverses gentilleses de loup qui contribuaient à la recette. — Surtout ne dégénère pas en homme, lui disait son ami.

L'homme qui rit, I, 1869.

(Voir *Homme qui rit*, L'.)

V

Valjean, Jean, personnage central des *Misérables*

Jean Valjean était d'une pauvre famille de paysans de la Brie. Dans son enfance, il n'avait pas appris à lire. Quand il eut l'âge d'homme, il était émondeur [...]. Il arriva qu'un hiver fut rude. Jean n'eut pas d'ouvrage. La famille n'eut pas de pain. Pas de pain. À la lettre. Sept enfants. Un dimanche soir, Maubert Isabeau, boulanger sur la place de l'Église, à Faverolles, se disposait à se coucher, lorsqu'il entendit un coup violent dans la devanture grillée et vitrée de sa boutique. Il arriva à temps pour voir un bras passé à travers un trou fait d'un coup de poing dans la grille et dans la vitre. Le bras saisit un pain et l'emporta. Isabeau sortit en hâte ; le voleur s'enfuyait à toutes jambes ; Isabeau courut après lui et l'arrêta. Le voleur avait jeté le pain, mais il avait encore le bras ensanglanté. C'était Jean Valjean [...]. Jean Valjean fut déclaré coupable. Les termes du code étaient formels. Il y a dans notre civilisation des heures redoutables ; ce sont les moments où la pénalité prononce un naufrage. Quelle minute funèbre que celle où la société s'éloigne et consomme l'irréparable abandon d'un être pensant ! Jean Valjean fut condamné à cinq ans de galères.

Les Misérables, « Fantine », I, II, 6, 1862.

(Voir Cosette ; Fantine ; Marius.)

Vauban (1714-1767), maréchal de France et théoricien de l'art militaire, concepteur de nombreux ports, canaux et fortifications

Décidément ! Vauban m'assomme, je ne puis sentir ces forteresses que masque une touffe d'herbe. Où sont les donjons, les créneaux et les tours ? J'ai dit dans *Notre-Dame* que l'imprimerie a tué les églises, j'aurais pu ajouter que l'artillerie a tué les forteresses.

France et Belgique, Lettre III, 1837.

Vendée, guerre de (1793-1800)

La Vendée insurgée ne peut être évaluée à moins de cinq cent mille hommes, femmes et enfants. Un demi-million de combattants [...].

Pays, Patrie, ces deux mots résument toute la guerre de Vendée ; querelle

de l'idée locale contre l'idée universelle ; paysans contre patriotes [...].

L'insurrection vendéenne est un lugubre malentendu. Échauffourée colossale, chicane de titans, rébellion démesurée, destinée à ne laisser dans l'histoire qu'un mot, la Vendée, mot illustre et noir ; se suicidant pour des absents, dévouée à l'égoïsme, passant son temps à faire à la lâcheté l'offre d'une immense bravoure ; sans calcul, sans stratégie, sans tactique, sans plan, sans but, sans chef, sans responsabilité ; montrant à quel point la volonté peut être l'impuissance ; chevaleresque et sauvage ; l'absurdité en rut, bâtissant contre la lumière un garde-fou de ténèbres ; l'ignorance faisant à la vérité, à la justice, au droit, à la raison, à la délivrance, une longue résistance bête et superbe ; l'épouvante de huit années, le ravage de quatorze départements, la dévastation des champs, l'écrasement des moissons, l'incendie des villages, la ruine des villes, le pillage des maisons, le massacre des femmes et des enfants, la torche dans les chaumes, l'épée dans les cœurs, l'effroi dans la civilisation [...] : telle fut cette guerre, essai inconscient de parricide.

Quatrevingt-treize, III, 1, 7, 1874.

(*Voir Révolution française*, la.)

Verlaine, Paul (1844-1896), poète français

On peut tout attendre de votre noble esprit. L'émotion, les larmes, la sympathie, c'est là qu'arrivera, après tant de pages excellemment poétiques, votre jeune et fier talent. Être inspiré, c'est beau, être ému, c'est grand. Vous savez qu'à Bruxelles je vous disais cette bonne aventure et je vous annonçais cet avenir. Vous êtes un des premiers, un des plus charmants, un des plus puissants, dans cette nouvelle légion sacrée de poètes que je salue et que j'aime, moi le vieux pensif des solitudes.

Correspondance, à Paul Verlaine, Guernesey, 16 avril 1870.

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, récit de la vie d'Hugo de sa naissance à 1843, recueilli par Mme Hugo, corrigé et en partie réécrit par Charles Hugo et Auguste Vacquerie, publié sans nom d'auteur en 1863

Ton projet d'écrire sur moi me plaît fort, tu feras un charmant et excellent travail intime, et je ferai de mon mieux pour te donner les matériaux.

Correspondance, à sa femme, Bruxelles, 25 avril 1852.

Pardonnez, madame, à cet affreux papier d'auberge. Je voyage en ce moment. J'ai lu la page noble, charmante et cordiale écrite par vous sur le livre de Madame Victor Hugo. Il me semble que désormais ce livre est de vous deux ; vous le contresignez, vous le doublez de votre gloire.

Correspondance, à George Sand, Trèves, 26 août 1852.

(*Voir Foucher*, Adèle.)

Victoria (1819-1901), reine du Royaume-Uni de 1837 jusqu'à sa mort

J'ai vu la *queen* qui est venue hier. C'est une bonne face de bourgeoise rougeaude. L'accueil a été froid, vu le dimanche, qu'elle violait. Elle a salué la foule du côté où j'étais. Comme je rends toujours le salut à une femme, j'ai soulevé le bord de mon chapeau. J'ai été le seul.

Correspondance, à son fils François-Victor, Jersey, 15 août 1855.

Vigny, Alfred de (1797-1863), poète et romancier français, témoin de Victor Hugo à son mariage

Le conseil que vous me demandez veut une prompte réponse, car je sais comme l'Académie est traître. C'est une tortue qui a des coups de foudre. On dort sur la foi du fauteuil. Crac ! C'est fini. Donc je me hâte. Oui, prenez M. de Vigny. C'est un beau talent et un noble esprit. Seulement, quelquefois, il se croit obligé par la dignité à la froideur.

Correspondance, à la poétesse Louise Colet, Jersey, 12 janvier 1854.

Villequier, village de Seine-Maritime où Léopoldine, fille de Victor Hugo, et son mari se sont noyés le 4 septembre 1843

Hélas ! Laissez les pleurs couler de ma paupière,

Puisque vous avez fait les hommes pour cela !

Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre

Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là ?

Strophe du poème *À Villequier*, 4 septembre 1847.

(Voir Hugo, Léopoldine.)

Virgile (70-19 av. J.-C.), poète latin

Je chasse la joie agile.

Je profite du matin

Pour regarder dans Virgile

Un paysage en latin.

Les Chansons des rues et des bois, I, IV, 4, « Lisbeth », 16 septembre 1865.

Voltaire (1694-1778), écrivain et philosophe français

Voltaire alors régnait, ce singe de génie

Chez l'homme en mission par le diable envoyé [...]

Voltaire, le serpent, le doute, l'ironie.

Les Rayons et les Ombres, IV, « Regard jeté dans une mansarde », juin 1839.

On demandait au grand Frédéric quel roi il craignait en Europe, il répondit : *Le roi Voltaire*.

Actes et Paroles I, « Avant l'exil (1841-1851) » : « Réponse à M. Saint-Marc Girardin », 16 janvier 1845.

On est laid à Nanterre,

C'est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire ;
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire ;
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...

Les Misérables, 5, « Jean Valjean », V, 1, 15 (chanson de Gavroche, juste avant sa mort en juin 1832 sur la barricade de la Chanvrière), 1862.

Voltaire, si grand au XVIII^e siècle, est plus grand encore au XIX^e. La fosse est un creuset. Cette terre, jetée sur un homme, crible son nom, et ne laisse sortir ce nom qu'épuré. Voltaire a perdu de sa gloire le faux, et gardé le vrai. Voltaire, diminué comme poète, a monté comme apôtre. Il a fait plutôt du bien que du beau [...]. Voltaire, c'est du bon sens à jet continu. Excepté en littérature, il est bon juge en tout.

William Shakespeare, III, 1, 1, 1864.

Voltaire est le soleil couchant du vieux monde ; Rousseau est le soleil levant du monde nouveau. Leur double rayonnement se mêle dans le XVIII^e siècle et éclaire des deux côtés la face formidable de la Révolution. On voit la clarté de Voltaire et la lueur de Rousseau sur les deux joues du masque de l'avenir.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », vers 1865.

Souscrire pour la statue de Voltaire est un devoir public. Voltaire est précurseur. Porte-flambeau du XVIII^e siècle, il précède et annonce la Révolution française. Il est l'étoile de ce grand matin. Les prêtres ont raison de l'appeler Lucifer.

Actes et Paroles II, « Pendant l'exil (1852-1870) », 1867.

Il était plus qu'un homme, il était un siècle [...]. Voltaire seul déclara la guerre à cette coalition de toutes les iniquités sociales, et il accepta la bataille. Et quelle était son arme ? Celle qui a la légèreté du vent et la puissance de la foudre. Une plume. Avec cette arme, il a combattu, avec cette arme, il a

vaincu. Voltaire a fait la guerre rayonnante. La guerre de la pensée contre la matière, la guerre de la raison contre le préjugé, la guerre du juste contre l'injuste, la guerre pour l'opprimé contre l'opprimeur, la guerre de la bonté, la guerre de la douceur. Il a eu la tendresse d'une femme et la colère d'un héros. Il a été un grand esprit et un immense cœur [...]. Le sourire, c'est Voltaire. Ce sourire, c'est la sagesse. Du côté des forts, il est moqueur ; du côté des faibles, il est caressant. Il inquiète l'opprimeur et rassure l'opprimé [...]. Jésus a pleuré, Voltaire a souri ; c'est de cette larme divine et de ce sourire humain qu'est faite la douceur de la civilisation actuelle.

« Centenaire de la mort de Voltaire », discours prononcé au théâtre de la Gaîté, 30 mai 1878.

Un fait remarquable, c'est que le catholicisme déteste Voltaire, et que le protestantisme l'exècre. Genève enchérit sur Rome. Il y a crescendo dans la malédiction [...]. Voltaire a nié le dogme, cela suffit. Il a défendu les protestants, mais il a blessé le protestantisme. Les protestants le poursuivent d'une ingratitude orthodoxe.

Parler de Voltaire avec calme et justice, est-ce que c'est possible ? Quand un homme domine un siècle et incarne le progrès, il n'a plus affaire à la critique, mais à la haine.

L'Archipel de la Manche, X, 1883.

(Voir Rousseau, Jean-Jacques.)

W

Wagner, Richard (1813-1883), compositeur allemand

Wagner. Un talent dans lequel il y a un imbécile.

Océan, « Faits et Croyances » : « Critique », 1874.

Waterloo, bataille de (18 juin 1815), localité située en Belgique, où Napoléon I^{er} est battu par les Britanniques et les Prussiens

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! Morne plaine !

Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,

Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,

La pâle mort mêlait les sombres bataillons.

D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France [...]

Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.

Il tenait Wellington acculé sur un bois.

Sa lunette à la main, il observait parfois

Le centre du combat, point obscur où tressaille

La mêlée, effroyable et vivante broussaille,

Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.

Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! – C'était Blücher !

L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,

La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.

La batterie anglaise écrasa nos carrés.

Châtiments, V, XIII, Jersey, 30 novembre 1852.

Le champ de bataille – le terrain. Plutôt une série de plateaux qu'une plaine, plutôt des ondulations que des collines ; d'énormes vagues de terres immobiles, mais capables pourtant de tempête, comme cela s'est vu le 18 juin 1815. Ça et là de brusques escarpements, bas, mais âpres, comme on peut en voir encore quelques-uns, quoique la plaine ait été stupidement remaniée. Un sol marneux, glaiseux, visqueux dans les pluies, qui garde l'eau et fait partout des flaques et des mares. Comme Napoléon mettait pied à terre et enjambait un fossé, un grenadier lui cria : *Prenez garde à ce terrain-là, sire, on y glisse*. On fait plus qu'y glisser, on y tombe.

Choses vues, Waterloo, 7 mai 1861.

Je suis près de Waterloo. Je n'aurai qu'un mot à en dire dans mon livre, mais je veux que ce mot soit juste. Je suis donc venu étudier cette aventure sur le terrain et confronter la légende à la réalité. Ce que je dirai sera vrai. Ce ne sera sans doute que mon vrai à moi. Mais chacun ne peut donner que la réalité qu'il a.

Correspondance, à François-Victor Hugo, 20 mai 1861.

Maintenant l'anniversaire de Waterloo s'efface à Waterloo même. Les Anglais ont renoncé à y venir ce jour-là avec des branches de laurier. Le 18 juin 1861, l'anniversaire a été célébré à Mont-Saint-Jean par une vente à l'encan. L'hymne anniversaire a eu pour tout refrain : *une fois, deux fois, adjugé*. Au mois de juin, à l'anniversaire, la cocarde tricolore enterrée dans ces sombres plaines y renaît en pâquerettes, en bleuets et en coquelicots. J'ai passé deux mois à Waterloo. C'est là que j'ai fait l'autopsie de la catastrophe. J'ai été deux mois couché sur ce cadavre.

Choses vues, Waterloo, 30 juin 1861.

Était-il possible que Napoléon gagnât cette bataille ? Nous répondons non. Pourquoi ? À cause de Wellington ? À cause de Blücher ? Non. À cause de Dieu. Bonaparte vainqueur à Waterloo, ceci n'était plus guère dans la loi du XIX^e siècle [...]. Il était temps que cet homme tombât. L'excessive pesanteur de cet homme dans la destinée humaine troublait l'équilibre [...]. Le sang qui fume, le trop-plein des cimetières, les mères en larmes, ce sont des plaidoyers redoutables. Il y a, quand la terre souffre d'une surcharge, de mystérieux gémissements de l'ombre, que l'abîme entend. Napoléon avait été dénoncé dans l'infini, et sa chute était décidée. Il gênait Dieu. Waterloo n'est pas une bataille ; c'est le changement de front de l'univers.

Les Misérables, « Cosette », II, I, 10, 1862.

(*Voir* Cambronne ; Napoléon Bonaparte.)

Références

Les plus récentes *Œuvres complètes* de Victor Hugo, établies sous la direction de Jacques Seebacher et Guy Rosa, sont disponibles en quinze volumes aux éditions Robert Laffont dans la collection « Bouquins » (1985, réédition en 2002). Il faut y ajouter, dans la même collection, les deux tomes de *Correspondance familiale et écrits intimes* (direction Jean Gaudon, Sheila Gaudon et Bernard Leuilliot), couvrant la période 1802-1839, publiés en 1988 et 1991.

Aux éditions Gallimard, dans la « Bibliothèque de la Pléiade », le volume qui regroupe *Notre-Dame de Paris* et *Les Travailleurs de la mer* comprend des textes établis, présentés et annotés par Jacques Seebacher et Yves Gohin (1975). Les trois volumes d'*Œuvres poétiques* ont été établis et annotés par Pierre Albouy.

On doit la plus récente biographie extensive – et en cours d'achèvement – de Victor Hugo à Jean-Marc Hovasse chez Fayard, vol. 1, *Avant l'exil, 1802-1851* (2001), vol. 2, *Pendant l'exil, 1851-1864* (2008).

Suivez toute l'actualité des Éditions Perrin sur
www.editions-perrin.fr

PERRIN

Nous suivre sur

